



# John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



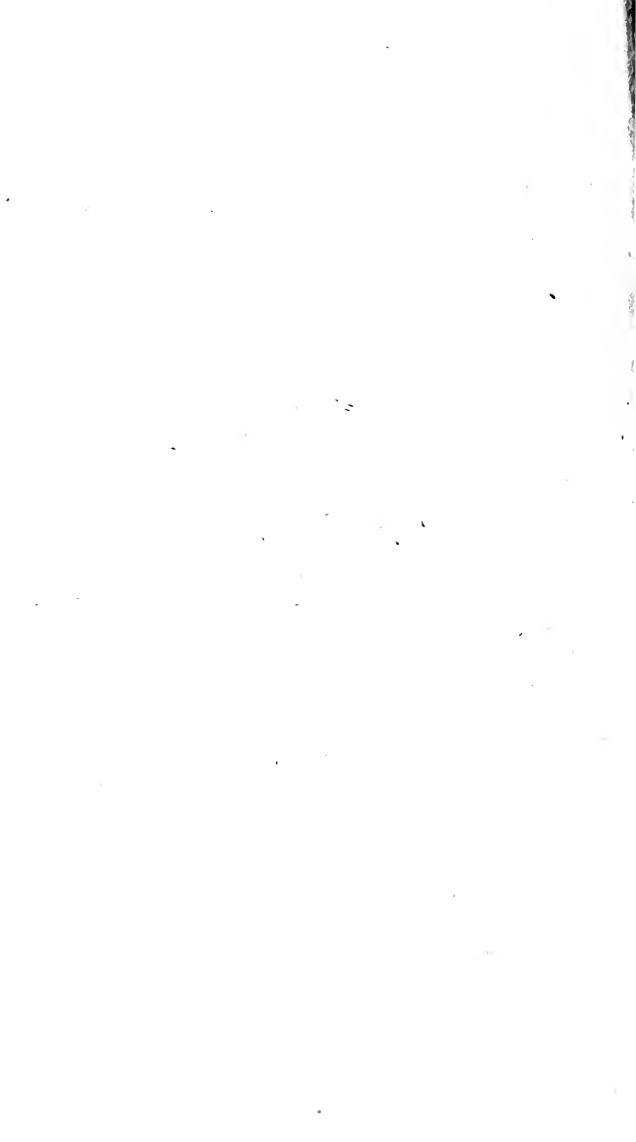
SHELF N<sup>o</sup>.

ADAMS

144.1

v.6





HISTOIRE  
ROMAINE  
DE TITE LIVE,  
*TROISIEME DECADE.*  
TOME II.



HISTOIRE  
ROMAINE  
DE TITE LIVE,  
CONTENANT

L'Histoire de la seconde Guerre Punique ;

*Traduite en François par M. GUERIN ,  
ancien Professeur d'Eloquence dans l'Université  
de Paris.*

TOME SECOND,



A PARIS ;

Chez BARBOU , Imprimeur - Libraire ,  
rue des Mathurins.

---

M. DCC. LXIX.

x<sup>+</sup> Adams

144.1

v.6



# HISTOIRE

DE LA

## SECONDE GUERRE DE CARTHAGE.

LIVRE V.

---

### SOMMAIRE.

*PUB. CORN. SCIPION*, appelé depuis l'*Africain*, est nommé édile avant l'âge. *Annibal* se rend maître de *Tarente* par le moyen d'une conjuration de quelques jeunes-gens de cette ville. Les Romains conservent la citadelle. On institue les jeux *Apollinaires*. Les consuls *Q. Fulvius* & *Ap. Claudius* défont *Hannon*, l'un des généraux *Carthaginois*. Le proconsul *Tib. Sempronius Gracchus*, est tué par *Magon* dans une embuscade, où il se laisse entraîner par la trahison d'un *Lucanien* qui étoit son hôte. *Centénius Pénula* demande au sénat une armée, avec laquelle il promet de faire merveilles. Mais ce fanfaron est défait & tué avec tout son monde par ce même *Annibal*.  
Tome II. A

*nibal, qu'il s'étoit fait fort de vaincre. Le préteur Cn. Fulvius est défait par Annibal, perd seize mille hommes, & se sauve difficilement avec deux cents cavaliers. Les consuls Q. Ful. & Ap. Claudius mettent le siège devant Capoue. Marcellus se rend maître de Syracuse après trois ans de siège. Dans le tumulte de cette ville, prise d'assaut, Archimede, attentif à considérer des figures qu'il avoit tracées sur la poussière, est tué par un soldat dont il n'est pas connu. Les deux Scipions, Pub. & Cn. terminent les heureux succès qu'ils ont eus en Espagne pendant huit années, par la plus funeste des catastrophes; ils sont défaits & tués avec leurs armées presque entières. Et ce désastre auroit fait perdre aux Romains toute la province: mais L. Marcius, simple Chevalier Romain, par sa valeur & son adresse, ramasse les débris des deux armées, qui le choisissent pour leur chef; attaque & prend les deux camps des ennemis, leur tue trente-sept mille hommes, & en prend dix-huit cents, avec un butin très-considérable.*

Annibal  
espère  
de se  
rendre  
maître  
de Ta-  
rente.

**P**ENDANT que les choses que je viens d'exposer se passaient en Afrique & en Espagne, Annibal demeura dans le territoire de Tarente, occupé de l'espérance de se rendre maître de cette ville par la trahison de ses habitants. En attendant, quelques villes obscures de leur dépendance, & de celle des Salentins, se rendirent à lui. Dans le même temps, des 12 peuples de l'Abruzze qui avoient

pris le parti d'Annibal l'année précédente , ceux de Consense & de Térinée rentrèrent dans l'amitié des Romains. Leur exemple auroit été suivi d'un plus grand nombre , sans la défaite que s'attira , par sa témérité , L. Pomponius Véjéntanus , préfet des alliés. Quelques avantages qu'il avoit remportés sur les ennemis dans le pays des Brutiens , à l'occasion des fourages , lui ayant enflé le cœur , il se regarda comme un général consommé ; & ayant ramassé quelques troupes à la hâte , il eut l'audace d'aller présenter la bataille à Hannon , qui lui tua , ou lui prit grand nombre d'hommes , tant paysans qu'esclaves , aussi peu capables de discipline que leur chef. La moindre perte qu'on fit en cette occasion , fut celle du préfet lui-même , qui étant demeuré prisonnier , porta la peine d'une entreprise insensée , & d'une infinité de dommages que ses infidélités avoient causés à l'État & à ses associés , lorsqu'il avoit été chargé du recouvrement des deniers de la république , avant de s'engager dans le métier de la guerre. Le consul Sempronius livra dans la Lucanie plusieurs petits combats peu mémorables , & se rendit maître d'un grand nombre de petites villes sans nom. La longueur de la guerre , & l'alter-

Pomponius ,  
aussi ignorant  
général ,  
qu'infidèle  
le financier , est  
battu par  
Hannon.

## 4 HIST. DE LA II GUERRE

native des bons & des mauvais succès, introduisit un si grand changement dans la fortune & dans les esprits des Romains ; elle altéra tellement la religion de leurs ancêtres , par le mélange de plusieurs cérémonies étrangères, qu'il sembloit que les hommes & les dieux fussent devenus tout autres qu'ils n'étoient auparavant : & ce n'étoit pas seulement dans le secret des maisons particulières qu'on abolissoit l'ancien culte ; mais au milieu de la place publique , & dans le capitolé même , on voyoit des troupes de femmes offrir aux dieux des sacrifices , & leur adresser des prières inconnues jusques-là dans Rome. Une foule de prêtres & de devins avoient rempli les esprits de vaines superstitions : & ce désordre avoit encore été augmenté par une multitude de gens de la campagne , que la stérilité des terres , causée par la longueur de la guerre , avoit obligés de se réfugier dans la ville , & par la facilité que trouvoient ces fanatiques , de s'enrichir aux dépens d'une populace aveugle , en exerçant impunément un art aussi pernicieux qu'il étoit nouveau. Les gens de bien commencèrent à murmurer en secret contre ces abus , jusques à ce qu'enfin les plaintes en furent

Nouveautés  
dans la  
religion,  
réprimée  
par la  
sévérité  
des magistrats.

portées au sénat. Les édiles & les triumvirs capitaux ayant été donc sévèrement blâmés de leur négligence, se mirent en devoir de chasser cette canaille de la place publique, & de renverser les autels sur lesquels ils se préparoient à offrir leurs sacrifices impies. Mais ils avoient entrepris une réforme qui étoit au dessus de leur autorité ; & peu s'en fallut qu'ils ne fussent outragés eux-mêmes dans leurs personnes. Le mal avoit fait trop de progrès pour être guéri par les magistrats du second ordre ; & le sénat fut obligé de charger le préteur M. Attilius de délivrer la république d'une superstition si dangereuse. Ce magistrat ordonna, par un édit qui fut publié dans l'assemblée du peuple, que quiconque avoit entre ses mains des formules de prophéties, de prières ou de sacrifices par écrit, eût à les lui remettre avant les calendes d'Avril ; & défendit à toute personne, de quelque condition qu'elle pût être, de sacrifier en aucun lieu public ou sacré, avec des cérémonies nouvelles & étrangères.

Il mourut cette année plusieurs prêtres publics ; savoir, L. Corn. Lentulus, grand pontife ; C. Papirius Masson, fils de C. pontife ; Pub. Furius, augure,

& C. Papirius Maſſon , fils de Lucius ,  
 décemvir des ſacrifices. On donna la  
 place de Lentulus à M. Corn. Céthé-  
 gus , & celle de Papirius à Cn. Servilius  
 Cépion. L. Quintius Flamininus fut créé  
 augure , & L. Corn. Lentulus décem-  
 vir des ſacrifices. Le temps des aſſem-  
 blées conſulaires approchoit. Mais com-  
 me on n'étoit pas d'avis de rappeler les  
 conſuls , occupés du ſoin de la guerre ,  
 T. Sempronius nomma C. Claudius Cen-  
 ton dictateur pour y préſider ; & ce-  
 lui-ci ſe choiſit pour maître de la cava-  
 lerie Q. Ful. Flaccus. Dès le premier jour  
 des aſſemblées , le dictateur nomma con-  
 ſuls le même Q. Ful. Flaccus , ſon maître  
 de cavalerie , & Appius Claud. Pulcher ,  
 qui avoit été préteur en Sicile. Enſuite  
 on éleva à la préture Cn. Ful. Flaccus ,  
 C. Claudius Néron , M. Junius Silanus ,  
 & Pub. Corn. Sulla. Et auſſi-tôt le dic-  
 tateur ſe démit de ſa charge. Cette mê-  
 me année , P. Corn. Scipion , depuis  
 ſurnommé l'Africain , exerça la queſture  
 avec M. Corn. Céthégus. Lorſque le  
 premier demandoit cette charge , les  
 tribuns du peuple s'oppoſèrent à ſa no-  
 mination , apportant pour raiſon qu'il  
 n'avoit pas l'âge porté par les loix. Mais  
 il répondit , ſans ſ'étonner , que ſi ſes

Pub.  
 Scipion ,  
 édile  
 avant  
 l'âge.

citoyens vouloient l'élever à cette dignité, il étoit assez âgé pour s'en bien acquitter. Et sur-le-champ, toutes les tribus lui donnerent leurs suffrages, avec tant de zele & d'uniformité, que les tribuns se désistèrent de leur opposition sans hésiter. Les édiles, pour marquer au peuple leur reconnoissance, firent célébrer pendant deux jours les jeux Romains, avec autant de magnificence qu'il étoit possible en ce temps-là, & ordonnerent qu'on distribuât à chaque citoyen certaine mesure d'huile. Les édiles L. Villius Tappulus, & M. Fundanius Fundulus accuserent plusieurs Dames Romaines devant le peuple, de mener une vie déréglée; & il y en eut quelques-unes qui furent condamnées & envoyées en exil. Les jeux plébéiens furent célébrés pendant deux jours; & à leur occasion, on offrit à Jupiter un sacrifice & un festin.

Q. Fulvius Flaccus, & Appius Claudius, prirent possession du consulat, où le premier avoit déjà été élevé deux fois; & les préteurs tirèrent les provinces au sort. P. Corn. Sulla fut chargé du soin de rendre la Justice à Rome, tant aux citoyens qu'aux étrangers, ce qui avoit occupé auparavant deux préteurs. Cn.

Q. Fulvius Flaccus & Appius Claudius, consuls. An de Rome 540.

Fulvius Flaccus eut pour son département l'Apouille, C. Claudius Néron eut Sueffule, & M. Junius Silanus une partie de la Toscane. Les deux consuls eurent ordre de faire la guerre contre Annibal, avec chacun deux légions qui leur devoient être remises, à l'un par Q. Fabius, consul de l'année précédente, à l'autre par Fulvius Centumalus. On décerna au préteur Fulvius Flaccus celles qui avoient servi à Lucérie sous le préteur Emilius; & à Claude Néron, son collègue, celles que C. Téreñtius avoit commandées dans le canton de Picene. Ils devoient faire des levées chacun pour recruter celles qui leur étoient échues. On donna à M. Junius pour garder le pays qui lui étoit tombé en partage, les légions de la ville de l'année précédente. T. Sempronius Gracchus, & Pub. Sempronius Tuditanus furent continués dans leurs gouvernements de la Lucanie & de la Gaule, avec la même autorité & les mêmes armées. Pub. Lentulus commanda, comme devant, dans l'ancienne province des Romains en Sicile; & M. Marcellus resta dans celle qui comprenoit Syracuse & le royaume d'Hiéron. On laissa à T. Otacilius le commandement de la flotte, à M. Va-

lérius le gouvernement de la Grece, à Q. Mucius Scévola celui de la Sardaigne, & aux deux Scipions, Pub. & Cn. Cornélius, celui des Efpagnes. Les consuls leverent deux légions de citoyens qu'ils ajoutèrent aux anciennes armées; & cette année, les troupes qu'on mit sur pied monterent à vingt-trois légions.

M. Posthumius Pyrgensis empêcha les levées des consuls, & peu s'en fallut qu'il n'excitât de grands troubles dans l'Etat. Ce Posthumius étoit un des fermiers de la république, & pendant plusieurs années, il n'avoit pas eu son pareil pour l'avarice & la fraude, excepté L. Pom-

*Fraude des publicains, ou traitants, & entr'autres de Posthumius.*

ponius Véjéntanus, qui, un an auparavant, ayant eu la témérité de combattre contre les Carthaginois dans la Lucanie, avoit été battu & fait prisonnier par Hannon, leur général. Ces publicains s'étoient chargés de faire porter aux armées qui servoient dans les provinces éloignées, les provisions qui leur étoient nécessaires; les conditions de leur marché étoient, que la république prendroit sur son compte les pertes qui pourroient arriver par la violence des tempêtes. Cette convention avoit donné lieu à deux especes de friponneries. Non-seulement ils avoient supposé

Pompo-  
nius con-  
damné à  
l'amende.

de faux naufrages, mais encore ils en avoient annoncé de véritables, qui étoient arrivés par leur faute, & non par hazard. Car ayant chargé sur des vaisseaux vieux & délabrés des marchandises de vil prix, & en petite quantité, ils les avoient submergés, après avoir sauvé les nautonniers & les matelots sur des esquifs préparés à dessein. Ensuite ils avoient fourni de faux dénombremens d'un grand nombre d'effets considérables. Le prêteur M. Attilius informé de cette fraude, l'avoit dénoncée au sénat dès l'année précédente. Mais comme dans les conjonctures présentes on vouloit ménager les traitants, on n'avoit pas jugé à propos de donner d'arrêt contre eux. Le peuple se montra plus sévère à leur égard. Les Carvilius Spurius & Lucius, deux de ses tribuns, indignés d'une malversation si odieuse & si infâme, accusèrent Posthumius, & conclurent à ce qu'il fût condamné à une amende (\*) de 200000 pieces de monnoie. Le jour où il devoit comparoître pour se défendre étant venu, il parut devant le peuple, assemblé en si grand nombre, que la place du capitolé

(\*) Cent mille livres si c'étoient des deniers, ou trente mille livres si c'étoient des sesterces.

pouvoit à peine le contenir. Sa cause fut plaidée. Mais les esprits étoient si mal disposés en sa faveur, que la seule espérance qui lui resta, fut que C. Servilius Casca, tribun du peuple, & son proche parent, s'opposât aux conclusions de ses collègues, avant que les tribus allassent aux voix. Les témoins ayant été entendus, les tribuns firent écarter le peuple ; & on alloit tirer au sort, pour savoir quelle tribu donneroit son suffrage la première. Cependant les accusés pressaient Casca de congédier l'assemblée & de faire remettre le jugement. Par hazard Casca étoit assis le premier sur un coin de la tribune aux harangues, partagé entre la crainte de voir condamner son parent, & la honte de défendre une si mauvaise cause. Les traitants voyant qu'ils avoient peu à espérer de sa protection, pour exciter quelque trouble qui empêchât la décision de cette affaire, s'avancèrent avec leur escorte dans l'espace qui étoit resté vuide par la retraite du peuple, disputant hautement contre les tribuns & contre le peuple même. On étoit près d'en venir aux mains, lorsque le consul s'adressant aux tribuns : » Ne voyez-vous pas, leur » dit-il, qu'on méprise votre autorité,

Audace  
inouïe  
de traitants.

» qu'on vous fait violence , & que si  
 » vous ne congédiez promptement l'as-  
 » semblée , la sédition va éclater ?

Dès que le peuple se fut retiré par l'ordre des tribuns , on assembla le sénat , à qui les consuls exposèrent le tumulte que l'audace des publicains avoit excité parmi le peuple , pour l'empêcher de donner son suffrage : » Que M. Fu-  
 » rius Camillus , dont l'exil avoit en-  
 » traîné la ruine de la ville , avoit souffert  
 » que ses citoyens irrités prononçassent  
 » contre lui une condamnation injuste :  
 » qu'avant lui les décemvirs , après  
 » avoir établi des loix qui avoient as-  
 » suré jusqu'à ce jour la liberté , les biens  
 » & la vie des citoyens ; & dans la  
 » suite plusieurs autres Romains , des  
 » premiers de la république , avoient  
 » souffert patiemment les jugemens que  
 » le peuple avoit rendus contr'eux : que  
 » Posthumius seul avoit employé la vio-  
 » lence , pour ôter à ses citoyens la  
 » liberté des suffrages : qu'il avoit cassé  
 » & annullé une assemblée du peuple :  
 » qu'il avoit foulé aux pieds l'autorité  
 » respectable des tribuns : qu'il avoit  
 » attaqué le peuple à la tête d'une troupe  
 » de séditeux , rangés comme en ba-  
 » taille : qu'il s'étoit emparé d'un poste ,

par le moyen duquel il avoit séparé  
le peuple d'avec ses tribuns, pour  
les empêcher de recueillir les voix :  
que si l'on n'avoit point combattu ;  
si l'on n'avoit point répandu de sang,  
on n'en étoit redevable qu'à la rete-  
nue & à la patience des magistrats,  
qui avoient cédé pour le présent à  
la fureur & à l'audace d'un petit nom-  
bre, & avoient mieux aimé se lais-  
ser vaincre, eux & le peuple Ro-  
main, en congédiant l'assemblée,  
qu'aussi-bien l'accusé auroit empêchée  
par la force & par les armes, que  
de lui donner, à lui & à ses partisans,  
l'occasion qu'ils cherchoient d'en ve-  
nir aux mains. Les plus gens de bien  
ayant parlé à-peu-près dans les mêmes  
termes, contre des injustices si crian-  
tes, & le sénat ayant déclaré qu'elles  
avoient des conséquences très-pernicieu-  
ses pour la république, les tribuns aban-  
donnerent aussi-tôt l'amende pécuniaire  
dont ils s'étoient contentés d'abord ; &  
ayant pris contre l'accusé de nouvelles  
conclusions qui alloient à la mort, ils  
ordonnerent en attendant au licteur de  
se saisir de la personne de Posthumius,  
& de le conduire en prison, s'il ne don-  
noit des cautions qui s'obligeassent de

le représenter en temps & lieu. Posthumus donna des cautions, mais il ne comparut point au jour marqué. Ce qui fit que le peuple, sur le requisitoire des tribuns, ordonna, que si Posthumus ne se présentoit pas avant les calendes de Mai, & qu'ayant été cité, il ne comparût pas, ni personne pour lui, il fût dès-là tenu pour exilé, exclus de tous les privileges de citoyen Romain, ses biens vendus au profit de la république, & lui banni à perpétuité de sa patrie.

Posthumus & ses complices bannis à perpétuité.

Ensuite tous ceux qui avoient eu part au tumulte & à la sédition, furent ajournés chacun en leur particulier, & sommés de donner des cautions. On demandoit contre eux la peine de mort. D'abord ceux qui n'avoient point de caution à donner, & ensuite ceux mêmes qui en pouvoient fournir, furent traînés en prison. La plupart, pour éviter ce péril, s'en allerent volontairement en exil. Voilà quelle fut l'issue de la fraude des traitants, & de l'audace qui avoit entrepris de la défendre.

Ensuite on tint des assemblées pour créer un souverain pontife. Ce fut le nouveau pontife M. C. Céthégus qui y présida. Il s'en présenta trois qui demandoient cette place avec beaucoup d'ar-

deur : Q. Fulvius Flaccus , actuellement consul pour la troisieme fois , & qui avoit aussi exercé la censure ; T. Manlius Torquatus , qui avoit aussi été deux fois consul & censeur ; & P. Licinius Crassus , qui étoit en même-temps sur le point de demander l'édilité curule. Ce dernier , tout jeune qu'il étoit , l'emporta sur ses compétiteurs , malgré leur âge avancé & les charges qu'ils avoient exercées. Depuis fix vingts ans , P. Cornélius Colussa & lui , étoient les seuls qui eussent été créés grands pontifes , avant d'avoir possédé des magistratures curules. Les consuls trouvoient de grandes difficultés à achever les levées. Il n'y avoit point assez de jeunesse pour recruter les anciennes légions , & former les nouvelles qui avoient été décernées. Cependant le sénat leur ayant défendu d'abandonner cette entreprise , fit créer un double triumvirat ; & ceux qui furent nommés , eurent ordre de parcourir les bourgs & les villes d'Italie, les uns dans l'espace de cinquante milles autour de Rome , & les autres au-delà de cette étendue , & d'examiner avec soin tout ce qui se trouveroit de jeunesse dans chaque canton. Ils devoient enrôler tous ceux qui leur paroïtroient assez forts pour

porter les armes , quoiqu'ils n'eussent pas encore atteint l'âge marqué par les loix. On pria les tribuns du peuple de proposer , s'ils le jugeoient à propos , une loi , en vertu de laquelle ceux qui se feroient enrôlés avant l'âge de dix-sept ans , compteroient leurs campagnes du jour de leur engagement , aussi-bien que ceux qui entroient dans le service à dix-neuf ans , ou après cet âge. Les triumvirs furent créés ; & en vertu de l'arrêt du sénat , ils firent dans la campagne les levées dont ils étoient chargés.

En ce même temps on fit lecture dans le sénat des lettres que M. Marcellus avoit écrites de Sicile , au sujet d'une requête qui lui avoit été présentée par les soldats que P. Lentulus commandoit dans cette province. Cette armée étoit composée de ceux qui étoient restés de la bataille de Cannes , & qui avoient été relégués en Sicile , sans espérance de repasser en Italie , tant qu'on auroit guerre contre les Carthaginois. Ces troupes , avec l'agrément de Lentulus leur général , envoyèrent en ambassade vers Marcellus , qui étoit alors en quartier d'hiver , les premiers officiers de leur cavalerie & de leurs légions. Et celui qui étoit chargé de porter la parole ayant

Députés  
de l'ar-  
mée de  
Cannes  
à Mar-  
cellus.

eu permission de parler : « Seigneur, Ils de-  
dit-il à Marcellus , nous aurions été « mandent  
vous trouver en Italie dans le temps « qu'on les  
de votre consulat , lorsque le sénat eut « emploie  
rendu contre nous un arrêt , juste à la « contre  
vérité , mais triste & sévère , si nous « l'enne-  
n'avions compté qu'on nous envoyoit « mi.  
dans une province , où la mort de «  
deux Rois avoit causé de grandes ré- «  
volutions , pour y soutenir , contre les «  
Siciliens & les Carthaginois tout en- «  
semble , une guerre rude & pénible , «  
dans laquelle nous aurions occasion «  
d'appaîser le ressentiment de notre pa- «  
trie , en nous couvrant de blessures , «  
& en versant notre sang pour ses in- «  
térêts. C'est ainsi que du temps de nos «  
peres , ceux qui étoient devenus les «  
prisonniers de Pyrrhus auprès d'Hé- «  
ractée , effacèrent dans la fuite la honte «  
de leur défaite , en combattant con- «  
tre le même Pyrrhus. Après tout , «  
quelle raison avez-vous eue , de con- «  
cevoir contre nous une indignation , «  
que vous conservez depuis si long- «  
temps , Messieurs ? car il me semble , «  
Seigneur , lorsque j'ai l'honneur de «  
vous parler , que je vois les deux «  
consuls & tout le sénat renfermés dans «  
votre personne : au-moins suis-je bien «

» assuré, que si nous avons combattu  
» sous vos auspices à la journée de Can-  
» nes, le sort de la république, & le  
» nôtre, n'auroit pas été si déplorable.  
» Mais avant que je plaigne devant vous  
» notre malheureuse condition, souffrez  
» que je me justifie, moi & mes com-  
» pagnons, du crime dont on nous ac-  
» cuse. Si l'on ne veut pas imputer no-  
» tre défaite à la colere des dieux, ou  
» à l'ordre immuable du destin, mais à  
» la faute de quelques mortels, sur qui  
» doit enfin tomber cette faute ? Est-ce  
» sur les soldats, ou sur les chefs ? Je  
» me garderai bien, moi qui ne suis  
» qu'un subalterne, de blâmer la con-  
» duite de mon général ; sur-tout ayant  
» appris que le sénat l'a fait remer-  
» cier de n'avoir point désespéré du  
» salut de la république ; & que de-  
» puis sa fuite à Cannes, on lui a tou-  
» jours continué le commandement, &  
» que tous les autres tribuns militaires  
» qui sont échappés de cette bataille, de-  
» mandent les charges & les dignités,  
» & les obtiennent à leur rang. Mais  
» qu'il me soit au-moins permis, Mes-  
» sieurs les Sénateurs, de vous deman-  
» der s'il est juste que, pleins de dou-  
» ceur & d'indulgence pour vous-mê-

mes & pour vos enfans, vous faffiez «  
tomber tout le poids de votre colere, «  
de votre févérité & de votre mépris «  
fur les foldats, comme fur de vils ef- «  
claves ? Me direz-vous que le consul «  
& les premiers de la ville ont pu, «  
fans se déshonorer, prendre la fuite, «  
lorsqu'il ne leur reftoit plus d'autre «  
reffource ; mais que vous n'aviez en- «  
voyé les foldats au combat que pour «  
y périr ? Mais à la bataille d'Allia, «  
prefque toute l'armée prit la fuite. «  
Aux Fourches de Caudium, les fol- «  
dats livrerent leurs armes à l'ennemi, «  
fans même avoir tenté de s'en fervir : «  
pour ne point parler des autres com- «  
bats dont l'iffue a été auffi trifte que «  
honteufe. Cependant on fongea fi peu «  
à noter ces armées d'aucune infamie, «  
que la ville de Rome ne dut fon falut «  
qu'à ces mêmes légions, qui avoient «  
pris la fuite à Veies avec tant de «  
frayeur & de précipitation ; & que «  
les troupes qui avoient paffé fous le «  
joug honteux des Samnites à Cau- «  
dium, étant revenues à Rome fans «  
armes, furent renvoyées avec de nou- «  
velles armes contre ce même ennemi, «  
& lui firent effuyer à fon tour le fan- «  
glant affront, par lequel il avoit pris «

» tant de plaisir à nous humilier. Mais  
» pour les soldats qui ont combattu à  
» Cannes, peut-on raisonnablement les  
» accuser de lâcheté , quand on fait  
» qu'il en a été tué plus de cinquante  
» mille sur la place ? quand on fait  
» que le consul ne s'en est sauvé qu'a-  
» vec soixante-dix cavaliers ; & que ceux  
» qui n'y ont pas perdu la vie , ne l'ont  
» conservée que parce que le vainqueur  
» étoit las de tuer ? Lorsqu'on refusoit  
» aux prisonniers de les racheter , tout  
» le monde nous louoit de nous être  
» réservés pour servir notre patrie , de  
» nous être retirés à Venouse auprès  
» du consul , & de lui avoir composé  
» un corps de troupes , qui pouvoit pas-  
» ser pour une armée dans les formes.  
» Aujourd'hui notre condition est plus  
» fâcheuse & plus dure , que n'a ja-  
» mais été du temps de nos peres celle  
» des prisonniers. Car toute la sévérité  
» dont on a usé à leur égard , s'est tou-  
» jours bornée à leur faire changer d'ar-  
» mes & de compagnie , & à les faire  
» camper séparément : & ils ne man-  
» quoient point de recouvrer ce qu'on  
» leur avoit ôté , dès la premiere oc-  
» casion , où ils s'étoient signalés. Au-  
» cun d'eux n'a jamais été exilé : on

n'a prolongé à aucun le terme où l'on α  
acquiert le rang d'émérite. Enfin on α  
les a toujours menés contre l'ennemi , α  
pour le combattre , & mettre fin ou α  
à leur vie ou à leur déshonneur. Pour α  
nous , à qui on ne peut rien repro- α  
cher , sinon que nous sommes cause α  
qu'il est échappé quelque Romain de α  
la journée de Cannes , nous sommes α  
éloignés , non-seulement de notre pa- α  
trie & de l'Italie , mais même de la α  
vue des ennemis. On nous laisse lan- α  
guir dans un exil honteux , sans espoir α  
d'effacer notre honte , d'appaiser la co- α  
lere de nos citoyens , & enfin de α  
mourir avec honneur. Nous ne de- α  
mandons pas qu'on nous tire de no- α  
tre misere , ni qu'on récompense no- α  
tre mérite. Qu'on nous mette seule- α  
ment dans l'occasion d'éprouver no- α  
tre patience & notre courage : nous α  
demandons comme une faveur les pé- α  
rils & les travaux : nous demandons α  
comme une grace , qu'on nous mette α  
en état de remplir tous les devoirs α  
de gens de cœur , de soldats & de α  
Romains. Il y a deux ans qu'on fait α  
la guerre en Sicile avec beaucoup de α  
chaleur. Les Carthaginois & les Ro- α  
mains , tour-à-tour , prennent des α

» villes les uns sur les autres : il s'y  
 » livre des combats de cavalerie & d'in-  
 » fanterie : on assiége Syracuse par mer  
 » & par terre : nous entendons d'ici  
 » le bruit des armes & les cris des com-  
 » battants ; tandis que nous languissons  
 » dans un indigne repos , comme si nous  
 » étions sans armes & sans bras. T. Sem-  
 » pronius a déjà combattu plusieurs fois  
 » avec des légions d'esclaves , & il leur  
 » a fait obtenir pour prix de leur va-  
 » leur , la liberté & le rang de citoyens.  
 » Employez-nous au-moins comme des  
 » esclaves que vous auriez achetés pour  
 » cette guerre. Conduisez-nous vers l'en-  
 » nemi , & souffrez que nous méritions  
 » notre liberté en combattant. Eprouvez  
 » notre valeur sur mer , sur terre , dans  
 » les batailles rangées , dans le siège  
 » des villes. Faites tomber sur nous tout  
 » ce qu'il y a de plus difficile & de  
 » plus redoutable dans les travaux &  
 » dans les périls : nous sommes prêts  
 » à tout entreprendre , afin de faire  
 » une bonne fois ce que nous avons dû  
 » faire à Cannes ; puisqu'on a destiné  
 » à l'ignominie tout le temps que nous  
 » avons vécu depuis cette malheureuse  
 » journée.

Après ce discours , ils se jeterent aux

pieds de Marcellus. Mais ce général leur  
 répondit , que la grace qu'ils deman-  
 doient passoit ses pouvoirs : qu'il écri-  
 roit au sénat , & exécuteroit les ordres  
 qui lui seroient envoyés. En effet , il en-  
 voya aux nouveaux consuls , comme on  
 a dit , des lettres dont ils firent faire lec-  
 ture dans l'assemblée. Les sénateurs con-  
 sultés là dessus , répondirent , qu'ils ne  
 croyoient pas qu'il fût à propos de con-  
 fier le salut & la gloire de la patrie à  
 des soldats qui avoient abandonné leurs  
 compagnons à Cannes pendant qu'ils  
 combattoient encore. Que si Marcellus  
 étoit d'un autre sentiment , ils lui lais-  
 soient la liberté d'en user à leur égard  
 de la maniere qu'il croiroit la plus con-  
 venable au bien de la république ; à con-  
 dition cependant qu'ils ne jouïroient d'au-  
 cune exemption , qu'ils ne recevroient  
 aucune récompense militaire , & ne re-  
 verroient point l'Italie , tant que les Car-  
 thaginois y feroient la guerre. Ensuite ,  
 en vertu d'un arrêt du sénat , & d'un  
 décret du peuple , le préteur de la ville  
 tint des assemblées , dans lesquelles on  
 créa des quinquevirs , pour faire réta-  
 blir les murs & les tours de la ville. On  
 y ajouta deux triumvirs : l'un fut chargé  
 de faire relever les temples de la For-

Le sé-  
 nat laisse  
 Marcellus le ju-  
 ge des  
 soldats  
 de Can-  
 nes.

tune & de la mere Matute , en-deçà de la porte Carmentale ; & au-delà de la même porte , celui de l'Espérance , que le feu avoit consumés l'année précédente : l'autre , de faire la recherche des statues & des offrandes de ces mêmes temples , & d'en tenir un registre , afin qu'on les y pût remettre en temps & lieu. Il y eut en ce temps-là des orages effroyables sur le mont Albain : il plut des pierres pendant deux jours sans interruption. La foudre tomba sur plusieurs édifices , entr'autres sur deux chapelles dans le capitolé , & sur les retranchements du camp de Sueffule , en plusieurs endroits , où il y eut deux sentinelles de tués. A Cumès , la muraille & plusieurs tours furent non-seulement frappées du tonnerre , mais entièrement renversées. A Réate , un rocher assez gros sembla voler dans les airs , & le soleil parut d'une rougeur extraordinaire , & qui approchoit de la couleur du sang. Pour expier ces prodiges , on fit une procession publique pendant un jour : & plusieurs jours de suite , les consuls furent occupés à des sacrifices. On fit dans le même temps une neuvaine. Il y avoit déjà long-temps que les Romains craignoient autant la révolte des Tarentins , qu'An-

nibal

nibal avoit lieu de l'espérer, lorsqu'il se présenta au dehors de cette ville une occasion qui en hâta l'exécution. Phileas, citoyen de Tarente, étoit depuis long-temps à Rome sur le pied d'ambassadeur. C'étoit un homme d'un caractère inquiet, & qui souffroit impatiemment le repos dont il jouissoit depuis long-temps. Il trouva le moyen d'être introduit auprès des ôtages que les Tarentins avoient donnés à la république, & que l'on gardoit à Rome dans le vestibule du temple de la Liberté. On ne les veilloit pas avec beaucoup de soin, parce qu'il n'étoit ni de leur intérêt, ni de celui de leur patrie, de tromper les Romains. Dans plusieurs conversations qu'il eut avec eux, il leur persuada enfin de se sauver; & ayant corrompu deux de ceux qui avoient les clefs des portes du temple, il les tira à l'entrée de la nuit du lieu où ils étoient enfermés, & s'enfuit avec eux, leur servant en même-temps & de chef & de guide. Dès que le jour parut, le bruit de leur évasion se répandit dans la ville. On envoya sur le champ après eux des gens qui les joignirent à Tarracine, & les ramenerent à Rome. On les conduisit dans le lieu des assemblées; & après

Les ôtages de Tarente s'enfuirent de Rome.

Ils y font ramenés, & punis de mort.

avoir été battus de verges , du consentement du peuple , ils furent précipités du haut du roc Tarpeien.

Conspiration  
faite à  
Tarente  
contre  
les Ro-  
mains.

Une punition si atroce irrita les esprits , non-seulement des peuples en général des deux villes Grecques les plus célèbres qui fussent en Italie , mais encore des citoyens en particulier , à proportion qu'ils étoient liés par le sang ou par l'amitié , avec ceux à qui on avoit si cruellement fait perdre la vie. Parmi ceux-là , treize jeunes Tarentins des plus qualifiés , sous la conduite de Nikon & de Philemene , formerent une conspiration contre les Romains. Ces deux derniers , persuadés qu'ils devoient faire part à Annibal de leur dessein , avant de se mettre en devoir de l'exécuter , partirent de nuit pour l'aller trouver , étant sortis de la ville sous prétexte d'une partie de chasse. Lorsqu'ils furent près de son camp , les autres se tinrent cachés dans une forêt voisine du chemin , tandis que Nikon & Philemene s'étant avancés jusqu'aux premiers corps de garde , furent pris & conduits à Annibal , comme ils le demandoient. Quand ils lui eurent exposé le sujet de leur voyage , & l'entreprise qu'ils avoient formée , il leur donna de grands éloges. Et leur ayant promis

toute sorte de récompenses, il voulut que pour persuader à leurs compatriotes qu'ils n'étoient sortis que pour butiner, ils chassassent devant eux, en s'en retournant dans la ville, des troupeaux appartenants aux Carthaginois, qui païssoient à quelque distance de ce lieu. Qu'ils le pourroient faire en toute sûreté, & sans trouver aucune résistance. Ils entre-  
rent avec cette proie dans Tarente ; & les jours suivans, on fut moins étonné de leur voir entreprendre & exécuter souvent la même chose. Dans une seconde entrevue qu'ils eurent avec Annibal, ils convinrent avec lui que les Tarentins conserveroient leurs loix & leur liberté, qu'ils ne payeroient aucun tribut aux Carthaginois, & ne seroient point obligés de recevoir garnison dans leur ville. Mais que les Carthaginois demeureroient les maîtres des garnisons Romaines qui leur seroient livrées par le secours des Tarentins. Quand ils furent convenus de ces conditions, Philemene, connu d'ailleurs pour un grand chasseur, commença à rendre encore plus fréquente qu'auparavant, l'habitude où il étoit de sortir de la ville & d'y rentrer pendant la nuit : il étoit ordinairement suivi d'une meute de chiens & de tout l'ap-

pareil de la chasse : & quand il avoit fait quelque capture , ou par son adresse , ou de concert avec l'ennemi , il ne manquoit guere d'en faire part à ceux qui gardoient les portes , ou à leur commandant. On s'imaginoit que c'étoit la crainte des ennemis qui l'obligeoit de sortir pendant la nuit plutôt que dans un autre temps. Quand il eut si bien accoutumé les sentinelles à son manège , qu'en quelque temps qu'il leur donnât le signal d'un coup de sifflet , la porte lui étoit aussi-tôt ouverte , Annibal jugea qu'il ne falloit pas différer davantage l'exécution de leur projet. Il étoit campé à trois journées de Tarente ; & afin qu'on fût moins étonné de le voir rester si longtemps dans le même lieu , il feignit d'être malade. Les Romains qui étoient en garnison dans Tarente , ne soupçonnoient plus rien eux-mêmes d'un si long séjour.

Au-reste , quand il eut résolu d'aller à Tarente , il choisit dix mille hommes , tant cavaliers que fantassins , qu'il jugea les plus propres à cette expédition , par

Annibal  
marche  
vers Ta-  
rente.

la légèreté de leurs corps & de leurs armes , & partit avec eux à la quatrième veille de la nuit. Et ayant détaché environ quatre-vingts cavaliers Numides , pour prendre les devants , il leur or-

donna de s'écarter à droite & à gauche le long du chemin ; de jeter la vue de toutes parts avec beaucoup de soin ; & pour empêcher que qui que ce soit ne pût donner avis de leur marche après les avoir apperçus , d'arrêter ou de tuer ceux qui les auroient précédés , ou qui viendroient à leur rencontre sur leur route ; en sorte que les habitants des lieux par où ils passeroient , les prissent pour une troupe de maraudeurs & de pillards , plutôt que pour une armée complete. Pour lui , ayant marché avec une extrême diligence , il se campa environ à quinze milles de Tarente : & là , sans avertir encore ses gens de son dessein , il leur commanda seulement de marcher en corps , défendant à qui que ce soit de s'écarter ou de sortir de son rang ; d'être attentifs sur-tout à exécuter ponctuellement les ordres de leurs officiers , sans faire aucun mouvement d'eux-mêmes : que quand il seroit temps , il leur feroit savoir ses intentions. Environ à la même heure , le bruit s'étoit repandu à Tarente , qu'un petit nombre de cavaliers Numides ravageoient le pays , & portoient la terreur au loin parmi les habitants de la campagne. Celui qui commandoit pour les Romains dans la ville ,

se contenta de faire sortir le lendemain, dès que le jour parut, une partie de sa cavalerie, pour donner la chasse à ces fourageurs. Il songea si peu à porter son attention & sa prévoyance plus loin, qu'il prit même cette course des Numides pour une preuve incontestable qu'Annibal, avec son armée, étoit encore campé dans le même lieu. Vers le milieu de la nuit, Annibal sortit du poste où il s'étoit arrêté, conduit par Philemene, qui faisoit porter devant lui, selon sa coutume, le butin qu'il avoit fait à la chasse. Les autres conjurés attendoient l'événement, suivant les mesures qui avoient été prises entr'eux. Ils étoient convenus que Philemene, en entrant par le guichet, qu'on ne manquoit point de lui ouvrir, introduiroit avec lui des gens armés ; pendant que d'un autre côté, Annibal s'approcheroit de la porte appelée Temenide, située à l'orient du côté de la terre. Que Nikon se trouveroit avec sa troupe au milieu des tombeaux qui sont en dedans de la ville, près des murailles. Annibal n'étant pas éloigné de cette porte, fit paroître le feu, qu'il étoit convenu de donner pour signal. Nikon y répondit par un autre feu ; & l'un & l'autre fut aussi-tôt éteint.

Annibal s'avançoit en silence ; tandis que Nicon , ayant surpris les gardes , les égorgea dans leurs lits , où ils dormoient tranquillement sans rien craindre ; & , sur le champ , ouvrit la porte. Annibal entra avec un corps d'infanterie , ordonnant à ses cavaliers de demeurer hors de la ville , afin d'avoir la liberté de courir où le besoin les appelleroit. Phillemene de son côté étant arrivé au guichet par où on avoit coutume de l'introduire , donna le signal ordinaire ; & comme il eut crié aux gardes , qui connoissoient sa voix , qu'il avoit peine à soutenir le poids d'un sanglier énorme , la porte lui fut ouverte dans le même moment. Il entra , accompagné d'un chasseur alerte & vigoureux , précédé de deux jeunes hommes , qui portoient le sanglier devant lui : & dans le temps que le garde admiroit la grandeur de cet animal , tourné négligemment vers ceux qui le portoient , il le perça d'un coup d'épieu. Trente hommes armés qui le suivoient de près , égorgerent aussitôt les autres gardes , & ouvrirent la porte voisine aux troupes qui étoient dans ce lieu , & qui étant entrées dans la ville en ordre de bataille , allèrent se joindre à Annibal dans la place publi-

Annibal  
se joignit  
de Ta-  
rente  
pendant  
la nuit.

que , en gardant un grand silence. Annibal ordonna à deux mille Gaulois , qu'il avoit partagés en trois corps , de s'avancer dans la ville , sous la conduite de quelques Tarentins , & de s'emparer des chemins les plus fréquentés : puis au premier tumulte qui s'exciteroit , de faire main-basse sur les Romains , partout où ils les trouveroient ; mais d'épargner les habitants. Et afin que cet ordre fût exécuté plus sûrement , il avertit les jeunes Tarentins qui étoient d'intelligence avec lui , d'exhorter leurs compatriotes , quand ils les rencontreroient , de se tenir en repos , de garder le silence , & de ne rien craindre.

Déjà il s'étoit excité un tumulte , & on pouffoit de tous côtés des cris , comme dans une ville prise d'affaut , sans que personne fût encore au juste la cause d'un si grand désordre. Les Tarentins soupçonnoient les Romains de s'être dispersés dans la ville pour la piller. Et les Romains , à leur tour , s'imaginoient que le peuple s'étoit soulevé pour les perdre. Le gouverneur réveillé par les premiers cris , s'enfuit dans le port ; & là , s'étant jetté dans une chaloupe , il se fit conduire dans la citadelle. La terreur étoit augmentée par le son de la

trompette, qu'on entendoit du théâtre érigé dans la place publique. Elle étoit Romaine ; & les traîtres qui l'avoient préparée à dessein, s'en servoient pour donner le change : mais comme le Grec entre les mains de qui ils l'avoient mise, ne savoit pas s'en servir, on ignoroit de qui venoit ce signal, & à qui il s'adressoit. Dès la pointe du jour, les Romains voyant de toutes parts les drapeaux des Carthaginois & ceux des Gaulois, ne douterent plus de la trahison ; & les Grecs ayant apperçu le carnage qu'on avoit fait des Romains, jugerent bien que c'étoit Annibal qui s'étoit emparé de la ville. Le jour étant devenu plus grand, ceux des Romains qui avoient échappé au carnage se retirèrent dans la citadelle. Alors le tumulte étant apaisé, Annibal ordonna aux Tarentins de s'assembler sans armes dans la place publique. Ils y coururent tous, à l'exception de ceux qui, fideles au parti des Romains, les avoient suivis dans la citadelle, pour courir la même fortune qu'eux. Annibal, après avoir témoigné aux Tarentins beaucoup de bienveillance ; après avoir rappelé dans leur mémoire les obligations que lui avoient ceux d'entr'eux qu'il avoit faits prisonniers aux batailles de Trasime-

Les Ro-  
mains se  
sauvent  
dans la  
citadelle

ne & de Cannes ; & s'être emporté avec chaleur contre la domination tyrannique de Rome , leur ordonna de se retirer chez eux , & d'écrire leurs noms sur les portes de leurs maisons : qu'il alloit sur le champ donner le signal aux siens de piller toutes celles où l'on ne trouveroit point cette espece de sauve-garde : qu'il traiteroit comme ennemi quiconque mettroit cette marque salutaire sur les logements des Romains , qui habitoient en leur particulier & séparés des Tarentins. L'assemblée ayant été congédiée , les Carthaginois , qui distinguoient aisément à cette marque les demeures de leurs hôtes de celles de leurs ennemis , se disperferent de tous côtés , au signal qui leur fut donné , pour piller les maisons des Romains , où ils trouverent un butin considérable.

Le lendemain Annibal alla pour attaquer la citadelle. Mais voyant que dans la plus grande partie de son circuit , elle étoit entourée des eaux de la mer en forme de presqu'île , & que dans le reste , elle étoit bordée de rochers fort hauts , & fermée d'un mur & d'un large fossé du côté de la ville ; il jugea bien qu'il ne lui seroit pas possible de s'en rendre maître , ni par la

force , ni en l'assiégeant dans les formes. Ainsi pour ne point tomber dans l'inconvénient , ou de renoncer à de plus grandes entreprises , en restant pour défendre les Tarentins ; ou de les exposer aux hostilités des Romains , qui ne manqueroient pas de fondre sur eux du haut de la citadelle , dès qu'ils les verroient abandonnés sans un puissant secours ; il résolut de séparer la ville de la citadelle par un retranchement qu'ils ne pussent forcer : espérant d'ailleurs qu'il lui seroit aisé de combattre les Romains , s'il se mettoient en devoir de troubler ses travailleurs ; & que s'ils se défendoient avec trop d'ardeur , la garnison pourroit être tellement affoiblie par la perte qu'ils feroient dans l'action , que les Tarentins seroient en état de se défendre par eux-mêmes contre tous leurs efforts. L'ouvrage ne fut pas plutôt commencé , que les Romains ayant tout d'un coup fait ouvrir la porte de la citadelle , vinrent se jeter sur les travailleurs d'Annibal. Les soldats qui les soutenoient lâcherent pied à dessein , ne doutant point que ce premier succès n'augmentât leur audace , & ne les attirât à la poursuite des fuyards en plus grand nombre & plus loin : ce qui ar-

riva en effet. Alors les Carthaginois qu'Annibal avoit préparés pour les bien recevoir , partirent tout d'un coup , au signal qui leur fut donné , & attaquèrent si brusquement les Romains , que ne pouvant résister à leur impétuosité , ils prirent la fuite de tous côtés. Mais comme il ne leur étoit pas facile de se sauver par un chemin étroit & embarrassé des ouvrages déjà achevés , & des matériaux qui devoient servir à leur perfection , la plupart se précipiterent dans le fossé , & il y en eut beaucoup plus de tués dans la fuite que dans le combat. Depuis ce temps-là , les Carthaginois continuèrent leurs travaux sans obstacle. Ils creusèrent un fossé large & profond , sur le bord duquel ils éleverent de leur côté une bonne palissade. Annibal résolut de fortifier le même endroit d'un mur à quelque distance du fossé , afin que les habitants pussent se défendre contre les Romains , même sans garnison. Il leur laissa cependant quelques soldats , qui devoient en même temps être employés à la construction du mur : & étant parti avec le reste de ses troupes , il alla camper sur le bord du fleuve Galese , à cinq milles de la ville. Il en partit quelques jours après pour aller examiner les tra-

vaux de Tarente ; & les ayant trouvés beaucoup plus avancés qu'il n'avoit cru, il conçut l'espérance de s'emparer de la citadelle même. Elle n'est pas située sur un lieu élevé, comme les autres, mais dans une plaine, & n'est séparée de la ville que par un mur & un fossé. Elle étoit déjà attaquée par des machines & des ouvrages de toute espece, lorsque le secours qui vint aux Romains de Metapont, leur donna la hardiesse d'attaquer tout d'un coup les travaux des ennemis pendant la nuit. Ils en brûlerent une partie, & disperferent le reste. De façon qu'Annibal renonça à attaquer la place par cet endroit. Il ne lui restoit plus que l'espérance de la prendre en l'assiégeant : mais il ne comptoit pas beaucoup d'y réussir, parce que la citadelle, par sa figure de presqu'isle, dominant sur l'embouchure du port, laissoit la mer libre à ceux qui y étoient enfermés, au lieu que la ville ne pouvoit recevoir de provisions par mer, & que les assiégeants avoient plus à craindre de la famine, que les assiégés eux-mêmes. Annibal ayant assemblé les principaux des Tarentins, leur exposa son embarras. Il leur fit comprendre qu'il n'étoit pas possible de prendre d'assaut une citadel- »

» le fi bien fortifiée : qu'il n'étoit pas plus  
 » aisé de s'en rendre maître par un siege  
 » régulier, tant que les ennemis seroient  
 » maîtres de la mer. Que s'il avoit des  
 » vaisseaux, avec lesquels il pût empê-  
 » cher les convois qui leur viendroient,  
 » ils abandonneroient aussi-tôt la place,  
 » ou se rendroient α. Les Tarentins con-  
 » venoient de tout ; mais ils répondoient :  
 » Que c'étoit à celui qui donnoit ce con-  
 » seil, de trouver aussi les moyens de  
 » l'exécuter. Qu'il pouvoit faire venir les  
 » vaisseaux Carthaginois de Sicile : mais  
 » comment mettroit-il leurs galeres en  
 » pleine mer, tant que les ennemis se-  
 » roient maîtres de l'entrée du port, où  
 » ils les tenoient comme bloquées ? J'en  
 » viendrai à bout, dit Annibal. Il y a  
 » bien des choses qui paroissent diffici-  
 » les de leur nature, & qu'on ne laisse  
 » pas d'exécuter à force d'adresse & d'in-  
 » dustrie. Votre ville est située dans un  
 » terrain plat & uni. Toutes les rues sont  
 » larges, droites & bien percées. Je  
 » transporterai aisément vos vaisseaux  
 » sur des charriots, par la grande rue qui  
 » traverse toute la ville, & va du port  
 » jusqu'à la pleine mer, à l'autre extré-  
 » mité. Alors nous serons à notre tour  
 » les maîtres de la mer, & les ennemis

se verront investis dans leur citadel-  
 le, & par mer & par terre, & bien-  
 tôt nous prendrons la place abandon-  
 née des ennemis, ou avec les enne-  
 mis eux-mêmes ». Ce discours donna aux  
 Tarentins autant d'espérance du bon suc-  
 cès de cette entreprise, que d'admira-  
 tion pour le général qui l'avoit imagi-  
 née. On ramassa de tous côtés des char-  
 rettes, que l'on joignit les unes aux au-  
 tres : on fabriqua des machines propres  
 à tirer les vaisseaux hors du port, &  
 l'on élargit ou applanit les chemins, afin  
 que les voitures pussent passer & plus  
 facilement & plus vite. On se pourvut  
 aussi-tôt d'hommes & de bêtes de char-  
 ge ; & l'affaire fut commencée avec  
 tant de zele & d'ardeur, qu'au bout de  
 quelques jours on vit une flotte bien  
 équipée faire le tour de la citadelle, &  
 mouiller l'ancre à l'embouchure même  
 du port. Annibal, après avoir mis les af-  
 faires de Tarente en cet état, retourna  
 dans ses quartiers d'hiver. Au-reste les  
 auteurs ne conviennent pas du temps où  
 Tarente se rendit à Annibal. Quelques-  
 uns prétendent que ce fut l'année pré-  
 cédente. Le plus grand nombre & les  
 plus contemporains assurent que ce fut  
 celle-ci,

Vais-  
 seaux  
 transpor-  
 tés sur  
 des cha-  
 riots d'u-  
 ne extré-  
 mité de  
 la ville  
 à l'autre.

Les fêtes Latines retinrent les consuls & les préteurs à Rome jusqu'au vingt-cinquième d'Avril. Ayant ce jour-là achevé les sacrifices accoutumés sur le mont Albain, ils partirent pour se rendre chacun dans leur gouvernement. Ce fut en ce temps-là que les prophéties de Marcius donnerent de l'inquiétude à la multitude superstitieuse. Ce Marcius avoit été un devin très-célebre. Et l'année précédente, le sénat ayant ordonné qu'on fît la recherche de ces sortes de livres, les œuvres de Marcius étoient tombées entre les mains de M. Attilius, préteur de la ville, qu'on avoit chargé de cette affaire : & sur le champ, il les avoit remises au nouveau préteur Sulla. De deux prédictions qu'il avoit faites, l'une, que l'événement avoit déjà confirmée, donnoit du poids & de l'autorité à l'autre dont on attendoit encore l'issue. Par la première, la défaite de Cannes avoit été prédite & annoncée en ces termes :

Bataille de Cannes pré-  
dite par le devin Marcius.

- » Descendant des Troyens, évite la ri-
- » vière de Cannes, & prends garde que
- » des étrangers ne t'obligent de com-
- » battre dans la plaine de Diomede.
- » Mais tu n'ajouteras point foi à mes
- » avis, que tu n'ayes couvert cette cam-
- » pagne de ton sang. Et ce fleuve por-

tera , de la terre fertile , dans la verte α  
mer , plusieurs milliers de cadavres des α  
tiens qui seront demeurés sur la place. α  
Ta chair servira de pâture aux pois- α  
sons , aux oiseaux & aux bêtes sauva- α  
ges de ces contrées. Ce sont des se- α  
crets que Jupiter m'a révélés α. Ceux  
qui avoient fait la guerre de ce côté-là ,  
connoissoient les plaines de Diomedé &  
la rivière de Cannes , comme la défai-  
te même. Ce fut donc alors qu'on fit  
lecture de la seconde prophétie , beau-  
coup plus obscure que la première , non-  
seulement par la raison que l'avenir est  
plus incertain que le passé , mais enco-  
re plus embarrassée par les termes dans  
lesquels elle étoit exprimée. Les voici  
Romain , si tu veux chasser l'ennemi α  
hors de ta patrie , & éloigner cette α  
peste qui vient des pays lointains , je α  
te conseille de promettre à Apollon α  
des jeux qui seront célébrés tous les α  
ans avec beaucoup de dévotion , par- α  
tie aux dépens de la république , par- α  
tie aux dépens des particuliers. Le α  
préteur qui sera chargé de rendre la α  
justice au peuple Romain , y préside- α  
ra. Que les décemvirs fassent des sa- α  
crifices aux dieux à la manière des α  
Grecs. Si vous suivez ces conseils avec α

Autre  
prédic-  
tion de  
Marcius.

» exactitude , vous ferez toujours dans  
» la joie , & vos affaires prendront un  
» meilleur train. Car ce Dieu extermini-  
» nera vos ennemis , qui ravagent vos  
» campagnes à leur aise , & fans rien  
» craindre α. Ils employèrent un jour  
entier à examiner & expliquer ces pré-  
sages. Le lendemain le sénat ordonna ,  
par un arrêt , aux décevirs , d'exami-  
ner les livres des Sibylles , au sujet des  
jeux & des sacrifices qu'on devoit faire  
à l'honneur d'Apollon. Cet examen ayant  
été fait & rapporté au sénat , on ordonna  
dans l'assemblée qu'on promettroit des  
jeux à Apollon , & qu'on les célébre-  
roit ensuite , & qu'après leur célébra-  
tion , on délivreroit au préteur de la ville  
fix mille livres , pour faire à son hon-  
neur un sacrifice , dans lequel on lui  
immoleroit de grandes victimes. Le sé-  
nat rendit ensuite un second arrêt , en  
vertu duquel les décevirs devoient sa-  
crifier à la maniere des Grecs , & of-  
frir pour victimes à Apollon un bœuf  
aux cornes dorées , & deux chevreaux  
blancs , & à Latone , une genisse aux  
cornes dorées de même. Le préteur étant  
sur le point de faire célébrer les jeux  
dans le grand cirque , fit publier un édit ,  
par lequel il étoit enjoint aux particu-

liers de faire à Apollon , pendant ces jeux , une libéralité , chacun selon ses moyens. Telle est l'origine des jeux d'Apollon , qui ne furent point institués , comme plusieurs l'ont cru , pour obtenir la guérison d'une maladie qui affligeoit le peuple Romain. Les citoyens assistèrent à leur célébration la couronne sur la tête : les Dames Romaines visiterent tous les temples : le peuple mangea en public , chacun devant la porte de sa maison ; & ce jour fut célébré par toutes sortes de dévotions & de réjouissances.

Origine  
des jeux  
Apollinaires.

Pendant qu'Annibal étoit aux environs de Tarente , les deux consuls étoient dans le Samnium , occupés des préparatifs du siege de Capoue. Et quoiqu'ils n'eussent pas encore investi cette ville , cependant parce qu'ils avoient empêché les habitants de faire leurs semailles , elle ressentoit déjà les effets d'une famine , qui n'est ordinairement que la suite d'un long siege. Ils envoyerent donc des ambassadeurs à Annibal pour le prier de faire porter des bleds des lieux circonvoisins dans Capoue , avant que les consuls missent leurs légions en campagne , & que leurs soldats se fussent emparés de tous les chemins. Annibal ordonna à Hannon de passer de l'Abruzze

dans la Campanie avec son armée, & d'avoir soin que les Campaniens ne manquaissent point de vivres. Hannon étant parti du pays des Brutiens avec ses troupes, eut grand soin d'éviter la rencontre des consuls, qui étoient dans le Samnium : & lorsqu'il se vit près de Benevent, il campa à trois milles de cette ville, sur un lieu élevé. Il se fit apporter les bleds qu'on avoit ferrés pendant l'été dans les greniers des nations voisines, qui étoient alliées des Carthaginois, en leur donnant des escortes, afin qu'on le transportât sûrement. Ensuite il envoya avertir les Campaniens du jour où ils devoient venir enlever ces provisions, leur ordonnant de ramasser de toutes parts dans la campagne, le plus de voitures & de bêtes de charge qu'il seroit possible. Mais les Campaniens firent paroître en cette occasion leur paresse & leur négligence ordinaire. Ils n'envoyerent qu'environ quatre cents charrettes, avec un petit nombre de bêtes de somme : ce qui fit qu'Hannon les réprimanda fortement, & leur dit ; α  
 Que la famine réveille les bêtes mê- α  
 mes, toutes dépourvues de raison α  
 qu'elles étoient ; au-lieu que le soin α  
 de leur propre vie n'avoit pu les tirer α

de leur assoupissement & de leur indolence naturelle. Il leur indiqua un autre jour , qu'il leur recommanda de venir prendre du bled avec un plus grand nombre de voitures. Ceux de Benevent ayant été informés de ces allées & venues , envoyèrent aussi-tôt des députés au camp de Bovianum , pour en donner avis aux consuls. Lorsqu'ils eurent appris ce qui se passoit entre Hannon & les Campaniens , ils convinrent que l'un des deux passeroit avec son armée dans la Campanie. Fulvius , à qui le sort avoit fait tomber cette commission , étant parti pendant la nuit , entra dans Benevent en chemin faisant , pour examiner de près la vérité des faits. Là , il fut qu'Hannon , avec une partie de ses troupes , étoit allé faire des levées de bleds dans la campagne : qu'il avoit chargé son questeur d'en distribuer aux Campaniens : qu'une foule de gens sans armes & sans précaution avoit amené deux mille charriots dans le camp de ce général , & que tout s'y passoit avec tant de désordre & si peu de discipline , que les payfans des environs étant mêlés confusément avec les soldats , on n'y voyoit rien qui ressembloit à un camp ou à une armée. Le consul bien instruit de toutes ces particula-

rités, ordonna à ses soldats de préparer seulement leurs drapeaux & leurs armes pour la nuit suivante, en laissant tout le reste de leur équipage. Qu'il étoit question d'attaquer & de forcer le camp des Carthaginois. Ainsi laissant tout leur bagage à Benevent, ils partirent à la quatrième veille de la nuit; & étant arrivés au camp des ennemis un peu devant le jour, ils y jetterent tant d'effroi & de consternation, que s'il eût été placé dans une rase campagne, il auroit infailliblement été pris dès la première attaque. La hauteur du terrain, escarpé de toutes parts, aidée des retranchements qu'on y avoit faits, le défendit.

Quand le jour fut venu, il se livra un combat assez opiniâtre, les Carthaginois étant en état, par la situation du lieu, non-seulement de défendre leurs postes, mais même de renverser leurs ennemis, lorsqu'ils s'efforçoient d'aller à eux. Cependant la valeur obstinée des Romains surmonta tous les obstacles : ils passerent le fossé, & forcerent les retranchements en plusieurs endroits tout à la fois ; ce qui ne put être exécuté, sans qu'il y eût un grand nombre de soldats blessés ou tués. C'est pourquoi le consul ayant assemblé les officiers, leur déclara qu'il

falloit abandonner une entreprise téméraire. Que le plus sûr étoit de retourner ce jour-là à Berévent avec toute l'armée. Que le lendemain ils camperoient près des ennemis ; & par-là , empêcheroient tout ensemble , & les Campaniens de retourner dans leur ville , & Hannon de revenir dans son camp. Que pour exécuter plus aisément ce projet , il feroit venir son collègue avec ses troupes , & qu'ils tourneroient tout le fort de la guerre de ce côté-là . Fulvius avoit déjà fait sonner la retraite , lorsque les soldats , méprisant un parti si lâche , poussèrent de grands cris , qui l'obligèrent de rester. La cohorte des Peligniens étoit la plus voisine de la porte du camp ennemi. Vibius Accueus , qui la commandoit , ayant saisi l'étendard de cette cohorte , le jeta au-delà du retranchement des Carthaginois : & ayant prononcé mille exécutions contre toute sa troupe & contre soi-même , s'ils laissoient leur drapeau au pouvoir des ennemis , il passa le premier le fossé & la palissade , & s'élança au milieu des ennemis. Déjà les Peligniens , après avoir forcé le retranchement , combattoient dans le camp d'Hannon ; lorsque Valerius Flaccus ,

tribun de la troisième légion , reprocha aux Romains leur lâcheté , leur demandant s'ils n'avoient point de honte de céder à leurs alliés l'honneur d'avoir pris le camp ennemi. Alors T. Pédanius , premier centurion de cette légion , ayant arraché l'étendard à celui qui le portoit ;  
 » Dans un moment , dit-il , cet étendard & ce centurion seront dans le  
 » camp des ennemis. Suivez-moi tous  
 » tant que vous êtes , qui ne voulez pas  
 » le laisser au pouvoir des Carthaginois. D'abord les soldats de sa compagnie , & un moment après , toute la légion le suivit. Alors le consul , témoin de la bravoure de ceux qui étoient déjà passés , abandonnant le dessein de la retraite , commença à piquer ses soldats d'honneur , & à leur faire voir le danger auquel étoit exposée la plus brave cohorte de leurs alliés , & la plus vaillante de leurs légions. Dès ce moment , tous les Romains , sans considérer la difficulté & le danger du passage , se jetterent à l'envi dans le camp d'Hannon , au milieu des traits qu'on leur tiroit de tous côtés , malgré les ennemis qui opposoient leurs corps & leurs armes pour les en empêcher. Il y en eut un grand nombre de blessés ; & ceux mêmes à qui les forces manquoient ,

Le camp d'Hannon est forcé par les consuls , & pillé , & presque tous les soldats tués , ou pris.

manquoient, & qui perdoient tout leur sang, faisoient tous leurs efforts pour aller expirer au milieu des ennemis. Ainsi le camp fut pris en un moment, comme s'il eût été placé en plaine, & dépourvu de retranchements. Depuis ce temps-là, ce fut plutôt un carnage qu'un combat. Les Romains tuerent six mille Carthaginois, en prirent plus de sept mille avec les fourrageurs Campaniens, & tous les charriots & les bêtes de charge qu'ils avoient amenées. Ils firent outre cela un grand butin de tout ce qu'Hannon avoit enlevé sur les terres des alliés du peuple Romain, qu'il avoit ravagées dans une grande étendue. Ils renversèrent les retranchements du camp des ennemis ; & les deux consuls étant de retour à Benevent, ( car Appius Claudius étoit venu joindre son collègue au bout de quelques jours ) vendirent ou partagerent le butin. Ceux qui s'étoient signalés à la prise du camp, furent récompensés. Accuceus, préfet de la cohorte Pélignienne, & T. Pédanius, premier capitaine de la troisième légion, furent distingués de tous les autres. Hannon, de Cominium où il avoit appris la défaite de ses gens, s'enfuit dans l'Abbruzze avec un petit nombre de fourra-

geurs, qu'il avoit par hazard avec lui.

Les Campaniens, de leur côté, ayant appris la défaite de leurs compatriotes & de leurs alliés, députerent vers Anni-

Les  
Campaniens de-  
mandent  
du se-  
cours à  
Annibal,  
contre  
les con-  
suls Ro-  
mains.

» bal, pour lui apprendre que les deux  
» consuls étoient du côté de Benevent,  
» à une journée de Capoue. Qu'ainsi  
» ils étoient sur le point de voir l'en-  
» nemi à leurs portes & devant leurs  
» murailles. Que s'il ne venoit promp-  
» tement à leur secours, les Romains  
» se rendroient maîtres de Capoue, plus  
» vite qu'ils n'avoient fait d'Arpi. Qu'il  
» ne devoit pas être tellement occupé  
» du dessein de prendre la citadelle de  
» Tarente, ni même la ville, supposé  
» qu'elle ne fût pas en son pouvoir,  
» qu'il négligeât Capoue, qu'il avoit  
» coutume d'égaliser à Carthage, & l'a-  
» bandonnât sans défense au pouvoir des  
» Romains ». Annibal leur promit qu'il  
» auroit soin de mettre Capoue en sûre-  
» té ; & en attendant, envoya avec les dé-  
» putés deux mille hommes pour empêcher  
» les ravages que les armées de la répu-  
» blique faisoient sur les terres des Cam-  
» paniens. Les Romains cependant, sans  
» négliger leurs autres affaires, songeoient  
» à défendre la citadelle de Tarente, &  
» la garnison qui étoit dedans, contre les

attaques d'Annibal. C. Servilius, lieutenant, que le préteur P. Cornelius avoit envoyé dans l'Etrurie, en vertu d'un arrêt du sénat, pour y acheter des bleds, trouva le moyen de passer au milieu des ennemis, & d'entrer dans le port de Tarente, avec quelques vaisseaux chargés.

La citadelle de Tarente secourue de vivres

Ce secours donna tant de confiance aux assiégés, qui, un peu auparavant, désespéroient presque de leur salut, & que les Carthaginois avoient déjà sollicités plusieurs fois à se rendre, qu'ils commencerent à leur tour à les presser de passer dans leur parti. En effet, la garnison étoit assez forte, depuis qu'on avoit fait passer dans cette citadelle les soldats qu'on avoit tirés de Métapont. Mais les Métapontins n'étant plus retenus par la crainte de ces troupes, se rendirent sur le champ à Annibal. Les habitants de cette côte, & entre autres les Thuriniens, imiterent leur exemple. Ce qui occasionna leur révolte, fut non-seulement l'exemple des Tarentins & des Métapontins, auxquels ils tenoient par une espèce de parenté, étant originaires de l'Achaïe, comme eux ; mais encore le ressentiment qu'ils avoient contre les Romains, à cause du meurtre des otages dont nous avons parlé ci-devant. Les

Les Métapontins & les Thuriniens se rendent à Annibal.

amis & leurs parents écrivirent des lettres, & envoyerent des députés à Hannon & à Magon, qui étoient dans le voisinage de l'Abruzze, pour les avertir, » que s'ils vouloient faire approcher de » leurs murailles les troupes qu'ils commandoient, ils leur ouvreroient leurs » portes, & se rendroient à eux α. M. Atinius commandoit dans Thurium avec une garnison fort médiocre. Ils espéroient qu'on pourroit aisément l'engager dans un combat téméraire, non pas tant par la confiance qu'il auroit en ses soldats, qui étoient en petit nombre, que par l'espérance d'être secondé de la jeunesse même de Thurium. Il l'avoit rangée par compagnies, & lui avoit donné des armes, à dessein de s'en servir en de pareilles occasions. Les deux généraux Carthaginois ayant partagé leurs troupes entre eux, entrèrent sur les terres des Thuriniens. Hannon marcha contre la ville, enseignes déployées, avec l'infanterie, tandis que Magon, avec la cavalerie, se tint en embuscade derrière des collines propres à la couvrir. Atinius, qui n'avoit découvert par ses coureurs que la seule infanterie, sortit à la tête des siens, rangés en bataille, sans avoir aucune connoissance, ni de la

perfidie qu'on lui avoit préparée au-dedans de la ville, ni des embûches qui l'attendoient au dehors. L'infanterie ne combattit pas avec beaucoup de chaleur, parce qu'il y avoit peu de Romains aux premiers rangs, & que ceux de Thurium attendoient l'événement de l'action, sans y prendre part : les Carthaginois, de leur côté, lâchant pied à dessein d'attirer derrière la colline, où leur cavalerie étoit en embuscade, l'ennemi qui ne s'attendoit à rien moins. Dès qu'on y fut arrivé, les cavaliers sortant de leur poste avec de grands cris, mirent sur le champ en fuite la troupe des Thuriniens mal disciplinée, & peu fidelle au parti pour lequel il sembloit qu'elle devoit agir. Les Romains, quoique pressés d'un côté par l'infanterie, & de l'autre par la cavalerie des Carthaginois, soutinrent assez long-temps le combat. Enfin ils prirent aussi la fuite, & se retirèrent du côté de Thurium. Mais les traîtres s'étant rassemblés en un corps, n'eurent pas plutôt reçu leurs compatriotes dans la ville, que voyant les Romains en déroute, & près d'y entrer après eux, crièrent que les Carthaginois alloient se jeter dans la ville avec les fuyards, & s'en rendre les maîtres,

si on ne leur en fermoit promptement les portes. Ce qui fut fait. Ainsi les Romains demeurèrent exposés à la merci des Carthaginois qui en firent un grand carnage. Atinius entra cependant dans la ville avec un petit nombre des siens. Après cet accident, les avis furent partagés pendant quelque temps, les uns soutenant qu'il falloit défendre la ville, & les autres, qu'il falloit céder à la mauvaise fortune, & la livrer aux vainqueurs. Mais bientôt les mauvais conseils l'emportèrent sur les plus fideles, comme il arrive ordinairement parmi des gens à qui le parti le plus heureux paroît toujours le meilleur. Les habitants sauverent la vie à Atinius, moins par respect pour les Romains, qu'en reconnaissance de la douceur avec laquelle il les avoit gouvernés : & après qu'on l'eut conduit au port, & qu'on l'eut embarqué avec ses gens, on reçut les Carthaginois dans la ville. Les consuls firent passer leurs légions de Benevent dans les terres de la Campanie, non-seulement pour y faire le dégât des bleds qui étoient déjà grands ; mais pour assiéger Capoue la capitale de la province. Ils comptoient rendre leur consulat célèbre par la ruine d'une ville si opulente, & faire cesser les repro-

Les  
deux  
consuls  
vont as-  
siéger  
Capoue.

ches honteux qu'on commençoit à faire aux Romains, de laisser depuis tant d'années impunie la révolte & la trahison d'un peuple si voisin de Rome. Mais pour ne point abandonner Benevent sans défense, & pour avoir un corps de cavalerie à opposer aux entreprises d'Annibal, si, comme on ne doutoit point qu'il ne fût, il se mettoit en devoir de secourir les Campaniens ses alliés, ils ordonnerent à Tib. Gracchus de passer de la Lucanie à Benevent avec sa cavalerie & ses soldats armés à la légère, & de laisser quelqu'un de ses lieutenants à la tête de ses légions, pour garder le poste qu'il occupoit dans la Lucanie.

Gracchus, avant de sortir de la Lucanie, fit un sacrifice dans lequel il n'eut que des présages funestes. Sur la fin de la cérémonie, deux serpents sortis d'un lieu souterrain allèrent ronger le foie de la victime, & se déroberent aussi-tôt à la vue des assistants. Les haruspices effrayés de ce prodige, firent recommencer le sacrifice. Mais malgré le soin avec lequel on garda les vases qui renfermoient les entrailles de la victime, on dit que ces reptiles revinrent à la charge une seconde & une troisième fois, & se retirèrent toujours sains & saufs, après avoir

Gracchus fait un sacrifice de mauvais augure.

Flavius  
préteur  
des Lu-  
caniens,  
trahit  
Grac-  
chus,  
son ami  
& son  
hôte.

goûté au foie. Les haruspices étant consultés, répondirent que ce mauvais présage regardoit le général lui-même : qu'il étoit menacé de quelque trahison contre laquelle il étoit de sa prudence de se précautionner. Mais quelque soin qu'il prît de la conservation de sa vie, il ne put éviter son malheur. Il y avoit dans la Lucanie un certain Flavius chef de cette partie des habitants du pays qui tenoit pour les Romains, pendant que le reste avoit embrassé le parti d'Annibal. Il étoit pour la seconde fois à la tête des siens, ayant été créé préteur deux années de suite. Cet homme ayant tout d'un coup conçu le dessein de changer de parti, crut que pour gagner la faveur d'Annibal, ce n'étoit pas assez de lui offrir sa personne avec tous ses partisans, s'il ne scelloit le traité qu'il vouloit faire avec lui du sang de son général & de son hôte. Plein de ces idées criminelles, il vint trouver Magon, qui commandoit dans l'Abruzze, & lui demanda un entretien secret. L'ayant obtenu, il offrit au Carthaginois de lui livrer Gracchus, & de faire avec lui un traité, dont la principale condition seroit, que les Lucaniens conserveroient leurs loix & leur liberté. Magon étant convenu de tout, Flavius

lui promet d'amener Gracchus dans un lieu écarté, avec un petit nombre de gens, l'exhortant à s'y rendre aussi lui-même, & de s'y mettre en embuscade avec un nombre suffisant de cavaliers & de fantassins. Ayant examiné soigneusement le lieu où cette scène tragique devoit se passer, ils convinrent du jour que leur dessein devoit s'exécuter. Alors Flavius vint trouver Gracchus, & lui dit, qu'il avoit ébauché une entreprise de la dernière importance : mais que pour la conduire à une heureuse fin, il étoit nécessaire que Gracchus lui-même y entrât pour sa part. Qu'il avoit persuadé à tous les préteurs des peuples, qui dans ce mouvement presque universel de l'Italie, s'étoient déclarés pour Annibal, de rentrer dans l'alliance & dans l'amitié des Romains. Qu'il leur avoit fait entendre que la fortune de la république, qui avoit presque échoué à la bataille de Cannes, reprenoit le dessus de jour en jour, au-lieu que celle d'Annibal tomboit insensiblement en décadence, & que ses troupes étoient presque réduites à rien. Qu'ils devoient compter sur la clémence des Romains, quand ils reviendroient à eux par un repen-

» tir sincere. Que jamais nation n'avoit  
 » eu tant de penchant à pardonner les  
 » injures qu'elle avoit reçues. Combien  
 » de fois avoient-ils oublié la révolte  
 » de leurs ancêtres ? Voilà, dit Fla-  
 » vius, les raisons dont je me suis ser-  
 » vi pour les persuader. Mais ils m'ont  
 » témoigné qu'avant de se déterminer,  
 » ils étoient bien aises de les entendre  
 » de votre bouche, d'avoir votre pa-  
 » role, & d'en pouvoir assurer leurs  
 » compatriotes. Il ajouta, qu'il leur  
 » avoit donné rendez-vous dans un lieu  
 » à l'écart, qui n'étoit pas fort éloigné  
 » du camp des Romains. Que s'il vou-  
 » loit se donner la peine de s'y rendre,  
 » l'affaire seroit bientôt terminée ; &  
 » que par un heureux traité, toute la  
 » Lucanie rentreroit sous la puissance  
 » des Romains ». Gracchus trouva tant  
 de vraisemblance dans le projet qui lui  
 étoit proposé, que sans soupçonner ni  
 la conduite de Flavius de mauvaise foi,  
 ni son discours d'artifice, il partit de son  
 camp avec ses licteurs & un petit nom-  
 bre de cavaliers, & alla se précipiter  
 dans les embûches qu'un hôte perfide  
 lui avoit préparées. Il n'y fut pas plu-  
 tôt arrivé, que les ennemis sortirent du  
 lieu où ils s'étoient tenus cachés ; &

afin que personne ne pût douter de la  
 trahison , Flavius se joignit aux Carthagi-  
 nois. On lançoit déjà des traits de tous  
 côtés sur Gracchus & ceux de sa suite ,  
 lorsque ce général étant sauté en-bas  
 de son cheval , exhorta les siens , qui en  
 avoient fait autant , à rendre illustre α  
 par leur courage , le peu de temps α  
 que la fortune leur laissoit encore à α  
 vivre. Car étant en si petit nombre , α  
 investis par une grande multitude , dans α  
 un vallon entouré de forêts & de mon- α  
 tagnes , devoient-ils attendre autre cho- α  
 se que la mort ? Qu'entre les deux α  
 seuls partis qu'il avoient à prendre , α  
 c'étoit à eux de choisir , & de voir α  
 s'ils aimoient mieux se laisser égor- α  
 ger comme des bêtes , sans se ven- α  
 ger ; ou en s'armant d'une noble fu- α  
 reur , & méprisant la mort , qu'ils α  
 ne pouvoient éviter , aller , tout cou- α  
 verts du sang de leurs ennemis , expi- α  
 rer sur des monceaux de leurs armes α  
 & de leurs corps immolés à une juste α  
 vengeance. Qu'ils attaquaissent tous en- α  
 semble la vie du traître Lucanien : que α  
 celui qui seroit assez heureux pour en- α  
 voyer devant lui cette victime aux α  
 enfers , trouveroit une fin qui ne se- α  
 roit pas moins consolante qu'honora- α

» ble ». Tout en parlant ainsi, il enveloppa son bras gauche de son manteau, (car ils n'avoient pas même apporté de boucliers avec eux) & fondit avec impétuosité sur les ennemis. Le combat fut plus sanglant qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre. Les corps des Romains, sans défense, étoient percés de tous côtés des traits qu'on leur lançoit d'un lieu élevé dans la vallée. Les Carthaginois firent tous leurs efforts pour prendre en vie Gracchus, qui avoit perdu tous ses gens. Mais ce brave Romain ayant apperçu le Lucanien au milieu des ennemis qui le couvroient, s'élança sur lui avec tant de fureur, qu'on ne pouvoit ménager sa vie, sans la faire perdre à bien des gens. Il fut donc percé de coups ; & Magon l'envoya aussitôt à Annibal, & le fit mettre devant la tente de ce général, avec ses faisceaux qu'on avoit eu soin d'apporter. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Gracchus périt dans la Lucanie, en un lieu nommé le vieux champ.

Grac-  
chus tué  
dans une  
embus-  
cade.

Diver-  
ses opi-  
nions sur  
la mort  
de Grac-  
chus.

Quelques-uns disent que ce fut dans le territoire de Benevent, que s'étant éloigné de son camp, sans armes, avec ses licteurs & trois esclaves, pour se baigner dans le fleuve Calor, il y fut

tué par des ennemis , qui s'étoient cachés entre les faules dont le rivage étoit bordé , & auxquels il n'avoit à opposer que les pierres qu'il pouvoit ramasser dans le fleuve même. D'autres rapportent que s'étant éloigné de son camp de l'espace de cinq cents pas , par le conseil des haruspices , pour expier dans un lieu pur les prodiges dont nous avons parlé , il y fut opprimé par deux escadrons de Numides , qui par hazard se trouvoient dans cet endroit : tant il est vrai qu'on ne convient ni du lieu où un homme si illustre perdit la vie , ni du genre de sa mort. On ne s'accorde guere davantage sur ses funérailles : les uns disent que ce fut dans le camp des Romains qu'on lui rendit ces derniers devoirs. La plus commune opinion est , qu'Annibal lui fit élever un bûcher dans le vestibule de son camp ; que toute son armée , rangée comme en bataille , honora la cérémonie , les Espagnols dansant autour du feu à leur maniere , & tous les autres soldats faisant l'exercice de leurs armes & de leurs corps , qui étoit en usage dans leur pays : & enfin qu'Annibal lui-même , tant par ses actions que par ses discours , célébra la mémoire de ce

grand homme , avec tout le zèle & toute la pompe qu'on pouvoit attendre d'un ennemi généreux. Voilà ce qu'ont écrit ceux qui supposent que la chose s'est passée dans la Lucanie. Selon le sentiment de ceux qui le font tuer auprès du fleuve Calor , la seule tête de Gracchus tomba entre les mains des ennemis : & lorsqu'elle eut été présentée à Annibal , ce général chargea sur le champ Carthalon de la porter à Cn. Cornelius , son questeur , qui lui rendit les honneurs funébres dans son camp , avec tous les soldats , secondés dans cette triste cérémonie des habitants de Benevent.

Les consuls étant entrés sur les terres de la Campanie , commencerent à piller la campagne , & à faire le dégât partout. Mais les habitants de la ville ayant fait sur eux une sortie , secondés de Magon & de sa cavalerie , leur donnerent tellement l'épouvante , qu'ils rappellerent au plus vite leurs soldats , & se retirèrent en désordre , n'ayant pas même eu le temps de les mettre en bataille , après en avoir perdu plus de cinq cents. Ce succès donna une extrême confiance aux Campaniens , naturellement fiers & arrogants ; en sorte qu'ils ne cessoient de harceler leurs ennemis , espérant avoir

toujours de pareils avantages sur eux. Mais depuis ce combat engagé témérairement, les consuls se tenoient davantage sur leurs gardes. Cependant un événement peu considérable en lui-même, servit beaucoup à rabattre l'audace des Campaniens, & à relever le courage des Romains : tant il est vrai que dans la guerre les plus petites choses ont quelquefois de grandes conséquences. T. Quintius Crispinus, Romain, étoit lié avec un Campanien, nommé Badius, & par les loix de l'hospitalité, & par une amitié étroite qui en étoit la suite. Ce qui avoit encore contribué à en resserrer les nœuds, c'est que Badius étant tombé malade à Rome chez Quintius, avant la révolte de Capoue, il avoit reçu de lui tous les secours qu'on peut attendre en cet état d'un ami également fidele & généreux. Badius donc voyant les troupes des Romains campées devant les murailles de sa patrie, s'avança jusques aux premiers corps de garde, & demanda à haute voix qu'on lui fît venir Crispinus. Celui-ci ayant été averti, crut que Badius vouloit lui parler comme à un ancien ami, & que la rupture des deux nations n'avoit pas été capable d'effacer dans son esprit le souvenir de leur union

Combat  
singulier  
de Cris-  
pinus ,  
Romain,  
avec Ba-  
dius , de  
Capoue.

particuliere. Ainsi il s'éloigna un peu des siens, & alla au devant de lui sans balancer. Quand Badius vit qu'il étoit à portée de l'entendre : » Je vous défie au combat, dit-il, Crispinus. Montons à cheval, & nous écartant des nôtres, voyons qui, de vous ou de moi, fera paroître plus de courage. Crispinus répondit à ce compliment, auquel il ne s'étoit point attendu, » que l'un & l'autre, ils avoient assez d'enemis, contre qui ils pouvoient éprouver leur valeur & leurs forces. Pour moi, ajouta-t-il, quand je vous rencontrerois par hazard dans la mêlée, je me détournerois, pour ne point fouiller mes mains du sang de mon ami & de mon hôte. Alors Badius, encore plus fier qu'auparavant, commença à traiter de crainte & de lâcheté cette modération & cette douceur de Crispinus : & lui qui méritoit toute sorte de reproches, accabloit cet homme véritablement brave, des outrages les plus indignes. » Tu feins, disoit-il, de vouloir épargner ma vie, parce que tu fais bien que tu n'es pas en état de défendre la tienne contre moi : mais si tu crois que la guerre qui a rompu l'alliance des deux peuples, n'a pas

suffisamment étouffé toutes les liaisons «  
particulieres , apprends que Badius de «  
Capoue renonce solennellement à «  
l'amitié de T. Crispinus Romain. Je «  
prends à témoin de ma déclaration les «  
soldats des deux armées qui m'enten- «  
dent. Je ne veux plus avoir rien de «  
commun avec un homme qui est venu «  
attaquer ma patrie & mes dieux , tant «  
publics que particuliers. Si tu as du «  
cœur , viens combattre ». Crispinus n'au-  
roit jamais pu se résoudre à accepter ce  
défi , si ses camarades ne lui eussent fait  
comprendre combien il étoit honteux de  
souffrir que le Campanien l'insultât impu-  
nément. Cependant , avant que de mar-  
cher au rendez-vous , il alla demander  
à ses généraux s'ils vouloient bien lui  
permettre de combattre extraordinairement  
contre un ennemi qui le défioit.  
Ayant obtenu leur consentement , il prit  
ses armes & monta à cheval ; & ayant  
appelé Badius par son nom , il lui dé-  
clara qu'il étoit prêt à le combattre. Ba-  
dius se présenta sur le champ. Ils n'eurent  
pas plutôt poussé leurs chevaux l'un  
contre l'autre , que Crispinus perça l'é-  
paule gauche de Badius d'un coup de  
lance , qui passa au-dessus de son bou-  
clier. Cette blessure ayant fait tomber

Crispi-  
nus de-  
meure  
vain-  
queur.

le Campanien de dessus son cheval, le vainqueur sauta en-bas du sien, & se jetta sur son ennemi pour l'achever à pied. Mais Badius le prévint; & lui abandonnant son bouclier & son cheval, il s'enfuit au milieu des siens. Crispinus retourna vers les Romains avec le cheval & les armes du vaincu : & leur ayant présenté ces dépouilles honorables, & sa lance ensanglantée, il fut conduit au milieu des cris de joie & des applaudissements de tous les soldats, à la tente des généraux, qui donnerent à sa valeur les éloges & les récompenses qui lui étoient dus.

Annibal étant passé du territoire de Benevent dans la Campanie, s'avança jusqu'auprès de la ville; & dès le troisième jour, mit ses troupes en bataille, bien persuadé que les Romains, vaincus quelques jours auparavant par les Campaniens, auroient encore bien plus de peine à lui résister, à lui & à son armée tant de fois victorieuse. Au commencement du combat, l'armée Romaine, accablée des traits que lui lançoient les cavaliers ennemis, commençoit à plier, lorsque les consuls ayant ordonné aux leurs de fondre sur les ennemis, réduisirent toute l'action à un combat de cavalerie. Les

choses étoient en cet état , quand l'armée de Sempronius , conduite par le questeur Cn. Cornélius , ayant été aperçue , fit croire aux deux partis que c'étoit un nouvel ennemi qu'ils alloient avoir sur les bras. Ainsi les deux armées , comme de concert , firent retraite , & retournerent dans leur camp sans avoir aucun avantage l'une sur l'autre. Cependant les Romains perdirent un peu plus de soldats à la premiere attaque de la cavalerie Carthaginoise. Dès la nuit suivante , les consuls , pour obliger Annibal à s'éloigner de Capoue , s'en allerent chacun de leur côté , Fulvius dans le territoire de Cumes , & Claudius dans la Lucanie. Le lendemain , Annibal ayant appris que les consuls avoient abandonné leur camp , & s'étoient retirés de divers côtés ; après avoir été quelque temps incertain du parti qu'il prendroit , se détermina enfin à suivre Appius. Mais ce général , après avoir fait faire bien des tours à Annibal , lui cacha enfin sa marche , & retourna à Capoue par un autre chemin. Annibal s'en consola , par l'occasion qu'il eut en ces lieux de remporter un avantage considérable sur les troupes de la république. M. Centenius, M. Centenius  
surnommé Pénula , étoit un ancien cen-

Pénula  
se fait  
fort de  
battre  
Annibal;  
mais il  
est défait  
& tué a-  
vec tou-  
tes ses  
troupes.

turion, également distingué par la gran-  
deur de sa taille, & celle de son cou-  
rage. Cet officier, qui avoit alors quitté  
le service, s'étant fait introduire dans  
le sénat par le préteur P. Cornélius Sylla,  
demanda qu'on le mît à la tête d'un corps  
de cinq mille hommes. » Que connois-  
sant parfaitement, & le caractère de  
l'ennemi, & la situation des lieux, il  
ne feroit pas long temps sans rendre à  
la république quelque service impor-  
tant. Qu'il emploieroit contre Annibal  
lui-même les ruses & les artifices dont  
il s'étoit servi jusqu'à ce jour, pour  
faire tomber dans ses filets nos géné-  
raux & nos armées ». Cette promesse  
fut crue aussi facilement qu'elle avoit été  
avancée ; comme s'il n'y avoit aucune  
différence entre le mérite d'un soldat &  
les talents d'un général. Au-lieu de cinq  
mille hommes qu'il avoit demandés, on  
lui en accorda huit mille. Et plusieurs  
s'étant joints à lui pendant sa marche,  
il arriva dans la Lucanie avec le dou-  
ble des forces qu'il avoit en partant de  
Rome. Ce fut-là qu'il trouva Annibal,  
qui avoit inutilement poursuivi Claudius.  
La partie n'étoit pas égale entre deux  
armées, dont l'une étoit commandée par  
Annibal, & l'autre par un simple cen-

turion ; dont l'une étoit composée de soldats vétérans , qui comptoient leurs campagnes par leurs victoires , & l'autre , de nouvelles milices , levées à la hâte , & qui n'avoient pas la moitié de leurs armes. Dès qu'elles furent en présence , elles firent paroître une pareille ardeur d'en venir aux mains , & on les rangea sur le champ en bataille. Ce qu'on auroit peine à croire , attendu l'inégalité des deux partis , le combat dura plus de deux heures , les Romains ayant fait merveilles , tant qu'ils eurent Centenius à leur tête. Dès qu'il eut été tué par les traits des ennemis , auxquels il s'exposa avec beaucoup de valeur , non-seulement pour soutenir la réputation qu'il avoit acquise par le passé , mais encore pour éviter la honte dont il auroit été couvert à l'avenir , s'il eût survécu à une défaite , qui ne pouvoit être imputée qu'à sa témérité ; ils lâchèrent pied aussitôt , & prirent ouvertement la fuite. Mais Annibal fut si bien leur en fermer le chemin , en les faisant investir de tous côtés par sa cavalerie , que d'une si grande multitude , il s'en sauva à peine mille : tout le reste périt , ou dans la bataille , ou dans la déroute.

Les consuls recommencerent à assié-

ger Capoue de toutes leurs forces. On leur apportoit de toutes parts les choses dont ils avoient besoin ; & eux-mêmes faisoient avec soin tous les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'une entreprise si importante. Ils mirent leurs provisions dans Casilin , & bâtirent un fort à l'embouchure du Vulturne , à l'endroit où est maintenant la ville , à quelque distance de celui que Fabius avoit déjà élevé , afin d'avoir en leur disposition , & le Vulturne , & la mer voisine. Ce fut dans ces deux forts qu'on fit transporter , du port d'Ostie , les bleds qu'on avoit fait venir tout récemment de la Sardaigne , & ceux que le préteur M. Junius avoit fait acheter dans la Toscane , afin que l'armée eût des vivres en abondance pendant l'hiver. Au reste , outre la perte qu'on avoit faite dans la Lucanie , les esclaves qui avoient servi avec beaucoup de fidélité sous la conduite & pendant la vie de Gracchus , n'eurent pas plutôt appris l'aventure tragique de ce général , que , comme si sa mort les eût dégagés de leur serment , ils abandonnerent leurs drapeaux , & se dispersèrent. Pour Annibal , il ne voulut point négliger les affaires de Capoue , ni abandonner ses alliés dans un péril si pres-

fant. Mais l'avantage qu'il avoit remporté sur un capitaine Romain, qui avoit eu la témérité de le combattre, lui faisoit espérer qu'il pourroit bientôt opprimer une autre armée & un autre général qui ne se tenoit pas plus sur ses gardes. Des députés venus de l'Apouille, lui apprirent que le préteur Fulvius, qui commandoit en ce pays, avoit d'abord fait la guerre avec beaucoup de sagesse, & en prenant de grandes précautions pour n'être pas surpris. Mais que depuis qu'il avoit repris quelques villes qui s'étoient livrées à Annibal, & qu'il s'étoit enrichi, lui & son armée, d'un butin considérable, ces bons succès l'avoient jetté dans une telle licence, que ses soldats se répandoient de tous côtés, sans garder aucun ménagement, & sans observer aucune discipline. Sur ces avis, Annibal qui avoit éprouvé dans bien des occasions, mais sur-tout dans celle qui s'étoit offerte peu de jours auparavant, combien peu on devoit compter sur des troupes commandées par un général ignorant, marcha aussi-tôt du côté de l'Apouille.

Fulvius étoit aux environs d'Herdonnée avec ses légions. Dès que ses soldats apprirent l'arrivée des ennemis, peu s'en

fallut qu'ils ne se missent en bataille, & ne marchassent contre eux, sans attendre l'ordre de leur général. La seule considération qui les retint, c'est l'assurance qu'ils avoient d'en venir aux mains quand ils voudroient. Annibal, qui étoit informé de l'audace & de la fierté avec laquelle les Romains avoient pressé leur général de les mener au combat, ne doutant pas qu'il n'eût trouvé l'occasion de les battre, plaça, dès la nuit suivante, en embuscade, dans les fermes, dans les forêts & les brossailles d'alentour, trois mille soldats légèrement armés, avec ordre d'en sortir tous à la fois dès qu'on leur en donneroit le signal. Il commanda en même temps à Magon de se poster avec deux mille cavaliers, sur tous les chemins par où il jugeoit que les ennemis tâcheroient de se sauver. Après avoir pris ces mesures pendant la nuit, il rangea le reste de ses troupes en bataille à la pointe du jour. Fulvius en fit autant, entraîné par l'impétuosité de ses soldats, plutôt que par l'espérance de réussir. La même témérité qui les fit courir au combat, les rangea en bataille dans les lieux que le hazard leur présenta, ou que leur propre caprice leur fit choisir pour les abandonner un moment

ment après, par crainte ou par fantaisie. La première légion fut placée aux premiers rangs, avec un nombre égal d'alliés ; de façon que ces deux troupes formoient un front fort allongé, avec très-peu de profondeur. Ce qui donna lieu aux tribuns de s'écrier, que le corps de bataille étant si foible & si dégarni, les ennemis l'enfonceroient aisément, en quelqu'endroit qu'ils attaquaient. Mais tous les avis salutaires qu'on pouvoit donner, bien-loin d'être examinés & suivis, n'étoient pas même écoutés. Tout étoit bien différent dans l'autre parti, le général, les soldats, & l'ordre dans lequel ils étoient rangés. Ainsi les Romains, non-seulement ne firent aucune résistance, mais ne purent même soutenir les premiers cris des Carthaginois. Celui qui les commandoit étoit bien aussi étourdi & aussi téméraire que Centénus ; mais comme il s'en falloit beaucoup qu'il ne l'égalât en courage, il ne vit pas plutôt les siens plier & prêts à se mettre en déroute, qu'il se jeta sur le premier cheval qu'il rencontra, & s'enfuit en grande hâte, avec environ deux cents cavaliers : pour le reste de l'armée, l'avant-garde ayant été enfoncée, les ennemis, qui l'avoient in-

Cn. Fulvius est  
défait  
par An-  
nibal,  
& perd  
20000  
hommes  
dans ce  
combat.

vestie par les flancs & par derriere, en firent un si grand carnage, que de vingt-deux mille hommes, à peine en échappa-t-il deux mille. Le camp demeura à la merci des victorieux.

La nouvelle de ces défaites arrivées coup sur coup ayant été portée à Rome, y causa beaucoup de douleur & de consternation. Mais comme les consuls qui commandoient les principales forces de la république avoient assez bien réussi de leur côté, on n'en fut pas entièrement abattu. Le sénat dépêcha C. Létorius & M. Métilius aux consuls, pour les exhorter à ramasser avec soin les débris des deux armées défaites, & à faire en sorte que la crainte & le désespoir ne les portât pas à se rendre à l'ennemi, comme il étoit arrivé après la bataille de Cannes ; & enfin, à rechercher ceux des esclaves qui avoient abandonné leurs enseignes après la mort de Gracchus. P. Cornélius, qu'on avoit chargé de faire des levées, eut ordre de travailler à la même perquisition. Ainsi il envoya dans toutes les foires & dans tous les marchés, des gens qui devoient ramener sous leurs drapeaux les esclaves qu'ils pourroient découvrir. Le consul Appius Claudius

ordonna à D. Junius & à M. Aurélius Cotta , de se tenir le premier à l'embouchure du Vulturne , & l'autre à Pouzoules , & de prendre le bled qui se trouveroit dans les barques de la république à mesure qu'elles arriveroient de l'Etrurie ou de la Sardaigne , & de les faire voiturer aussi-tôt dans le camp , devant Capoue. Pour lui , s'étant mis en chemin pour y retourner , il trouva son collègue à Casilin , occupé à faire transporter delà à Capoue toutes les machines dont ils avoient besoin pour s'en rendre maîtres. Ce fut alors que les deux consuls assiégèrent tout de bon Capoue , & que pour les seconder dans cette entreprise , ils firent venir le préteur Claude Néron du camp de Sueffule , & lui ordonnerent de laisser quelques troupes pour garder ce poste , & d'amener tout le reste avec lui. Ainsi ces trois généraux ayant fait dresser leurs tentes autour de cette ville , l'attaquerent avec leurs trois armées par trois endroits différens. Ils l'entourerent d'un fossé & d'une palissade , & bâtirent plusieurs forts , de distance en distance , assez près les uns des autres. Dans les jours suivans , ils en vinrent aux mains en plusieurs endroits avec les Campaniens ,

qui venoient troubler leurs travailleurs ; & le succès de ces escarmouches fut assez heureux pour obliger les assiégés de se tenir renfermés dans leurs murs. Cependant avant que les Romains eussent bouché tous les passages , ils envoyèrent des ambassadeurs à Annibal , pour lui reprocher qu'il avoit abandonné Capoue, ou , pour mieux dire , qu'il l'avoit livrée aux ennemis , & le conjurer de venir au-moins alors à leur secours , puisque leur ville étoit non-seulement assiégée , mais presque fermée de toutes parts , par de fortes lignes de circonvallation. Le préteur P. Cornélius écrivit alors aux Consuls , qu'avant d'enfermer entièrement les assiégés par leurs ouvrages , ils permissent à ceux d'entr'eux qui le voudroient , d'en sortir , & d'emporter leurs effets avec eux. Que ceux qui sortiroient avant les ides de Mai, conserveroient leur liberté & leurs biens. Mais que ceux qui y resteroient après ce terme , seroient traités comme ennemis. Les Campaniens, loin d'accepter ces offres , les rejetterent avec mépris , & accablèrent d'outrages & de menaces ceux qui vinrent les leur faire. Annibal cependant étoit passé d'Herdonée à Tarente , dans l'espérance de se rendre maître de la cita-

delle , ou par la force , ou par quelque stratagême. Aucun de ces moyens ne lui ayant réussi , il tourna du côté de Brindes , croyant qu'on lui livreroit cette ville. Mais il y perdit aussi son temps. Ce fut là que les députés des Campaniens le vinrent trouver , pour lui adresser tout à la fois , & leurs prières & leurs plaintes. Annibal leur répondit avec plus de faste que de sincérité , qu'il avoit déjà obligé les Romains de lever le siège de leur ville , & qu'alors même ils n'attendoient pas son arrivée. Les députés , renvoyés avec ces belles espérances , ne rentrèrent qu'avec beaucoup de peine dans Capoue , que les assiégeants avoient déjà enfermée d'un double fossé & d'une double palissade.

Dans le temps que les Romains pressoient le plus fortement le siège de Capoue , celui de Syracuse fut enfin terminé par la valeur du général & de ses soldats , secondés par la trahison de quelques-uns des habitants. Car Marcellus , au commencement du printemps , ayant été quelque temps incertain , s'il tourneroit l'effort de ses armes vers Agrigente , contre Himilcon & Hippocrate , ou s'il continueroit le siège de Syracuse , quoiqu'il jugeât cette ville imprenable

tant par mer que par terre, & qu'il ne crût pas même pouvoir la réduire par la famine, parce qu'elle recevoit des vivres de Carthage en toute liberté : cependant, pour tenter toutes les ressources possibles, avant d'abandonner absolument cette entreprise ; comme il avoit dans son armée quelques Syracusains des plus qualifiés, qui s'étoient retirés dans son camp, après avoir été chassés de leur patrie, dans le temps qu'elle s'étoit livrée à Annibal, parce qu'ils n'avoient pas approuvé ce changement ; il leur ordonna de fonder ceux de leur parti, & de leur promettre, que si la ville se rendoit aux Romains, ils lui conserveroient ses loix, ses privileges & sa liberté. Mais il n'étoit pas aisé à ces exilés de s'aboucher avec ceux de leurs amis qui étoient restés dans la ville ; parce que les auteurs de la révolte tenant plusieurs habitants pour suspects, redoubloient leur vigilance & leur attention, pour empêcher qu'on ne fît à leur insu quelque tentative de cette nature en faveur des Romains. Ce fut l'esclave d'un des transfuges, qui, ayant été introduit dans la ville en qualité de déserteur, proposa ce projet à quelques-uns de leurs amis : ensuite ceux-là ayant été transpor-

tés jusqu'au camp des Romains dans une barque de pêcheurs, enveloppés & cachés sous leurs filets, s'en entretenrent plus au long avec les transfuges mêmes. Ces allées & venues ayant été souvent réitérées par les mêmes ou par d'autres, formerent enfin une conjuration de quatre-vingts citoyens. Toutes les mesures étoient prises pour livrer la ville à Marcellus, lorsqu'un des partisans des Romains, nommé Attalus, indigné qu'on se fût caché de lui, dénonça la conspiration à Epicyde, qui ayant fait arrêter tous les complices, leur fit aussi-tôt souffrir la mort au milieu des tourments. Cette ressource ayant manqué, on en tenta une autre. Un Lacédémonien, nommé Damippus, qu'on avoit envoyé de Syracuse au roi Philippe, fut pris par les vaisseaux des Romains. Epicyde avoit grande envie de le racheter. Marcellus ne s'y opposa point, parce que dès ce temps-là les Romains tâchoient de gagner l'amitié des Etoliens, dont les Lacédémoniens étoient alliés. On convint, pour traiter de sa rançon, de se rendre dans un lieu assez convenable aux deux partis, parce qu'il se trouvoit à peu-près dans le milieu. Ce fut au port de Trogyle, près de la tour de Galeagre. Com-

me on alla plusieurs fois à ce rendez-vous, un Romain ayant examiné la muraille de près, compta les pierres dont sa face étoit composée, mesura des yeux la hauteur de chacune d'entr'elles; & ayant fait, le plus juste qu'il put, la supputation du total, il reconnut que le mur n'étoit pas, à beaucoup près, si élevé qu'il l'avoit cru, lui & les autres; & qu'avec de médiocres échelles, il étoit aisé d'atteindre jusqu'au haut. Il alla faire son rapport à Marcellus. Ce général ne méprisa point un tel avis. Mais comme il n'étoit pas facile d'aller jusqu'au pied de la muraille, qu'on gardoit avec d'autant plus d'attention, qu'on savoit qu'elle n'étoit pas imprenable, on attendoit qu'il s'en présentât une occasion favorable. Elle fut offerte par un déserteur, qui vint avertir les Romains que les habitants alloient célébrer la fête de Diane pendant trois jours; & que n'ayant pas dans une ville assiégée toutes les choses qu'ils auroient souhaitées pour se bien réjouir, ils se dédommageroient sur le vin, dont ils avoient abondance; parce qu'outre qu'Epicyde en avoit distribué libéralement à tout le peuple en général, les premiers de la ville en avoient encore donné à chaque tribu une cer-

taine quantité. Marcellus ayant appris cette disposition des assiégés, en conféra avec un petit nombre des tribuns des soldats ; & lorsqu'il eut fait choix avec eux des centurions & des soldats qui devoient être employés à l'exécution de ce projet , & préparé secrètement les échelles dont on avoit besoin, il fit ordonner à tous les autres de prendre de bonne heure de la nourriture & du repos , pour être en état la nuit suivante de marcher à une expédition. Lorsqu'il jugea que les Syracusains , après avoir passé le jour à manger & à boire , étoient enlêvelis dans le premier sommeil , il fit avancer en silence environ mille soldats , munis de leurs échelles , vers l'endroit en question. Et lorsque les premiers d'entre eux furent arrivés , sans tumulte & sans bruit , au haut de la muraille , les autres les y suivirent , chacun à leur rang , la hardiesse & le succès des premiers inspirant du courage à ceux mêmes qui en avoient le moins.

Les Ro-  
mains es-  
caladent  
les murs  
de Syra-  
cuse.

Déjà mille hommes armés étoient maîtres d'une partie de la ville , lorsque les autres , en plus grand nombre , s'approchèrent avec leurs échelles , & gagnèrent le haut du mur en plusieurs endroits tout à la fois , suivant le signal

que leur donnoient, du quartier d'Hexapyle, ceux qui y étoient parvenus sans rencontrer personne ; parce que la plupart des ennemis qui avoient mangé sur les tours mêmes, ou étoient plongés dans le sommeil, ou achevoient de perdre leur raison dans le vin qui leur restoit encore. Ils en égorgerent cependant quelques uns qu'ils trouverent endormis dans leurs lits. Il y avoit auprès d'Hexapyle un guichet, qu'on commença à rompre à coups de haches : & en même temps, ceux qui étoient sur la muraille, donnerent à leurs compagnons, avec la trompette, le signal dont ils étoient convenus. De sorte que ce n'étoit plus en cachette, mais à force ouverte, qu'on attaquoit la ville ; parce qu'on étoit parvenu jusqu'au quartier d'Epipole, rempli de soldats, parmi lesquels il étoit temps de jeter l'épouvante, sans plus songer à se cacher d'eux. En effet, dès qu'ils entendirent le son des trompettes, & les cris des Romains, qui étoient maîtres de la muraille & d'une partie de la ville, s'imaginant que tout étoit au pouvoir des ennemis, ils se mirent les uns à fuir le long des murailles, les autres à sauter au bas, ou à s'y précipiter malgré eux, entraînés par la foule de ceux que

la frayeur avoit saisis. Cependant il y avoit encore un grand nombre des assiégés qui ne savoient pas leur malheur, la plupart étant appesantis par le vin & le sommeil, outre que dans une ville d'une si vaste étendue, ce qui se passe dans un canton ne se répand pas si promptement dans tous les autres. Quand le jour parut, les portes d'Hexapyle étoient rompues; & Marcellus entra dans la ville avec toutes ses troupes. Ce fut alors que tous les assiégés prirent les armes, pour tâcher, s'il étoit possible, de repousser les ennemis hors de leurs murailles. Epicyde crut d'abord que ce n'étoit qu'un petit nombre de Romains, que la négligence des sentinelles avoient laissé passer. Ainsi il sortit à la hâte de l'isle avec quelques troupes, ne doutant point qu'il ne les chassât aisément de la ville. Et chemin faisant, il reprochoit à ceux qu'il rencontroit & qui répandoient l'alarme, que la crainte leur avoit grossi les objets, & qu'ils faisoient le péril plus grand qu'il n'étoit en effet. Mais lorsqu'il aperçut l'Epipole rempli d'ennemis, il se contenta de faire tirer quelques traits sur eux, & se retira promptement dans Achradyne, encore moins touché du

nombre & de la force des ennemis, què de la crainte qu'il ne se formât quelque conjuration dans la ville à leur occasion, & qu'il ne trouvât en arrivant les portes de l'isle ou d'Achradyne fermées à la faveur du tumulte. Lorsque Marcellus, étant entré dans Syracuse, eut contemplé d'un lieu élevé cette ville, la plus grande & la plus opulente qu'il y eût alors dans le monde, il ne put s'empêcher de verser des larmes, ou de joie d'avoir exécuté une si glorieuse entreprise, ou de regret de voir que l'ouvrage merveilleux de tant de siècles, alloit en peu d'heures être réduit en cendres. Il se souvenoit que c'étoit dans le port de cette fameuse ville que les flottes d'Athenes avoient fait naufrage, & que deux grandes armées commandées par les deux plus grands capitaines de la même république, avoient été défaites : il se représentoit toutes les guerres que les Syracusains avoient soutenues contre les Carthaginois avec des succès différents : & sans parler d'un nombre infini de princes illustres, ou de tyrans superbes qui y avoient régné, il avoit sur-tout présentes à l'esprit les grandes qualités d'Hiéron, qu'on pouvoit regarder comme le dernier de ses Rois, & les bienfaits que

Marcel-  
lus verse  
des lar-  
mes sur  
le sort  
de Syra-  
cuse.

le peuple Romain avoit reçus pendant tant d'années de son zele & de sa fidélité. Plein de toutes ces idées, il ne pouvoit penser, fans douleur, que ce chef-d'œuvre de la Sicile alloit être détruit en un moment. C'est pourquoi avant de marcher contre Achradyne, il envoya quelques-uns des Syracusains que j'ai dit ci-devant avoir cherché un asyle dans son camp, & leur ordonna d'engager les ennemis par des remontrances pleines d'humanité, à lui livrer la ville, sans attendre la dernière extrémité.

On avoit confié les portes & les murailles d'Achradyne aux déserteurs, comme à des gens qui, n'espérant point de pardon dans les conditions du traité qu'on feroit avec Marcellus, les défendroient contre lui avec le plus d'opiniâtreté. En effet, ils ne voulurent jamais permettre que personne approchât des murailles, ou liât aucune conversation avec les habitants. C'est pourquoi Marcellus, n'ayant pu réussir par ce moyen, tourna du côté du mont Euryale, situé à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer, donnant sur un chemin qui conduit dans la campagne, & dont la situation est fort propre pour recevoir des convois. Celui à qui Epicyde avoit confié la garde de

ce fort s'appelloit Philodeme , de la ville d'Argos. Marcellus lui ayant envoyé Sosif , l'un des meurtriers du tyran , pour le fonder , ils eurent ensemble une assez longue conversation , qui se termina sans rien décider ; en sorte que Sosif revint annoncer à Marcellus que cet officier avoit demandé du temps pour délibérer sur ses propositions. Mais comme il différoit de jour en jour à rendre une réponse positive , parce qu'il espéroit , que si Hippocrate & Himilcon , qu'il attendoit , pouvoient entrer dans la citadelle avec leurs légions , il seroit aisé de faire périr l'armée Romaine , enfermée dans les murailles ; Marcellus , qui vit qu'il ne pouvoit se rendre maître du fort d'Euriale , ni par composition , ni par force , alla camper entre Napolis & Tyche , qui sont deux parties de Syracuse aussi grandes que des villes entieres ; craignant que s'il entroit dans des quartiers plus peuplés , ses soldats ne se dispersassent pour piller. Ce fut là que les députés de Napolis & de Tyche le vinrent trouver avec beaucoup d'humilité , couverts des bandelettes des suppliants , & portant devant eux des branches d'olivier , & le conjurerent de défendre à ses soldats le carnage & l'incendie. Marcellus ayant

tenu conseil sur leurs prières , plutôt que sur leurs demandes , du consentement de tous ses officiers , défendit à ses soldats d'outrager les personnes libres , abandonnant tout le reste à leur discrétion : \* & ayant mis son camp à l'abri des maisons de la ville , il plaça des corps de garde aux portes qui donnoient sur les places publiques , pour empêcher qu'on ne vînt l'attaquer pendant que les soldats se disperseroient pour butiner. Après avoir pris ces précautions , il permit le pillage à ses soldats. Aussi-tôt , s'étant répandus de tous côtés , ils enfoncerent les portes des maisons ; & quoiqu'ils remplissent la ville de tumulte & d'effroi , ils épargnerent cependant la vie des habitants , mais ne cessèrent point de les piller , qu'ils ne leur eussent enlevé toutes les richesses qu'une longue prospérité leur avoit donné lieu d'amasser. Cependant Philodeme ne voyant aucune apparence de recevoir du secours , après avoir tiré parole de Marcellus , qu'il pourroit se retirer sain & sauf vers Epicyde , sortit avec sa garnison , & abandonna le fort d'Euriale aux Romains. Pendant que tout le monde étoit attentif au tumulte qu'on entendoit du côté

*Syracuse  
se pillée  
par les  
Romains  
dans la  
partie  
dont ils  
font maî-  
tres.*

\* Passage obscur dans le latin.

que la ville étoit prise , Bomilcar , à la faveur d'une tempête , qui ne permit pas à la flotte Romaine de demeurer à l'ancre , sortit pendant la nuit du port de Syracuse , avec trente-cinq vaisseaux , en ayant laissé cinquante-cinq à Epicyde & aux Syracusains , & gagna la pleine mer sans trouver d'obstacle. Et lorsqu'il eut appris aux Carthaginois le péril auquel Syracuse étoit exposée , il revint peu de jours après avec cent vaisseaux , qu'il chargea , à ce qu'on dit , des richesses qu'Epicyde avoit tirées du trésor d'Hiéron.

Marcellus étant maître du fort d'Euriale , y mit garnison ; & par-là , se vit délivré de la crainte qu'il avoit eue , que les ennemis , s'emparant de cette citadelle , ne fondissent delà sur les siens , tandis qu'ils étoient enfermés entre des murailles , où ils n'avoient pas la liberté d'agir. Ensuite il assiégea Achradyne avec ses troupes , partagées en trois corps , pour forcer ceux qui défendoient cette place à se rendre par la disette où il alloit les réduire , en les enfermant de toutes parts. Les deux partis se tinrent en repos pendant quelques jours. Mais l'arrivée d'Hippocrate & d'Himilcon fit que tout d'un coup les Romains devinrent as-

siégés , d'assiégeants qu'ils étoient. Car Hippocrate s'étant fortifié auprès du grand port , donna le signal à ceux qui tenoient Achradyne , & avec leur secours attaqua le vieux camp des Romains , où commandoit Crispinus ; tandis qu'Epicyde , de son côté , vint fondre sur les troupes que conduisoit Marcellus , & que la flotte Carthaginoise arriva sur le rivage qui étoit entre la ville & le camp des Romains , afin d'empêcher ce général d'envoyer aucun secours à Crispinus. Cependant tous ces mouvements des ennemis firent plus de bruit que d'effet. Car non-seulement Crispinus empêcha Hippocrate d'entrer dans ses retranchements , mais le poursuivit encore avec beaucoup de vigueur , après l'avoir mis en fuite ; & Marcellus obligea Epicyde de rentrer dans la ville : en sorte qu'il sembloit que même pour l'avenir il n'y avoit plus rien à craindre de leur part. A tous ces maux

La peste attaque les deux partis , mais encore plus les Carthaginois.

que la guerre entraîne nécessairement après elle , se joignit une maladie contagieuse , qui , se faisant sentir également aux Romains & aux Carthaginois , suspendit pour un temps le dessein qu'ils avoient réciproquement de se nuire. Car les chaleurs excessives de l'automne join-

tes à l'air du pays, naturellement malfain, causerent dans les deux camps, mais beaucoup plus au-dehors qu'au-dedans de la ville, une révolution dont il n'y eut presque personne d'exempt. Et d'abord l'intempérie de la saison & du lieu les attaquoit avec tant de violence, qu'ils mouroient en peu de temps. Bientôt après, le mal se communiquoit à ceux qui approcherent des malades pour en prendre soin : en sorte qu'on se trouvoit dans la nécessité ou de les laisser mourir sans secours, ou de se voir entraîner avec eux dans le précipice, dont on s'efforçoit de les tirer. Dans les premiers jours, les yeux étoient continuellement frappés du triste spectacle de la mort & des funérailles qui la suivoient, & les oreilles retentissoient jour & nuit du gémissement des mourants, ou de ceux qui les regrettoient. Mais dans la suite, l'habitude de voir les mêmes objets rendit les esprits & les cœurs si durs & si insensibles, que non-seulement ils ne pleuroient plus ceux qu'ils avoient perdus, mais ne daignoient pas même leur donner la sépulture, & que la terre étoit couverte de cadavres étendus au hasard sous les yeux de leurs camarades, qui attendoient le même sort d'une

heure à l'autre. La terreur & l'infection caufoient bientôt la mort à ceux qui n'étoient que malades, & la maladie à ceux qui étoient encore sains. On en voyoit qui, pour mourir plutôt de la main des ennemis, alloient se jeter seuls au milieu de leurs armes. Après tout, la peste causa beaucoup plus de ravage dans le camp des Carthaginois, que dans celui des Romains, qui, après un siège de trois années, étoient beaucoup plus accoutumés à l'air & aux eaux du pays. Les Siciliens qui servoient dans l'armée des Carthaginois, ne s'apperçurent pas plutôt que la maladie se communiquoit par la corruption de l'air qu'on respiroit auprès de Syracuse, qu'ils se retirèrent chacun dans leurs villes, dont ils n'étoient pas fort éloignés. Mais les Carthaginois, qui n'avoient pas la même ressource, périrent tous, avec leurs chefs, Hippocrate & Himilcon. Marcellus voyant avec quelle fureur la maladie se déchaînoit, logea ses soldats dans les maisons de la ville, où l'ombre & le couvert leur donna beaucoup de soulagement; ce qui n'empêcha pas qu'il ne perdît beaucoup de monde.

Hippo-  
crate &  
Himil-  
con em-  
portés  
par la  
peste a-  
vec leurs  
soldats.

Après que l'armée de terre des Carthaginois eût été ruinée, les Siciliens

qui avoient servi sous Hippocrate, se retirèrent dans deux petites villes, assez fortes par leur situation, & par les ouvrages qu'on y avoit ajoutés, dont l'une étoit éloignée de Syracuse de trois milles, & l'autre de quinze; & y firent transporter les vivres & les troupes qu'ils purent tirer de leur pays. Cependant Bomilcar étant parti une seconde fois avec sa flotte pour se rendre à Carthage, y raconta ce qui s'étoit passé à Syracuse, de façon qu'il fit espérer à ses compatriotes, non-seulement qu'ils pourroient tirer leurs alliés du péril qui les menaçoit, mais encore prendre, pour ainsi dire, les Romains eux-mêmes, dans la ville qu'ils sembloient avoir prise. Ainsi on renvoya avec lui en Sicile le plus grand nombre de barques qu'on put rassembler, chargées de toute sorte de provisions, & on augmenta considérablement sa flotte. Etant donc parti de Carthage avec cent trente vaisseaux de guerre, & sept cents barques de charge, il passa en Sicile avec un vent assez favorable. Mais quand il lui fallut doubler le promontoire de Pachin, le même vent lui devint contraire. Ainsi l'arrivée de Bomilcar, qu'on attendoit de jour à autre, puis son retardement

Bomilcar revient en Sicile avec une nombreuse flotte, puis s'en retourne sans rien faire.

inespéré , ayant causé alternativement de la joie & de la crainte aux deux partis , Epicyde , qui appréhendoit que la flotte ne fût obligée de reprendre la route d'Afrique , si le vent continuoit à souffler , comme il avoit fait depuis quelques jours , laissa aux chefs des soldats mercenaires , le soin de garder Achradyne , & se mit en mer pour aller joindre Bomilcar. Il le trouva avec ses vaisseaux dans une rade tournée vers l'Afrique , où il craignoit que les Romains ne le vinssent combattre. Car encore que sa flotte fût supérieure à la leur par le nombre des vaisseaux , ils devoient avoir sur lui l'avantage du vent. Malgré ces raisons , Epicyde fit tant , qu'il l'engagea enfin à tenter le sort d'une bataille. Marcellus , de son côté , voyant qu'on le-voit contre lui des troupes dans toutes les parties de la Sicile , & que la flotte de Carthage étoit près d'arriver avec des provisions & des convois de toute espece , pour éviter d'être attaqué en même temps par mer & par terre , en-fermé , comme il étoit , dans une ville ennemie , résolut , malgré la supériorité que les ennemis avoient par le nombre des vaisseaux , d'empêcher Bomilcar d'aborder à Syracuse. Les deux flottes étoient

aux environs du promontoire de Pachin, disposées à combattre dès que le calme leur permettroit de gagner la pleine mer. Ainsi le vent d'Orient qui avoit régné pendant plusieurs jours avec beaucoup de violence, s'étant apaisé, Bomilcar mit le premier ses vaisseaux en mouvement, afin de doubler plus facilement le promontoire. Mais quand il apperçut que les Romains s'avançoient contre lui, frappé dans le moment de je ne fais quelle terreur panique, il détacha un esquif, pour aller donner ordre aux barques qui étoient auprès d'Héraclée, de retourner en Afrique. Pour lui, ayant fait le tour de la Sicile, il s'en alla à Tarente. Epicyde, déchu tout d'un coup d'une espérance qui l'avoit flatté si agréablement, navigea du côté d'Agrigente, renonçant à soutenir plus long-temps le siège d'une ville qui étoit plus d'à moitié prise ; & delà, sans rien entreprendre, se contenta d'attendre l'événement.

Epicyde  
se retire  
à Agri-  
gente,  
abandon-  
nant Sy-  
racuse.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens qu'Epicyde étoit sorti de Syracuse, que les Carthaginois avoient abandonné l'isle, & en avoient presque cédé une seconde fois la possession aux Romains, ils envoyèrent à Syracuse, pour savoir l'intention de ceux qui te-

noient encore quelque place ; & de leur consentement , firent partir des députés , pour aller traiter avec Marcellus , des conditions auxquelles il fouhaitoit que le reste de la ville lui fût remis. Les Siciliens ne s'éloignoient pas d'abandonner aux Romains tout ce qui avoit été sous la domination & dans la dépendance des rois de Syracuse. Et les Romains , de leur côté , laissoient aux Siciliens tout le reste , avec leurs loix & leur liberté. Sur ce pied-là , les députés s'étant abouchés avec ceux à qui Epicyde avoit laissé le commandement , leur firent entendre qu'ils avoient été envoyés par l'armée des Siciliens vers Marcellus , & par ce général renvoyés à l'armée pour faire un traité dans lequel on ménageât les intérêts de ceux qui étoient assiégés , aussi-bien que de ceux qui ne l'étoient pas , n'étant pas juste que personne songeât à sa conservation , en négligeant celle des autres. Ils furent ensuite introduits dans la place ; & ayant fait connoître à leurs hôtes & à leurs amis les conditions dont ils étoient déjà convenus avec Marcellus , ils les engagèrent , après les avoir d'abord assurés de leur salut , de se joindre à eux , pour attaquer de concert Polyclitus, Philistion, & Epi-

Lieute-  
 nants  
 d'Epic-  
 yde & gors  
 gés par  
 les Sici-  
 liens.

cyde surnommé Syndon, tous lieutenants  
 d'Epicyle. Et après les avoir tués, ils  
 rassemblèrent les soldats & le peuple. Ils  
 commencerent par déplorer leur mal-  
 heur, en leur représentant la disette qui  
 les pressoit, & qui les obligeoit si sou-  
 vent eux-mêmes à murmurer en secret.  
 Ils ajouterent : » Que quoiqu'ils fussent  
 » accablés de bien des maux tout à la  
 » fois, ils ne devoient pas les imputer  
 » à la fortune, puisqu'ils étoient les maî-  
 » tres de s'en délivrer quand ils vou-  
 » droient. Que les Romains ne s'étoient  
 » portés à assiéger Syracuse que par l'af-  
 » fection qu'ils avoient pour ses habi-  
 » tants, & non pas par haine, comme  
 » on avoit voulu faussement le leur per-  
 » suader. Que ce qui le prouvoit in-  
 » vinciblement, c'est qu'ils n'avoient  
 » commencé la guerre que quand ils  
 » avoient vu le royaume au pouvoir  
 » d'Hippocrate & d'Epicyle, satellites  
 » premièrement d'Annibal, puis d'Hié-  
 » ronyme : & que leur unique dessein,  
 » en assiégeant Syracuse, avoit été de  
 » chasser de cette ville, ceux qui vou-  
 » loient passer pour ses défenseurs, quoi-  
 » qu'ils fussent ses plus cruels tyrans.  
 » Mais qu'après qu'Hippocrate avoit  
 » perdu la vie, qu'Epicyle avoit été  
 chassé

chassé loin de Syracuse, que ses of- «  
 ficiers avoient été tués, & que les «  
 Carthaginois avoient abandonné tout «  
 ce qu'ils possédoient en Sicile, tant «  
 par mer que par terre; quelle raison «  
 les Romains auroient-ils, de ne pas «  
 rendre à Syracuse la même amitié dont «  
 ils l'avoient honorée pendant la vie «  
 d'Hiéron, le plus fidele de leurs amis «  
 & de leurs alliés? Qu'ainsi, ni la «  
 ville, ni ses habitants, n'avoient point «  
 d'autre danger à craindre, que celui «  
 qu'ils s'attireroient eux-mêmes, en «  
 ne profitant pas sur le champ de la li- «  
 berté que la mort de leurs tyrans leur «  
 laissoit de se reconcilier avec les Ro- «  
 mains. Qu'ils n'en auroient jamais une «  
 occasion plus favorable, que celle qui «  
 se présentoit alors, qu'ils n'étoient plus «  
 retenus par aucune crainte «.

Ce discours fut applaudi de toute l'as-  
 semblée. On jugea cependant à propos  
 de créer des préteurs avant d'envoyer des  
 ambassadeurs aux Romains. Ils furent  
 choisis parmi ceux qu'on éleva à cette  
 magistrature. Et le premier d'entre eux  
 étant arrivé avec ses compagnons au  
 camp de Marcellus : Seigneur, lui dit-  
 il, ce ne sont point les Syracusains qui  
 ont renoncé la première fois à l'ami- «

Les am-  
 bassadeurs  
 des Syra-  
 cusains  
 tâchent  
 de fléchir Mar-  
 cellus.

» tié des Romains , mais Hiéronyme ,  
 » dont nous avons éprouvé plus que  
 » vous la tyrannie & l'impiété : & la  
 » paix que la mort de ce tyran avoit  
 » ensuite rétablie , n'a point été rom-  
 » pue par aucun Syracusain , mais par  
 » les satellites de ce Prince , Hippocra-  
 » te & Epicyde , qui avoient employé ,  
 » pour nous opprimer , la perfidie & la  
 » terreur de leurs armes : & nous ne  
 » pouvons pas dire que nous ayons joui  
 » de la liberté , que pendant les temps  
 » heureux que nous avons été en paix  
 » avec vous. Vous ne douterez point de  
 » notre sincérité , si vous faites réflexion ,  
 » que nous ne nous sommes pas  
 » plutôt vus en liberté par la mort de  
 » ceux qui tenoient Syracuse opprimée ,  
 » que nous sommes venus vous livrer  
 » nos armes , notre ville , nos murailles  
 » & nos personnes , & accepter toutes  
 » les conditions que vous jugeriez à  
 » propos de nous imposer. Les dieux  
 » vous ont accordé , Marcellus , la gloire  
 » de prendre la plus belle & la plus  
 » illustre de toutes les villes Grecques  
 » Tout ce que nous avons jamais exé-  
 » cuté de glorieux & de mémorable  
 » par mer & par terre , contribuera à  
 » relever l'honneur de votre triomphe

Mais il est de votre intérêt de laisser «  
 subsister cette ville , pour être elle- «  
 même à la postérité , qui admirera sa «  
 grandeur , sa force & sa puissance , «  
 un témoin authentique de la constance «  
 & de la valeur qui vous en a rendu «  
 maître , plutôt que de laisser à la seule «  
 renommée le soin de le publier. Con- «  
 servez-la , Seigneur , afin qu'on puisse «  
 à jamais montrer aux étrangers qui y «  
 viendront , par mer ou par terre , d'un «  
 côté les victoires & les triomphes que «  
 nous avons remportés sur les Cartha- «  
 ginois , & de l'autre ceux que vous «  
 avez remportés sur nous. Souffrez que «  
 ses habitants deviennent les clients de «  
 votre illustre famille , & qu'ils vivent «  
 heureux sous la protection puissante «  
 & glorieuse des Marcellus. Que le «  
 souvenir d'Hiéron fasse plus d'impres- «  
 sion sur vous , que celui d'Hiéronyme. «  
 Le premier a été beaucoup plus long- «  
 temps votre ami , que l'autre n'a été «  
 votre ennemi : le premier n'a laissé «  
 échapper aucune occasion de vous ren- «  
 dre service : la haine & l'extravagance «  
 du second n'a abouti qu'à sa perte. «  
 Les Syracusains pouvoient tout attendre  
 des Romains toujours disposés à pardon-  
 ner. Ils n'avoient rien à craindre que de

ceux de leur parti. Car les déserteurs, persuadés qu'on alloit les livrer aux Romains, firent craindre la même chose aux soldats mercénaires : & les uns & les autres ayant pris les armes, commencèrent par tuer les préteurs. Ensuite, ils se disperferent dans la ville, pour égorger les Syracusains mêmes : & dans les premiers transports de leur fureur, tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, & pillèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Puis, pour ne pas rester sans chefs, ils nommerent six préfets, dont trois devoient commander dans Achradyne, & trois dans l'Isle. Le tumulte ayant été enfin apaisé, les mercenaires, à force de s'informer des conditions auxquelles on avoit traité avec les Romains, reconnurent qu'on ne les avoit point confondus avec les déserteurs.

Là-dessus, les ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Marcellus, revinrent fort à propos pour leur assurer que les motifs dont on s'étoit servi pour les animer, n'avoient aucun fondement, & que les Romains n'avoient point de raison d'étendre leur vengeance jusques sur eux. Parmi les trois officiers qui commandoient dans Achradyne, il y avoit un Espagnol nommé Méricus, avec qui un

Les déserteurs & les mercénaires causent un grand désordre

autre Espagnol des troupes auxiliaires, qu'on avoit envoyé exprès à la suite des ambassadeurs, eut ordre de s'aboucher secrètement. Lorsqu'il se trouva avec lui sans témoins, il lui exposa premièrement la situation où il avoit laissé les affaires d'Espagne, dont il étoit arrivé tout récemment. « Que les Romains y étoient absolument les maîtres. Qu'il « pouvoit, en leur rendant un service signalé, devenir le plus considérable de « tous ses compatriotes, soit qu'il voulût servir dans leurs armées, ou qu'il « aimât mieux retourner dans sa patrie. « Qu'au contraire il avoit tout à craindre de leur indignation, s'il continuoit « à se défendre dans un poste, qu'il ne « pouvoit pas long-temps conserver, étant « investi par mer & par terre ». Méricus touché de ses raisons, fit partir avec les ambassadeurs qu'on étoit convenu d'envoyer à Marcellus, son propre frere, qui ayant obtenu par le moyen du même Espagnol, un entretien secret avec ce général, s'en retourna dans Achradyne, après être convenu avec lui de la reddition de la place, & de la maniere dont la chose s'exécutoit. Alors Méricus, pour ôter tout soupçon qu'il eût aucune intelligence avec l'ennemi, dé-

» clara qu'il n'étoit pas d'avis qu'on en-  
 » voyât davantage des députés aux Ro-  
 » mains, ni qu'on reçût ceux qui vien-  
 » droient de leur part. Qu'il falloit, pour  
 » plus grande sûreté, distribuer aux com-  
 » mandants les différents postes qui  
 » étoient à garder, & que chacun ré-  
 » pondît sur sa tête de celui qui lui seroit  
 » confié ». Tous ayant consenti à ce par-  
 » tage, le sort fit échoir à Méricus le soin  
 de veiller sur le quartier qui alloit depuis  
 la fontaine d'Aréthuse, jusqu'à l'embou-  
 chure du grand port. Il eut soin d'en in-  
 former les Romains. C'est pourquoi Mar-  
 cellus, dès la nuit suivante, fit remorquer  
 une barque chargée de soldats armés, à  
 la queue d'une galere à quatre rangs,  
 jusques aux murs d'Achradyne, & dé-  
 barqua ses gens près de la porte voisine  
 de la fontaine d'Aréthuse. Le tout étoit  
 exécuté à la quatrième veille. Alors Mé-  
 ricus introduisit les soldats de Marcellus  
 par cette même porte, comme il en étoit  
 convenu : & dès que le jour parut, ce  
 général attaqua les murailles de la place  
 avec toutes ses troupes, & attira de ce  
 côté-là, non-seulement ceux qui tenoient  
 Achradyne, mais encore une grande par-  
 tie de ceux qui défendoient l'Isle, & qui,  
 abandonnant leurs postes, accouroient

par bandes pour aider à repousser les Romains. Dans ce tumulte, les vaisseaux qu'on avoit disposés par avance, & qu'on tenoit tout prêts, ayant fait un grand circuit, débarquerent près de l'isle, des soldats, qui trouvant les corps de garde à moitié vuides, & les portes par où étoient sortis ceux qui avoient couru au secours d'Achradyne, ouvertes, s'emparèrent aisément de cette partie, abandonnée par l'épouvante & la fuite de ceux qui auroient dû la défendre. Les déserteurs furent ceux qui témoignèrent le moins de courage & de résolution pour résister aux Romains. Car ne se fiant pas même à leurs compagnons, ils s'enfuirent au milieu de l'action. Marcellus apprenant que les siens étoient maîtres de l'Isle, & d'une partie d'Achradyne, & que Méricus s'étoit joint aux Romains avec les soldats de sa garnison, fit sonner la retraite, pour empêcher qu'on ne pillât le trésor des Rois de Syracuse, qu'on croyoit beaucoup plus considérable qu'il n'étoit en effet.

Marcellus ayant arrêté l'impétuosité de ses soldats, donna aux déserteurs qui se trouvoient encore dans Achradyne le temps de se sauver. Alors les Syracusains délivrés de toute crainte, ou-

Marcellus s'em-  
pare en-  
fin d'A-  
chrady-  
ne & de  
l'Isle.

vrèrent les portes de l'isle, & envoyèrent des ambassadeurs à Marcellus, ne lui demandant d'autre grace, que de leur sauver la vie à eux & à leurs enfants. Marcellus ayant pris l'avis de son conseil, où il avoit admis ceux des Syracusains qui, ayant été chassés de la ville pour être trop attachés aux Romains, avoient trouvé un asyle dans leur camp, répondit aux députés qu'on lui avoit envoyés : » Que les services que le roi  
» Hiéron avoit rendus au peuple Ro-  
» main pendant cinquante ans, n'éga-  
» loient pas les outrages qu'il avoit re-  
» çus en trois ou quatre années de ceux  
» qui avoient été les maîtres de Syra-  
» cuse. Mais que la perfidie avoit l'is-  
» sue qu'elle méritoit, & que les traî-  
» tres s'étoient eux-mêmes punis de la  
» rupture du traité, plus cruellement  
» que le peuple Romain ne l'eût sou-  
» haité. Que pour lui, il avoit tenu Sy-  
» racuse assiégée pendant trois ans, non  
» pour livrer au peuple Romain une ville  
» réduite à l'esclavage, mais pour la  
» délivrer de la tyrannie que les chefs  
» des déserteurs exerçoient sur elle.  
» Qu'après tout, les Syracusains auroient  
» tort d'imputer une révolte, soutenue  
» pendant tant d'années, au défaut de

liberté ; puisqu'il n'avoit tenu qu'à eux α  
 d'imiter ceux de leurs concitoyens , α  
 qui , pour n'avoir point de part à la α  
 rupture du traité , s'étoient retirés par α  
 mi les Romains ; ou de suivre l'exem- α  
 ple de l'Espagnol Méricus , qui leur α  
 avoit livré sa personne & sa garnison ; α  
 & qu'au moins ils avoient pu pren- α  
 dre plutôt la résolution généreuse de α  
 se rendre , à laquelle ils s'étoient enfin α  
 déterminés. Que pour lui , \* le plus α  
 grand avantage qu'il eût pu tirer des α  
 travaux & des périls qu'il avoit effuyés α  
 si long-temps , par mer & par terre , α  
 autour de leurs murailles , auroit été α  
 d'épargner la ville & ses habitants , α  
 s'ils ne s'y étoient opposés eux-mê- α  
 mes par une défense trop opiniâtre. α  
 Après ce discours , il envoya son ques-  
 teur avec des troupes dans l'Isle , pour  
 prendre & garder le trésor des Rois :  
 puis abandonna la ville au pillage , après  
 avoir mis des fauves-gardes aux portes  
 des maisons de ceux qui étoient demeu-  
 rés fideles aux Romains. Tandis que les  
 vainqueurs , répandus dans toute la ville ,  
 s'abandonnoient à tous les excès que  
 leur inspiroit la colere , l'avarice & la

\* Cet endroit est obscur dans le Latin , & susceptible de divers sens.

Archi-  
méde  
tué.

cruauté ; au milieu du tumulte & du fracas qu'excitoient dans une ville prise d'assaut tant de bras occupés à piller les maisons, & à égorger les habitants, on dit qu'Archimède, uniquement appliqué aux figures qu'il avoit tracées sur la poussière, fut tué par un soldat qui ne le connoissoit pas. On ajoute, que Marcellus ayant été instruit de son sort, le regretta, eut soin qu'on lui donnât une sépulture honorable ; & qu'ayant fait chercher ses parents, il les prit sous sa protection, & leur fit du bien en considération de ce grand homme. Voilà à-peu-près ce qui se passa pendant le siège & à la prise de Syracuse. Le butin qu'on y fit, cédoit à peine à celui qu'on eût pu trouver dans Carthage même, qui combattoit contre Rome à forces égales. Quelques jours avant la réduction de cette capitale de la Sicile, T. Otacilius, avec quatre-vingts galeres à cinq rangs, passa de Lilybée à Utique ; & étant entré dans le port de cette ville avant le jour, prit les vaisseaux de charges qu'il y trouva remplis de bled. Ensuite étant sorti à terre avec ses soldats, il pilla tout le pays d'alentour, & rentra dans ses galeres avec un riche butin. Il revint à Lilybée trois jours après

en être parti , & amena dans son port cent trente barques chargées de différentes provisions , & sur-tout d'une grande quantité de bled , qu'il envoya sur le champ à Syracuse : ce secours délivra les vainqueurs & les vaincus d'une famine qui commençoit à les presser , & des suites funestes qu'elle eût eues pour les uns & les autres , s'il fût arrivé plus tard.

Il y avoit deux ans qu'il ne se passoit rien de considérable dans l'Espagne , & que les deux partis se tenoient sur la défensive , sans rien entreprendre l'un contre l'autre. Mais cette campagne les généraux Romains étant sortis de leurs quartiers d'hiver , réunirent toutes leurs forces ; & après avoir tenu conseil , ils convinrent , d'un consentement unanime , qu'après s'être bornés jusqu'à ce jour à empêcher Asdrubal de passer en Italie , comme il en avoit le dessein , il étoit temps alors de travailler à finir la guerre en cette province. Qu'ils avoient assez de troupes pour en venir à bout , après avoir pendant l'hiver précédent engagé trente mille Celtibériens à prendre les armes pour les Romains contre les Carthaginois. Les ennemis avoient trois corps d'armée dans le pays. Asdrubal ,

Affaires  
d'Espa-  
gne.

Forces  
des Car-  
thagi-  
nois.

filz de Gisgon, & Magon, avoient réuni les troupes qu'ils commandoient, & n'étoient éloignés du camp des Romains que d'environ cinq journées. Asdrubal, filz d'Amilcar, qui faisoit depuis longtemps la guerre en Espagne, étoit campé près d'Anitorgis, beaucoup moins éloigné de l'ennemi. Le dessein des deux Scipions étoit de l'attaquer le premier; & ils comptoient avoir des forces plus que suffisantes pour l'accabler. Tout ce qu'ils craignoient, c'est qu'après l'avoir vaincu, l'autre Asdrubal & Magon, effrayés de sa défaite, ne se retirassent dans des montagnes & dans des défilés inaccessibles, & par-là ne tirassent la guerre en longueur. Pour éviter cet inconvénient, ils crurent que le parti le plus sûr étoit de partager toutes leurs troupes en deux corps, & d'embrasser à la fois toute la guerre d'Espagne; en sorte que Pub. Cornélius, avec les deux tiers de l'armée, composée de Romains & d'alliés, marcheroit contre Magon & Asdrubal, filz de Gisgon; tandis que son frere Cnéius, avec l'autre tiers, composé de vieilles troupes, soutenues du secours des Celtibériens, feroit la guerre contre Asdrubal, frere d'Annibal. Les deux généraux & les deux armées par-

tirent en même temps, précédés des Celtibériens, & allèrent camper auprès d'Anitorgis, à la vue des ennemis, dont ils n'étoient séparés que par la rivière. Cn. Scipion resta dans cet endroit avec les troupes qui lui avoient été assignées : & Pub. Scipion en partit pour aller à la guerre dont il étoit chargé.

Afdrubal s'apperçut bientôt qu'il y avoit peu de Romains dans l'armée de Cnéius Scipion, & que toute l'espérance de ce général étoit fondée sur le secours des Celtibériens. Comme il connoissoit l'infidélité de ces nations, parmi lesquelles il faisoit la guerre depuis tant d'années, & qu'il n'y avoit point de ruse ni de fraude qu'il ne fût lui-même mettre en usage, il traita secrètement avec les chefs des Celtibériens, par le moyen des Espagnols qui servoient dans son camp, & les engagea, moyennant une grande récompense, à se retirer dans leur pays avec leurs troupes. Ces officiers ne crurent pas commettre un grand crime en faisant ce marché. Car on n'exigeoit pas d'eux qu'ils tournassent leurs armes contre les Romains ; & d'ailleurs Les Celtibériens abandonnent Cn. Scipion. on leur donnoit pour demeurer tranquilles, ce qu'à peine ils auroient pu exiger pour s'exposer aux périls & aux travaux

de la guerre. Ajoutez à cela , que les soldats étoient flattés de la douceur du repos , & du plaisir de retourner dans leur patrie , & de revoir leurs parents. Ainsi la multitude se laissa persuader aussi facilement que les chefs. D'ailleurs ils n'avoient rien à craindre de la part des Romains , qui , étant en si petit nombre , n'étoient pas en état de les retenir par force. On ne sauroit trop recommander aux généraux Romains de se tenir en garde contre de semblables perfidies : & le malheur qui arriva pour lors à Scipion , est une leçon qui doit leur apprendre à compter sur les troupes auxiliaires , de façon que le nombre de leurs propres citoyens surpasse toujours dans leurs armées celui des étrangers. Les Celtibériens plierent aussi-tôt bagage , & se mirent en marche pour s'en retourner , ne répondant autre chose aux Romains , qui leur demandoient la raison de ce changement , & qui les conjuroient de ne les point abandonner , sinon qu'ils alloient au secours de leur patrie. Scipion voyant qu'il ne gagnoit rien par ses prieres sur l'esprit de ses alliés , & qu'il ne pouvoit pas les retenir de force , jugeant bien d'ailleurs qu'il n'étoit pas en état sans leur secours

de résister à ses ennemis , & qu'on ne lui laisseroit pas la liberté de rejoindre son frere , prit le seul parti qui lui parut salutaire dans de pareilles conjonctures : ce fut de rebrousser chemin le plus promptement qu'il pourroit , évitant avec soin de combattre en plaine contre un ennemi qui lui étoit si supérieur par le nombre de ses troupes , & qui , ayant passé le fleuve , le suivoit à la piste , & lui marchoit presque sur les talons.

Les  
deux  
Scipions  
exposés  
au dan-  
ger de  
périr.

Dans le même temps, P. Scipion son frere étoit exposé à un danger encore plus grand , & n'étoit pas moins en peine de trouver les moyens de s'en tirer. Il avoit affaire à un nouvel ennemi qui ne lui donnoit point de relâche. C'étoit Mas-  
finissa , allié pour lors des Carthaginois , mais que dans la suite l'amitié des Romains rendit si illustre & si puissant. Ce jeune Prince ayant appris que Scipion étoit près d'arriver , vint au-devant de lui avec la cavalerie des Numides , & ne cessa depuis de le harceler jour & nuit avec tant d'acharnement , que non-seulement il tomboit sur ceux des Romains qui s'écartoient tant soit peu pour aller chercher du bois ou du fourrage , mais qu'il venoit souvent les insulter jusques dans leur camp ; & que se jettant au

Mas-  
finissa ,  
alors en-  
nemi des  
Romains

milieu de leurs corps de garde, il les obligeoit de quitter leur poste avec beaucoup de tumulte & de désordre : & qu'enfin, fondant sur eux pendant la nuit, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il portoit l'alarme & l'effroi jusqu'à leurs portes & dans leurs retranchements : de sorte qu'il n'y avoit aucun lieu, ni aucun temps où ils fussent exempts de crainte & d'inquiétude. Par-là, il les obligeoit de se tenir renfermés dans leurs lignes, privés de toutes les choses nécessaires. Ils étoient à-peu-près dans la même situation que des gens que l'on tient assiégés dans les formes : & il paroissoit même qu'on les resserreroit encore davantage, aussi-tôt qu'Indibilis, qu'on disoit devoir incessamment arriver avec sept mille hommes, se seroit joint aux Carthaginois. C'est pourquoi Scipion forma sur le champ un dessein téméraire en lui-même, mais que la seule nécessité rendoit sage & prudent. C'étoit de partir pendant la nuit pour aller au devant d'Indibilis, & le combattre en quelque lieu qu'il le rencontrât. Il laissa donc dans son camp un petit corps de troupes, sous le commandement de T. Fontéius son lieutenant ; & s'étant mis en marche vers le milieu de la nuit, il ren-

contra les ennemis qu'il cherchoit, & les attaqua sans balancer. Ils combattoient par pelotons, les troupes n'ayant pas eu le temps de se mettre en bataille. Cependant les Romains commençoient à avoir l'avantage dans ce combat tumultuaire : mais les cavaliers Numides, à qui Scipion croyoit avoir dérobé sa marche, étant venus tout d'un coup l'attaquer par les flancs, jetterent une grande terreur parmi ses gens. A peine avoit-il commencé à en venir aux mains avec les Numides, qu'il se vit un troisième ennemi sur les bras. Les généraux Carthaginois qui avoient suivi les Romains, les vinrent tout d'un coup attaquer par derriere ; en sorte qu'étant investis de toutes parts, ils ne savoient de quel côté ils feroient face, ni par quel endroit ils s'ouvreroient un passage. Pour comble de malheur, Scipion combattant avec beaucoup de valeur, & afin de donner l'exemple aux siens, se jettant par-tout où il y avoit le plus de travail & de péril, eut le côté droit percé d'un coup de lance. Aussi-tôt le gros d'ennemis qui s'étoit jetté sur ce général & sur ceux qui combattoient autour de lui, ne le vit pas plutôt tomber de cheval, sans vie, qu'ils coururent pleins de joie, &

Pub.  
Scipion  
est tué  
dans la  
bataille,  
& son  
armée  
défaite.

avec de grands cris, porter dans toute les parties de la bataille la nouvelle de la mort du général Romain. Cet accident acheva la défaite des Romains, & la victoire des ennemis. Tous ceux qui n'étoient pas restés sur le champ de bataille, prirent aussi-tôt la fuite. Il ne leur fut pas difficile de s'ouvrir un chemin au milieu des Numides & des soldats armés à la légère des troupes auxiliaires; mais la difficulté étoit d'échapper à la poursuite de tant de cavaliers & de fantassins, dont la vitesse égaloit celle des chevaux. Ainsi il en fut encore plus tué dans la déroute, que dans le combat; & il ne s'en seroit pas sauvé un seul, si la nuit, qui n'étoit pas éloignée, ne fût survenue pour sauver le reste de la fureur des victorieux.

Les  
trois gé-  
néraux  
Cartha-  
ginois se  
réunif-  
fissent  
contre  
Cn. Sci-  
pion.

Les deux généraux Carthaginois, pour tirer de leur victoire tout le fruit qu'elle pouvoit leur procurer, donnerent à peine quelques heures de repos à leurs soldats, & les conduisirent aussi-tôt du côté où étoit Asdrubal, fils d'Amilcar, ne doutant pas que quand ils l'auroient joint, ils ne fussent en état de terminer la guerre, par la défaite entière des Romains. Dès qu'ils y furent arrivés, les généraux & les soldats se livrerent à la joie

que leur inspiroit la victoire signalée qu'on venoit de remporter sur un si grand général & sur son armée ; & les uns & les autres se féliciterent par avance de celle qu'ils espéroient de gagner au premier jour. La nouvelle d'une si grande défaite n'avoit pas encore été portée dans l'armée de Cnéius Scipion. Mais le morne silence qui régnoit parmi les soldats , & le noir pressentiment dont les esprits étoient prévenus , étoient déjà un présage funeste du malheur qu'ils devoient bientôt apprendre. Scipion lui-même , outre la désertion de ses alliés & l'augmentation des troupes ennemies , par les seules conjectures que la raison lui faisoit tirer des circonstances , étoit beaucoup plus porté à craindre qu'à espérer. Car comment , disoit-il , Asdrubal & Magon auroient-ils pu amener « si vite leurs armées , s'ils n'avoient « terminé la guerre de leur côté ? Qui « pouvoit avoir empêché Pub. Scipion , « ou de s'opposer à leur marche , ou « de les suivre de près , afin que s'il ne « pouvoit empêcher les chefs & les armées ennemies de se réunir , il pût « au moins joindre ses troupes à celles « de son frere » ? Agité de ces inquiétudes , il crut qu'il n'avoit pas de meilleur

parti à prendre dans la situation présente, que de se retirer le plus promptement, & le plus loin qu'il pourroit, de la vue de l'ennemi. Et en effet, dès la nuit suivante, il fit un chemin assez considérable, sans que les ennemis fissent aucun mouvement, pour empêcher une retraite dont ils n'avoient eu aucune connoissance. Mais dès que le jour parut, s'étant apperçus de l'absence des Romains, ils commencerent à les poursuivre avec beaucoup de diligence, ayant envoyé devant les Numides, qui les joignirent avant la nuit, & ne cessèrent de les harceler en les attaquant tantôt par derriere, & tantôt par les flancs. Ils furent donc obligés de faire face aux ennemis, Scipion les exhortant à se battre en retraite, & sans interrompre leur marche, avant que l'infanterie des Carthaginois fût arrivée.

Cn.  
Scipion  
tâche de  
faire re-  
traite.

Mais comme ils étoient souvent obligés de s'arrêter, ils firent fort peu de chemin en beaucoup de temps. C'est pourquoi Scipion voyant que la nuit approchoit, retira les siens du combat, & les rangea sur une éminence, peu sûre à la vérité pour des gens à moitié battus & consternés; mais où ils étoient cependant moins exposés qu'ils n'auroient

été par-tout ailleurs. Il mit les bagages & la cavalerie au milieu de l'infanterie, qui d'abord n'eut pas beaucoup de peine à repousser les attaques des Numides. Mais quand les trois généraux & les trois armées furent arrivés, Scipion vit bien que les armes de ses soldats ne pourroient résister à tant de forces, à moins qu'il n'eût quelques retranchements à leur opposer. Mais la hauteur qu'il occupoit étoit si nue, & le terrain si sec & si dur, qu'outre qu'il ne fournissoit ni bois ni gazon, il n'étoit pas possible d'y creuser un fossé, ni d'y faire aucun des ouvrages nécessaires en pareil cas; ajoutez à cela que la pente qui y conduisoit étoit fort douce & presque insensible, il n'y avoit rien d'assez rude & d'assez escarpé, pour empêcher les ennemis d'y monter. Cependant, pour leur opposer au moins une image de retranchements, ils mirent autour d'eux les bas & les harnois de leurs bêtes de charge, attachés & garrottés avec les ballots & les bagages mêmes, élevant le tout, autant qu'ils pouvoient, à la hauteur ordinaire. Lorsque les Carthaginois furent arrivés, ils gagnèrent aisément la hauteur; mais d'abord cette nouvelle espèce de retranchements les arrêta tout court.

» Que n'avancez-vous donc , leur crioient  
 » leurs généraux ? Que n'écartez-vous  
 » ces vains & ridicules obstacles , à pei-  
 » ne capables d'intimider des femmes &  
 » des enfants ? Pour peu que vous ayez  
 » du cœur , l'ennemi caché derrière ces  
 » bagages , ne peut plus vous échapper.  
 Quelque inépris que les chefs affectas-  
 sent de témoigner pour les Romains , il  
 n'étoit pas aisé à leurs soldats de couper  
 ou de détacher ces harnois & ces бага-  
 ges fortement liés & embarrassés les uns  
 avec les autres. Après bien du temps &  
 des efforts , ils en vinrent enfin à bout.  
 Alors ils entrèrent dans le camp des Ro-  
 mains par plusieurs endroits tout à la  
 fois. Et comme ils étoient fort supérieurs

Cn.  
 Scipion  
 forcé  
 dans ses  
 retran-  
 chemens  
 vaincu  
 & tué  
 avec la  
 plus  
 grande  
 partie  
 de son  
 armée.

en nombre , & qu'ils avoient la fortune  
 favorable , il est aisé de juger qu'ils ne  
 trouverent pas beaucoup de résistance  
 dans une poignée de gens effrayés &  
 vaincus. Ils en firent donc un grand car-  
 nage. Cependant une bonne partie s'é-  
 tant réfugiée dans les forêts voisines ,  
 gagnèrent delà le camp de P. Scipion ,  
 où commandoit T. Fontéius son lieute-  
 nant. Pour ce qui est de Cnéius , les uns  
 disent qu'il fut tué sur l'éminence même  
 dès la première attaque des ennemis :  
 d'autres , que s'étant sauvé avec un petit

nombre des siens dans une tour voisine de son camp, les ennemis, qui n'en pouvoient forcer les portes, y mirent le feu; & que s'en étant rendus maîtres par ce moyen, ils tuerent ce général avec tous ceux qui l'y avoient accompagné. Il y avoit sept ans que Cn. Scipion commandoit en Espagne, lorsqu'il fut tué, environ un mois après son frere Pub. Ils ne furent pas moins regrettés des Espagnols que des Romains mêmes. Bien plus, leurs concitoyens lonnoient une partie de leur douleur à la perte de la province, à celle des armées, & au malheur de la république; mais les Espagnols les pleuroient & les regrettoient seuls & pour eux-mêmes. Ils ressentirent cependant davantage la perte de Cnéius. Car étant venu en Espagne avant son frere, il les avoit gouvernés plus long-temps, & avoit, pour ainsi dire, pris les devants dans leurs affections, en leur donnant le premier des témoignages éclatants de la justice & de la modération du gouvernement Romain.

Lorsqu'il sembloit que les armées d'Espagne étoient absolument détruites, & la province perdue pour les Romains, un seul homme y rétablit leurs affaires,

L. Marc-  
cius ré-  
tablit les  
affaires  
des Ro-  
mains.

contre l'opinion & l'espérance de tout le monde. Il y avoit, parmi les débris de l'armée d'Espagne, un jeune officier nommé L. Marcius, fils de Septimius, simple chevalier Romain, mais dont le courage & l'esprit étoient beaucoup au-dessus de la condition dans laquelle il étoit né. Il avoit fortifié & perfectionné un naturel déjà excellent de lui-même par les instructions & les exemples de Cn. Scipion, sous qui il avoit appris pendant tant d'années tout ce qui regarde le métier de la guerre. Après la défaite & la déroute des armées, il avoit ramassé tous les soldats que la fuite avoit dispersés ; & y ayant joint tout ce qu'il avoit pu tirer des garnisons, il en avoit formé un corps d'armée assez considérable, avec lequel il avoit été trouver T. Fontéius, lieutenant de P. Scipion. Mais les soldats, alors campés en deçà de l'Hébre, dans un endroit où ils s'étoient retranchés, jugerent le mérite & l'autorité du chevalier Romain tellement supérieure à celle du lieutenant, qu'ayant été décidé qu'on tiendrait une assemblée militaire, pour nommer celui qui commanderoit l'armée, ils choisirent L. Marcius, d'un consentement unanime, quittant leurs postes les uns après les

les

les autres, afin de donner leurs suffrages, sans cesser de garder leurs lignes. Le peu de temps qui leur resta avant la venue des ennemis, fut employé à fortifier leur camp, & à y faire venir des provisions, les soldats exécutant tous les ordres qui leur étoient donnés, non-seulement avec beaucoup de zele & de diligence, mais encore avec beaucoup de courage & d'intrépidité. Mais quand ils apprirent qu'Asdrubal, fils de Gisgon, avoit passé l'Hébre, & qu'il s'approchoit dans le dessein d'exterminer ce qui restoit de Romains; & qu'ils virent le signal du combat donné par le nouveau chef qu'ils venoient de nommer; alors, se souvenant des généraux qui les avoient commandés auparavant, & sous les auspices & par les ordres desquels des armées nombreuses avoient coutume de marcher contre les ennemis, ils se mirent tous à pleurer, les uns se frappant la tête, & élevant les mains vers les dieux, qu'ils accusoient de leur malheur; les autres se couchant par terre, & invoquant le nom des Scipions, pour lequel ils avoient une singulière vénération. Il n'étoit pas possible de tarir leurs larmes, ni d'appaiser leurs cris. Les centurions tâchoient en vain de les consoler; &

Amic-  
tion des  
soldats  
Romains

Marcus lui-même avoit beau leur faire des remontrances mêlées de douceur & de sévérité , en leur demandant pourquoi ils s'abandonnoient ainsi à la douleur , en pleurant comme des femmes , plutôt que de songer à se défendre , & la république avec eux , & à tirer vengeance de la mort de ces généraux qu'ils avoient tant aimés. Ils étoient dans ces dispositions , lorsque tout d'un coup ils entendirent le son des trompettes , & les cris des ennemis qui étoient sur le point de les attaquer dans leurs retranchements. Alors passant en un moment de la douleur à l'indignation , & comme transportés de fureur & de rage , ils coururent aux portes , & se jettent sur les Carthaginois , qui s'avançoient avec beaucoup de mépris & de sécurité. Une résistance si imprévue jeta la frayeur dans leurs esprits. Ils se demandoient les uns aux autres avec surprise , où les Romains avoient pu trouver tout d'un coup tant de soldats , après la défaite de leur armée ? qui pouvoit avoir rendu tant de confiance & d'audace à des gens qui avoient été défaits & mis en déroute si peu de jours auparavant ? quel général avoit pu remplacer sitôt les deux Scipions , tués sur le champ de bataille

Les  
gens de  
Marcus  
attaqués  
par les  
ennemis  
leur résis-  
sèrent  
contre  
leur espé-  
rance,  
& les repoussèrent  
avec  
perte.

enfin, qui leur avoit donné le signal du combat, & qui commandoit dans leur camp ? Pendant qu'ils faisoient ces réflexions sur une révolution si inopinée, les Romains, sans leur donner le temps de se reconnoître, les chargerent avec tant de furie, que d'abord ils commencerent à lâcher pied, remplis de crainte & d'étonnement, & un moment après, à prendre ouvertement la fuite. Les Romains, qui les poursuivoient avec beaucoup de chaleur, auroient pu en faire un grand carnage ; mais comme ils étoient exposés eux-mêmes à quelques revers fâcheux, si les Carthaginois reprenoient courage, Marcius fit promptement sonner la retraite. Et comme ils étoient animés par le premier succès, & qu'ils ne respiroient que le sang & le carnage, il eut assez de peine à les ramener dans leur camp, ayant été obligé lui-même d'arrêter ceux qui portoient les drapeaux, & d'en saisir quelques-uns des plus mutins qui refusoient d'obéir. Les Carthaginois qui avoient d'abord été chassés des lignes de leurs ennemis, & repoussés assez loin & avec beaucoup de vigueur, s'étant apperçus que les Romains avoient cessé de les poursuivre, s'imaginèrent que c'étoit la crainte qui les avoit

arrêtés , & s'en retournerent dans leur camp à pas comptés , comme des gens qui méprisent leur ennemi plus qu'ils ne le craignent. Ils usèrent de la même négligence à le garder quand ils y furent rentrés. Car quoiqu'ils eussent les Romains presque à leurs portes , ils les regardoient toujours comme les restes & les débris de deux armées qu'ils avoient défaites quelques jours auparavant , & ne croyoient pas être obligés d'observer beaucoup de discipline , & de se tenir si fort sur leurs gardes. Marcius informé de cette négligence , forma un dessein , qui , du premier coup d'œil , paroissoit plutôt téméraire que hardi ; ce fut d'aller attaquer les Carthaginois dans leurs lignes , lui qui avoit tout lieu de craindre qu'ils ne le vinssent forcer dans les siennes. En effet , il jugeoit avec raison qu'il lui étoit plus aisé de se rendre maître du camp d'Asdrubal tandis qu'il étoit seul , que de défendre le sien contre le

trois généraux avec les trois armées lorsqu'ils se feroient une seconde fois réunis. D'ailleurs il considéroit que , si la fortune lui étoit favorable , il rétablirait les affaires de la république dans la province : au lieu que s'il étoit repoussé on ne laisseroit pas de louer la confian-

Marcius  
entre-  
prend  
d'aller  
attaquer  
les Car-  
thaginois  
dans leur  
camp.

ce avec laquelle il auroit été le premier attaquer des troupes si supérieures aux siennes.

Cependant pour empêcher que la surprise de ses soldats, & les ténèbres de la nuit ne jettassent du trouble dans l'exécution d'une entreprise qui paroïssoit tellement au-dessus de ses forces, il crut qu'il étoit à propos de les prévenir. Les ayant donc rassemblés, il leur parla en ces termes. « Mes chers compagnons, »

pour peu que vous vous souveniez de la vénération singulière que j'ai eue pour le mérite des Scipions, nos généraux, pendant leur vie, & que je conserve encore après leur mort; pour peu que vous fassiez attention à l'état présent de votre condition, vous vous persuaderez aisément, que si la charge à laquelle vous m'avez élevé est remplie pour moi d'honneur & de distinction, d'un autre côté elle est accompagnée de beaucoup de soins & d'inquiétudes. Car dans un temps où je ne pourrois goûter aucune consolation, si la crainte ne faisoit quelque diversion à ma douleur, je me trouve chargé de veiller à la conservation de tous tant que vous êtes, ce qui est bien difficile dans l'affliction : «

« Il y pré-  
« pare les  
« soldats  
« par un  
« discours.

» & dans l'embarras où je suis, de trou-  
» ver les moyens de conserver à la ré-  
» publique les restes infortunés de nos  
» deux armées, il ne m'est pas possi-  
» ble de faire un moment de treve à la  
» douleur qui me presse & qui m'accab-  
» ble. L'image des deux Scipions se pré-  
» sente jour & nuit à mes yeux : ils me  
» réveillent souvent en sursaut : il me  
» semble qu'ils me parlent, & que je  
» les entends se plaindre, & m'exhor-  
» ter à les venger ; à venger avec eux  
» la république & vos compagnons,  
» toujours victorieux pendant huit ans  
» dans ce pays ; à imiter leur exemple,  
» & à me conformer à leurs maximes  
» & à la méthode de faire la guerre  
» qu'ils ont pratiquée ; & enfin, après  
» avoir été pendant leur vie plus ponc-  
» tuel que personne à leur obéir, à re-  
» garder encore après leur mort, ( & je  
» vous prie de le croire comme moi ),  
» comme le meilleur parti qu'il y ait à  
» prendre, celui qu'ils auroient pris eux-  
» mêmes dans les différentes occasions.  
» Ces deux grands hommes, qui vivront  
» éternellement dans l'esprit de la pos-  
» térité, par le souvenir de leurs belles  
» actions, ne demandent pas aujour-  
» d'hui que vous honoriez leur mort par

des plaintes & par des larmes ; mais α  
 que , sans les perdre de vue , vous α  
 marchiez contre vos ennemis , com- α  
 me s'ils étoient encore à votre tête , α  
 & qu'ils vous donnassent eux-mêmes α  
 le signal du combat : & assurément , α  
 vous aviez hier leur image devant α  
 les yeux , & vos esprits étoient pleins α  
 de leur idée , lorsque vous fîtes con- α  
 noître aux Carthaginois , par la va- α  
 leur avec laquelle vous les mîtes en α  
 fuite , que la perte des Scipions n'a α  
 voit pas entraîné celle du nom Ro- α  
 main , & que la fortune ne fauroit α  
 porter de coups mortels à un peuple α  
 que la défaite de Cannes n'a pas été α  
 capable d'accabler. Après avoir fait α  
 une action si glorieuse de votre pro- α  
 pre mouvement , je voudrois main- α  
 tenant éprouver ce que vous êtes ca- α  
 pables d'entreprendre & d'exécuter α  
 sous les ordres de votre chef. Car α  
 hier , lorsqu'en faisant sonner la re- α  
 traite , j'arrêtai l'impétuosité avec la- α  
 quelle vous poursuiviez l'ennemi après α  
 l'avoir mis en déroute , mon dessein α  
 n'étoit pas de rendre votre audace inu- α  
 tile , mais de la réserver pour l'exé- α  
 cution d'un dessein plus important , α  
 mieux concerté , & plus glorieux. Je α

» voulois vous procurer une occasion  
» favorable , où , soutenus de votre cou-  
» rage & de vos armes , bien préparés  
» & bien éveillés , vous puissiez atta-  
» quer les Carthaginois surpris , défar-  
» més & même endormis. Et une es-  
» pérance si flatteuse n'a pas été con-  
» çue au hazard , mais elle est fondée  
» sur de puissantes raisons. Et assuré-  
» ment , si quelqu'un vous demandoit  
» comment vous avez pu , étant en si  
» petit nombre , & après une défaite  
» si malheureuse , défendre votre camp  
» contre une si grande multitude d'en-  
» nemis vainqueurs , vous n'auriez au-  
» tre chose à répondre , sinon , que vous  
» attendant à être incessamment attaqués ,  
» vous vous êtes fortifiés par de bons  
» ouvrages & par de solides retranche-  
» ments ; à quoi vous avez ajouté la  
» vigilance , & toutes les précautions  
» qui pouvoient vous mettre en état  
» de bien recevoir vos ennemis. Les  
» hommes sont faits de maniere , qu'ils  
» ne prennent aucunes mesures contre  
» un péril qui n'a point de vraisemblan-  
» ce ; & il est toujours aisé de les sur-  
» prendre , quand ils s'imaginent qu'ils  
» n'ont rien à craindre. Que nous ayons  
» l'audace d'aller attaquer le camp des

Carthaginois, eux qui ont voulu for-  
 cer le nôtre il y a si peu de temps,  
 c'est la chose du monde à laquelle ils  
 s'attendent le moins : rien n'est si éloi-  
 gné de leur pensée. Entreprenons ce  
 que personne ne craint que nous soyons  
 en état d'entreprendre. L'exécution de  
 ce projet deviendra aisée, par la seule  
 raison qu'on la juge impraticable. A la  
 troisième veille, je vous menerai con-  
 tre eux avec beaucoup de silence. Je  
 suis bien informé qu'il n'y a ni senti-  
 nelles, ni corps de garde postés sui-  
 vant les règles ordinaires de la guerre.  
 Je suis bien assuré que le premier as-  
 saut que vous donnerez à leur camp,  
 en poussant de grands cris, vous en  
 en rendra les maîtres. C'est alors que  
 les trouvant endormis dans leurs lits,  
 sans armes, & saisis de frayeur à une  
 attaque si imprévue, je vous conseille  
 de vous livrer à toute votre fureur,  
 & d'exercer sur eux ce carnage dont  
 vous étiez hier si fâchés qu'on vous  
 eût retirés. Je sais que l'entreprise est  
 hardie. Mais c'est justement lorsqu'on  
 a beaucoup à craindre & peu à espé-  
 rer, que les coups les plus hardis  
 sont aussi les plus assurés. C'est alors  
 qu'il faut saisir l'occasion dans le mo-

ment qu'elle se présente, & ne pas  
s'exposer, en la laissant échapper, à  
la chercher inutilement dans la suite.  
Vous n'avez maintenant affaire qu'à  
l'armée de nos ennemis, qui est dans  
votre voisinage. Les deux autres n'en  
sont pas éloignées. Vous avez lieu  
d'espérer que vous vaincrez ces pre-  
miers ennemis en les attaquant sans  
différer. Et vous avez déjà mesuré vos  
forces avec eux dans une action dont  
vous avez eu tout l'avantage. Pour peu  
que nous tardions, on apprendra le  
succès qu'eut notre sortie d'hier : on  
nous regardera comme des ennemis  
qui sont à redouter. Alors tous les gé-  
néraux Carthaginois se rassembleront  
avec toutes leurs troupes. Pourrons-  
nous soutenir trois capitaines & trois  
armées, auxquelles Cn. Scipion n'a  
pu résister lorsqu'il avoit encore tou-  
tes ses forces ? De même que nos  
chefs ont péri pour avoir partagé leurs  
armées, de même nos ennemis peu-  
vent être opprimés, tandis qu'ils sont  
séparés. Le parti que je vous propose  
est le seul que nous ayons à prendre  
dans les conjonctures présentes. Pré-  
parez-vous donc à profiter de l'oc-  
casion que la nuit prochaine nous pré-

sente. Allez, sous la protection des α dieux, prendre de la nourriture & du α repos, afin d'aller ensuite attaquer le α camp des ennemis avec la même vi- α gueur & le même courage que vous α avez défendu le vôtre α. Ils entendirent avec joie ce nouveau projet, proposé par un nouveau général : & ils en furent d'autant plus charmés, qu'il étoit plus hardi. Ils passèrent le reste du jour à préparer leurs armes, & à prendre de la nourriture. Ils donnerent au repos une bonne partie de la nuit, & se mirent en marche à la quatrième veille.

Il y avoit au-delà du camp des Carthaginois le plus voisin de Marcius, à six milles de distance, d'autres troupes Carthaginoises, séparées des premières par un vallon profond couvert d'arbres touffus. Marcius, par une ruse digne des Carthaginois, cacha dans ce vallon une cohorte Romaine avec quelque cavalerie. S'étant ainsi rendu maître du chemin par où les deux armées Carthaginoises pouvoient avoir communication, il conduisit ses troupes en silence, contre celle dont il étoit le moins éloigné. Et comme il ne trouva ni corps de garde aux portes du camp ennemi, ni sentinelles sur les retranchements, il y en-

Marcius tra sans trouver aucun obstacle , & avec  
 force le autant de facilité que si ç'eût été dans  
 campdes le sien. Dans le même instant , Marcius  
 Cartha- fit sonner la charge ; & les Romains ,  
 ginois , en pouffant de grands cris , se répandi-  
 & en fait rent de tous côtés. Les uns tuent les enne-  
 un grand carnage. mis , à moitié endormis dans leurs lits ;  
 d'autres mettent le feu à leurs tentes ,  
 couvertes de chaume fort sec : quelques-  
 uns s'emparent des portes , pour leur  
 couper le chemin de la fuite. Le feu,  
 les cris , le carnage , les empêchent de  
 rien entendre & de prendre aucunes me-  
 sures pour leur salut. Ils demeurent in-  
 terdits & comme insensés : ou , s'ils font  
 quelque mouvement , ils tombent nus  
 & découverts entre les mains de leurs  
 ennemis bien armés : les uns courent  
 aux portes ; & les trouvant occupées par  
 les Romains , se précipitent dans les  
 fossés : ceux qui purent échapper aux  
 Romains , se hâterent de courir pour  
 gagner l'autre camp ; mais ils furent arrê-  
 tés & tués , depuis le premier jusqu'au  
 dernier , par la cohorte & les cavaliers  
 qu'on avoit mis en embuscade dans le  
 milieu du chemin. Ceux-mêmes qui par  
 hazard , arriverent jusques-là , ne purent  
 donner assez-tôt nouvelle de la pre-  
 miere défaite , tant les vainqueurs firent

de diligence pour n'être pas prévenus par les fuyards. Ils trouverent dans ce second camp encore beaucoup plus de négligence que dans le premier, parce que cette seconde armée ne croyoit avoir rien à craindre des Romains, dont elle étoit plus éloignée que la première, & que sur la fin de la nuit, la plupart étoient sortis pour aller chercher du bois & du fourrage. Ils virent seulement les armes des Carthaginois posées dans les corps de garde, & les soldats assis, ou couchés par terre, ou se promenant le long de leurs retranchements, ou devant les portes du camp. Ce fut dans cet état d'indolence & de sécurité, qu'ils se virent tout d'un coup attaqués par les Romains, fiers de leur victoire, & encore tout couverts du sang de leurs premiers ennemis. Ainsi ils ne purent les empêcher d'entrer dans leur camp. Cependant étant accourus en foule vers les portes, aux premiers cris & à la première attaque des Romains, ils leur livrerent un sanglant combat. L'action auroit duré plus long-temps : mais ayant apperçu le sang qui dégoûtoit des boucliers des ennemis, & jugeant par-là de la défaite de leurs camarades, ils furent saisis de frayeur, prirent aussi-

Il court de ce premier camp au second, où il a le même avantage.

tôt la fuite , & se sauverent où ils purent , laissant la plus grande partie des leurs sur la place , & leur camp au pouvoir des vainqueurs. Ainsi dans l'espace d'un jour & d'une nuit , L. Marcius força deux camps ennemis , & défit la plus grande partie de ceux qui y étoient renfermés. Claudius , qui a traduit les annales d'Acilius de Grec en Latin , assure qu'il y en eut trente-sept mille de tués , dix-huit cents de pris , & un butin très-considérable , & entr'autres un bouclier d'argent , pesant cent trente-huit livres , sur lequel on avoit gravé la figure d'Aldrubal , fils d'Amilcar. Valérius d'Antium dit , que le seul camp de Magon fut pris , & qu'il y fut tué sept mille hommes : qu'Aldrubal étant sorti du sien , alla au devant des Romains ; & que leur ayant livré bataille , il fut vaincu , & laissa plus de dix mille hommes sur la place , outre quatre mille trois cent trente qui furent faits prisonniers. Pison a écrit que Magon s'étant obstiné à poursuivre les nôtres qui lâchoient pied , tomba dans une embuscade , où il perdit cinq mille hommes. Ces écrivains , qui diffèrent dans le reste , s'accordent tous dans les louanges qu'ils donnent à Marcius , comme à un grand capitaine. Ils ajoutent même ,

sa véritable gloire , des circonstances miraculeuses , & content qu'on apperçut autour de sa tête , pendant qu'il haranguoit , une flamme céleste qui causa beaucoup de frayeur à ses soldats , mais qui ne lui fit aucun mal à lui-même : & qu'on a conservé dans le capitolé , jusqu'à l'embrasement de ce temple , comme un monument authentique de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois , le bouclier qui portoit l'image d'Asdrubal , & qu'on appelloit communément le bouclier de Marcius. Depuis cette expédition , l'Espagne demeura long-temps paisible , les deux partis n'osant risquer une bataille décisive , après des pertes si considérables qu'ils avoient réciproquement essuyées.

Voilà ce qui se passa en Espagne. Dans le même temps Marcellus ayant assiégé & pris Syracuse , régla toutes les affaires de Sicile avec une justice , un désintéressement , & une intégrité qui lui acquirent beaucoup de gloire à lui-même en particulier , & firent un honneur infini à la république en général. En s'en retournant à Rome , il y transporta des tableaux & des statues , dont il avoit trouvé une extrême abondance à Syracuse , dans le dessein d'en faire honneur à

Marcellus  
transporte à Rome les dépouilles de Syracuse; & c'a été là la source de la cupidité des Romains.

la ville capitale de l'empire. C'étoient à la vérité des dépouilles qu'on avoit prises sur des ennemis, à qui les règles de la guerre permettoient de les enlever; mais c'est à cet époque funeste qu'on peut rapporter la naissance de l'audace & de la cupidité qui porta dans la suite les Romains à piller sans scrupule & sans distinction, aussi-bien les temples des dieux, que les maisons des particuliers, pour s'emparer de ces ouvrages excellents des Grecs, qu'ils n'avoient ni connus ni estimés jusques-là, mais dont ils commencerent à sentir la délicatesse & le prix; & dans la suite des temps les dieux Romains eux-mêmes, & le temple que Marcellus avoit si magnifiquement orné de ces dépouilles, ne furent point à l'abri de ces sacrilèges. Car autrefois les étrangers venoient voir par curiosité, dans les temples que Marcellus avoit dédiés auprès de la porte Capene, ces chefs-d'œuvre de l'art dont il ne reste aujourd'hui qu'une très-petite partie. Avant que Marcellus sortît de Sicile, tous les petits états de cette province lui envoyèrent des députés pour ménager leurs intérêts. Il les traita tous différemment selon les différents degrés d'attachement ou d'opposition qu'ils avoient

ait paroître à l'égard des Romains. Ceux qui étoient demeurés dans leur parti jusqu'à la prise de Syracuse, ou qui étoient entrés dans leur amitié avant qu'ils se rendissent maîtres de cette place, furent reçus & traités honorablement, comme de bons & de fideles alliés. Ceux que la crainte avoit obligés de se rendre après cette conquête, reçurent en vaincus la loi qu'il plut aux vainqueurs de leur imposer. Les Romains avoient cependant encore aux environs d'Agrigente un reste d'ennemis qui n'étoient pas à négliger, commandés par Hannon & Epicyde, qui seuls restoit des généraux de la première guerre, auxquels s'étoit joint tout récemment un troisième général, nommé Hipponiates, de la nation des Libyphéniciens, qu'Annibal avoit envoyé pour remplacer Hippocrate, & qu'on appelloit Mutines parmi ses compatriotes. C'étoit un homme vif & entreprenant, & qui, sous un maître tel qu'Annibal, avoit appris toutes les ruses & les stratagèmes qu'on peut employer dans la guerre. Hannon & Epicyde lui donnerent un corps de troupes auxiliaires de Numides, avec lesquelles il parcourut & ravagea les terres des ennemis, prenant soin d'un au-

tre côté d'encourager les alliés, & de leur donner à propos du secours, pour les retenir dans le parti ; de façon qu'en peu de temps il remplit toute la Sicile du bruit de son nom, & devint la ressource la plus assurée de ceux qui favorisoient les Carthaginois. C'est pour quoi Hannon & Epicyde, après s'être tenus pendant quelque temps renfermés dans Agrigente, osèrent en sortir par le conseil de Mutines, & sur la confiance qu'ils avoient en son appui, & allèrent camper auprès du fleuve Himera. Marcellus ayant été informé de ces démarches, se mit aussi - tôt en campagne, & alla camper à quatre milles de ses ennemis, pour observer leurs desseins & leurs mouvements. Mais Mutines, sans lui donner le temps de prendre haleine, ni de former aucune entreprise contre lui, ayant passé le premier la rivière, vint attaquer les ennemis jusques dans leur poste, porta partout l'alarme & l'effroi ; & dès le lendemain, leur ayant livré un combat dans les formes, il les obligea de se tenir renfermés dans leurs retranchements. Mais ayant appris qu'il s'étoit élevé dans le camp des Numides une sédition, qui avoit obligé environ trois cents d'entr'eux

Il se retira à Héraclée, surnommée *Minoa*, il partit de là pour aller appaiser ce désordre, & faire rentrer les mutins dans leur devoir, recommandant expressément aux généraux de n'en point venir aux mains avec les Romains pendant son absence. Hannon & Epicyde furent choqués de cet avis, qui avoit l'air d'un commandement. Le premier, sur-tout, jaloux depuis long-temps de la gloire que Mutines s'étoit acquise, ne pouvoit souffrir qu'un étranger, un demi-Africain donnât la loi à un général que le sénat & le peuple de Carthage avoient chargé du commandement de leurs armées en Espagne. Ainsi il engagea Epicyde, qui entroit de lui-même dans les vues de Mutines, à passer le fleuve & à présenter la bataille aux ennemis ; parce que, disoit-il, s'ils attendoient Mutines, & que la fortune leur fût favorable, ce dernier venu auroit infailliblement tout l'honneur de la victoire. Marcellus indigné de voir que lui qui avoit repoussé de devant Nole Annibal, après la victoire qu'il avoit remportée à Cannes, fût obligé de plier devant des gens qu'il avoit vaincus par mer & par terre, ordonna aux siens de prendre au plutôt leurs armes, & de s'a-

vancer en bon ordre contre les ennemis. Dans le temps qu'il rangeoit ses troupes en bataille, dix Numides sortis de l'armée ennemie, vinrent courant à bride abattue lui déclarer que leurs compatriotes, animés premièrement par la sédition qui avoit obligé trois cents d'entr'eux de se retirer à Héraclée, & outrés de plus de l'injure que leur chef avoit reçue des deux autres généraux qui, jaloux de sa gloire, l'avoient éloigné, sur le point qu'ils étoient de livrer bataille aux ennemis, demeureroient spectateurs paisibles du combat. Cette nation, toute infidèle qu'elle est ordinairement, tint parole en cette occasion. Ainsi les Romains furent animés d'une nouvelle confiance, par le bruit qu'on eut soin de répandre dans tous les rangs, que les Carthaginois étoient abandonnés de leur cavalerie que les Romains craignoient le plus; au lieu que les ennemis furent tout-à-fait découragés, lorsqu'ils virent qu'ils perdoient la plus grande partie de leurs forces par l'abandon des Numides, par qui ils avoient même lieu de craindre d'être attaqués pendant l'action. C'est pourquoi la victoire fut si peu disputée, que les premiers cris & la première attaque des

Romains fuffit pour mettre les ennemis en déroute. Les Numides, qui, pendant le premier choc, s'étoient tenus tranquilles fur les ailes, voyant que leurs gens avoient tourné le dos, les accompagnèrent d'abord pendant quelque temps dans leur fuite. Mais quand ils apperçurent que la frayeur les emportoit en défordre du côté d'Agrigente, où ils avoient deffein de fe renfermer, craignant d'y être affiégés par les Romains, ils fe débanderent tout-à-fait, & fe retirèrent les uns d'un côté, & les autres d'un autre, dans les villes les plus voisines. On tua ou prit grand nombre d'ennemis dans cette action, où les Carthaginois perdirent auffi huit éléphants. Ce fut-là la dernière expédition de Marcellus dans la Sicile. Il retourna delà vainqueur à Syracuse. L'année étoit près de finir. C'est pourquoï le sénat de Rome ordonna au préteur P. Cornélius d'écrire aux consuls devant Capoue, que tandis qu'Annibal étoit éloigné, & que rien ne les obligeoit de refter l'un & l'autre au fiege de cette ville, celui des deux qu'ils jugeroient à propos, revînt à Rome, pour nommer de nouveaux magistrats. Quand ils eurent reçu ces lettres, ils convinrent

142 HIST. DE LA II GUERRE  
entr'eux que Claudius iroit tenir & terminer les assemblées , & que Fulvius continueroit le siege. Claudius nomma pour consuls Cn. Fulvius Centumalus , & P. Sulpicius Galba , fils de Servius , qui n'avoit encore exercé aucune magistrature curule. On créa ensuite préteur L. Corn. Lentulus , M. Corn. Cethegus , C. Sulpicius , & C. Calpurnius Pison. Ce dernier fut chargé de rendre la justice à Rome. La Sicile échut à Sulpicius , l'Apouille à Cethegus , & la Sardaigne à Lentulus. On continua le commandement aux anciens consuls pour une année.

*Fin du cinquieme Livre,*





## L I V R E V I.

## S O M M A I R E.

*Annibal campe à trois milles de Rome , près de Teveron. Delà il s'avance lui-même , avec quelques cavaliers , jusqu'à la porte Capene , d'où il contemple à son aise la situation de la ville. Les deux armées se rangent en bataille trois jours de suite devant les murailles de Rome ; mais une tempête qui s'élève dans le moment qu'on va commencer à se battre , les oblige de se séparer sans rien faire , & dès que les soldats sont rentrés dans leur camp , le calme revient. Les deux consuls Q. Fulvius & Appius Claudius prennent Capoue. Les principaux de cette ville s'empoisonnent. Dans le moment que les sénateurs de Capoue sont attachés au poteau pour avoir la tête tranchée , Q. Fulvius reçoit des lettres du sénat de Rome , qui lui ordonnent de sauver la vie à ces infortunés. Mais avant de les ouvrir , il les met dans sa robe , & ordonne à l'exécuteur de faire son devoir , & en fait ensuite la lecture , lorsqu'elles ne peuvent plus avoir aucun effet. Dans le temps qu'on est en peine dans l'assemblée de choisir un général , pour aller en Espagne commander en la place des Scipions , personne n'osant se charger d'un pareil emploi , P. Scipion , fils de Publius qui avoir été tué dans cette province , se présente & de-*

*mande ce gouvernement , auquel il est nommé d'un consentement unanime. Il en va prendre possession à l'âge de vingt-quatre ans , & se rend maître en un jour de la ville de Carthage la neuve. Il n'affirme ni ne réfute l'opinion répandue dans le public , qui lui donne une origine céleste. Ce livre traite encore de ce qui se passe en Sicile ; de l'alliance & de l'amitié contractée par les Romains avec les Eoliens ; & de la guerre faite contre les Acarnaniens , & contre Philippe , roi de Macedoine*

CN. Ful. Centumalus & P. Sulpicius Galba n'eurent pas plutôt pris possession du consulat , aux ides de Mars , qu'ils rassemblèrent le sénat dans le capitol pour le consulter sur ce qui regardoit la guerre , les provinces & les armées. On continua à Q. Fulvius & à Appius Claudius , consuls de l'année précédente l'autorité & le commandement des armées qu'ils avoient déjà auparavant , & on leur ordonna de continuer le siege de Capoue , jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de cette ville. C'étoit-là l'entreprise que les Romains avoient alors le plus à cœur , non-seulement par le motif d'une indignation que ce peuple s'étoit si justement attirée ; mais encore parce qu'ils espéroient , que comme l'exemple d'une ville si puissante & si noble avoit engagé d'autres nations à se révolter

Cn.  
Fulvius  
& Pub.  
Sulpi-  
cius ,  
consuls.  
An de  
Rome  
541.

révolter, aussi la vengeance. qu'ils en tireroient suffiroit pour les faire rentrer dans leur devoir. On laissa aussi à M. Junius, & à Pub. Sempronius, préteurs de l'année précédente, deux légions que chacun d'eux avoit commandées, le premier dans l'Etrurie, & le second dans la Gaule. Et M. Marcellus eut ordre de rester, en qualité de proconsul, dans la Sicile, pour y terminer ce qui restoit de guerre, avec l'armée qu'il avoit sous lui : que s'il avoit besoin de la recruter, il se servît des légions que le propréteur P. Cornélius commandoit en Sicile, à condition cependant qu'il n'emploieroit aucun des soldats à qui le sénat avoit défendu de revenir en Italie avant la fin de la guerre. On décerna à C. Sulpicius, à qui la Sicile étoit échue, les deux légions qui avoient servi sous Pub. Cornélius ; & on lui ordonna d'employer les restes de l'armée avec laquelle Cn. Fulvius avoit été si honteusement défait dans l'Apouille l'année l'au paravant, pour les rendre complètes. Les soldats de Fulvius avoient été traités de la même façon que ceux de Cannes, & ne devoient point avoir de congé, ni revoir leur patrie, tant que la guerre dureroit : & pour com-

ble d'ignominie, on avoit défendu aux uns & aux autres d'hiverner dans les villes, & ordonné de s'en tenir éloignés au-moins de dix milles. On donna à L. Cornélius, à qui la Sardaigne étoit échue, les deux légions qui avoient servi sous Q. Mucius. Les consuls eurent ordre de faire les levées qu'ils jugeroient nécessaires. T. Otacilius & M. Valerius restèrent dans la Sicile & dans la Grece avec les légions & les flottes qu'ils commandoient. Il y avoit en Grece cinquante vaisseaux avec une légion, & le double de ces forces en Sicile. Les Romains eurent cette année vingt-trois légions sur pied pour faire la guerre, tant par mer que par terre.

L. Marcius écrivit à Rome ce qu'il a fait en Espagne & est loué & blâmé en même temps.

Au commencement de cette année, lorsqu'on eut fait dans le sénat la lecture des lettres de L. Marcius, chacun rendit justice à la prudence & à la valeur avec laquelle il avoit rétabli les affaires d'Espagne, par des expéditions glorieuses : mais la plupart étoient choqués de ce que n'ayant été nommé pour commander, ni par les sénateurs, ni par le peuple, il avoit écrit au sénat en qualité de propréteur. On trouvoit qu'il étoit de dangereuse conséquence que les généraux fussent choisis par les armées,

& que l'autorité auguste des assemblées fût transférée du lieu où on avoit coutume de prendre les auspices & de consulter les dieux , dans les provinces & dans les camps , loin de la ville , des loix & des magistrats , & abandonnée à la témérité des soldats. Quelques-uns vouloient qu'on prît là-dessus les avis du sénat : mais on crut qu'il valoit mieux différer cette délibération jusqu'après le départ des cavaliers qui avoient apporté les lettres de Marcius. A l'égard des recrues & des provisions qu'il demandoit , on lui répondit que le sénat en auroit soin. Mais on ne trouva pas qu'il fût à propos de lui donner le titre de propréteur dans la réponse qu'on lui fit , afin qu'il ne regardât pas comme décidée en sa faveur , une question dont le sénat s'étoit réservé l'examen. Dès que les cavaliers furent sortis de Rome , ce fut la première chose que les consuls proposèrent dans l'assemblée ; & d'un consentement unanime , on décerna qu'il falloit traiter avec les tribuns , afin qu'incessamment ils assemblassent le peuple , pour lui demander qui il vouloit qu'on envoyât en Espagne en qualité de général , pour y commander l'armée qui avoit servi sous Cn. Scipion. Les tribuns fu-

rent consultés en effet, & ils proposèrent l'affaire au peuple. Mais les esprits étoient actuellement occupés d'un démêlé qui la fit remettre à un autre temps.

C. Sempronius Blesus avoit appelé en jugement Cn. Fulvius, & l'accusoit devant le peuple d'avoir fait périr, par sa témérité, l'armée qu'il commandoit dans l'Apouille. Il le pressoit par des discours très-violents, & on ne lui donnoit point

Cn. Fulvius accusé devant le peuple.

de relâche. » Il avouoit, que plusieurs généraux, par leur témérité & leur ignorance, s'étoient laissé attirer dans des embuscades, où ils avoient péri avec leurs armées. Mais que Cn. Fulvius étoit le premier qui, par sa mauvaise conduite & son peu d'autorité, eût plongé ses légions dans toutes sortes de vices & de dérèglements, avant de les livrer aux ennemis. Qu'en effet on pouvoit dire avec vérité, qu'elles avoient été défaites avant de voir l'ennemi, & qu'elles avoient été vaincues, non par Annibal, mais par leur général même. Que ceux qui donnoient leurs suffrages dans les assemblées, n'examinassent pas assez les qualités de celui à qui ils confioient le commandement des armées, & le salut de la république. Quelle différence

il y avoit entre Cn. Fulvius & T. Sempronius. Que le dernier ayant été mis à la tête d'une armée d'esclaves, avoit bientôt fait en sorte, par sa bonne conduite & la discipline exacte qu'il leur avoit fait observer, qu'oubliant leur naissance & leur condition, ils étoient devenus la ressource & l'appui des alliés, la terreur & le fléau des ennemis. Que c'étoit par leur valeur & par leurs bras, qu'il avoit retiré des mains d'Annibal, comme de la gueule du loup, les villes de Cumes, de Benevent, & plusieurs autres, pour les rendre au peuple Romain : au-lieu que Cn. Fulvius avoit fait contracter tous les vices des esclaves à des Romains bien nés & bien élevés, & dignes du nom qu'ils porteroient, quand il en avoit pris le commandement. Que c'étoit donc par sa faute qu'ils étoient devenus inquiets & turbulents parmi les alliés, foibles & timides à la vue des ennemis ; & que bien-loin de résister à l'attaque des Carthaginois, ils n'avoient pas même soutenu leurs premiers cris. Qu'après tout, on ne devoit pas s'étonner que les soldats eussent abandonné leur poste dès le premier choc,

puisque leur chef leur en avoit donné  
l'exemple, en prenant la fuite le pre-  
mier. Qu'il étoit plus surprenant que  
quelques-uns eussent été tués en com-  
battant, & que tous n'eussent pas imité  
la frayeur & la déroute de Cn. Fulvius.  
Que C. Flaminius, Paul Emile, L.  
Posthumius, & les deux Scipions P.  
& Cn. avoient mieux aimé perdre  
la vie sur le champ de bataille, que  
d'abandonner leurs armées dans le pé-  
ril où elles étoient engagées. N'étoit-  
ce pas une chose indigne, que les  
soldats de Cannas, pour avoir quitté  
le champ de bataille, eussent été re-  
légués en Sicile, sans espoir d'en for-  
tir avant qu'on eût chassé les Car-  
thaginois de l'Italie ; & qu'on eût  
décerné la même peine contre les  
légions de Fulvius, tandis que la té-  
mérité de Fulvius même demeuroid  
impunie, quoiqu'on ne pût imputer  
qu'à lui la perte de son armée ? Qu'ar-  
riveroit-il delà, sinon que Fulvius  
passeroit le reste de ses jours, com-  
me il avoit fait sa jeunesse, dans les  
lieux de débauche, avec des femmes  
de mauvaise vie ; tandis que les sol-  
dats, à qui on ne pouvoit reprocher  
que d'avoir imité leur général, pres-

qu'exilés de leur patrie, n'avoient les α  
armes à la main, que pour servir à α  
leur ignominie : tant il y avoit de α  
différence entre la liberté des riches α  
& des grands, & celle dont jouif- α  
soient les pauvres & ceux qui étoient α  
nés & vivoient dans l'obscurité α.

L'accusé rejettoit sur les soldats le mal-  
heur qui étoit arrivé α. Que pour lui, α  
voyant qu'ils demandoient fièrement α  
à combattre, il les avoit rangés en α  
bataille, non pas le même jour qu'ils α  
l'en avoient pressé avec tant d'instan- α  
ce, parce qu'il étoit trop avancé, mais α  
dès le lendemain. Qu'il avoit choisi le α  
temps & le lieu le plus favorable : mais α  
qu'ils avoient pris la fuite, étonnés α  
ou du courage ou de la réputation de α  
leurs ennemis. Qu'il avoit lui-même α  
été entraîné malgré lui par la foule des α  
fuyards, comme Varron à Cannes, α  
& tant d'autres en différentes occa- α  
sions. Quel bien auroit-il pu faire à α  
la république, en restant seul sur le α  
champ de bataille, à moins qu'on ne α  
prétendît que sa mort auroit été une α  
consolation & un remède à la perte α  
de tant de soldats ? Que son armée α  
n'avoit pas péri par la disette, ou α  
pour être tombée dans quelque pie- α

» ge , faute d'avoir reconnu l'ennemi.  
 » Qu'il avoit combattu ouvertement , &  
 » n'avoit été vaincu que par la force  
 » des armes , & en bataille rangée. En-  
 » fin , qu'il n'avoit pas eu en son pou-  
 » voir le courage des siens , ni celui des  
 » ennemis. Qu'on étoit brave ou lâche ,  
 » selon les dispositions qu'on avoit re-  
 » çues de la nature ». Il fut accusé à  
 deux différentes reprises , & à chaque  
 fois les conclusions n'alloient qu'à une  
 amende pécuniaire. Mais l'accusateur étant  
 revenu une troisieme fois à la charge ,  
 on fit entendre les témoins : & comme  
 il s'en trouva plusieurs , qui , après avoir  
 accablé Fulvius d'outrages , assurerent  
 avec serment , » que l'épouvante & la  
 » fuite avoient commencé par lui : que  
 » les soldats se voyant abandonnés par  
 » leur chef , n'avoient point fait difficul-  
 » té de le suivre , persuadés qu'il avoit  
 » eu de bonnes raisons pour désespérer  
 » du succès de la bataille » ; le peuple  
 fut transporté d'une si violente colere ,  
 que toute l'assemblée s'écria qu'il falloit  
 conclure contre lui à la mort. Ce qui  
 excita une nouvelle dispute. Car le tri-  
 bun , qui n'avoit insisté par deux fois  
 que sur l'amende , ayant dit qu'il con-  
 cluoit cette troisieme fois à la mort ,

l'accusé implora le secours des autres tribuns, qui répondirent, qu'ils n'empêchoient pas leur collègue d'user de la liberté que ses ancêtres lui avoient laissée, d'employer les loix & les coutumes contre un particulier, tel qu'étoit Fulvius, jusqu'à ce qu'il l'eût fait condamner à l'amende, ou à la mort. Alors Sempronius dit, qu'il accusoit Fulvius d'avoir trahi les intérêts de la république, & demandoit qu'il fût puni comme criminel d'état : sur quoi il pria Caius Calpurnius, préteur de la ville, de lui donner une assemblée du peuple. L'accusé voyant le train que prenoit son affaire, tenta une autre ressource. Son frere Q. Fulvius étoit alors en grande considération, tant par la gloire qu'il avoit déjà acquise, que par celle qu'il étoit sur le point d'y ajouter en se rendant maître de Capoue : il l'engagea à écrire au sénat des lettres très-soumisses, par lesquelles il le supplioit de lui permettre d'assister au jugement de son frere, & de solliciter pour lui. Mais les sénateurs lui ayant répondu qu'il ne pouvoit s'éloigner de Capoue sans porter un grand préjudice aux affaires de la république ; C. Fulvius, qui vit qu'il n'avoit rien à espérer de ce côté-là, n'at-

Cn. Fulvius s'en-  
vile à  
Tarquinie. tendit pas le jour de l'assemblée, & se  
retira volontairement en exil à Tarquinie.

Tout le fort de la guerre étoit alors  
tourné contre Capoue. On ne don-  
noit pas à la ville de fréquents as-  
sauts ; mais elle étoit investie avec tant  
d'exactitude , & on en gardoit toutes les  
avenues avec tant de vigilance , qu'il n'é-  
toit pas possible d'y faire entrer ni se-  
cours ni vivres. Le peuple & la foule  
d'esclaves qu'elle renfermoit étoient pres-  
sés par une famine qui devenoit de  
jour en jour plus insupportable , sans  
qu'on pût donner à Annibal aucune nou-  
velle de l'extrémité où on étoit réduit,  
tant les Romains tenoient les passages  
soigneusement fermés. Il se trouva un  
Numide , qui se fit fort de lui porter les  
lettres dont on le chargeroit. En effet,  
il tint parole. Car ayant passé à travers  
des corps de garde des Romains à la  
faveur de la nuit, il donna aux Cam-  
paniens la confiance de tenter une for-  
tie avec toutes les forces qui leur res-  
toient encore dans la ville. Ils réussis-  
soient assez dans la plupart des combats  
de cavalerie ; au-lieu qu'ils étoient tou-  
jours vaincus quand ils combattoient à  
pied. Mais les avantages que rempor-  
toient les Romains ne leur causoient pas

tant de joie , qu'ils ressentoient de douleur d'être vaincus , de quelque maniere que ce fût , par un ennemi qu'ils tenoient assiégé , & qu'ils étoient à la veille de réduire. Enfin l'adresse suppléa à ce qui leur manquoit du côté de la force , pour égaler les Campaniens dans les combats de cavalerie. On choisit dans toutes les légions les jeunes gens les plus vigoureux & les plus dispos. On leur donna des boucliers plus courts que ceux des cavaliers , & à chacun sept javelots longs de quatre pieds , armés d'un fer égal à celui qu'on voit aux javelines des *vélites* , ou soldats armés à la légère. Les cavaliers prenant en croupe chacun un de ces soldats , les accoutumèrent à se tenir derriere eux , & à sauter légèrement en bas dès qu'on leur en donnoit le signal. Lorsque , par une longue habitude , ils eurent appris à faire ce manège avec beaucoup de facilité & de promptitude , ils s'avancerent dans la plaine qui étoit entre le camp des Romains & les murailles de Capoue , contre la cavalerie des Campaniens , rangée en bataille dans la partie la plus voisine de la ville. Dès qu'ils furent arrivés à la portée du trait , les vélites mirent pied à terre ; & devenus tout d'un coup fantaf-

fins, de cavaliers qu'ils étoient, ils fondirent sur la cavalerie des ennemis, & l'accablèrent d'une grêle de javelots lancés coup sur coup & sans interruption, en sorte qu'ils blessèrent un grand nombre de cavaliers & de chevaux tout à la fois. Cependant ce nouveau genre de combat causa encore plus de frayeur qu'il ne fit de mal. La cavalerie des Romains voyant les ennemis ébranlés, acheva de les mettre en désordre, & les repoussa jusques dans leurs murailles. Depuis ce temps-là, les Romains battirent les Campaniens à cheval comme à pied; & l'on fit un règlement, suivant lequel il y auroit dans la suite des vélites dans toutes les légions. On dit que ce fut un centurion, nommé Q. Navius, qui donna ce conseil, de mêler les fantassins avec les cavaliers, & que le général Romain le récompensa de cette invention, dont il lui laissa tout l'honneur.

Pendant que les affaires de Capoue étoient en cet état, Annibal étoit partagé entre deux différents desseins, qu'il n'étoit pas aisé d'exécuter tout ensemble. Il avoit autant d'envie de s'emparer de la citadelle de Tarente, que de conserver la ville de Capoue. Mais ce qui le détermina en faveur de cette dernière,

c'est qu'il voyoit que les ennemis, aussi-bien que les alliés, avoient les yeux attachés sur cette ville, dont les Romains vouloient punir la révolte, & n'attendoient que le succès de ce siege pour se déclarer en faveur de l'un ou de l'autre parti. Ayant donc laissé dans l'Abruzze une grande partie de ses bagages avec les soldats pesamment armés, il marcha vers la Campanie avec l'élite de sa cavalerie & de son infanterie, ne menant avec lui, pour aller plus vite, que ceux de l'une & de l'autre espèce qui étoient les plus légers & les plus agiles. Et quoiqu'il marchât avec beaucoup de précipitation, il fut cependant suivi de trente-trois éléphants. Il se campa dans un val-lon obscur, derriere le mont Tifate, qui domine la ville de Capoue. Ayant pris dès son arrivée le fort de Calatia, qui fut abandonné de ceux qui y étoient en garnison, il tourna contre les assiégeants, ayant eu soin de faire avertir les Campaniens du temps où il devoit attaquer le camp des Romains, afin que de leur côté ils se tinssent prêts à faire à la même heure une sortie sur eux par toutes les portes de la ville. Cette irruption, à laquelle les Romains ne s'attendoient point, jetta une grande terreur parmi

Annibal retourne dans la Campanie.

Il attaque le camp des Romains

eux. Car tandis qu'Annibal les attaquoit d'un côté, les Campaniens, avec toutes leurs troupes de cavalerie & d'infanterie, & la garnison Carthaginoise, commandée par Hannon & Bostar, fondirent sur eux par un autre. Les Romains, dans une alarme si chaude, pour ne point abandonner une partie de leur camp, tandis qu'ils défendroient l'autre, partagerent leurs troupes de façon, qu'Appius Claudius soutint l'effort des Campaniens, pendant que Fulvius feroit tête à Annibal, & que le propréteur Claude Néron demeureroit posté sur le chemin qui conduit à Sueffule, avec la cavalerie de la sixieme légion; & le lieutenant C. Fulvius Flaccus, du côté du Vulturne, avec celle des alliés. Le combat commença non-seulement avec le fracas & le tumulte ordinaire en cette occasion; mais, outre le bruit des armes & les cris poussés par tant d'hommes & de chevaux à la fois, une multitude infinie de Campaniens, incapables de combattre, femmes, enfants & vieillards, disposée exprès sur les murailles, fit un tel tintamarre avec les pieces de cuivre & d'airain, dont on a coutume de se servir dans les éclipses de lune, qu'ils attirerent même l'atten-

tion des combattants. Appius n'eut pas beaucoup de peine à défendre ses retranchements contre les Campaniens. Annibal, avec les Carthaginois, donna bien plus d'embarras à Fulvius. Car la sixieme légion ayant lâché pied, une cohorte d'Espagnols, avec trois éléphants, s'avança jusques sur les retranchements des Romains; en sorte qu'ayant ouvert & traversé leur corps de bataille, elle se vit sur le point ou de pénétrer jusques dans leur camp, ou de se voir fermer à elle-même le retour vers les siens. Fulvius qui s'étoit apperçu de la retraite de la légion effrayée, & du danger où étoit le camp d'être forcé, exhorta Q. Navius, & les autres centurions les plus braves, à faire main-basse sur la cohorte qui combattoit aux retranchements; qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il falloit, ou la tailler en pieces sur les retranchements mêmes, ou qu'elle pénétrerait jusques dans leur camp avec moins de peine, qu'elle n'en avoit eue à s'ouvrir un chemin au milieu de leurs rangs ferrés; qu'il n'étoit pas difficile de la défaire, ceux qui la composoient étant en petit nombre & séparés des leurs; que si les Romains manquoient de cœur, ce seroit eux qui

paroîtroient rompus & coupés par les ennemis ; mais que s'ils attaquoient par les deux côtés les Espagnols , enfermés au milieu d'eux , ils les extermineroient sans beaucoup d'effort. Navius ayant entendu cet ordre du général , enleva le drapeau de la seconde compagnie des piquiers à celui qui le portoit , menaçant de le jeter au milieu des ennemis , si les soldats ne le suivoient au combat , & n'imitoient l'exemple qu'il alloit leur donner. Navius étoit d'une grande taille : les armes dont il étoit couvert , relevoient encore sa bonne mine , & l'étendard qu'il avoit élevé fort haut , avoit attiré sur lui les regards des citoyens & des ennemis. C'est pourquoi dès qu'il fut arrivé jusqu'aux premiers rangs des Espagnols , on lança contre lui une grêle de javelots , & toute la cohorte tomba presque sur lui seul. Mais ni la multitude des ennemis , ni le grand nombre de traits dont on tâchoit de l'accabler , ne purent arrêter les efforts d'un tel personnage.

Alors Marcus Attilius , lieutenant de la même légion , ordonna à l'enseigne de la première compagnie de ceux qu'on appelle *Princes* , de porter son étendard jusques dans la cohorte des Espagnols.

D'un autre côté, les lieutenants L. Porcius Licinius & T. Popilius, qui avoient été préposés à la garde du camp, & qui combattoient vaillamment sur les retranchements, tuerent les éléphants aux portes mêmes, dans le temps qu'ils s'efforçoient de passer. Mais ces bêtes énormes ayant rempli le fossé de leurs corps, formerent une espece de pont, par où les ennemis passerent dans le camp. Ce fut là qu'il se livra un furieux combat autour de ces animaux abbat-  
tus. A l'autre côté du camp, les Cam-  
paniens avoient déjà été repoussés avec  
la garnison Carthaginoise, & l'on com-  
battoit près de la porte même de Ca-  
poue qui donne sur Vulturne. Et ce  
n'étoit pas la valeur des ennemis qui  
empêchoit les Romains d'entrer dans la  
ville même ; mais la porte étant gar-  
nie de balistes & de scorpions, ces  
machines, qui portent de fort loin, les  
incommodoient beaucoup. Ce qui ache-  
va d'arrêter leur impétuosité, ce fut la  
blessure de leur général Appius Claudius  
qui reçut un coup de javeline dans la  
poitrine, au-dessous de l'épaule gauche,  
dans le temps qu'il combattoit avec beau-  
coup de valeur à la tête des siens, &  
qu'il les animoit de son exemple & de

Les  
Campa-  
niens  
sont re-  
poussés.

sa voix. Il fut cependant tué un grand nombre d'ennemis devant la porte : ceux qui échaperent au courage des Romains se retirèrent en désordre dans la ville. Dès qu'Annibal vit que la cohorte de Espagnols avoit été taillée en pieces & que les Romains défendoient leur camp avec tant de valeur, il abandonna son entreprise, & fit retirer son infanterie, laissant les cavaliers à l'arrière-garde, pour empêcher les ennemis de le poursuivre. Les légions souhaitoient ardemment de poursuivre les ennemis. Mais Flaccus fit sonner la retraite, persuadé qu'il en avoit assez fait ce jour-là pour faire sentir aux Campaniens qu'il ne devoient pas faire beaucoup de fond sur le secours d'Annibal, ce qu'Annibal lui-même fut obligé de reconnoître. Ceux qui ont fait la relation de ce combat assurent qu'Annibal perdit ce jour-là huit mille hommes, & les Campaniens trois mille : & qu'on arracha quinze étendards aux Carthaginois, & dix-huit aux Campaniens. Les autres auteurs n'en donnent pas une si grande idée, & disent qu'il y eut dans cette action plus d'alarme & d'effroi, que de résistance & de carnage. Que les Espagnols & les Numides étant venus fondre tout d'un

Annibal  
se retire.

oup sur le camp des Romains avec les  
 éléphants, ces animaux y causerent beau-  
 coup de tumulte & de fracas, abattant  
 les tentes des soldats, & mettant en fuite  
 les chevaux, qui rompoient leurs licols  
 à la vue de ces bêtes, dont la grandeur  
 incalculable les effrayoit. Qu'à ce désor-  
 dre Annibal ajouta la fraude, ayant  
 posté quelques-uns des siens qui sa-  
 voient la langue latine, pour ordonner  
 aux soldats, comme de la part des con-  
 suls, de sauver leurs personnes, en se  
 retirant dans les montagnes voisines,  
 puisqu'ils avoient perdu leur camp. Mais  
 que les Romains apprirent bientôt aux  
 ennemis, par le carnage qu'ils en firent,  
 qu'ils avoient reconnu leur artifice, &  
 qu'ils se servirent de tisons allumés pour  
 chasser les éléphants hors de leur camp.  
 De quelque manière que ce combat ait  
 commencé & fini, ce fut le dernier qui  
 se livra aux portes de Capoue avant la  
 reddition de la ville. Seppius Lésius étoit  
 cette année le médixtutique, c'est-à-di-  
 re, le premier magistrat de Capoue.  
 C'étoit un homme dont la naissance,  
 aussi-bien que la fortune, étoit des plus  
 obscures & des plus médiocres. Un jour  
 que sa mère faisoit un sacrifice pour dé-  
 tourner quelque mauvais présage qui

Seppius  
 Lésius,  
 premier  
 magistrat  
 de Ca-  
 poue.

avoit menacé son enfance , l'aruspice lui annonça qu'il posséderoit un jour la première dignité de Capoue. Cette femme qui ne voyoit rien dans son fils qui pût lui faire espérer une place si éminente : As-  
 » surément, lui répondit-elle, les affaires  
 » de Capoue seront réduites à un état  
 » bien déplorable, quand la souveraine  
 » autorité tombera entre les mains de  
 » mon fils ». Cette raillerie d'une prédiction que l'événement vérifia contre toute apparence, fut elle-même une prédiction qui eut son effet. Car dans le temps que les Campaniens étoient également pressés par le fer & par la famine, & que ceux que leur naissance pouvoit élever aux honneurs, ne daignoient pas se présenter pour les demander ; Lésius, à force de crier contre les grands, à qui il reprochoit d'abandonner & de trahir la patrie, fut lui-même créé medixtutique, & fut le dernier des Campaniens qui posséda cette charge.

Au-reste, comme Annibal vit qu'il ne pouvoit ni attirer les ennemis au combat, ni s'ouvrir un passage dans Capoue à travers de leur camp, craignant qu'on ne lui coupât les vivres à lui-même, abandonna une entreprise qui lui

réussissoit si mal , & alla camper loin de cette ville. Après avoir long-temps examiné où il porteroit ses pas au sortir de ce lieu , il conçut le dessein hardi d'aller attaquer Rome même , la capitale du pays ennemi. C'étoit ce qu'il avoit toujours eu en vue , & dont on lui reprochoit d'avoir laissé échapper l'occasion après la bataille de Cannes , comme il en convenoit lui-même. Il ne désespéroit pas qu'en profitant du désordre & de la consternation des ennemis , il ne pût s'emparer de quelque partie « de la ville ; & que le danger où les « Romains verroient leur patrie exposée , n'obligeât , ou les deux consuls , « ou au-moins l'un des deux , à laisser « Capoue en repos , pour aller secourir « Rome : & que devenus plus foibles « par le partage de leurs forces , ils ne « donnassent occasion , ou aux Campaniens , ou à lui , d'attaquer l'un ou « l'autre avec avantage ». Tout ce qu'il appréhendoit , c'est que les Campaniens ne se rendissent aussi-tôt qu'il se feroit éloigné. Pour éviter cet inconvénient , il engagea un Numide , de ces gens qui sont capables de tout entreprendre pour de l'argent , à se charger d'une lettre pour les magistrats de Capoue , & à en-

Annibal  
marche  
vers Ro-  
me.

trer secrètement dans cette ville , après s'être fait recevoir dans le camp des Romains sous le nom de déserteur. Les lettres dont il étoit chargé étoient remplies des promesses les plus magnifiques. « Que » par une retraite , qu'il n'avoit faite » que pour les sauver , il alloit , en assiégeant Rome même , arracher les consuls & leurs armées de devant Capoue , & les forcer d'aller défendre leur patrie. Qu'ils ne perdissent point courage. Qu'en patientant encore quelques jours , ils seroient entièrement délivrés de toute crainte & de tout danger ». Ensuite il ordonna qu'on fît remonter les barques qui se trouverent sur le Vulturne , jusqu'au fort qu'il avoit construit auparavant pour la sûreté du lieu. Dès qu'il eut appris qu'il y en avoit un assez grand nombre pour faire passer toute son armée en une nuit , il fit préparer des vivres pour dix jours ; & ayant conduit ses légions sur le bord du fleuve pendant la nuit , il les transporta de l'autre côté avant le jour.

Flaccus qui avoit appris par des déserteurs ce dessein d'Annibal avant l'exécution , en écrivit au sénat des lettres , qui firent différentes impressions sur les esprits , selon le caractère d'un chacun.

Le Préteur P. Cornélius Afina, plus alarmé qu'aucun autre, assembla le sénat à la hâte ; & son avis étoit, qu'en levant le siège de Capoue, & renonçant à toute autre entreprise, on fît revenir tous les généraux & toutes les armées pour défendre Rome. Fabius, au-contraire, trouvoit que rien n'étoit plus pernicieux, & plus honteux en même temps, que de trembler ainsi aux moindres mouvements qu'Annibal s'aviferoit de faire. Pouvoit-on s'imaginer, que n'ayant osé marcher vers Rome après une victoire comme celle de Cannes, il eût sérieusement conçu l'espérance de s'en rendre maître, après avoir été repoussé de devant Capoue ? Qu'il avoit fait cette démarche, non pour assiéger Rome, mais pour délivrer Capoue. Que Jupiter, & les autres Dieux, témoins & vengeurs des traités violés par Annibal, défendroient Rome avec les troupes qui étoient dans la ville. P. Valérius Flaccus prit un juste milieu entre ces deux sentiments opposés : son avis fut, que sans abandonner Capoue, ni négliger le salut de Rome, on fît savoir aux consuls ce qu'il y avoit de troupes dans la ville ou aux environs. Qu'ils savoient eux-mêmes, mieux que personne, combien Annibal avoit de for-

Diffé-  
rents a-  
vis des  
sénéa-  
teurs, au  
sujet de  
l'arrivée  
d'Anni-  
bal.

ces avec lui , & combien il en falloit pour continuer le siege de Capoue. Que s'ils jugeoient que l'un des chefs , avec l'une des armées , pût être détaché pour venir à Rome , de façon que l'autre chef , avec l'autre armée , pût rester autour de Capoue sans risque , ils convinssent entr'eux qui , de Flaccus ou de Claudius , resteroit à Capoue , tandis que l'autre viendrait défendre sa patrie. Ce sentiment l'emporta sur les deux autres : & lorsque l'arrêt du sénat , qui fut fait en conséquence , eut été porté à Capoue , Fulvius , qui se chargea de venir à Rome , parce que son collègue étoit encore malade de sa blessure , tira des trois armées quinze mille fantassins , & mille cavaliers à son choix , avec lesquels il passa le Vulturne. Delà , ayant été informé qu'Annibal devoit prendre le chemin de la voie Latine , il prit lui-même celui de la voie Appia , & envoya devant un détachement pour ordonner aux villes municipales qui sont sur cette route , comme Sétia , Cora & Lannium , de tenir des vivres tout prêts chez elles , & d'en faire voiturer des campagnes voisines sur les chemins par où l'armée devoit passer ; & enfin , d'avoir des troupes suffisantes pour se défendre contre les attaques de l'ennemi.

Annibal

Annibal campa près du Vulturne le jour même qu'il passa ce fleuve. Le lendemain, en passant près de Cales, il se rendit dans le territoire de Sidicinium, où il s'arrêta un jour entier à ravager le pays ; après quoi il continua son chemin par la voie Latine, en traversant les terres de Sueffule, d'Allifane & de Casin. Il resta deux jours au-dessous de Casin, & pilla tout le pays d'alentour. Delà, passant à côté d'Interamne & d'Aquin, il arriva dans le pays de Frégelles, près du fleuve Liris, dont les habitants de Frégelles avoient rompu le pont pour l'arrêter. Fulvius, de son côté, fut aussi obligé de rester sur les bords du Vulturne ; parce qu'Annibal ayant brûlé les barques dont il avoit compté se servir pour le passer, il eut beaucoup de peine, à cause de la rareté du bois, à rassembler un assez grand nombre de radeaux pour transporter son armée de l'autre côté. Lorsqu'il en fut enfin venu à bout, il continua sa route sans aucun embarras, trouvant sur son passage une grande abondance de vivres, que les habitants, non-seulement des villes, mais encore de la campagne, avoient soin d'y faire transporter avec beaucoup de zèle : &

les foldats s'exhortoient les uns les autres à hâter leur marche, & à se souvenir qu'ils alloient défendre la patrie.

Grande  
conster-  
nation à  
Rome.

Un courier envoyé de Frégelles en grande hâte, causa à Rome une grande consternation ; aussi-bien que les gens de la campagne, qui s'y rendoient de toutes parts, & qui ajoutoient à ce qu'ils avoient appris de vrai, des circonstances fausses, telles que leur imagination effrayée les leur suggéroit. Ainsi on n'entendoit de toutes parts que des cris & des gémissements : & les femmes ne se contentoient pas de soupirer dans le secret de leurs maisons ; mais les plus considérables d'entr'elles couroient en foule dans les temples ; & là, prosternées devant les autels, les cheveux épars, & tendant les mains vers le ciel, elles supplioient les Dieux de sauver Rome des mains des ennemis, & de conserver la vie & l'honneur aux Dames Romaines & à leurs enfants. Les sénateurs ne manquèrent pas de se rendre dans la place publique, pour concourir avec les magistrats au salut commun, & les aider de leurs conseils. Les uns reçoivent les ordres qu'on leur donne, & courent pour les exécuter ; les autres s'offrent d'eux-mêmes, en cas

qu'on ait besoin de leur ministère. On place des troupes dans la citadelle, dans le capitolé, sur les murailles, autour de la ville, sur le mont Albain, & même dans la forteresse d'Esale. Cependant on apprend que le proconsul Q. Fulvius est parti de Capoue avec une armée; & afin qu'en entrant dans la ville il ne perde point son autorité, le sénat ordonne par un décret, qu'il aura à Rome la même puissance que les consuls. Annibal ayant ravagé d'une manière affreuse tout le pays de Frégelles, pour punir les habitants de ce qu'ils avoient rompu les ponts de Liris, vint dans le territoire de Lavicum, après avoir traversé ceux de Frusine, de Ferente & d'Anagnia. Delà il vint à Tusculé par le mont Algidé. Et les habitants ayant refusé de lui ouvrir leurs portes, il passa au-dessous de cette ville, & prenant sur la droite, il descendit à Gabies. Etant venu ensuite à Pupinie, il campa à huit milles de Rome. Plus l'ennemi approchoit, plus le carnage des fuyards étoit grand; Annibal ayant envoyé devant des Numides, qui tuoient ou faisoient prisonniers tous ceux qu'ils rencontroient, sans distinction d'âge, de sexe, ou de condition.

Dans ce tumulte, Fulvius Flaccus Flaccus

vient de fendre Rome. étant entré dans Rome avec son armée par la porte Capene, s'avança par le milieu de la ville; & ayant traversé le quartier des Carenés & celui des Esquilines, il alla camper entre les portes Esquilines & Collines, où les édiles plébéiens eurent ordre de faire porter des vivres. Les consuls & les sénateurs se rendirent aussi-tôt dans le camp, & y délibérèrent sur ce qu'il étoit à propos de faire pour le salut de la république. Et premièrement on ordonna que les troupes resteroient campées entre ces deux portes: que C. Calpurnius, préteur de la ville, commanderoit dans la citadelle & le capitolé: que le sénat resteroit assemblé en grand nombre dans la place publique, afin d'être à portée de donner conseil dans les cas qu'on ne pouvoit prévoir.

Annibal campe à trois milles de Rome, & en contem- ple de près la forme & la situation. Cependant Annibal vint camper jusques sur les bords du Teveron, à trois milles de Rome. Delà, il s'avança lui-même, à la tête de deux mille chevaux, jusques au temple d'Hercule, près de la porte Colline, d'où, en faisant faire divers mouvements à son cheval, il contempla à son aise les murailles & la situation de la ville. Flaccus indigné de cette audacieuse curiosité, qu'il regardoit comme une insulte, fit sortir contre lui

une troupe de cavalerie , à qui il ordonna de le repousser jusques dans son camp. Lorsqu'elle en fut venue aux mains avec les gens d'Annibal , les consuls ordonnerent aux transfuges Numides qui étoient alors sur le mont Aventin , au nombre d'environ douze cents , de passer à travers de la ville , pour aller aux Esquilies , les jugeant plus propres que d'autres à combattre au milieu des vallons , des jardinages , des tombeaux , & des chemins creux dont ce canton est rempli de toutes parts. Alors quelques citoyens les ayant apperçus dans le temps qu'ils descendoient à cheval du capitolé & de la citadelle , s'écrierent , que les ennemis étoient maîtres du mont Aventin. Cette fausse alarme jetta tant de frayeur & de consternation dans la ville , que toute la multitude l'auroit abandonnée dans le moment , si elle n'eût été retenue par la crainte des Carthaginois qui étoient campés aux portes. Chacun se réfugioit dans sa maison , & du haut du toit jettoit des pierres & tout ce qu'il trouvoit sous sa main , sur ceux de son parti qui passoient dans les rues , & qu'il prenoit pour des ennemis : & il n'étoit pas aisé de démêler cette erreur , à cause d'une foule confuse de paysans & de

troupeaux, que la crainte avoit obligé de se sauver dans la ville. Le combat de cavalerie qui se donna aux portes de Rome, eut un succès heureux qui obligea les Carthaginois de se retirer dans leur camp. Et parce qu'il étoit nécessaire d'appaiser les désordres & les émo-tions qui s'excitoient en différents quar-tiers de la ville, souvent sans raison, on ordonna que jusqu'à la retraite des enne-mis, tous ceux qui avoient été dicta-teurs, consuls, ou censeurs, useroient de la même autorité dont ils avoient joui dans le temps qu'ils étoient en char-ge. En effet, tout le reste du jour & la nuit suivante, ils furent employés à cal-mer divers mouvements qui s'élevoient à chaque instant, & qui n'avoient point d'autre fondement que la peur.

Les deux ar-mées rangées en ba-taille, & sépa-rées par une tem-pête mi-raculeu-se. Le lendemain Annibal ayant passé le Teveron, rangea toutes ses troupes en bataille : Flaccus & les consuls en firent autant ; en sorte que les deux armées étoient sur le point de se livrer une ba-taille & de se disputer une victoire dont Rome auroit été le prix. Mais lorsqu'ils étoient près d'en venir aux mains, il s'éleva tout d'un coup un orage mêlé de pluie & de grêle, avec tant de violence, que les soldats des deux partis n'ayant

pas la force de tenir leurs armes , rentrèrent chacun dans leur camp , sans que la crainte de l'ennemi eût aucune part à cette retraite. Le lendemain , s'étant tout de nouveau rangés en bataille au même endroit , une tempête égale à la première , les sépara une seconde fois. Et ce qu'il y eut de plus merveilleux , c'est qu'ils n'étoient pas plutôt rentrés dans leur camp , que le calme & le beau temps revenoient comme auparavant. Les Carthaginois regarderent cet événement comme une marque évidente de la volonté des Dieux , à qui on dit qu'Annibal reprocha qu'ils lui ôtoient tantôt la pensée , tantôt le pouvoir de prendre Rome. Ce qui contribua encore à diminuer ses espérances , c'est que dans le temps qu'il étoit campé aux portes de Rome avec son armée , il apprit qu'on avoit fait sortir de cette ville un corps de troupes , enseignes déployées , pour aller recruter les armées d'Espagne. A ce fait , qui étoit assez important pour lui faire faire de tristes réflexions , s'en joignit un autre , qui , dans le fond , n'avoit pas beaucoup de réalité , mais qui ne laissa pas de faire impression sur son esprit : il fut d'un prisonnier que le champ où il étoit campé avoit été vendu à

Rome dans le même temps, sans que l'acheteur eût profité de la circonstance, pour l'avoir à meilleur marché. A cette fanfaronnade, par laquelle il se croyoit insulté, il en opposa une autre : car il fit aussi-tôt venir un crieur, à qui il ordonna de publier, que les boutiques d'orfèvres qui étoient autour de la place publique de Rome, alloient être vendues à l'encan. Mais, tout bien considéré, il prit le parti de se retirer, & alla camper près le fleuve de Tutia, à six milles de Rome. Delà il marcha vers le bois de Féronie, où il y avoit un temple, le plus célèbre en ce temps-là de toute l'Italie, par ses grandes richesses. Les Capenates, voisins de ce lieu, à force d'y offrir les prémices de leurs fruits, & autres présents, selon leurs moyens, y avoient, par succession de temps, accumulé beaucoup d'or & d'argent. Mais les Carthaginois, en passant par-là, le dépouillèrent de tous ses dons : & après la retraite d'Annibal, on trouvoit sur la route des monceaux de bronze & de cuivre, que les plus superstitieux des soldats avoient jettés par terre, craignant de se souiller d'un sacrilege, s'ils les emportoient. Le pillage de ce temple n'est point douteux parmi les histo-

riens. Toute la différence qu'il y a, c'est que Célius dit qu'Annibal allant à Rome, se détourna d'Eretum pour aller à ce temple, & commença sa route par Réate, Cutilies & Amiterne, faisant entendre que de la Campanie il passa dans le Samnium, delà dans le pays des Péli-gniens ; puis laissant Sulmone à côté, dans les terres des Marruciniens ; delà par le territoire d'Albe, chez les Marſes, & enfin à Amiterne & Forules. L'erreur ne conſiſte pas en ce que les traces d'une ſi grande armée aient pu être confondues en ſi peu de temps ; car on ne doute pas qu'il n'ait ſuivi ce chemin : la ſeule difficulté eſt de ſavoir, ſi ce fut en venant de Rome, ou en s'en retournant, qu'il fit cette route.

Au-reſte Annibal ne fit pas paroître autant de conſtance & d'opiniâtreté à défendre Capoue, que les Romains à l'assiéger. Car il passa de la Lucanie dans le pays des Brutiens, & delà jusqu'au détroit & à Rhege, avec une telle diligence, que peu s'en fallut qu'il ne surprît les habitants qui ne s'attendoient à rien moins. Pour les Campaniens, quoique l'absence de Flaccus n'eût rien rabattu de la vigueur avec laquelle on les preſſoit, ils s'apperçurent cependant

du retour de ce général, & furent fort étonnés qu'Annibal ne fût pas revenu en même temps que lui. Mais ils apprirent bientôt par le moyen de quelques entretiens entre les assiégeants & eux, qu'il les avoit abandonnés, & que les Carthaginois désespéroient absolument de secourir leur ville. Dans ces conjonctures, le proconsul, en conséquence d'un arrêt du sénat, fit publier un édit dont la nouvelle fut portée dans la ville, par lequel il déclaroit, que tout Campanien qui passeroit dans le parti des Romains avant un jour marqué, auroit la vie & les biens saufs. Et si cette précaution n'attira aucun des assiégés, ce ne fut pas l'attachement qu'ils avoient pour Annibal qui les retint, mais la crainte d'être punis par les Romains. Ils connoissoient toute la noirceur de leur perfidie, & n'espéroient pas qu'on pût se résoudre à leur pardonner. Mais si aucun particulier ne se déclaroit pour les Romains, d'un autre côté, le conseil public ne prenoit aucune mesure pour le salut de l'état. Les nobles avoient abandonné la république, & ne paroissoient plus dans le sénat. Ils avoient à leur tête un premier magistrat, qui, bien loin de se relever lui-même par la pos-

session d'une place si éminente, avoit,  
 par la bassesse de sa naissance, & encore  
 plus par l'indignité de son caractère &  
 de ses mœurs, fait perdre à sa charge  
 toute sa force & toute son autorité. Ainsi  
 on ne voyoit plus aucun des grands,  
 ni dans le barreau, ni dans la place publi-  
 que. Renfermés dans l'intérieur de leurs  
 palais, ils attendoient de jour à autre  
 la ruine de leur patrie & la leur. Tout  
 le commandement résidoit dans la per-  
 sonne de Bostar & celle d'Hannon, com-  
 mandants de la garnison Carthaginoise.  
 Eux seuls avoient encore quelque at-  
 tention au bien public, & conservoient  
 quelque espérance. Ainsi ils écrivirent à  
 Annibal des lettres, non-seulement li-  
 bres, mais encore dures & insultantes.  
 Ils lui reprochoient, d'avoir livré aux  
 ennemis non-seulement les Campa-  
 niens, mais encore la garnison Car-  
 thaginoise, & eux-mêmes qui la com-  
 mandoient, pour être exposés à tous  
 les outrages & à tous les supplices  
 qu'il plairoit au vainqueur de leur faire  
 souffrir. Qu'il s'étoit retiré dans l'A-  
 bruzze, comme pour se cacher, &  
 n'avoir pas l'affront de voir prendre  
 Capoue sous ses yeux. Quelle diffé-  
 rence entre lui & les Romains, que

Lettres  
 écrites à  
 Annibal  
 avec  
 beau-  
 coup de  
 liberté.

» le siege même de Rome n'avoit pu  
 » obliger d'abandonner celui de Capoue,  
 » tant il étoit vrai qu'ils étoient plus  
 » constants dans leur haine, que lui dans  
 » son amitié. Que s'il revenoit à Ca-  
 » poue, & qu'il tournât tout le fort de la  
 » guerre de ce côté-là, eux & les Cam-  
 » paniens se trouveroient prêts à faire sur  
 » les assiégeants une vigoureuse sortie.  
 » Qu'il se souvînt qu'il ne leur avoit pas  
 » fait passer les Alpes pour faire la guer-  
 » re contre ceux de Rhege & de Ta-  
 » rente. Que l'honneur les devoit con-  
 » duire dans tous les lieux où ils pou-  
 » voient rencontrer les armées des Ro-  
 » mains, puisque c'étoit pour les com-  
 » battre qu'il les avoit amenés dans l'I-  
 » talie. Que c'étoit en suivant cette mé-  
 » thode, en tentant la fortune, en cher-  
 » chant l'ennemi, & en l'obligeant d'en  
 » venir aux mains, qu'ils avoient ga-  
 » gné les batailles de Trasimene & de  
 » Cannes ». Ces lettres furent confiées  
 à des Numides, qui s'étoient déjà of-  
 ferts de les porter à Annibal, moyen-  
 nant une certaine récompense. Ces Nu-  
 mides étant passés dans le camp de Flac-  
 cus sous le prétexte d'une désertion qui  
 paroissoit très-naturelle, dans un temps  
 où les assiégés étoient pressés de la faim

plus que jamais , avoient deſſein de prendre leur temps pour ſ'enſuir vers Annibal. Mais une femme de Capoue , qui avoit commerce avec l'un de ces transfuges , vint tout d'un coup dans le camp des Romains , & déclara au général qu'il y avoit parmi ſes troupes des transfuges Numides , qui s'étoient chargés de rendre des lettres à Annibal de la part des aſſiégés ; ajoutant qu'elle étoit prête à convaincre l'un d'entr'eux de cette fraude. Ce déſerteur ayant été préſenté au proconſul , nia d'abord avec aſſez d'aſſurance qu'il connût cette femme ; mais enſuite , preſſé par la force de la vérité , il ne vit pas plutôt l'appareil des ſupplices , qu'il avoua le fait , & remit les lettres. Il ajouta qu'il y avoit encore d'autres Numides qui rodoient dans le camp des Romains comme déſerteurs. On en prit plus de ſoixante-dix , qui furent battus de verges avec les nouveaux transfuges ; & après qu'on leur eut à tous coupé les mains , on les remena dans la ville. Un ſpectacle ſi triſte acheva d'abattre le courage des Campaniens.

Tout le peuple ſ'aſſembla en grand nombre autour de la ſalle d'audience , & par ſes cris força Léſius de convoquer les ſénateurs. Les plus audacieux

Conf-  
terna-  
tion des  
Campa-  
niens.

menaçoient ouvertement les premiers de  
 la ville , s'ils ne venoient pas d'eux-mê-  
 mes au sénat , d'aller les arracher de leurs  
 maisons , & de les y traîner par force.  
 La crainte de cette violence les obligea  
 de se rendre en foule auprès de Lésius.  
 Là , comme tous les autres étoient  
 d'avis qu'on envoyât des ambassadeurs  
 aux généraux ennemis , Vibius Virius ,  
 par le conseil de qui on avoit pris le  
 parti d'Annibal contre les Romains , étant  
 prié de dire son sentiment , soutint , que  
 » ceux qui parloient de demander la paix  
 » & de se rendre , ne songeoient guere  
 » à ce qu'ils auroient fait eux-mêmes ,  
 » s'ils avoient eu les Romains en leur  
 » pouvoir , ni aux traitements qu'ils de-  
 » voient attendre d'un ennemi justement  
 » irrité. Croyez-vous qu'il en sera de la  
 » reddition d'aujourd'hui , comme de  
 » celle par laquelle autrefois , pour ob-  
 » tenir du secours contre les Samnites ,  
 » nous nous mêmes , nous & tout ce  
 » que nous possédions , sous la protec-  
 » tion , aussi-bien que sous la puissance  
 » des Romains ? Avez-vous oublié l'ex-  
 » trémité à laquelle ils étoient réduits ,  
 » lorsque nous nous sommes déclarés  
 » contre eux pour les Carthaginois ?  
 » Comme nous avons signalé notre ré-

Discours  
 de Vibius  
 Virius  
 aux Cam-  
 paniens.

volte par les outrages & les supplices «  
que nous avons fait souffrir à leur gar- «  
nison, à qui, selon les regles d'une «  
bonne guerre, nous devons laisser la «  
liberté de se retirer, plutôt que de la «  
faire périr avec tant d'ignominie & «  
d'inhumanité ? Combien de fois, & «  
avec quelle animosité nous avons fait «  
des sorties sur eux ? Combien de fois «  
nous avons attaqué leur camp ? Com- «  
me nous avons appelé Annibal pour «  
nous aider à les opprimer ; & ce qui «  
est tout récent, comme nous avons «  
forcé ce général d'aller les assiéger «  
jusques dans Rome ? Voilà ce que «  
vous avez fait contre eux : voyez «  
maintenant ce qu'ils ont fait contre «  
vous, & jugez par l'un & par l'autre , «  
ce que vous devez espérer d'eux. Dans «  
le temps qu'ils avoient sur les bras un «  
ennemi étranger & barbare, & un «  
ennemi tel qu'Annibal, c'est tout di- «  
re : dans le temps qu'une guerre cruelle «  
étoit allumée dans toutes les parties «  
de l'Italie, ils ont tout quitté, ils ont «  
renoncé à toute autre entreprise, ils «  
ont oublié Annibal lui-même, pour «  
envoyer les deux consuls & les deux «  
armées consulaires mettre le siege de- «  
vant Capoue. Il y a près de deux «

» ans qu'ils nous tiennent enfermés, &  
» que nous ferrant de près, ils nous font  
» souffrir une cruelle famine, souffrant  
» eux-mêmes, avec une patience éton-  
» nante, tous les maux, & s'exposant à  
» tous les travaux & à tous les périls  
» qu'entraîne nécessairement une longue  
» guerre. Vous savez combien de fois  
» ils ont été taillés en pieces, en dé-  
» fendant leurs fossés & leurs retranche-  
» ments, & comme ils se sont enfin vus  
» à la veille d'être forcés dans leur camp.  
» Passons tout ceci. Il est naturel, il est  
» ordinaire dans le siege des villes, de  
» souffrir de rudes travaux, & de s'ex-  
» poser à de grands périls. Ce qui suit  
» est la preuve indubitable de la colere  
» la plus envenimée & de la haine la  
» plus implacable. Annibal, avec des  
» troupes nombreuses de cavalerie &  
» d'infanterie, est venu assiéger leur  
» camp, & l'a pris en partie. Un dan-  
» ger si évident ne les a pas obligés de  
» lever le siege. Il a passé le Vulturne,  
» & a mis tout à feu & à sang dans le  
» pays de Catene. Ils n'ont point été  
» touchés de ce désastre de leurs plus  
» fideles alliés. Il a marché, enseignes  
» déployées, contre Rome même. Ils  
» ont méprisé cet orage prêt à fondre

sur leur patrie. Il a passé le Teveron , «  
& s'est campé à trois milles de Ro- «  
me : & enfin , il s'est avancé jusqu'aux «  
portes & aux murailles de cette ville , «  
les menaçant de la leur ôter , s'ils ne «  
laissoient Capoue en repos. Ils ne s'en «  
sont pas mis en peine. Les bêtes les «  
plus féroces lâchent la proie à la- «  
quelle elles sont le plus acharnées , «  
pour aller secourir leurs petits , si on «  
fait mine d'aller vers leurs tanieres ; «  
mais pour les Romains , ni leur pa- «  
trie assiégée , ni les cris de leurs fem- «  
mes & de leurs enfants , qui venoient «  
presque jusqu'à nous , ni leurs autels , «  
ni leurs foyers , ni les cendres de leurs «  
ancêtres , arrachées de leurs tombeaux «  
& jettées aux vents , n'ont été capa- «  
bles de les retirer du siege de Ca- «  
poue : tant ils sont enflammés du «  
desir de se venger ; tant ils sont al- «  
térés de notre sang. Et ce n'est pas «  
sans raison : nous n'en eussions pas «  
moins fait , si la fortune nous eût «  
été favorable. Mais puisque les Dieux «  
immortels en ont disposé autrement , «  
comme je n'ai aucune raison , ni au- «  
cune espérance de conserver la vie , «  
au-moins pendant que je suis encore «  
libre , & que je puis disposer de mon «

20 fort, j'éviterai les affronts & les tour-  
 20 ments que l'ennemi me prépare, par  
 20 une mort également douce & hon-  
 20 nête. Je ne verrai point Appius Clau-  
 20 dius & Q. Flaccus fiers & insolents  
 20 de leur victoire : je ne ferai point  
 20 conduit par les rues de Rome, atta-  
 20 ché au char du vainqueur, pour ser-  
 20 vir de spectacle à une populace in-  
 20 solente, & être ensuite ou traîné dans  
 20 un cachot obscur, ou attaché à un  
 20 infâme poteau ; & là, après avoir  
 20 eu le dos déchiré à coups de verges,  
 20 présenter ma tête à la hache Romaine.  
 20 Mes yeux ne seront pas les témoins  
 20 de la destruction & de l'embrasement  
 20 de ma patrie, ni du déshonneur des  
 20 dames, des filles & des jeunes en-  
 20 fants de Capoue, contraints d'assouvir  
 20 la brutalité des victorieux. Ils ont dé-  
 20 truit jusqu'aux fondements Albe, à  
 20 qui ils devoient la naissance, pour ne  
 20 laisser aucune trace, & pour abolir  
 20 jusqu'à la mémoire de leur origine ;  
 20 afin que vous n'espériez pas qu'ils épar-  
 20 gneront Capoue, contre laquelle ils  
 20 sont plus irrités que contre Carthage  
 20 même. C'est pourquoi ceux d'entre  
 20 vous qui ont assez de résolution pour  
 20 braver la destinée, avant de voir & de

souffrir tant d'indignités, trouveront α  
chez moi un repas tout préparé. Lors- α  
qu'ils se feront remplis de vin & de α  
viandes, on leur présentera à la ronde α  
la même coupe que j'aurai vidée le α  
premier. Ce breuvage délivrera nos α  
corps & nos esprits des supplices & α  
des outrages que le vainqueur nous α  
prépare, & épargnera à nos yeux & α  
à nos oreilles les objets affreux & les α  
reproches sanglants auxquels ils se- α  
roient exposés. J'aurai soin qu'il se α  
trouve des gens tout prêts à jeter α  
nos corps dans un grand bûcher allu- α  
mé pour cet effet dans la cour de ma α  
maison. C'est-là le seul chemin qui α  
nous reste pour aller à la mort avec α  
liberté & avec honneur. Nos enne- α  
mis eux-mêmes admireront notre α  
courage, & Annibal se reprochera α  
d'avoir abandonné lâchement de bra- α  
ves & de fideles alliés α.

Tous les sénateurs en général approu-  
voient le conseil de Vibius. Mais il s'en  
trouva peu qui eussent assez de fermeté  
pour le suivre. La plupart rappelant dans  
leur mémoire les différents exemples de  
clémence dont le peuple Romain avoit  
usé envers tant de nations vaincues, &  
ne désespérant pas encore de le fléchir

Ambas-  
sadeurs  
de Ca-  
poue en-  
voyés  
aux gé-  
néraux  
Romains

eux-mêmes, furent d'avis qu'on envoyât des ambassadeurs aux proconsuls pour leur livrer la ville, & les firent partir en effet. Il y en eut environ vingt-sept qui suivirent Vibius dans sa maison, & se mirent à table avec lui. Lorsqu'à force de manger & de boire, ils eurent étouffé en eux, autant qu'il étoit possible, le sentiment de leur malheureuse destinée, ils avalèrent tous le poison qu'on leur avoit préparé. Aussi-tôt ils sortirent de table ; & après s'être embrassés pour la dernière fois, en versant des larmes sur leur malheureux sort & celui de leur patrie, ils se partagerent de façon, que les uns demeurèrent avec Vibius, pour être brûlés avec lui sur le même bûcher ; les autres se retirèrent chez eux, pour y expirer à la vue & dans les bras de leurs femmes & de leurs enfants. Les viandes & le vin dont ils étoient remplis, rendirent le poison moins efficace & moins propre à leur procurer une prompte mort ; en sorte que la plupart étant restés en vie toute la nuit, & une partie du jour suivant, ils expirèrent cependant tous avant qu'on ouvrît les portes de la ville aux ennemis. Le lendemain, la porte de Jupiter, qui se trouvoit justement vis-à-vis du camp des Ro-

Vibius  
s'empoisonne  
avec 27  
siéna-  
teurs.

nains, fut ouverte par ordre du procon-<sup>Les Ro-</sup>  
sul : & aussi-tôt on fit entrer par-là dans <sup>main</sup>  
la ville une légion & deux escadrons, <sup>entrent</sup>  
sous la conduite du lieutenant C. Flac-<sup>dans Ca-</sup>  
cus. Cet officier commença par se faire <sup>poue.</sup>  
apporter tout ce qu'il y avoit dans la  
ville d'armes, tant offensives que dé-  
fensives, & ayant mis des gardes à toutes  
les portes, pour empêcher que qui que  
ce fût en pût sortir, il se rendit maî-  
tre de la garnison Carthaginoise, & or-  
donna aux sénateurs de Capoue d'aller  
trouver les généraux Romains dans leur  
camp. Ils n'y furent pas plutôt arrivés,  
qu'ils furent chargés de chaînes, & eu-  
rent ordre de faire porter aux trésoriers  
de l'armée tout ce qu'ils avoient d'or  
& d'argent : ce qui montoit à soixan-  
te-dix livres d'or, & à trois mille deux  
cents livres d'argent \*. On envoya vingt-  
cinq de ces sénateurs à Cales, & vingt-  
huit à Théane, pour y être gardés à  
vue. C'étoient ceux qui avoient le plus  
contribué à faire soulever les Campa-  
niens.

Les deux généraux Fulvius & Clau-  
de étoient d'avis différens sur la puni-  
tion qu'on devoit faire subir au sénat

\* Quelques auteurs augmentent cette somme jus-  
qu'à l'excès.

de Capoue. Le dernier étoit assez porté à leur pardonner, mais l'autre étoit impitoyable. C'est pourquoi Appius voulut qu'on renvoyât au sénat de Rome la décision de cette affaire : il ajoutoit d'ailleurs, qu'il étoit à propos qu'on laissât aux sénateurs le temps & la liberté d'examiner si les Campaniens n'avoient point fait entrer dans leur révolte quelques villes municipales, ou des alliés du nom Latin, & s'ils n'en avoient point reçu quelque secours. Fulvius au contraire soutenoit, qu'il étoit dangereux de jeter le trouble & l'alarme parmi des alliés fideles, en formant contre eux des soupçons qui n'avoient point de fondement, & en les soumettant à la déposition de gens qui n'avoient jamais fait paroître de sincérité ni de bonne foi dans leurs discours ni dans leurs actions. Qu'ainsi il vouloit éteindre & étouffer absolument toutes ces informations. Ils se séparèrent après cet entretien, Appius ne doutant en aucune façon que son collègue, malgré sa dureté & ses menaces, n'attendît les ordres du sénat sur une affaire de cette importance. Mais Fulvius qui craignoit que ces ordres-là même ne fussent un obstacle au dessein qu'il méditoit, congédia l'as-

semblée, & ordonna aux tribuns des soldats, & aux commandants des alliés, de tenir prêts deux mille cavaliers choisis, & de se disposer à marcher à leur tête à la troisième veille de la nuit. Ce fut avec cette escorte qu'il partit de nuit pour se rendre à Théane, où il arriva de grand matin. Il alla tout droit à la place publique, où l'arrivée de cette cavalerie avoit d'abord attiré une grande foule des habitants. Il fit venir le premier magistrat de cette ville, & lui ordonna de lui faire amener les sénateurs Campaniens qu'il avoit sous sa garde.

Dès qu'ils furent arrivés, ils eurent tous la tête tranchée, après avoir préalablement été battus de verges. Après cette expédition, il courut à Cales, sans perdre de temps. Etant entré dans la ville, il monta sur son tribunal; & dans le temps qu'on attachoit au poteau les sénateurs de Capoue qu'on lui venoit de représenter, un courier arrivé de Rome en grande hâte lui remit les lettres du préteur Calpurnius avec un arrêt du sénat. Personne ne douta que ce ne fût un ordre au proconsul de renvoyer l'affaire au sénat. Le bruit s'en répandoit déjà autour du tribunal, & dans toute l'assemblée, lorsque Fulvius, qui eut la

Supplice  
des sénateurs  
Campaniens.

même pensée , prit les lettres & l'arrêt & ayant remis le paquet dans sa robe , sans l'ouvrir , il commanda au héraut & au liéteur de faire leur devoir. Ainsi les sénateurs qu'on gardoit à Cales furent traités comme ceux de Théane. Alors il lut les lettres du préteur & l'arrêt du sénat , mais trop tard pour empêcher une exécution qu'il avoit exprès précipitée , afin de prévenir les ordres qu'il pouvoit recevoir au contraire. Fulvius étoit près de descendre de son tribunal , lorsque Taurea Jubellius ayant traversé la ville & percé la foule , l'appella à haute voix par son nom. Alors s'étant rasés , étonné d'une apostrophe si brusque & si inopinée , il attendoit ce que ce pouvoit être , quand Taurea reprenant la parole :

Mort  
de Jubel-  
lius.

» Ordonne , dit-il , qu'on me fasse aussi  
» mourir , afin que tu puisses te van-  
» ter d'avoir ôté la vie à un homme plus  
» brave que toi. Flaccus répondit : Qu'il  
» falloit qu'il eût perdu l'esprit pour  
» parler ainsi. Que l'arrêt du sénat lui  
» défendoit d'user contre lui d'aucune  
» violence , quand il le voudroit. Puis-  
» qu'après avoir vu la prise de Capoue ,  
» ma patrie , reprit Jubellius , après avoir  
» perdu tous mes amis & mes proches ,  
» avoir tué de ma main ma femme &

» mes

enfants , pour les soustraire aux ou-  
trages dont ils étoient menacés , je  
ne puis obtenir par grace la mort qu'on  
a donnée à mes concitoyens , c'est à  
mon courage de me délivrer d'une  
vie qui m'est insupportable ». Après ces  
paroles , il tira un poignard qu'il te-  
noit caché sous sa robe ; & s'en étant  
percé le sein , il alla tomber mourant  
aux pieds du proconsul Romain.

Comme Claudius n'eut point de part  
au supplice des Campaniens , ni à plu-  
sieurs autres choses qui se passèrent en  
même temps , quelques-uns ont écrit  
qu'il étoit mort avant la reddition de  
Capoue. Ils nient aussi que ce Taurea  
Jubellius , dont je viens de rapporter l'a-  
venture , soit venu de son propre mou-  
vement à Cales , ou se soit donné la  
mort lui-même : mais ils assurent que  
dans le temps qu'on l'attachoit au po-  
teau avec les autres , le bruit qui se fai-  
soit dans l'assemblée empêchant qu'on  
n'entendît les discours dont il insultoit  
Flaccus , ce général fit faire silence :  
qu'alors Taurea lui dit , comme on l'a  
rapporté ci-dessus , qu'il étoit bien indi-  
gne qu'un si brave guerrier perdît la vie  
par l'ordre d'un homme sans mérite &  
sans cœur. Que le proconsul ayant en-

tendu ces paroles, commanda au héraut de dire à l'exécuteur : » Licteur, après » avoir bien fouetté cet homme vaillant, tranche-lui la tête avant tous les » autres, en considération de son rare » mérite «. Il y en a aussi qui rapportent que l'arrêt du sénat fut lu avant qu'on les exécutât : mais que comme il étoit écrit dans cet acte qu'il renvoyât cette affaire au sénat, s'il le trouvoit bon, il avoit jugé que cette clause lui laissoit la liberté de prendre le parti qui lui paroîtroit le plus convenable aux intérêts de la république. Il retourna de Cales à Capoue, & recouvra par composition les villes d'Atille & de Calatie, dans lesquelles il fit aussi punir de mort ceux qui étoient à la tête des affaires. Ce fut ainsi qu'on fit mourir près de quatre-vingts sénateurs, ou grands de Capoue. Il restoit environ trois cents nobles Campaniens qu'on dispersa en différentes villes du pays Latin, où étant restés en prison pendant quelque temps, ils périrent tous par divers accidents. Tous les autres citoyens de cette malheureuse ville furent vendus comme esclaves. Il fut ensuite question de décider du sort de la ville même. Quelques-uns redoutant sa puissance, sa proximité & sa haine,

étoient d'avis qu'on la rafât ; mais l'utilité présente l'emporta sur la crainte de l'avenir. On confisqua tous les édifices publics & les campagnes , au profit du peuple Romain : puis en considération des terres de sa dépendance , qu'on avouoit être les plus fertiles de l'Italie , on conserva la ville , pour servir de demeure à ceux qui prendroient soin de les cultiver. On y retint les marchands , les affranchis , les ouvriers & artisans de diverses especes , qui , sans composer le corps d'un état , ne devoient être regardés que comme un amas confus de peuple , sans sénat , ni autre conseil public ; comme une multitude dépourvue de toute autorité légitime , & qui , n'étant conduite par aucun des ressorts , ni unie par aucun des liens qui forment les sociétés , seroit incapable de rien entreprendre dont on dût craindre les suites. Il fut arrêté qu'on y enverroit tous les ans , de Rome , un préfet , pour y rendre la justice. Ainsi furent réglées les affaires de Capoue , par un jugement qui n'avoit rien que de louable. On punit les plus coupables avec autant de promptitude que de sévérité. Les citoyens furent dispersés , sans aucune espérance de retour. On épargna les maisons & les mu-

196 HIST. DE LA II GUERRE  
raillés qui n'étoient point complices de  
la révolte des habitants. Et les Romains,  
en conservant avec de grands avantages  
pour eux, la ville la plus illustre & la  
plus riche de l'Italie, dont les ruines au-  
roient fait gémir toute la Campanie &  
tous les peuples d'alentour, furent en-  
core regardés comme des vainqueurs  
pleins de clémence & d'humanité : & ils  
forcerent leurs ennemis d'avouer que la  
vengeance de Rome n'étoit pas moins  
redoutable à ses infideles alliés, que la  
protection d'Annibal étoit inutile à ceux  
qui avoient embrassé son parti.

Le sénat n'ayant plus d'inquiétude au  
sujet de Capoue, ordonna à Claude  
Néron de choisir dans les légions qu'il  
avoit commandées pendant le siege de  
cette ville, six mille piétons & trois cents  
cavaliers, un pareil nombre de piétons  
d'alliés du nom Latin, & huit cents ca-  
valiers ; d'embarquer cette armée à Pou-  
zoles, & de la conduire en Espagne.  
Etant arrivé à Tarragone avec sa flotte,  
il y débarqua ses troupes : & ayant mis  
ses vaisseaux à la rade, il fit aussi pren-  
dre les armes à ceux de l'équipage pour  
augmenter ses forces ; & s'étant avancé  
jusques sur les bords de l'Hebre, il reçut  
des mains de T. Fontéius & de L. Mar-

cius, les troupes qu'ils avoient commandées en attendant son arrivée. Asdrubal, fils d'Amilcar, étoit campé à Pierresnoires, dans l'Aufétanie, entre les villes d'Illiturgis & de Mentiffa. Néron s'empara de l'entrée d'un défilé qui se trouvoit en ce lieu. Asdrubal qui craignoit de se trouver enfermé par l'armée ennemie, lui envoya un trompette, qui avoit ordre de lui promettre de sa part, que s'il lui laissoit la liberté de se retirer, il abandonneroit absolument l'Espagne avec toutes ses troupes. Néron ayant écouté cette proposition avec joie, Asdrubal lui demanda pour le lendemain une entrevue, dans laquelle les Romains devoient marquer les conditions auxquelles ils vouloient qu'on leur livrât les citadelles des villes, & le jour où les Carthaginois retireroient leurs garnisons, & emporteroient tout ce qui leur appartenoit, sans faire aucun tort aux habitants. Néron ne fut pas plutôt convenu de ce rendez-vous, qu'Asdrubal ordonna aux siens de commencer dès la fin du jour, & de continuer pendant toute la nuit, à tirer du défilé, le plus promptement qu'ils pourroient, les plus gros bagages de l'armée. On eut grande attention à ne pas faire sortir cette nuit-là un grand

Néron  
est trom-  
pé par  
Asdrubal  
en Espa-  
gne.

198 HIST. DE LA II GUERRE  
nombre d'hommes , n'étant pas aisé de dérober une plus grande multitude à la connoissance des ennemis , ni de la faire échapper à travers des sentiers étroits & difficiles par où il falloit nécessairement passer. Le lendemain on se trouva de part & d'autre à l'entrevue : mais le Carthaginois , en tenant à dessein de longs discours , & en écrivant bien des choses inutiles , consuma le jour entier sans rien terminer , si-bien qu'on fut obligé de remettre l'affaire au lendemain. Il s'en sauva encore plusieurs à la faveur de cette seconde nuit. On ne décida encore rien le jour suivant ; en sorte qu'Asdrubal trouva le secret d'employer bien du temps à disputer ouvertement sur les conditions du traité pendant le jour , & à faire sortir secrètement ses gens pendant la nuit. Lorsqu'il eut mis la plus grande partie de son armée en sûreté , il commença à chicaner même sur les choses qu'il avoit déjà accordées ; & sa bonne foi diminuant avec le péril où il s'étoit trouvé , il se rendoit de jour en jour plus difficile. La plus grande partie de son infanterie étoit hors d'insulte , lorsqu'à la pointe du jour un brouillard épais couvrit tout le défilé & toutes les plaines d'alentour. Asdrubal s'en étant

aperçu, envoya prier Néron de remettre la conférence au lendemain, parce que les Carthaginois célébroient ce jour-là une fête, pendant laquelle il ne leur étoit pas permis de traiter d'affaires sérieuses. Néron ne soupçonnant encore rien de la mauvaise foi de son ennemi, lui accorda le délai qu'il demandoit. Asdrubal profitant habilement de cette complaisance, sortit aussi-tôt de son camp avec sa cavalerie & ses éléphants, & sans être aucunement troublé par les ennemis, gagna un poste où il n'avoit plus rien à craindre de leur part. Sur les dix heures, le brouillard se dissipa, & découvrit aux Romains tout à la fois & le jour & la fraude des Carthaginois, qui avoient absolument abandonné leur camp. Néron, qui reconnut enfin qu'on l'avoit dupé, se mit en devoir de les poursuivre & de leur donner bataille. Mais Asdrubal ne jugea pas à propos de rien risquer ; & tout se borna à quelques légères escarmouches entre l'avant-garde des Romains & l'arrière-garde des Carthaginois.

Dans cette situation des affaires d'Espagne, si les Romains n'avoient point encore ramené dans leur parti les peuples qui l'avoient abandonné après la dé-

faite des deux Scipions , ils avoient au moins la consolation de voir que le reste leur demeuroid attaché. Car le sénat & le peuple , depuis la prise de Capoue , n'étoient pas plus attentifs au salut de l'Italie , qu'à la conservation de l'Espagne. On songeoit sérieusement à recruter les armées de cette province , & à y envoyer un nouveau général. Mais ils ne savoient sur qui jeter les yeux. Ils étoient seulement persuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de soin & d'attention dans le choix d'un capitaine qui fût capable de remplacer les deux plus grands généraux de la république , tués & défaits avec leurs armées dans l'espace de 30 jours.

Comme les sentiments étoient partagés entre différents sujets , & qu'on ne convenoit de rien , le peuple enfin prit le parti d'indiquer une assemblée , dans laquelle on créeroit un proconsul pour l'Espagne , & les consuls fixerent le jour où elle devoit se tenir. On s'attendoit que ceux qui se croiroient dignes d'un emploi si important se présenteroient. Mais quand on vit que personne ne se mettoit sur les rangs , la douleur qu'on avoit ressentie à la nouvelle récente de la mort des Scipions , se réveilla dans tous les

cœurs, & on les regretta plus que jamais. Les citoyens, malgré leur affliction, vinrent cependant dans la place publique au jour de l'assemblée : & là, ayant les yeux attachés sur les magistrats & les premiers de la ville qui se regardoient les uns les autres sans rien dire, ils étoient désolés de voir les affaires de la république si désespérées, que personne n'osât accepter le commandement des armées d'Espagne. Ce fut dans cette conjoncture que Pub. Scipion, fils de celui du même nom qui avoit été tué en Espagne, âgé seulement de vingt-quatre ans, se plaça dans un lieu élevé, où tout le monde pouvoit l'appercevoir, & déclara qu'il étoit disposé à se charger de cet emploi, si on vouloit le lui confier. Dès qu'on eut jetté les yeux sur lui, il s'éleva de toutes les parties de l'assemblée, des cris de joie, qui présageoient déjà les heureux succès dont son entreprise devoit être suivie. On alla aussi-tôt aux voix ; & non-seulement toutes les centuries, mais même tous les particuliers dont elles étoient composées, depuis le premier jusqu'au dernier, ordonnerent que P. Scipion allât commander en Espagne. L'affaire étant terminée, & la première chaleur de leur

Le jeune  
ne Scipion  
nommé  
pour aller  
commander  
en Espagne.

zele étant un peu refroidie, on vit tout d'un coup succéder à des applaudissements si universels, un morne silence & de tristes réflexions sur une élection précipitée, où la faveur avoit eu plus de part que la prudence & la raison. Ce qui leur faisoit le plus de peine, étoit sa grande jeunesse. Quelques-uns même prenoient à mauvais augure le malheur arrivé à sa famille, & redoutoient jusqu'au nom qu'il portoit, & ne pouvoient, sans frémir, le voir partir de Rome encore tout couvert du deuil de ses plus proches parents, pour aller commander dans une province où il lui faudroit combattre entre les tombeaux de son pere & de son oncle.

Scipion voyant la crainte & l'inquiétude qui avoient succédé dans l'esprit du peuple à des mouvements de faveur & de joie si impétueux, rassembla ses citoyens, & leur parla de son âge, de l'autorité qu'on lui avoit confiée, & de la guerre dont il étoit chargé, avec tant de sagesse, de jugement & de grandeur d'ame, qu'il ralluma en eux cette ardeur qui s'étoit éteinte, & les remplit d'une confiance si-supérieure à celle que les promesses des hommes, & les raisons dont ils les appuient, ont coutume

d'inspirer, qu'on peut dire qu'elle avoit quelque chose de surnaturel. En effet, Scipion n'étoit pas seulement admirable par les talents & les vertus qu'il possédoit effectivement, mais encore par l'adresse merveilleuse qu'il avoit eue dès sa premiere jeunesse de les faire paroître dans tout leur éclat. Quelque dessein qu'il proposât à la multitude, il avoit l'art de lui persuader qu'il lui avoit été inspiré par les Dieux, qui se présentoient à lui pendant la nuit, & l'informoient de leurs intentions : soit que lui-même il eût l'esprit atteint de ces vaines superstitions, soit qu'il eût recours à cet artifice, afin de trouver dans ses citoyens plus d'obéissance & de soumission. Pour les accoutumer de bonne heure à suivre exactement ses volontés, dès qu'il eut pris la robe virile, il eut soin de ne jamais faire aucune action, ni publique, ni particuliere, qu'auparavant il n'allât au capitolé, & qu'entrant dans le sanctuaire de ce temple, il n'y passât seul un temps considérable à méditer & à prier. Cette regle qu'il s'étoit prescrite, & qu'il observa pendant toute sa vie, fit croire à quelques-uns, ou par hazard, ou par l'adresse & selon les vues de Scipion, qu'il étoit issu de la race des Dieux, &

Carac-  
tere de  
Scipion.

renouvella la fable qu'on avoit déjà débitée au fujet d'Alexandre, avec auffi peu de vérité & de fondement, qu'il étoit né du commerce de fa mere & d'un serpent énorme, qui vifitant fouvent cette dame avec beaucoup de familiarité, difparoiffoit auffi-tôt que quelqu'un entroit dans fa chambre. Scipion ne réfuta jamais cette opinion : bien plus, il la confirma davantage par l'air myftérieux avec lequel il affecta de ne parler publiquement ni pour ni contre. Beaucoup d'autres qualités qu'il avoit réellement, ou qu'il feignoit d'avoir, avoient donné aux Romains pour ce jeune homme une eftime & une admiration qui approchoient du refpect & de la vénération : & c'eft fur ces fondements qu'ils le chargerent dans un âge fi peu avancé d'un emploi fi important, & d'une guerre fi confidérable. Aux vieilles troupes qui étoient reftées en Efpagne des débris des deux armées défaites, & à celles qui y étoient paffées de Pouzol avec Néron, on ajouta dix mille piétons & mille cavaliers. M. Junius Silanus y fut auffi envoyé en qualité de Propréteur, pour y fervir fous Scipion, & l'aider de fes confeils. Après qu'on eut pris toutes ces mefures, ce général partit de l'embouchure du Tibre

avec une flotte de trente galeres à cinq rangs ; & après avoir côtoyé la mer de Toscane , passé autour des Alpes , avoir doublé le golfe de Lyon & le promontoire des Pyrénées , il débarqua ses troupes à Empories , ville Grecque , dont les habitants étoient originaires de la Phocide. Là , ayant ordonné à ses vaisseaux de le suivre par mer , il se rendit par terre à Tarragone , où il fit la revue de tous les alliés de la république , qui , sur le bruit de son arrivée , y avoient envoyé leurs ambassadeurs , de toutes les parties de la province. Il mit ses galeres à la rade près de cette ville , après avoir renvoyé les quatre que les Marfeillois , par considération pour lui , avoient jointes à sa flotte , avec ordre de l'escorter jusqu'en Espagne. Il donna ensuite audience , & répondit aux députés des alliés , que tant d'événements divers tenoient en suspens , & leur parla avec cette confiance & cette grandeur d'ame que la véritable vertu inspire ; de façon cependant qu'il ne lui échappa aucun mot qui pût le rendre suspect d'orgueil ou de vanité , & que tous ces discours en persuadant les esprits de ses auditeurs , les remplissoient en même temps d'estime , d'amour & de vénération.

Scipion  
arrive en  
Espagne

Etant parti de Tarragone, il visita les villes des alliés, & les quartiers d'hiver de l'armée, & donna de grands éloges aux soldats, qui, après deux défaites si cruelles reçues coup sur coup, avoient par leur courage conservé la province au peuple Romain; & sans donner le temps aux ennemis de goûter le fruit de leurs victoires, les avoient obligés de repasser l'Hebre; & enfin, par une conduite si fidele & si généreuse, avoient défendu les alliés de la république. Il avoit toujours Marcias avec lui: & la considération qu'il avoit pour cet officier, & les éloges qu'il donnoit à sa valeur, montroient bien qu'il étoit exempt d'une basse jalousie, & que ce qu'il craignoit le moins, étoit de trouver quelqu'un qui ternît ou partageât sa gloire. Silanus prit la place de Néron, & on mit les nouveaux soldats dans les quartiers d'hiver. Scipion ayant pris toutes les mesures nécessaires, avec autant de diligence que de sagesse, se rendit à Tarragone. Il n'étoit pas moins estimé parmi les ennemis, que parmi les citoyens & les alliés: & certain pressentiment de l'avenir leur cauçoit une crainte d'autant plus grande, qu'ils ne voyoient pas encore les raisons qu'ils avoient de le

craindre. Les généraux Carthaginois avoient pris des quartiers d'hiver tout différens. Asdrubal, fils de Gisgon, étoit du côté de Cadix, sur les bords de l'Océan : Magon dans le milieu des terres, sur-tout au-dessus des bois de Castulon : Asdrubal, fils d'Amilcar, s'étoit posté près de l'Hebre, aux environs de Sagonte. Vers la fin de la campagne où Capoue fut prise, & où Scipion passa en Espagne, la flotte qu'Annibal avoit fait venir de Sicile à Tarente, pour couper les vivres à la garnison Romaine qui défendoient la citadelle de cette ville, avoit à la vérité fermé tous les passages du côté de la mer : mais en séjournant trop long-temps dans le même lieu, elle affamoit ses amis encore plus que ses ennemis. Car la flotte, composée d'un assemblage confus de gens de toute espèce, consumoit elle-même plus de bled, que son secours n'en attiroit dans la ville, des rivages & des ports amis des Carthaginois : en sorte que les soldats de la garnison étant en petit nombre, pouvoient subsister du bled qu'on y avoit transporté de longue main, sans qu'il leur en vînt d'ailleurs ; au lieu que les provisions qu'on apportoit à Tarente de jour à autre, n'étoient pas suffisantes

pour nourrir les gens de la ville , & ceux que la flotte avoit amenés à leur secours. Enfin , les vaisseaux Carthaginois se remirent en mer , & leur retraite fit plus de plaisir aux Tarentins que leur arrivée. Mais le soulagement qu'ils en reçurent fut peu considérable , parce que les provisions cessèrent de venir dans la ville , dès que le secours de la mer lui manqua.

Vers la fin de la même campagne ; M. Marcellus étant revenu de Sicile à Rome , le préteur C. Calpurnius assembla le sénat dans le temple de Bellone , & lui donna audience. Là , il rendit un compte exact de toutes ses actions ; & après s'être plaint modestement , autant au nom des soldats qu'au sien , de ce qu'après avoir chassé les Carthaginois de la Sicile , & avoir remis la province sous la puissance des Romains , il n'avoit pas eu la liberté de ramener son armée , il demanda qu'il lui fût permis d'entrer dans la ville en triomphe. Il n'obtint pas cet honneur. Mais après qu'on eût examiné mûrement ce qui convenoit le moins , ou de refuser le triomphe à un général qui le demandoit en personne , après qu'en son absence on avoit ordonné des processions publiques , pour remercier

les Dieux des heureux succès que la république avoit eus pendant son gouvernement ; ou de lui accorder cette distinction , comme si la paix regnoit absolument dans la province , quoiqu'il eût eu ordre de remettre son armée à son successeur , ce qui ne se pratiquoit que quand il y avoit encore quelques restes de guerre , sur-tout en l'absence des soldats , qui étoient les véritables témoins du mérite de leur général : on prit un milieu entre ces deux partis ; ce fut de lui accorder l'ovation , c'est-à-dire , le petit triomphe. Les tribuns du peuple , autorisés par le sénat , proposèrent au peuple de porter une loi , en vertu de laquelle Marcellus conserveroit le commandement , lorsqu'il entreroit dans la ville , avec l'ovation. Le jour marqué pour cette cérémonie étant arrivé , il entra dans Rome , faisant marcher devant lui un butin très-considérable. Mais la veille de ce petit triomphe , il avoit eu les honneurs du grand sur le mont Albain. Avec le tableau qui représentoit la prise de Syracuse , il étoit précédé , en entrant à Rome , des catapultes , des arbalètes , & de toutes les autres machines de guerre qui étoient tombées entre ses mains , de tous les ornements que la

On accorde à Marcellus le petit triomphe.

magnificence royale avoit pu accumuler pendant une longue paix dans cette ville capitale, d'un grand nombre de vases d'argent ou d'airain, travaillés avec beaucoup d'art ; d'une quantité prodigieuse de meubles de toute espece, & de statues célebres, dont Syracuse étoit ornée plus qu'aucune des autres villes Grecques. On y remarqua aussi huit éléphants, comme une preuve des victoires qu'il avoit remportées sur les Carthaginois. Sosis de Syracuse & Méricus d'Espagne, qui marchaient à la tête du cortège avec des couronnes d'or, n'étoient pas l'objet le moins agréable aux yeux de la multitude. L'un avoit introduit les Romains dans Syracuse pendant la nuit, l'autre leur avoit livré l'isle & la garnison qui la défendoit. On leur donna à tous deux le droit de bourgeoisie, & à chacun cinq cents arpents de terre. Sosis eut sa part dans le territoire de Syracuse qui avoit appartenu aux Rois, ou aux ennemis des Romains, avec une maison dans la ville à son choix, de celles qu'on avoit confisquées sur ceux qui avoient été punis selon les loix de la guerre. On donna à Méricus, & aux Espagnols qui avoient embrassé le parti des Romains avec lui, une demeure dans

une des villes rebelles, & des terres dans les campagnes qui avoient été confisquées par droit de conquête. M. Cornélius eut ordre de donner à chacun sa portion dans l'endroit où il l'aimeroit mieux. On décerna quatre cents arpents de terre à Beligene, qui avoit engagé Méricus à se déclarer pour les Romains. Après que Marcellus fut parti de Sicile, la flotte des Carthaginois débarqua dans cette province huit mille hommes d'infanterie, & trois mille cavaliers Numides. Ces troupes firent soulever, en faveur des Carthaginois, les villes de Murgance, d'Hibla & de Macella, & quelques autres bicoques moins considérables. Et les Numides, sous la conduite de Mutines, se répandant dans tout le pays, ravageoient les terres des alliés du peuple Romain, & mettoient le feu par-tout. D'ailleurs, l'armée Romaine irritée de ce qu'on ne lui avoit pas permis de retourner à Rome avec son général, ni d'hiverner dans les villes de Sicile, ne servoit qu'avec beaucoup de répugnance & de lenteur; & il ne manquoit aux soldats qu'un chef, pour exciter une sédition dans la province. Le préteur M. Cornélius surmonta toutes ces difficultés. Il appaisa l'esprit des soldats, en usant alternativement de

douceur & de sévérité : il fit rentrer dans le devoir toutes les villes qui s'étoient révoltées, & parmi elles, choisit Murgance & son territoire, pour la récompense de Méricus & des autres Espagnols, suivant l'arrêt du sénat qui l'en avoit rendu l'arbitre.

Les deux consuls étoient dans l'Apouille avec leurs armées. Mais comme on n'avoit plus tant à craindre de la part d'Annibal & des Carthaginois, ils eurent ordre de tirer au fort l'Apouille & la Macédoine. Sulpicius eut pour partage la Macédoine, où il alla prendre la place de Levinus. Fulvius fut appelé à Rome pour le temps des assemblées. Et comme il présidoit à celles qu'on avoit indiquées pour la nomination des consuls, il arriva que les jeunes gens de la centurie Véturia, qui devoient donner les premiers leurs suffrages, choisirent T. Manlius Torquatus, & T. Otacilius. Comme on ne doutoit nullement que le peuple n'approuvât ce choix, une foule de gens s'assembloit déjà autour de Manlius qui étoit présent, pour le féliciter sur sa promotion. Mais ce Romain, entouré comme il étoit d'une grande multitude de citoyens, s'approcha du tribunal du consul, & le pria de ren-

Fermeté  
rare de  
Manlius  
Torquatus.

oyer aux suffrages la centurie qui l'avoit nommé. Tout le monde étoit dans attente de ce qu'il alloit demander , lorsqu'il s'excusa d'accepter le commandement sur l'infirmité de ses yeux. « Il ajouta , que ce seroit une impudence extrême à un général , aussi-bien qu'à un pilote , si , ayant besoin des vœux des autres pour se conduire , il demandoit qu'on confiât à sa vigilance la fortune & le salut d'un vaisseau ou d'une armée. Qu'ainsi il voulût bien envoyer les jeunes gens de la centurie Véturia aux voix , & qu'il leur recommandât de faire attention , avant de nommer les consuls , à la guerre que les Romains avoient sur les bras dans l'Italie , & aux conjonctures où se trouvoit actuellement la république. Qu'il lui sembloit encore entendre le tumulte & le fracas que les Carthaginois avoient excités dans Rome , lorsqu'Annibal les avoit conduits jusqu'à ses portes , & au pied de ses murailles. La centurie répondit , qu'elle ne changeoit point de sentiment , & qu'elle persistoit dans le choix qu'elle venoit de faire ». Alors Torquatus le prenant sur un ton plus fier & plus sévère : Si je suis consul , dit-il , nous ne pour-

» rons supporter, ni moi vos dérégle-  
» ments, ni vous mon autorité. Enco-  
» re un coup ; retournez aux suffrages ,  
» & souvenez-vous que nous avons la  
» guerre en Italie contre les Carthagi-  
» nois , & qu'Annibal est à leur tête ».

Alors les jeunes gens de la centurie Véturia étonnés & de l'autorité de ce grand homme , & des louanges que toute l'assemblée donnoit à l'envi à son désintéressement , demandèrent au consul qu'il appellât les vieillards de la même centurie : qu'ils vouloient les consulter , comme ayant plus d'expérience & de sagesse qu'eux , & nommer les consuls sur leurs avis. Ces vieillards ayant comparu , on leur laissa le temps de conférer avec les jeunes dans un endroit séparé. Les anciens leur dirent , qu'ils pouvoient délibérer entre trois sujets, dont deux avoient déjà exercé avec honneur les premières charges de la république , savoir Q. Fabius & M. Marcellus. Et en cas qu'ils voulussent choisir un nouveau général pour combattre contre les Carthaginois , que M. Valérius Lévinus s'étoit signalé par mer & par terre , dans la guerre qu'on l'avoit chargé de faire contre le roi Philippe. Les vieillards s'étant retirés , les jeunes , après avoir con-

sulté entr'eux , choisirent M. Marcellus , encore tout brillant de la gloire qu'il venoit d'acquérir par la conquête de la Sicile , & M. Valérius , tous deux absents. Toutes les centuries approuverent cette élection. Je voudrois bien entendre là-dessus les raisonnemens de ceux de notre siècle , qui se moquent des mœurs des anciens , & affectent de tourner leurs admirateurs en ridicules ; pour moi , je suis bien éloigné de penser comme eux : & je suis persuadé que si la république des sages , que les savants ont plutôt imaginée qu'ils ne l'ont connue , a jamais existé , elle n'a pu être composée , ni de principaux plus modérés & moins avides des honneurs & des distinctions , ni d'une multitude plus soumise & plus docile. Mais que les jeunes gens de la centurie aient voulu consulter leurs anciens avant de se déterminer sur le choix des consuls , c'est ce qui paroît à peine vraisemblable , quand on considère le peu de respect qu'ont aujourd'hui les enfans même pour leurs peres.

On tint ensuite les assemblées préto-riennes , dans lesquelles furent créés P. Manlius Vulson , L. Manlius Acidinus , C. Létorius , & L. Cincius Alimentus. On apprit alors que T. Otacilius , que

Jeux  
Apollinaires  
institués  
à perpétuité.

le peuple auroit donné pour collègue à T. Manlius sans l'opposition de ce dernier, étoit mort en Sicile. On avoit célébré les jeux Apollinaires l'année d'au paravant ; & le prêteur Calpurnius ayant proposé de les célébrer encore celle-ci, le sénat ordonna qu'ils le feroient à perpétuité. Cette année on vit & on annonça plusieurs prodiges. Dans le temple de la Concorde, la statue de la victoire, qui étoit placée au sommet, fut frappée de la foudre, & renversée sur les statues de la même victoire, qui étoient rangées au-dessous dans le frontispice, & s'y arrêta sans tomber jusqu'en bas. On apprit en même temps qu'à Anagnie & à Frégelles, la muraille & les portes avoient été frappées du tonnerre ; que dans la place publique de Suderte, on avoit vu des ruisseaux de sang couler pendant un jour entier ; qu'à Eretum, il avoit plu des pierres ; & qu'à Réate, une mule avoit fait un petit. Pour expier ces prodiges, on immola les grandes victimes, & on ordonna une procession d'un jour pour tout le peuple, & des prières publiques pendant neuf jours. On créa de nouveaux prêtres en la place de ceux qui étoient morts cette année en assez grand nombre :

bre : & M. Emilius Lépidus succéda à M. Emilius Numida , décemvir des sacrifices ; C. Livius à M. Pomponius Mathon , pontife ; M. Servilius à Sp. Carvilius , le premier des augures. Pour T. Otacilius Crassus , pontife , parce qu'il étoit mort à la fin de son année , on ne lui donna point de successeur. C. Claudius , prêtre de Jupiter , fut privé de son sacerdoce , pour avoir mal présenté les entrailles de la victime.

Dans le même temps , M. Valérius Lévinus , après avoir fondé , par des entretiens secrets , l'esprit des principaux d'entre les Etoliens , vint avec une flotte bien équipée , pour se trouver à l'assemblée de cette nation , qui avoit exprès été indiquée quelque temps auparavant. Là , pour persuader à ce peuple que les affaires des Romains alloient bien en Sicile & en Italie , il commença par exposer , avec beaucoup d'ostentation , la prise de Capoue & de Syracuse : ensuite il assu-  
 ra , que dès les premiers temps de la  
 république , les Romains avoient tou-  
 jours fait honneur à leurs alliés. Qu'ils  
 avoient donné aux uns le droit de  
 bourgeoisie à Rome , privilege qui les  
 rendoit égaux aux Romains mêmes ;  
 & qu'ils avoient fait aux autres une

» condition si avantageuse, qu'ils avoient  
» mieux aimé rester leurs alliés, que de  
» devenir leur concitoyens. A l'égard des  
» Etoliens, il ajouta qu'ils auroient la  
» préférence sur toutes les nations trans-  
» maritimes, dans l'amitié des Romains,  
» où ils auroient été reçus les premiers.  
» Vous avez, continua-t-il, un fâcheux  
» voisin dans la personne de Philippe,  
» roi de Macédoine. Mais j'ai déjà répri-  
» mé sa violence & rabattu sa fierté, &  
» j'espère le réduire dans la suite au point,  
» non-seulement d'abandonner les villes  
» qu'il a enlevées par force aux Etoliens,  
» mais encore de se voir attaqué lui-  
» même jusques dans ses états : & j'o-  
» bligerai bien les Acarnaniens, dont  
» vous souffrez avec peine la séparation,  
» de se rejoindre à vous suivant les an-  
» ciennes conditions, & de reconnoître  
» votre autorité comme auparavant. » Ce  
discours & ces promesses du général Ro-  
main furent confirmées par Scopas, alors  
préteur de la nation, & par Dorimacus,  
le plus considérable des Etoliens ; & fu-  
rent une raison pour eux de relever avec  
moins de honte & plus de confiance,  
la puissance & la majesté du peuple Ro-  
main. Mais ce qui les flattoit le plus,  
étoit l'espérance de remettre l'Acarnanie

sous leur domination. On convint donc des conditions auxquelles ils seroient reçus dans l'alliance & dans l'amitié du peuple Romain. On ajouta au traité une clause , par laquelle il étoit libre aux Eléens, aux Lacédémoniens, à Attalus, à Pleuratus, & à Scerdileus, d'y entrer aux mêmes conditions. Attalus étoit roi d'Asie, Pleuratus de Thrace, & Scerdileus d'Illyrie. α Les Etoliens devoient sur le champ déclarer & faire la guerre au roi Philippe : & les Romains s'engageoient à leur fournir un secours au moins de vingt galeres à cinq rangs. On abandonnoit aux Etoliens toutes les villes qui se trouvoient depuis Corfou jusqu'à l'Etolie, avec leurs territoires. Le reste du butin devoit appartenir aux Romains, qui s'obligeoient de faire en sorte que les Etoliens fussent remis en possession de l'Acarnanie. Que si les Etoliens faisoient la paix avec Philippe, ils auroient soin de marquer dans les conditions du traité, qu'elle ne seroit observée, qu'autant que Philippe laisseroit en paix les Romains, leurs alliés, & tous ceux qui vivoient dans leur dépendance : & que si les Romains faisoient alliance avec le Roi, α

Traité  
avec les  
Etolians

une des clauses du traité seroit , que ce Prince ne pourroit déclarer la guerre ni aux Etoliens , ni à leurs alliés. Ces conventions furent inscrites deux ans après dans le temple d'Olympie par les Etoliens , & par les Romains dans le capitolé , afin qu'elles fussent pour la postérité un monument plus authentique , lorsque de part & d'autre on en auroit rendu les Dieux témoins & comme garants. Ce qui retarda cette inscription , ce fut le long séjour que firent à Rome les députés des Etoliens. Mais ce délai n'empêcha pas qu'on n'agît contre Philippe , à qui les Etoliens déclarèrent la guerre sur le champ. Lévinus , de son côté , s'empara de l'Isle de Zante , voisine de l'Étolie , & prit une ville qui porte le même nom que l'isle dont elle est la capitale , sans cependant se rendre maître de la citadelle ; & remit sous la puissance des Etoliens , Eniade & Nafus , qu'il ôta aux Acarnaniens. Et jugeant Philippe trop occupé dans son pays , pour songer à troubler l'Italie , où il s'étoit engagé de porter du secours à Annibal & aux Carthaginois , il se retira à Corfou.

Philippe apprit à Pella , où il passoit l'hiver , la révolte des Etoliens. Ainsi comme il avoit dessein de porter la guerre

Expéditions de Philippe , roi de Macédoine.

re dans la Grece au commencement du printemps , pour mettre la Macédoine à couvert du côté de l'Illyrie , & tenir les villes voisines en respect par la crainte , il vint fondre tout d'un coup sur les terres des Oriciens & des Apolliniates : & ces derniers étant sortis de leur ville pour s'opposer à ses incursions , il les obligea de rentrer dans leurs murailles avec beaucoup de désordre & de consternation. Après avoir ravagé tout le voisinage de l'Illyrie , il tourna comme un torrent contre la Pélagonie , d'où il alla prendre Sintia , ville située dans la Macédoine , mais qui appartenant aux Dardaniens , pouvoit leur donner passage sur ses terres. Il acheva ces expéditions avec beaucoup de rapidité ; & songeant à la guerre qu'il alloit avoir contre les Etoliens , secondés des Romains , il descendit dans la Thessalie , en passant par la Pélagonie , par Lincestide & la Bottiée. Il se flattoit qu'il pourroit engager ces peuples à prendre son parti contre les Etoliens. Pour cet effet , il laissa Persée aux gorges de la Thessalie avec quatre mille hommes d'armes , pour empêcher les Etoliens d'y pénétrer. Pour lui , avant d'être occupé par des projets plus importants , il passa avec son armée dans la Macé-

doine, & delà dans la Thrace & dans la Médique. C'étoit une nation qui ne manquoit jamais de faire des incursions dans la Macédoine, dès que le Roi, embarrassé de guerres étrangères, avoit été obligé de laisser son royaume sans défense. Il commença donc à ravager les terres de Phragandes, & alla mettre le siege devant Jamphorine, ville forte, & la capitale de toute la Médique. Dès que Scopas fut que le Roi étoit entré dans la Thrace, & qu'il y étoit retenu par des expéditions militaires, il fit prendre les armes à toute la jeunesse des Eto-liens, & marcha contre les Acarnaniens. Ces peuples qui avoient déjà perdu les villes d'Eniade & de Nasos, sentant bien qu'ils n'étoient pas en état de se défendre, & voyant d'ailleurs qu'ils alloient avoir les Romains sur les bras, écoutèrent les mouvements de la colere, plutôt que les conseils de la prudence & de la raison. Ayant envoyé dans l'Epy-re, dont ils étoient voisins, les femmes, les enfants, & les vieillards qui avoient passé soixante ans, tout le reste de la nation, depuis quinze ans jusqu'à soixante, jura de ne point rentrer dans le pays, qu'avec la victoire. Tous s'engagerent par le même ferment, à ne point

Résolu-  
tion é-  
tonnan-  
te des  
Acarna-  
niens.

recevoir dans la ville, dans leur maison, ou à leur table, quiconque auroit abandonné le champ de bataille après avoir été vaincu. Ils composèrent une forme horrible d'imprécation contre ceux de leurs concitoyens qui violeroient leur serment, & employèrent les prieres les plus touchantes, pour obtenir des Epyrotes, leurs hôtes, qu'ils ensevelissent tous ceux des Acarnaniens qui auroient péri sur le champ de bataille, dans un même tombeau, & d'y mettre cette inscription : *Ci-gisent les Acarnaniens, qui, ayant été attaqués par les armes injustes & cruelles des Etoliens, sont morts en combattant pour la défense de leur patrie.* Animés par des préparatifs si extraordinaires, ils allerent au-devant de l'ennemi, & se camperent, en l'attendant, sur les frontieres de leur pays. Ils envoyerent en même temps des courriers à Philippe, pour lui apprendre à quelle extrémité ils étoient réduits. Ces nouvelles obligerent ce Prince à abandonner une guerre dans laquelle il étoit sûr de réussir, ayant déjà pris Jamphorine par composition, & remporté beaucoup d'autres avantages très-considérables. La résolution désespérée des Acarnaniens avoit déjà rallenti l'ardeur des Etoliens, lors-

que l'arrivée de Philippe , qu'ils apprirent immédiatement après , les obligea même de rentrer dans le cœur de leur pays. Cependant le roi de Macédoine , après avoir marché à grandes journées , pour empêcher la ruine des Acarnaniens , s'arrêta auprès de Dium ; & là , ayant appris que les Etoliens étoient retournés dans leur pays , il prit aussi le parti de revenir à Pella.

Lévinus , au commencement du printemps , étoit parti de Corfou avec sa flotte : & après avoir doublé le promontoire de Leucate , il alla à Naupacte , d'où il manda à Scopas & aux Etoliens , qu'il se rendroit à Anticyre , & qu'ils l'y vinssent trouver. Anticyre est située dans la Locride , à la gauche de ceux qui entrent dans le golfe de Corinthe , peu éloignée de Naupacte , quelque chemin qu'on prenne pour y aller delà. Ainsi au bout de trois jours , elle se trouva assiégée par mer & par terre , mais beaucoup plus vigoureusement par mer , parce que c'étoient les Romains qui attaquoient de ce côté-là , & qu'ils avoient sur leurs vaisseaux toutes les machines nécessaires. Ainsi en très-peu de temps elle se rendit , & fut livrée aux Etoliens. Les Romains , suivant les con-

ventions , demeurerent les maîtres du butin. Ce fut alors que Lévinus apprit , par des lettres venues de Rome , qu'il avoit été créé consul en son absence , & qu'on envoyoit P. Sulpicius pour prendre sa place. Mais ayant été attaqué d'une maladie plus longue que dangereuse , il se rendit à Rome beaucoup plus tard qu'on ne l'attendoit. Marcellus étant entré en charge aux ides de Mars , assembla ce jour-là le sénat seulement pour la forme , ayant déclaré , qu'en l'absence de son collègue , il ne mettroit en délibération aucune affaire qui regardât la république ou les départements des généraux. Qu'il favoit qu'un grand nombre de Siciliens se tenoient cachés aux environs de Rome , dans les maisons de campagne de ceux qui le haïssoient , ou qui portoient envie à sa gloire : & que bien-loin de les empêcher de débiter ouvertement à Rome les accusations que la calomnie avoit inventées contre lui , il leur auroit sur le champ donné audience dans le sénat , si ces étrangers n'eussent pas affecté de publier qu'ils n'osoient parler contre le consul en l'absence de son collègue. Qu'aussi-tôt que Lévinus seroit arrivé à Rome , il intro-

α Marcel-  
α lus accu-  
α sé par  
α les Sici-  
α liens.

α M. Mar-  
α cellus &  
α M. Va-  
α lérius  
α consuls,

α An de  
α Rome  
α 542.

» duiroit les Siciliens dans le sénat, &  
 » ne permettroit pas qu'on traitât d'au-  
 » cune affaire avant qu'on les eût en-  
 » tendus. Que M. Cornélius avoit, pour  
 » ainsi dire, fait des levées d'accusateurs  
 » en Sicile contre lui, & qu'il en avoit  
 » envoyé à Rome le plus qu'il avoit  
 » pu ; & qu'actuellement, pour ternir sa  
 » réputation, il ne cessoit d'écrire aux  
 » amis qu'il avoit dans cette ville, que  
 » la guerre n'étoit pas terminée dans la  
 » Sicile ». Le consul ayant fait admi-  
 rer ce jour-là sa retenue & sa modéra-  
 tion, congédia le sénat. Et il paroissoit  
 que jusqu'à l'arrivée de l'autre consul,  
 tout alloit demeurer dans l'inaction. Mais,  
 comme il arrive ordinairement, l'oisif-  
 veté excita les murmures du peuple. On  
 se plaignoit des maux qu'une si longue  
 guerre avoit causés. » Que toutes les  
 » campagnes par où Annibal avoit passé  
 » étoient désertes, ou au moins stériles.  
 » Que l'Italie étoit épuisée par les le-  
 » vées : qu'il n'y avoit point d'année  
 » qu'on ne perdît quelque grande ba-  
 » taille : & qu'on venoit d'élever au  
 » consulat deux consuls fiers, bouillants,  
 » & d'un caractère trop belliqueux, ca-  
 » pables enfin de troubler le repos de  
 » la république en pleine paix, bien-loin

qu'ils fussent d'humeur à la laisser res-  
pirer au milieu de la guerre α.

Un incendie qui s'alluma autour de la place publique , en plusieurs endroits tout à la fois , la nuit qui précéda la fête de Minerve, interrompit ces bruits. Le feu consuma en même temps les sept boutiques qui occupoient la place où on a depuis construit les cinq qu'on nomme aujourd'hui les boutiques neuves , & qui sont tenues par des banquiers. Il détruisit ensuite les édifices particuliers , qui sont aujourd'hui remplacés par des hôtels & des palais , les prisons publiques , le marché au poisson , & le palais royal. Le temple de Vesta fut à peine sauvé , sur-tout par le secours de treize esclaves , qui furent rachetés des deniers publics & mis en liberté. L'embrasement dura une nuit & un jour : & ce qui montra clairement que c'étoit un effet de la malice des hommes & non du hazard , c'est que le feu avoit pris en même temps à différents endroits tout séparés les uns des autres. C'est pourquoi le consul , par l'autorité du sénat , déclara en pleine assemblée , que quiconque dénonceroit les coupables , auroit pour récompense une somme d'argent , s'il étoit libre , & la liberté , s'il

Incen-  
die allu-  
mé par  
les Cam-  
paniens  
à Rome.

étoit esclave. Cette promesse engagea un esclave nommé Mannus à dénoncer les Calaviens ses maîtres, & avec eux cinq autres jeunes gens des meilleures maisons de Capoue, dont les peres avoient eu la tête tranchée par l'ordre de Q. Fulvius. Il ajouta, que si on ne les arrêtoit, ils avoient dessein de continuer cette manœuvre. On se saisit donc & d'eux & de leurs esclaves. Et d'abord, pour affoiblir le témoignage de Mannus, affectant de le mépriser, ils répondirent, que la veille ayant été battu de verges par l'ordre de ses maîtres, il s'étoit sauvé de leur maison, & que, par colere, & dans le dessein de se venger, il avoit saisi cette occasion, que le hazard lui avoit offerte, pour faire tomber sur eux un crime dont ils étoient innocents. Mais lorsque l'esclave qu'on leur confronta leur soutint en face ce qu'il avoit avancé contre eux, & qu'ils virent qu'au milieu de la place publique on commençoit à appliquer à la question ceux dont ils s'étoient servis pour mettre le feu, ils avouerent le fait. Ils furent tous punis de mort avec leurs complices ; & le dénonciateur reçut pour récompense \* une somme d'ar-

\* Vingt mille asses, environ mille francs de notre monnoie.

gent, outre la liberté qu'on lui avoit promise. Quand le consul Lévinus passa par Capoue, il fut entouré d'une foule de Campaniens, qui le conjuroient, les larmes aux yeux, de leur permettre d'aller à Rome, se jeter aux pieds des sénateurs, afin d'implorer leur miséricorde, s'il étoit possible de les fléchir, & de les supplier qu'ils ne permissent pas à Flaccus de les exterminer entièrement, & d'abolir jusqu'au nom des Campaniens, comme il paroïssoit en avoir le dessein. Flaccus répondit à cette invective, qu'il n'avoit aucune haine personnelle contre les Campaniens. Mais qu'il les haïssoit comme les ennemis déclarés de la république, & qu'il ne cesseroit point de les traiter comme tels, tant qu'il les verroit dans la même disposition à l'égard du peuple Romain. Qu'il n'y avoit point dans l'univers de nation plus acharnée contre le nom Romain. Que la raison qu'il avoit de les tenir renfermés dans leurs murailles, c'est que ceux d'entre eux qui pouvoient s'échapper, se répandoient aussi-tôt dans la campagne, comme des bêtes féroces, & tuoient & déchiroient tout ce qui se trouvoit sous leur main. Que les uns s'étoient réfugiés auprès d'Annibal, les autres étoient al-

Flaccus  
accusé  
par les  
Campaniens.

lés à Rome pour la brûler. Que le consul, en arrivant dans cette ville, trouveroit au milieu de la place publique, à moitié consumée par les flammes, des traces récentes du crime de ces enragés. Qu'ils avoient fait tous leurs efforts pour détruire le temple de Vesta, éteindre les feux éternels de cette déesse, & brûler le Palladium, ce gage fatal auquel étoit attaché le salut de l'empire. Que pour lui, il ne croyoit pas qu'il y eût de sûreté à permettre aux Campaniens d'entrer dans Rome. Lévinus ayant obligé les Campaniens de jurer à Flaccus qu'ils reviendroient à Capoue cinq jours après qu'ils auroient eu réponse du sénat, leur commanda de le suivre à Rome. Il entra dans la ville, suivi de ce cortège ; qui se trouva grossi par les Siciliens & les Etoliens, qui étoient venus à sa rencontre : amenant avec lui, pour accuser deux généraux qui avoient acquis une gloire immortelle par la ruine de deux villes des plus célèbres du monde, ceux-mêmes qu'ils avoient vaincus par la force des armes. Cependant les consuls mirent d'abord en délibération ce qui regardoit la république & les provinces où l'on devoit faire cette année la guerre.

Alors Lévinus fit connoître en quelle

situation se trouvoient alors les affaires de la Macédoine & de la Grece ; en quel état étoient les Etoliens , les Acarnaniens & les Locriens ; & ce qu'il avoit fait lui-même dans ces provinces , tant par mer que par terre. Qu'il avoit obligé Philippe , dans le temps qu'il se disposoit à attaquer les Etoliens dans leur pays , à retourner sur ses pas , & à se retirer lui-même dans le cœur de ses états ; en sorte qu'on pouvoit retirer la légion qu'on avoit destinée à servir contre ce Prince , la flotte seule étant en état d'empêcher les desseins qu'il pouvoit former contre l'Italie. A l'égard des provinces où les consuls devoient être employés cette année , on ordonna que l'un des deux resteroit en Italie , pour y faire la guerre contre Annibal ; & que l'autre , avec la flotte que T. Otacilius avoit commandée , passeroit en Sicile avec le préteur L. Cincius. On leur destina les deux armées qui étoient actuellement dans l'Etrurie & dans la Gaule , composées de quatre légions. On envoya pour prendre leur place les deux légions de la ville de l'année précédente dans l'Etrurie , & dans la Gaule , les deux que Sulpicius avoit commandées , sous la conduite de l'officier qui seroit nommé , pour y com-

mander, par le consul à qui l'Italie feroit échue. Le préteur C. Calpurnius étant sorti de charge, fut envoyé dans l'Etrurie, l'autorité lui ayant été continuée pour un an, aussi-bien qu'à Q. Fulvius, qui eut Capoue pour son département. On diminua l'armée des citoyens & des alliés, en sorte que deux légions furent réduites à une, qui étoit composée de cinq mille piétons & de trois cents cavaliers. On congédia le surplus, en choisissant ceux qui avoient le plus de service. On ne conserva des alliés, qu'un corps, composé de sept mille fantassins, & trois cents cavaliers ; & en réformant le reste on eut égard tout de même à l'ancienneté. Cn. Fulvius, consul de l'année précédente, resta dans son gouvernement de l'Apouille avec la même armée, sans qu'on retranchât rien, ni à ses forces, ni à son autorité, qui lui fut continuée pour un an. Mais P. Sulpicius, son collègue, eut ordre de congédier toute son armée, excepté ceux des soldats qui avoient servi sur la flotte. On voulut aussi que l'armée de Sicile, qui avoit été sous les ordres de P. Cornélius, fût congédiée dès que le consul y feroit arrivé. On donna au préteur L. Cincius les soldats de Cannes, montant à deux légions,

pour contenir la Sicile. Le préteur P. Manlius Vulfon eut ordre de passer en Sardaigne, pour se mettre à la tête des deux légions que L. Cornélius y avoit commandées l'année précédente ; & les consuls, de lever des légions de citoyens à Rome , à condition qu'ils n'enrôleroient aucun de ceux qui avoient servi dans les armées de M. Claudius, de M. Valerius, & de Fulvius ; & que la république n'auroit sur pied cette année, que vingt une légions Romaines.

Après que le sénat eut achevé ces réglemens, les consuls tirèrent les provinces au fort. La Sicile échut à Marcellus, avec le commandement de la flotte ; & Lévinus se trouva chargé de commander dans l'Italie, & d'y faire la guerre contre Annibal. Quand les Siciens, qui attendoient dans le vestibule du sénat, à la vue des consuls, eurent appris cette arrêt du fort, ils furent si pénétrés de douleur, qu'une seconde prise de Syracuse ne les auroit pas affligés davantage. Ils poussèrent des cris lamentables, qui attirèrent sur eux les yeux de toute l'assemblée, & donnerent lieu à diverses réflexions. Dans l'état déplorable où ils se trouvoient, ils adressèrent leurs plaintes à tous les sénateurs en gé-

Plaintes  
des Siciens.

234 HIST. DE LA II GUERRE  
néral, & à chacun d'eux en particulier,  
protestant qu'ils abandonneroient leur  
patrie, & toute la Sicile, si Marcellus  
y revenoit avec l'autorité de consul. Qu'a-  
vant qu'ils lui eussent donné aucun su-  
jet de mécontentement, il avoit usé en-  
vers eux d'une rigueur excessive, &  
leur avoit montré une colere implacable.  
Que ne feroit-il point après les plain-  
tes qu'il savoit qu'ils avoient portées à  
Rome contre lui ? Qu'il feroit plus avan-  
tageux pour cette isle infortunée d'être  
engloutie par les feux du mont Etna,  
ou submergée dans les gouffres de la  
mer, que d'être livrée à la vengeance  
de son ennemi déclaré. Ces invectives  
souvent répétées dans les maisons des  
grands, qui en étoient touchés à pro-  
portion, ou de la compassion qu'ils  
avoient pour les Siciliens, ou de la ja-  
lousie qu'ils avoient contre Marcellus,  
passèrent jusques dans le sénat : en sorte  
qu'on demanda aux consuls, qu'ils vou-  
lissent bien consulter l'assemblée sur l'é-  
change de leurs provinces. Marcellus ré-  
pondit, que si les Siciliens avoient déjà  
eu audience dans le sénat, il auroit peut-  
être pensé & agi tout autrement. Mais  
que pour ne point donner lieu à ces  
étrangers de dire que la crainte les em-

pêchoit de parler en toute liberté contre un homme à la puissance duquel ils alloient être soumis, il étoit prêt, si son collègue n'y trouvoit point d'inconvénient, de changer de province avec lui. Qu'il prioit seulement le sénat de ne point ordonner cet échange par un arrêt. Comme il n'auroit pas été raisonna- « ble, ajouta-t-il, de donner à Lévinus « le choix des départements, sans les « soumettre au jugement du sort, ce « feroit encore me faire un affront bien « plus signalé, de lui donner l'emploi « qui m'est échu. Ainsi le sénat, après avoir fait connoître ce qu'il désiroit, sans l'ordonner, se retira. Les consuls chan- Marcel-  
lus chan-  
ge la Si-  
cile, qui  
lui étoit  
échue ,  
contre  
l'Italie ,  
où de-  
voit com-  
mander  
Lévinus.

Après l'échange des provinces, les Si- Mar-  
cellus  
accusé  
par les  
Siciliens.  
ciliens ayant été introduits dans le sénat, commencerent leur harangue par l'éloge du roi Hiéron, faisant un mé-rite à tous ses sujets des services qu'il avoit rendus aux Romains, & de la fi-

délité inviolable qu'il avoit conservée pour eux. » Ils ajoutèrent, que les tyrans Hiéronyme, Hippocrate & Epicyde leur avoient été odieux pour plusieurs causes, mais sur-tout pour avoir pris le parti d'Annibal contre les Romains. Que c'étoit aussi pour cette raison qu'Hiéronyme avoit été tué par les premiers de la jeunesse, du consentement presque unanime de tous les Syracusains : & que soixantedix jeunes gens des plus considérables de la ville, avoient formé contre la vie d'Hippocrate & d'Epicide, une conspiration qui auroit infailliblement réussi, si Marcellus leur avoit tenu parole : mais que n'ayant pas fait approcher son armée de Syracuse au temps dont il étoit convenu avec eux, ce délai avoit donné lieu aux tyrans de découvrir le complot, & de faire trancher le tête à tous ceux qui en étoient les auteurs. Qu'on pouvoit encore dire avec raison que c'étoit Marcellus qui avoit occasionné la tyrannie d'Hippocrate & d'Epicyde, en pillant la ville de Léonce, & en exerçant contre ses habitants une cruauté inouïe. Que depuis ce temps-là, les principaux de Syracuse n'avoient point

cessé de solliciter Marcellus , en pas-  
sant secrètement dans son camp , &  
de lui promettre qu'ils lui livreroient  
la ville quand il voudroit. Mais que  
premièrement il avoit cru qu'il étoit  
plus avantageux pour lui de la pren-  
dre de force , comme il s'en étoit  
flatté. Qu'ensuite ayant inutilement  
tenté toute sorte de moyens , tant par  
mer que par terre , pour exécuter ce  
dessein , il avoit mieux aimé traiter  
de la reddition d'une place si impor-  
tante avec un forgeron de Syracuse ,  
nommé Sofis , & avec un Méricus ,  
Espagnol de nation , qu'avec les pre-  
miers de la ville , qui lui en avoient  
tant de fois fait la proposition , sans  
être jamais écoutés ; afin , sans doute ,  
d'avoir un prétexte plus plausible de  
piller & d'égorger les plus anciens al-  
liés du peuple Romain. Quand ce se-  
roit le sénat & le peuple de Syracu-  
se , & non pas Hiéronyme , qui auroit  
pris le parti d'Annibal ; quand ce se-  
roient les Syracusains qui auroient fer-  
mé leurs portes à Marcellus , & non  
pas Hippocrate & Epicyde , par qui  
ils étoient eux-mêmes opprimés : quand  
ils auroient fait la guerre contre les  
Romains , avec une animosité Cartha-

» ginoise , qu'auroit-il pu ajouter à la  
» vengeance qu'il avoit tirée de cette ville  
» infortunée , si ce n'est de la raser jus-  
» ques aux fondements ? Ce qu'il y avoit  
» de certain , c'est qu'excepté les mu-  
» railles , & les maisons , dénuées de  
» tous leurs ameublements ; excepté les  
» temples , dépouillés de tous leurs or-  
» nements , & des Dieux eux-mêmes ,  
» qu'on avoit arrachés de leurs niches ,  
» il n'étoit rien resté dans Syracuse.  
» Qu'on avoit même ôté à plusieurs  
» leurs terres , ces malheureux débris de  
» leur fortune , de la culture desquelles ,  
» toutes ravagées qu'elles étoient , ils au-  
» roient pu tirer dans la suite quelque  
» subsistance pour eux & pour leur fa-  
» mille. Qu'ils supplioient les sénateurs ,  
» puisqu'il n'étoit pas possible de rétablir  
» les possesseurs dans tous leurs biens ,  
» de leur faire au moins rendre ce qui  
» existoit encore , & ce qu'ils pouvoient  
» reconnoître ». Après qu'ils eurent ache-  
vé ce discours plaintif , Lévinus leur or-  
donna de sortir de la salle , afin qu'on  
pût prendre les avis des sénateurs. Mais  
Marcellus prenant la parole : » Non ,  
» non , dit-il , qu'ils demeurent , afin que  
» je réponde en leur présence , puisque  
» nous devons nous attendre , en fai-

fant la guerre pour vous , d'avoir pour «  
accusateurs , ceux - mêmes que nous «  
avons vaincus par la force des armes. «  
Il est beau de voir d'un côté Flaccus , «  
de l'autre Marcellus , obligés de se «  
défendre contre les villes de Syracuse «  
& de Capoue , qu'ils ont réduites cette «  
année sous votre puissance «.

Les députés rentrèrent donc dans la  
salle ; & Marcellus reprenant son dis-  
cours : « Je n'ai pas assez oublié la «  
majesté du peuple Romain , dit-il , «  
ni la grandeur de la place où l'on m'a «  
élevé , pour abaisser un consul jusqu'à »  
répondre aux accusations de ces Grecs , «  
si c'étoit moi qui parusse ici comme «  
coupable. Mais il s'agit bien moins «  
d'examiner ici les traitements dont j'ai «  
usé à leur égard , que la peine qu'ils «  
ont méritée par leur révolte. Car s'ils «  
n'ont point été nos ennemis , on n'a «  
pas dû traiter Syracuse avec plus de «  
rigueur aujourd'hui , que du vivant «  
d'Hiéron , notre ami & notre allié. «  
Mais s'ils se sont révoltés contre nous , «  
s'ils ont poursuivi nos ambassadeurs «  
les armes à la main , s'ils nous ont «  
fermé leurs murailles & leurs portes , «  
s'ils ont défendu contre nous les ar- «  
mées des Carthaginois , peuvent-ils «

Mar-  
cellus  
réfute les  
Siciliens

se plaindre d'avoir souffert des hostilités, eux qui en ont exercé de si cruelles à notre égard ? Je n'ai point voulu écouter, disent-ils, les principaux de Syracuse qui m'offroient de me livrer la ville. J'ai mieux aimé traiter d'une reddition si importante avec un Sofis & un Méricus. Vous n'êtes pas les moins considérables des Syracusains, vous qui reprochez aux autres leur bassesse. Nommez-moi donc quelqu'un d'entre vous qui m'ait offert d'ouvrir les portes de Syracuse, & d'y recevoir mes soldats armés. Mais vous n'en avez rien fait ; & bien loin d'avoir jamais été dans cette disposition, vous haïssez & détestez ceux qui l'ont fait, & ne pouvez vous empêcher ici même de leur faire des reproches & de les accabler d'injures. L'obscurité même de ceux avec qui on m'accuse d'avoir traité, est une preuve que je n'ai rejeté aucun de ceux qui se sont présentés pour rendre service à notre république. Avant même que j'assiégeasse Syracuse, j'ai fait tous mes efforts pour conclure la paix avec les Syracusains, tantôt en leur envoyant des ambassadeurs, tantôt en me trouvant moi-même à des conférences

conférences avec eux. Mais voyant α  
 qu'ils pouffoient l'insolence jusqu'à ou- α  
 trager nos ambassadeurs, & que m'é- α  
 tant avancé avec les premiers de la α  
 ville jusqu'à leurs portes, je ne rece- α  
 vois aucune réponse, après avoir souf- α  
 fert tous les travaux imaginables, tant α  
 par terre que par mer, je me suis α  
 enfin rendu maître de cette ville par α  
 la force des armes. C'est à Annibal α  
 & aux Carthaginois vaincus, qu'il leur α  
 conviendrait de se plaindre de la sévé- α  
 rité dont on a usé à leur égard, & non α  
 pas dans le sénat des vainqueurs. Pour α  
 moi, Messieurs, si j'avois eu dessein α  
 de nier que j'eusse dépouillé Syracu- α  
 se, je n'aurois pas orné de ses dé- α  
 pouilles ni votre ville, ni les tem- α  
 ples de vos Dieux. A l'égard de ce α  
 que j'ai ôté ou donné à différents par- α  
 ticuliers après ma victoire, je proteste α  
 que je n'ai rien fait qui ne soit confor- α  
 me aux loix de la guerre, & que j'ai α  
 eu égard en tout à la faute ou au mérite α  
 de chacun. Il importe beaucoup plus α  
 à la république qu'à moi, que vous α  
 approuviez ou que vous blâmiez ma α  
 conduite. Car je suis bien assuré qu'on α  
 rendra justice à ma droiture & à ma α  
 fidélité. Mais c'est à vous à prendre α

» garde , qu'en cassant les réglemens  
 » que j'ai faits , vous ne rendiez les au-  
 » tres généraux moins ardens & moins  
 » zélés pour les intérêts de la républi-  
 » que. Vous avez entendu ce que les  
 » Siciliens ont avancé contre moi , &  
 » ce que je leur ai répondu. Nous al-  
 » lons maintenant sortir , eux & moi ,  
 » du temple , pour laisser une entière  
 » liberté à vos suffrages ». Le consul  
 alla delà au capitolé , pour faire les le-  
 vées dont on avoit besoin.

Alors son collègue demanda aux sé-  
 nateurs ce qu'ils pensoient de l'affaire  
 des Siciliens. Les avis furent assez long-  
 temps partagés. La plupart soutenoient  
 avec T. Manlius Torquatus , qui avoit  
 » ouvert ce sentiment , que les généraux  
 » de la république avoient été chargés  
 » de faire la guerre contre les tyrans  
 » de Syracuse & les ennemis du peuple  
 » Romain , & non contre Syracuse mê-  
 » me. Que leur devoir avoit été de dé-  
 » livrer cette ville comme alliée , &  
 » non de la prendre comme ennemie :  
 » qu'après l'avoir tirée des mains de ses  
 » tyrans ils avoient dû lui rendre ses  
 » loix & sa liberté , & non pas ajouter  
 » aux malheurs de la servitude qui l'a-  
 » voient presque opprimée , ceux de la

guerre qui avoient achevé de la ruiner. «  
 Que cette ville , la plus belle & la plus «  
 illustre de toutes les villes Grecques , «  
 autrefois le grenier & le trésor du peu- «  
 ple Romain , elle qui avoit aidé la ré- «  
 publique de ses largeesses dans tant de «  
 guerres fâcheuses , & sur-tout dans la «  
 guerre d'Annibal , s'étoit trouvée pla- «  
 cée entre ses tyrans & le général Ro- «  
 main , pour devenir la victime de leur «  
 animosité , & assouvir l'avarice & la «  
 cruauté du vainqueur. Si Hiéron , cet «  
 ami , & cet allié le plus fidele & le «  
 plus généreux que le peuple Romain «  
 ait jamais eu , revenoit des enfers , «  
 oseroit-on lui montrer d'un côté Sy- «  
 racuse à moitié ruinée , & dénuée de «  
 tous les ornements qui la rendoient «  
 si célèbre de son temps ; & de l'au- «  
 tre , Rome enrichie des dépouilles de «  
 sa malheureuse patrie , qu'il verroit «  
 placées dans le vestibule , même aux «  
 portes , & dans les places publiques «  
 de cette capitale » ? Malgré ces investi-  
 ves que leur arrachoit en partie la com-  
 passion qu'ils avoient pour les Siciliens ,  
 en partie l'envie qu'ils portoient à Mar-  
 cellus , l'arrêt que le sénat rendit fut ce-  
 pendant assez modéré & assez favorable  
 au consul. On confirma tout ce qu'il avoit

fait & réglé pendant la guerre & depuis sa victoire, & on en ordonna l'exécution. Le sénat se chargea au reste de faire droit aux Syracusains en tout ce qui seroit juste & raisonnable, & ordonna au consul Lévinus de leur accorder tous les soulagemens qui n'iroient point au détriment de la république. On envoya sur le champ deux sénateurs au capitolé, pour faire revenir Marcellus; & les Siciliens étant aussi rentrés dans le sénat, on lut en présence des parties intéressées l'arrêt qui venoit d'être rendu. On congédia les députés de Syracuse, après leur avoir donné toutes les marques possibles de bienveillance. Mais avant de se retirer,

Les Sy- ils se jetterent aux pieds de Marcellus. r. cufains le priant & le conjurant de leur pardon- te met- ner tout ce qu'ils avoient pu dire, pou- tent sous la pro- attirer quelque compassion sur leur pa- tection trie infortunée, & de vouloir bien re- de Mar- cevoir sous sa protection la ville de Syra- cellus, cuse, & mettre ses habitants au nom- après l'a- bre de ses clients. Le consul leur répon- voir ac- cusé. dit avec beaucoup de bonté & de clé-

Les mence. Campa- Le sénat donna ensuite audience aux niens dé- députés de Capoue. Le discours qu'ils ploient leur sort firent étoit beaucoup plus capable d'ex- dans le citer la compassion que celui des Sici- sénat.

liens ; mais leur cause étoit moins favorable. Car ils ne pouvoient nier qu'ils n'eussent mérité d'être punis rigoureusement ; & ils n'avoient pas , comme les autres , un prétexte spécieux de rejeter leur révolte sur des tyrans : mais ils croyoient que tant de sénateurs morts de poison , ou décapités , étoient une satisfaction suffisante. Ils ajoutaient , qu'il ne restoit à Capoue qu'un petit nombre de nobles , à qui leur conscience n'avoit pas fait des reproches assez vifs pour les porter à s'ôter la vie , & que le vainqueur , tout irrité qu'il étoit , n'avoit pas jugés assez criminels pour leur donner la mort. Qu'ils demandoient la liberté pour eux & pour les leurs , avec une partie de leurs biens : qu'ils attendoient cette grace des Romains , dont la plupart leur étoient unis par des alliances , ou même par le sang , depuis tant de mariages qui avoient été contractés entre les deux nations. Après ce discours , ils sortirent du temple , pour laisser aux sénateurs la liberté de délibérer. On fut quelque temps en doute si on ne feroit pas revenir Q. Fulvius de Capoue , ( car Claudius , son collègue , étoit mort peu de temps après la prise de cette ville ) afin qu'on traitât cette affaire en présence du général qui les

avoit réduits, comme on avoit fait celle des Siciliens devant Marcellus. Mais comme on vit dans le sénat, d'un côté M. Attilius & C. Culvius, frere de Flaccus, tous deux lieutenants de ce général; & de l'autre Q. Minucius & L. Véturius Philon, lieutenants de Claudius, qui avoient été présents, & avoient eu part à tout ce qui s'étoit passé au siege & dans la prise de Capoue; que d'ailleurs on ne croyoit pas qu'il fût de l'intérêt de la république de retirer sitôt Flaccus de cette ville, & qu'on ne vouloit pas retenir plus long-temps les Campaniens; M. Attilius, qui, de tous les officiers qui avoient servi à Capoue, avoit le plus de poids & d'autorité, étant prié de dire son avis: » J'ai été admis, dit-il, au conseil que » les consuls tinrent après la prise de » cette ville. Là, après qu'on eut examiné qui d'entre les Campaniens avoit » rendu quelque service à notre république, on ne trouva que deux femmes, savoir Vestia Oppia, de la ville » d'Atella, mais qui résidoit en ce temps-là à Capoue, & Faucula Cluvia, autrefois courtisane de son métier. La » premiere n'a pas laissé passer un seul » jour, sans offrir aux Dieux des sacrifices pour le salut & la victoire du

peuple Romain : l'autre a secrètement «  
fourni des aliments à ceux de nos pri- «  
sonniers qui en manquoient. Tout le «  
reste des Campaniens a été animé «  
contre nous d'une haine égale à celle «  
des Carthaginois. Et Q. Fulvius a plu- «  
tôt fait trancher la tête aux plus illuf- «  
tres qu'aux plus coupables de cette «  
nation. Au-reste je ne vois pas que le «  
fénat puisse rien décider au sujet des «  
Campaniens qui sont citoyens Ro- «  
mains , sans consulter le peuple. C'est «  
ce qui fut pratiqué du temps de nos «  
ancêtres à l'égard des Satricans qui «  
s'étoient révoltés. Car avant toutes «  
choses , M. Antistius , tribun , proposa «  
au peuple de porter , comme il fit , «  
une loi par laquelle le fénat étoit «  
autorisé à décider de la peine qu'on «  
feroit subir à ceux de Satricum. Je crois «  
que suivant cet exemple , il faut qu'un «  
ou plusieurs tribuns demandent au peu- «  
ple une loi qui nous permette de ju- «  
ger les Campaniens ». Alors P. Attilius ,  
tribun du peuple , de l'autorité du fénat ,  
parla au peuple en ces termes : » Je «  
vous demande , Messieurs , ce que vous «  
voulez qu'on ordonne au sujet de ceux «  
de Capoue , de Calatium , & de Sa- «  
batie , qui se sont livrés à la discrétion

» tion du peuple Romain , après avoir  
 » été vaincus par le proconsul Fulvius ;  
 » & de tout ce qu'ils ont soumis à notre  
 » puissance avec leurs personnes , com-  
 » me leurs campagnes , leurs villes , leurs  
 » biens , tant profanes que sacrés , leurs  
 » meubles , en un mot tout ce qui leur  
 » appartenoit avant leur défaite & leur  
 » reddition ».

» Le peuple répondit , qu'il souhai-  
 » toit & ordonnoit que les sénateurs qui  
 » étoient actuellement à l'audience , dé-  
 » clarassent eux-mêmes ce qu'ils pensoient  
 » sur cette affaire ; & que ce qu'ils au-  
 » roient décidé à la pluralité des voix ,  
 » & après avoir fait serment de par-  
 » ler selon leur conscience , fût exécuté  
 » de point en point ». En conséquence  
 de ce décret du peuple , le sénat com-  
 mença par rendre à Oppia & à Clu-  
 via leurs biens & leur liberté , ajoutant  
 que si elles vouloient demander au sé-  
 nat quelqu'autre récompense , elles n'a-  
 voient qu'à se rendre à Rome. On fit  
 pour chaque famille de Campaniens dif-  
 férents décrets , qu'il seroit trop long &  
 qu'il n'est pas besoin de rapporter. Il y en  
 eut dont on ordonna que les biens fus-  
 sent vendus au profit de la république ,  
 aussi-bien que leurs personnes , celles de

leurs femmes & de leurs enfans , excepté les filles qui , par le mariage , étoient passées dans les mains & sous la puissance de leurs époux , avant que la ville fût retombée sous la domination du peuple Romain. Il y en eut qu'on fit enfermer dans des prisons , afin de délibérer plus amplement des traitements qu'ils méritoient. A l'égard des autres , on distingua dans leurs biens ceux qui devoient être confisqués , & ceux qui devoient leur être rendus. On leur restitua tout le bétail , excepté les chevaux , tous leurs esclaves , excepté les mâles qui avoient atteint l'âge de puberté , & tout ce qui n'est point compris sous le nom de fonds & d'immeubles. On ordonna que tous les Campaniens , les Atellans , les Calatins , les Sabatins fussent libres , excepté cependant ceux qui étoient , eux ou leurs peres & meres , parmi les ennemis : & encore , à condition qu'aucun d'entre eux ne seroit ni citoyen Romain , ni allié du nom Latin : & qu'aucun de ceux qui s'étoient trouvés dans Capoue , pendant que ses portes en avoient été fermées aux Romains , ne resteroit dans la ville ou dans le territoire , passé un certain jour : on leur devoit assigner pour leur établissement , un lieu au-delà du Tibre

à quelque distance de ce fleuve. Ceux qui, pendant la guerre, n'avoient point été dans Capoue, ni dans aucune des villes de sa dépendance qui avoient quitté le parti des Romains, devoient habiter en deçà du fleuve Liris, du côté de Rome. On plaça en deçà du Vulturne ceux qui étoient passés dans le parti des Romains avant qu'Annibal vînt à Capoue. On ne voulut pas qu'aucun d'eux possédât des terres ou des maisons qui ne fussent éloignées de la mer, au moins de quinze milles. Que ceux qui auroient été transportés au-delà du Tibre, ne pourroient, ni eux ni leurs descendants, acquérir ou posséder aucun héritage, si non dans les territoires de Veies, de Sutrium, ou Nepesi; & les fonds qu'ils avoient permission d'y tenir, ne devoient pas excéder cinquante arpents. On fit vendre à Capoue les biens de tous les sénateurs & de tous ceux qui avoient possédé des magistratures à Capoue, à Atella, ou à Calatia. On envoya à Rome, pour y être vendues, toutes les personnes libres qui avoient été réduites à la servitude. Enfin on ordonna que les tableaux & les statues d'airain, tant sacrées que profanes, qui avoient été prises sur les ennemis, seroient remises

au college des pontifes. Les députés de Capoue ayant été instruits de ces décrets, s'en retournerent chez eux beaucoup plus tristes qu'ils n'étoient venus. Et ils se plaignoient non plus de la sévérité de Flaccus, mais de l'injustice des Dieux, & de la cruauté de la fortune.

Après qu'on eut congédié les Siciliens & les Campaniens, on fit des levées pour recruter les armées : après quoi on songea aussi à remonter les flottes de nautonniers & de rameurs. Mais comme on ne trouvoit pour ce dernier besoin ni assez de sujets dans la république, ni dans le trésor public assez d'argent pour acheter des hommes & les stipendier, les consuls ordonnerent que les particuliers, selon leur rang & leur revenu, fourniroient, comme il s'étoit déjà pratiqué, certain nombre de rameurs, qu'ils payeroient & nourriroient à leurs dépens pendant trente jours. Cet édit excita un murmure si universel, & une indignation si déclarée, qu'il se seroit infailliblement élevé une sédition, s'il s'étoit trouvé un chef capable de l'appuyer & de la soutenir. « On publioit hautement que les consuls, après avoir ruiné les Siciliens & les Campaniens, songeoient à accabler & à perdre le peu- »

*Edit au  
sujet de  
la flotte,  
qui exci-  
te de  
grands  
murmures.*

» ple Romain lui-même. Qu'épuisés par  
» les impôts excessifs qu'ils payoient de-  
» puis tant d'années, il ne leur restoit  
» plus que le sol de leurs champs stérili-  
» les & déserts. Que les ennemis avoient  
» brûlé leurs maisons, & que la répu-  
» blique leur avoit enlevé les esclaves  
» qu'ils employoient à la culture de la  
» terre, en les forçant de les fournir  
» pour servir, ou comme soldats dans  
» les armées, ou comme nautonniers  
» sur les vaisseaux. Que la solde des  
» rameurs & les tributs annuels leur  
» avoient arraché le peu d'argent qui  
» leur étoit resté. Qu'il n'y avoit point  
» d'autorité ni de violence qui pût leur  
» faire donner ce qu'ils n'avoient pas.  
» Qu'ils vendissent leurs biens, & mis-  
» sent enfin leurs corps à la torture, ils  
» n'étoient pas encore en état de se  
» racheter de cette vexation & de cette  
» cruauté ». Et ce n'étoit point en ca-  
chette, ni en petit nombre qu'on te-  
noit de tels discours ; mais tout ouver-  
tement, & sous les yeux même des  
consuls, qui se trouvoient comme in-  
vestis par une multitude de citoyens ir-  
rités, que ces magistrats ne pouvoient  
calmer, ni par la sévérité, ni par la dou-  
ceur. Après bien des tentatives inutiles,

ils déclarerent au peuple qu'ils lui don-  
noient trois jours pour songer à ce qu'il  
avoit à faire ; & eux-mêmes employe-  
rent cet intervalle à chercher quelque  
expédient qui pût les tirer d'embarras.  
Le quatrieme jour ils asssemblerent le  
sénat, pour délibérer sur le supplément  
des rameurs dont ils avoient besoin.  
Après bien des discours, on fut obli-  
gé de convenir que le peuple avoit  
quelque raison de murmurer, & de re-  
fuser les secours qu'on lui demandoit :  
mais on ne laissa pas de conclure, «  
qu'il falloit imposer aux particuliers ce «  
fardeau, quelque dur & quelque pe- «  
sant qu'il fût. Car n'y ayant point d'ar- «  
gent dans le trésor public, où pren- «  
droient-ils ailleurs des nautonniers & «  
des rameurs ? & comment pourroient- «  
ils, sans avoir des flottes en état d'agir, «  
conserver la Sicile, éloigner Philippe «  
de l'Italie, & en défendre les côtes α ?

Mais le plus difficile étoit de trou-  
ver les moyens d'engager le peuple à  
obéir. Dans un si grand embarras, les  
sénateurs demeuroient dans le silence, &  
ne savoient quel parti prendre, lorsque  
le consul Lévinus leur déclara, » que «  
comme les magistrats étoient au-dessus «  
des sénateurs par leur rang, & les sé- «

Conseil  
salutaire  
du consul  
Lévinus.

» nateurs au-dessus des simples citoyens ;  
» aussi leur devoient-ils donner l'exem-  
» ple , quand il étoit question de ser-  
» vir la patrie , & prendre pour eux  
» les charges de l'état les plus lourdes  
» & les plus pénibles. Voulez-vous trou-  
» ver dans les inférieurs de la docilité  
» & de la soumission à l'égard des im-  
» pôts & des subsides ? payez les pre-  
» miers , vous & les vôtres. Les petits  
» ne trouveront pas la dépense insup-  
» portable , quand ils verront que les  
» grands en portent une portion plus  
» forte que leurs biens ne l'exigeoient.  
» Si nous souhaitons que le peuple Ro-  
» main mette sur pied des flottes & les  
» équipe , & que les particuliers four-  
» nissent volontiers des rameurs , com-  
» mençons par en fournir nous-mêmes  
» les premiers , tous tant que nous som-  
» mes de sénateurs. Portons dès demain  
» au trésor public tout notre or , tout  
» notre argent , & tout ce que nous  
» avons de cuivre monnoyé , ne reser-  
» vant que nos anneaux pour nous , nos  
» femmes & nos enfants , & une boule  
» d'or pour nos fils. Ceux de nous qui  
» ont des femmes & des filles , pour-  
» ront garder pour chacune une once  
» d'or. Ceux qui ont possédé des ma-

gistratures curules , retiendront les har- «  
nois de leurs chevaux , & la quantité «  
d'argent qui est nécessaire pour avoir «  
la salière & la coupe dont on se sert «  
pour honorer les Dieux. Les autres sé- «  
nateurs ne conserveront qu'une livre «  
d'argent , & cinq mille pieces de cui- «  
vre monnoyé pour chaque famille. «  
Mettons entre les mains des triumvirs «  
de la banque tout le reste de notre or , «  
de notre argent , & de notre cuivre «  
monnoyé ; & cela , sans aucun arrêt «  
du sénat , afin qu'une contribution si vo- «  
lontaire , & un empressement si loua- «  
ble à servir sa patrie , pique d'hon- «  
neur premièrement les chevaliers , & «  
ensuite tous les autres citoyens , & «  
inspire aux uns & aux autres une ému- «  
lation égale pour le bien public. Voilà «  
la seule voie que nous avons trou- «  
vée , mon collègue & moi , de sortir «  
d'embarras , après avoir examiné l'af- «  
faire avec toute l'attention possible. «  
Allez , Messieurs ; & , avec l'aide des «  
Dieux , commencez à mettre notre «  
conseil à exécution. En sauvant la ré- «  
publique , nous sauvons nos biens par- «  
ticuliers. Mais nous ne devons pas «  
espérer de les pouvoir conserver , si «  
nous l'abandonnons ». Ce discours fut

écouté avec tant d'attention, & cet avis suivi avec tant de zèle & d'ardeur, qu'on remercia même les consuls de l'avoir ouvert. Dès que les sénateurs se furent retirés dans leurs maisons, ils firent porter tout leur or, leur argent & leur cuivre monnoyé dans le trésor, avec tant d'émulation, que c'étoit à qui se feroit inscrire le premier sur les registres, & que les triumvirs ne pouvoient suffire à recevoir ce qu'on leur présentoit, ni les scribes à en faire l'enregistrement. Les chevaliers imiterent l'ardeur des sénateurs, & le peuple celle des chevaliers. Ainsi, sans qu'il fût besoin de publier aucun édit, ni d'user d'aucune violence, la république ne manqua ni de rameurs, ni d'argent pour les stipendier. Et toutes choses étant prêtes pour commencer la campagne, les consuls se rendirent à leurs départements.

Tout le monde, à l'envie, porte son or & son argent dans le trésor.

Egalité de fortune entre les deux partis.

Depuis que cette guerre avoit commencé, les Romains & les Carthaginois, par une suite naturelle des avantages qu'ils avoient réciproquement remportés les uns contre les autres, n'avoient jamais été si partagés entre l'espérance & la crainte. Car si les Romains avoient été malheureux dans l'Espagne, ils s'étoient consolés par les bons succès

qu'ils avoient eus en Sicile : & dans l'Italie , la perte de Tarente ne leur avoit pas causé plus de douleur , qu'ils avoient ressenti de joie pour avoir , contre leur espérance , conservé la citadelle de cette ville : & la prise de Capoue avoit changé en applaudissements & en félicitations , les cris & les alarmes qu'Annibal avoit excités dans Rome même quelques jours auparavant , lorsqu'il s'étoit avancé jusqu'à ses portes. Ils avoient éprouvé la même vicissitude au-delà de la mer , puisque dans le temps que Philippe s'étoit si mal à propos déclaré leur ennemi , ils avoient fait alliance avec les Etoliens & avec Attalus , roi d'Asie , dont l'amitié sembloit par avance leur promettre l'empire de l'Orient , où ils parvinrent effectivement dans la suite. Les Carthaginois , de leur côté , opposoient la conquête de Tarente à la perte de Capoue ; & s'ils avoient lieu de s'applaudir d'être arrivés sans obstacle jusqu'aux murailles de Rome , il étoit triste pour eux de n'avoir tiré aucun fruit d'une entreprise si hardie , & de voir que les Romains les avoient méprisés jusqu'au point de faire sortir par une de leurs portes , les troupes qu'ils envoyoit au secours de l'Espagne , tandis qu'ils étoient

campés devant la porte opposée. Et dans l'Espagne même, plus ils avoient espéré d'y terminer la guerre à leur avantage, & d'en chasser entièrement les Romains, après y avoir défait & tué deux grands généraux avec leurs armées; plus ils étoient honteux & indignés tout à la fois de voir qu'un officier subalterne, comme L. Marcius, choisi à la hâte pour commander les débris de l'armée vaincue, leur avoit fait perdre tout le fruit d'une victoire si éclatante & si complète. Ainsi la fortune ayant mis entre les deux partis une espece d'égalité, ils avoient autant à craindre & à espérer, que si la guerre n'eût fait que commencer.

Inquié-  
tude  
d'Anni-  
bal.

Ce qui faisoit le plus de peine à Annibal, c'est que la lenteur avec laquelle il avoit défendu Capoue, tandis que les Romains l'attaquoient avec une vigueur incroyable, avoit éteint la chaleur avec laquelle la plupart des peuples d'Italie avoient embrassé son parti. Et à moins de diviser son armée en plusieurs parcelles, ce qui ne lui convenoit nullement dans les conjonctures présentes, il ne lui étoit pas possible de mettre dans les villes des troupes capables de les contenir. Et d'un autre côté, il ne pouvoit en retirer les garnisons,

sans s'exposer à être abandonné par des alliés sur qui les Romains employoient aussi-tôt ou l'espérance ou la crainte. Comme il n'étoit pas moins avare que cruel, il se déterminà à piller & à détruire des amis qu'il ne pouvoit conserver, & à les laisser dans un état à ne pouvoir être d'aucune utilité à ses ennemis. Mais ce parti ne lui fut pas moins funeste par l'événement, qu'il étoit horrible dans son principe. Car il perdit par-là l'affection, non-seulement de ceux qu'il traita si indignement, mais encore de tous les autres peuples de l'Italie, dont le nombre étoit beaucoup plus grand que celui de ces malheureux alliés. Et le consul, de son côté, étoit attentif à profiter de toutes les occasions qui se présentoient de faire rentrer les villes dans leur devoir. Les deux principaux citoyens de Salapie, étoient Dasius & Blasius. Le premier étoit dans les intérêts d'Annibal : l'autre appuyoit le parti des Romains autant qu'il le pouvoit, sans s'exposer. Il avoit même envoyé secrètement à Marcellus des gens affidés, par qui il l'avoit fait assurer qu'il travailloit à lui livrer la ville. Mais il ne pouvoit exécuter ce dessein, tant que Dasius y seroit opposé. Après avoir long-temps

Cruauté d'Annibal, qui lui devient pernieuse.

Dasius & Blasius les premiers de Salapie.

hésité , ne voyant pas d'autre parti à prendre , il lui communiqua son projet , sans espérance cependant de pouvoir le gagner. En effet , Dasius poussé par l'inclination qu'il avoit pour les Carthagi-  
nois , & par un motif de jalousie contre celui qui lui disputoit le premier rang dans sa patrie , découvrit à Annibal les intentions de Blasius. Ce général les fit appeller l'un & l'autre ; & tandis qu'il étoit assis sur son tribunal pour leur donner audience , après qu'il auroit expédié quelque autre affaire , Blasius continuoit à solliciter Dasius. Ce dernier , étonné que sous les yeux même d'Annibal , on le voulût porter à la révolte , se récria contre la proposition de Blasius ; & il regardoit déjà son rival comme convaincu de son crime. Mais plus l'audace de Blasius étoit grande , moins elle parut vraisemblable à Annibal & à tous ceux qui étoient présents. On ne doutoit point que ce ne fût la haine & la jalousie qui avoient porté Dasius à accuser son compétiteur d'un crime , imaginé avec d'autant plus de liberté , qu'on ne prend point de témoins pour faire de pareilles propositions. Ainsi ils furent renvoyés l'un & l'autre. Mais Blasius ne renonça pas à une entreprise si hardie ; & il ne

cessa point de solliciter Dasius, jusqu'à ce qu'à force de lui faire de nouvelles instances, & de lui remontrer combien ce changement seroit avantageux à l'un & à l'autre, aussi-bien qu'à leur patrie, il le fit consentir à livrer la ville à Marcellus, avec la garnison Carthaginoise, composée de cinq cents Numides. Mais ces étrangers vendirent chèrement leur vie. C'étoient les plus braves cavaliers de l'armée d'Annibal. Ainsi quoiqu'ils eussent été surpris, & qu'ils ne pussent faire usage de leurs chevaux dans la ville, cependant s'étant saisis de leurs armes au milieu du tumulte, ils firent tous leurs efforts pour échapper ; & n'en pouvant venir à bout, ils se battirent en désespérés, ne voulant quitter les armes qu'avec la vie ; de sorte qu'il n'en tomba pas plus de cinquante vivants au pouvoir des Romains. La perte de ces cavaliers fut plus sensible & fit plus de tort à Annibal, que celle de la ville de Salapie. Depuis ce temps-là il ne fit plus rien de considérable avec sa cavalerie, qui étoit la partie de ses forces qui lui avoit donné jusque-là le plus d'avantage sur ses ennemis.

Salapie  
reprise  
par les  
Romains

Cependant la garnison Romaine qui défendoit la citadelle de Tarente, ne

pouvoit presque plus résister à la famine qui la pressoit. Et Marcus Livius, gouverneur de cette place, n'avoit de ressource que dans les provisions qui lui venoient de Sicile. Pour les faire passer en sûreté le long des côtes d'Italie, on tenoit auprès de Rhege une flotte de vingt vaisseaux. Celui qui la commandoit, & qui étoit chargé d'assurer le transport de ces convois, s'appelloit D. Quintius, homme d'une naissance assez obscure, mais qui s'étoit rendu recommandable par un grand nombre d'exploits guerriers. Il eut d'abord cinq vaisseaux, dont les deux plus grands, qui étoient des galeres à trois rangs, lui avoient été donnés par Marcellus. Dans la suite, comme on vit qu'il servoit la république avec beaucoup de zele & de succès, on lui donna encore trois galeres à cinq rangs. Enfin ayant, de son propre mouvement, exigé des alliés les vaisseaux qu'ils étoient obligés par le traité de fournir à la république, & par ce moyen, reçu de ceux de Rhege, de Vélie, & de Pestum leur contingent, il composa, comme on a dit plus haut, une flotte de vingt galeres. Etant parti de Rhege avec ces forces, il rencontra, environ à quinze milles de la ville,

uprès du port sacré, la flotte de Ta-  
 rente, composée, comme la sienne, de  
 vingt vaisseaux, commandée par Démo-  
 chares. Le Romain qui ne s'attendoit à  
 rien moins qu'à combattre, alloit par  
 hazard à pleines voiles. Mais en pas-  
 sant le long des villes de Crotone & de  
 Sibaris, il avoit fourni sa flotte des ra-  
 meurs nécessaires : en sorte qu'elle étoit  
 armée & équipée autant qu'il convenoit  
 à la grandeur de ses galeres. Et, par ha-  
 zard, dans le moment qu'il apperçut les  
 ennemis, le vent étant venu à tomber,  
 lui laissa tout le temps dont il avoit besoin  
 pour faire prendre les armes à ses soldats,  
 & les préparer, aussi-bien que ses ra-  
 meurs, au combat dont il se voyoit me-  
 nacé. Jamais deux flottes, à peu-près éga-  
 les, ne se choquerent avec tant d'ar-  
 deur & de furie ; l'objet qui les animoit  
 à bien combattre étant beaucoup plus  
 considérable qu'elles n'étoient elles-mê-  
 mes. Les Tarentins, après avoir retiré  
 leur ville des mains des Romains, cent  
 ans après qu'ils s'en étoient emparés,  
 comptoient de délivrer aussi leur cita-  
 delle, & en même temps de couper les  
 vivres à leurs ennemis, si par un succès  
 heureux, ils leur ôtoient la possession  
 de la mer. Les Romains, de leur côté,

Combat  
 d'une  
 flotte  
 Romaine  
 contre  
 celle des  
 Cartha-  
 ginois.

vouloient prouver , en conservant la citadelle , qu'ils avoient perdu la ville , non par la force & le courage de leurs ennemis , mais par la fraude & la trahison de ses habitants. C'est pourquoi le signal ayant été donné des deux côtés , ils fondirent les uns sur les autres ; & s'étant accrochés par les proues , sans que personne fît effort pour se retirer en arriere & éviter le choc de son adversaire , jusqu'à ce que , par le moyen d'une main de fer , il eût saisi la galere ennemie qui lui étoit opposée ; ils combattoient de si près , qu'ils ne se servoient pas seulement de leurs traits , mais encore de leurs épées. Les proues attachées les unes aux autres , demeuroient fermes dans cette situation , tandis que les poupes tournoient par le mouvement des rames étrangères : & tous les vaisseaux ferrés , occupoient si peu d'espace , qu'il ne tomboit aucun trait dans la mer , & sans effet ; & que les soldats passant aisément d'un vaisseau à l'autre , combattoient de front & de pied ferme comme ils auroient pu faire par terre. Mais les deux galeres qui étoient à la tête des deux flottes , & s'étoient jointes les premières , se signalerent par-dessus toutes les autres dans cette bataille. C'étoit du côté  
des

des Romains, celle que montoit Quintius lui-même ; & du côté des Tarentins, un certain Nikon surnommé Percon, qui haïssoit les Romains, & étoit haï d'eux, non-seulement par une animosité de parti, mais encore par une haine personnelle, étant de la faction qui avoit livré Tarente à Annibal. Dans le temps que Quintius exhortoit les siens à bien combattre, & combattoit lui-même à leur tête, sans ménager sa vie, ce Nikon le perça d'un coup de lance, qui le fit tomber avec ses armes devant la proue. Aussi-tôt le Tarentin sauta dans la galere ennemie, où la mort de son commandant avoit jetté le désordre & l'effroi. S'étant rendu maître de la proue, il repoussa les Romains jusqu'à la poupe. Ils avoient déjà assez de peine à s'y maintenir, lorsqu'ils s'y virent encore attaqués tout d'un coup par une autre galere ennemie : en sorte que celle de Quintius se trouvant entre deux, ne put éviter d'être prise. La perte de la galere amirale jetta la terreur dans toutes les autres ; en sorte qu'ayant pris ouvertement la fuite, les unes furent submergées, les autres ayant gagné la terre à force de rames, furent prises aussi-tôt par ceux de Thurium, ou de Metapont. Des vais-

Défaite  
de la  
flotte  
Romaine,  
&  
mort de  
son com-  
mandant

seaux de charge qui suivoient la flotte , & portoient des vivres , il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui tombèrent entre les mains des ennemis. Tous les autres tournant leurs voiles du côté que le vent pouvoit favoriser , gagnèrent la pleine mer. Pendant ce même temps , la fortune fut aussi contraire aux ennemis sur terre , du côté de Tarente , qu'elle leur avoit été favorable sur mer. Livius , qui commandoit dans la citadelle , étant attentif à profiter de toutes les occasions qui se présentoient de remporter quelque avantage sur les ennemis , n'eut pas plutôt appris que quatre mille hommes , sortis de la ville pour aller fourrager dans la campagne , couroient le pays sans précaution , qu'il envoya contre eux un de ses plus braves officiers , nommé C. Perſius , à la tête de deux mille soldats. Celui-ci les ayant trouvés épars çà & là , en fit un grand carnage , & obligea le peu qui put lui échapper , à rentrer à la hâte dans Tarente , dont les portes n'étoient qu'à moitié ouvertes , tant les habitants craignoient que Perſius ne se jettât dans la ville avec les fuyards. Par ce moyen , toutes choses demeurerent dans une espece d'égalité à l'égard de Tarente , les Romains ayant été aussi

heureux sur terre, que les ennemis l'avoient été sur mer. A l'égard des provisions de bled qui venoient de Sicile, elles furent également enlevées aux deux partis, dans le moment qu'ils les avoient sous les yeux, & qu'ils étoient près de mettre la main dessus.

Pendant ce même temps, le consul **Levinus**, après avoir employé à d'autres expéditions une bonne partie de l'année de son consulat, arriva en Sicile où il étoit attendu, avec un égal empressement, par les alliés de la république, tant anciens que modernes. Le premier de ses soins fut de mettre quelque ordre aux affaires de Syracuse, qui, n'ayant joui de la paix que pendant quelques mois, n'avoit pas encore eu le temps de se rétablir des maux qu'une si longue guerre lui avoit causés. Ensuite il mena ses légions contre Agrigente, la seule ville de la province qui restât au pouvoir des ennemis, & dans laquelle ils avoient une forte garnison. Il réussit dans cette entreprise. Hannon commandoit à la vérité les Carthaginois. Mais leur plus grande ressource étoit dans les Numides & dans leur chef, nommé Mutines. Cet officier parcourant toute la Sicile avec ses troupes, faisoit un butin

Affaires  
de Sicile.

considérable sur les alliés des Romains ; & il n'étoit pas possible , ni de lui fermer le chemin d'Agrigente , quand il vouloit y rentrer , ni de l'empêcher d'en sortir , toutes les fois qu'il avoit envie d'aller piller la campagne. La gloire que Mutines avoit acquise par ses heureux succès , ayant fait tort à la réputation d'Hannon , excita contre lui la jalousie & la haine de ce général , qui ne pouvant plus apprendre sans chagrin les avantages qu'il continuoit de remporter sur les ennemis , lui ôta sa charge , pour la donner au jeune Hannon son fils , persuadé qu'il cesseroit d'être estimé des Numides , dès qu'il n'auroit plus d'autorité sur eux. Mais l'événement ne répondit pas à ses espérances. Car il se rendit odieux en se vengeant ; au lieu que Mutines fut encore plus aimé & plus estimé des Numides qu'auparavant. Au reste , ce dernier ne put supporter l'affront qu'il avoit reçu : de sorte qu'il envoya secrètement un courier à Levinus , pour traiter avec lui de la reddition d'Agrigente. Lorsqu'ils furent convenus des conditions & de la maniere dont la place devoit être remise aux Romains , les Numides s'emparèrent de la porte qui donnoit du côté de la mer : & ayant

tué ou chassé ceux qui la gardoient, ils introduisirent dans la ville un corps d'ennemis, qui s'étoient rendus exprès de ce côté-là. Ils s'avançoient déjà vers le milieu de la ville, & jusque dans la place publique en ordre de bataille, lorsqu'Hannon, attiré par le tumulte qu'ils causoient, mais qu'il attribuoit à la mutinerie des Numides, qui s'étoient déjà soulevés plus d'une fois, accourut pour appaiser la sédition. Alors, ayant apperçu une multitude supérieure en nombre à celle des Numides, & discernant de plus près le langage des Romains, qui ne lui étoit pas inconnu, il prit le parti de fuir; & étant sorti de la ville par la porte opposée à ce quartier, avec Epicycle, ils se rendirent l'un & l'autre sur le bord de la mer : & ayant trouvé heureusement pour eux, une petite barque, ils s'embarquerent dessus pour passer en Afrique, abandonnant aux Romains la possession de la Sicile, qu'ils leur disputoient depuis tant d'années. Un autre corps, composé de Carthaginois & de Siciliens, sans s'être seulement mis en devoir de se défendre, courut avec autant de précipitation que d'aveuglement & d'effroi, vers les portes de la ville, pour se sauver. Mais les ayant trouvées fermées,

Prise  
d'Agri-  
gente  
par les  
Romains  
La Sici-  
le aban-  
donnée  
par les  
Cartha-  
ginois.

ils furent tous tués autour des portes mêmes. Levinus se trouvant absolument maître d'Agrigente, fit trancher la tête aux principaux de la ville, après les avoir fait battre de verges, & vendit tous les autres citoyens avec le butin. Il envoya à Rome tout ce qu'il en retira. Le bruit de la prise d'Agrigente, & de la punition qu'on avoit exercée sur ses habitants, s'étant répandu dans la Sicile, soumit au pouvoir des Romains tout le reste de la province. En très-peu de temps, vingt villes leur furent livrées par trahison : ils en prirent six de force, & plus de quarante se rendirent volontairement. Le consul ayant puni ou récompensé les principaux de ces villes, selon les services qu'ils avoient rendus au peuple Romain, ou les injures qu'ils lui avoient faites, obligea les Siciliens de renoncer enfin à la guerre, & de s'appliquer uniquement à l'agriculture ; afin que cette îlle fût en état, par sa fécondité, non-seulement de nourrir ses propres habitants, mais encore de fournir des bleds à la ville de Rome & à l'Italie, comme elle avoit souvent fait dans les temps de stérilité. Alors il emmena avec lui, d'Agathyrne en Italie, environ quatre mille hommes, amas confus de bandits chassés

de différents pays pour leurs dettes & pour leurs crimes, accoutumés à vivre de rapines & de brigandages dès le temps qu'ils avoient vécu dans leur patrie sous la puissance des loix, & qui avoient continué le même métier, depuis qu'une semblable fortune les en avoit tirés, pour les réunir à Agathyrne, en un seul corps & dans un même lieu. Lévinus ne crut pas qu'il y eût de sûreté de laisser une pareille canaille en Sicile, pour troubler la paix, encore mal affermie, dont ses habitants commençoient à jouir : & il étoit persuadé d'ailleurs, que des gens de cette espece pourroient être utiles à ceux de Rhége, qui avoient besoin de troupes accoutumées à piller, pour ravager les terres des Brutiens. Ainsi la guerre finit cette année, quant à la Sicile, entre les Romains & les Carthaginois.

Mais en Espagne, P. Scipion ayant mis ses vaisseaux en mer dès le commencement du printemps, & ordonné, par un édit, à toutes les troupes auxiliaires des alliés de se rendre à Tarragone ; il fit conduire delà sa flotte, & les vaisseaux de charge, jusqu'à l'embouchure de l'Hébre, où il donna ordre aux légions de se rendre aussi, en

*Affaires  
d'Es-  
pagne.*

fortant de leurs quartiers d'hiver. Et sur le champ il partit lui-même de Tarra-gone avec cinq mille alliés , pour aller se mettre à la tête de son armée. Dès qu'il y fut arrivé , il crut qu'il étoit à propos de haranguer sur-tout les anciens foldats , qui avoient survécu à tant de défaites. Ainsi les ayant assemblés , il leur parla en ces termes. »

Haran- » ral , avant moi , ne s'est trouvé dans  
gue de » l'obligation de marquer de la recon-  
Scipion » noissance à ses foldats , avant de les  
aux fol- » avoir employés. Pour moi , je vous  
dats , en » dois des remerciements , pour les ser-  
Espagne » vices que vous m'avez rendus , même  
» avant que j'eusse mis le pied dans la  
» province , & que je prisse le comman-  
» dement de mon armée : premièrement  
» à cause du zele & de l'affection que  
» vous avez témoignée à mon pere &  
» à mon oncle , pendant leur vie & après  
» leur mort ; ensuite , à cause de la va-  
» leur avec laquelle vous avez conservé  
» au peuple Romain , & à moi , qui ,  
» par son ordre , viens commander en  
» leur place , une province , dont une  
» défaite si horrible sembloit nous avoir  
» ôté pour toujours la possession. Mais  
» comme la bonté des Dieux nous a  
» mis en état , non-seulement de rester

en Espagne , mais d'en chasser les «  
 Carthaginois : comme nous ne nous «  
 proposons pas seulement de garder les »  
 bords de l'Hébre , pour empêcher les «  
 ennemis de nous troubler dans la par- «  
 tie de cette province qui est en - deçà ; «  
 mais de passer nous-mêmes ce fleuve , «  
 & de les aller combattre dans celle «  
 dont ils sont encore maîtres , je crains «  
 qu'il ne semble à quelques-uns de vous, «  
 que cette entreprise est au-dessus de «  
 mon âge , sur - tout après des pertes «  
 que je ne puis avoir oubliées. J'avoue «  
 qu'il n'y a point de Romain , dans l'es- «  
 prit & dans le cœur de qui les malheurs «  
 que nous avons essuyés en Espagne «  
 soient plus profondément gravés que «  
 dans le mien ; puisque dans l'espace de «  
 trente jours , mon pere & mon oncle y «  
 ont été tués , comme si la fortune eût «  
 pris plaisir à entasser dans une même fa- «  
 mille , funérailles sur funérailles. Mais «  
 si la perte de ce que j'avois de plus «  
 cher au monde m'afflige & m'abat , «  
 d'un autre côté , les heureux succès «  
 que nous avons remportés par votre «  
 courage , m'empêchent de désespérer «  
 du salut de la république. C'est la desti- «  
 née du peuple Romain , dans toutes «  
 les guerres importantes , de ne vain- «

» cre les ennemis , qu'après avoir été  
» vaincu le premier. Je ne parle point  
» des avantages que Porfenna , que les  
» Gaulois , que les Samnites remporte-  
» rent autrefois sur nous , dans le com-  
» mencement des guerres que nous avons  
» soutenues contre eux. Je me renfer-  
» merai dans celles que nous avons faites  
» contre les Carthaginois. Combien n'a-  
» vous-vous point perdu de flottes , de  
» généraux & d'armées dans la premie-  
» re ? & dans la seconde , où je me  
» suis trouvé à toutes les batailles , où  
» j'ai eu plus de part que personne au  
» malheur de celles qui ont été per-  
» dues en mon absence ? Comment doit-  
» on regarder Trébie , Trasimenes &  
» Cannes ? que comme des monuments  
» de la défaite de nos armées & du  
» meurtre de nos consuls. Ajoutez à  
» ces calamités la révolte de l'Italie ,  
» de la Sicile , & de la plus grande par-  
» tie de la Sardaigne : ajoutez-y , ce  
» qui mit le comble à notre conster-  
» nation & à nos alarmes , les Car-  
» thaginois campés entre le Tévéron &  
» Rome , & Annibal vainqueur au pied  
» de nos murailles. Au milieu de ce ren-  
» versement & de cette décadence uni-  
» verselle de toutes les parties de la ré-

publique, la seule valeur du peuple  
 Romain s'est soutenue, & sa constance  
 est demeurée inébranlable. C'est vous,  
 soldats, qui, les premiers, après la  
 journée de Cannes, avez, sous la con-  
 duite & les auspices de mon pere,  
 arrêté dans l'Espagne Asdrubal, qui  
 marchoit à grands pas vers les Alpes,  
 pour entrer en Italie, où il avoit des-  
 sein de se joindre à son frere Anni-  
 bal : c'est vous, encore un coup, qui  
 avez empêché cette jonction redou-  
 table, qui auroit infailliblement causé  
 la ruine de l'empire, & jusqu'à l'ex-  
 tinction du nom Romain. Et ce sont  
 ces heureux succès de l'Espagne qui  
 nous ont soutenus contre les désastres  
 de l'Italie. Aujourd'hui, par la bonté  
 des Dieux, la fortune nous favorise  
 en Italie & en Sicile, & nos affaires  
 y prennent de jour en jour une meil-  
 leure face. Nous avons pris Syracuse  
 & Agrigente en Sicile : & les enne-  
 mis, chassés de l'Isle entiere, en ont  
 abandonné la possession au peuple  
 Romain. En Italie, nous avons pris  
 Capoue, & remis Arpi sous notre  
 puissance. Annibal, forcé de s'éloigner  
 de Rome par une fuite précipitée,  
 se voit repoussé aux extrémités de l'A-

» bruze : & la plus grande grace qu'il  
 » puisse attendre des Dieux , c'est de  
 » pouvoir sortir sain & sauf d'une terre  
 » étrangere & ennemie. Après donc  
 » que sous la conduite de mes peres ,  
 » (qu'il me soit permis d'honorer les deux  
 » Scipions de ce nom ) vous avez sou-  
 » tenu la fortune chancelante du peuple  
 » Romain , dans un temps où nous n'a-  
 » vions pas le temps de respirer , & où  
 » les Dieux eux-mêmes , pour nous ac-  
 » cabler par des défaites réitérées , sem-  
 » bloient s'être déclarés pour Annibal ;  
 » conviendrait-il que vous manquassiez  
 » de courage aujourd'hui que nous rem-  
 » portons sur lui victoire sur victoire ?  
 » A l'égard des pertes que nous venons  
 » de faire en Espagne , vous les avez si  
 » bien réparées , qu'on peut dire qu'elles  
 » n'ont été funestes qu'à moi. Mainte-  
 » nant les mêmes Dieux immortels ,  
 » qui ont inspiré à toutes les centuries  
 » de me donner la conduite de cette  
 » guerre , ces mêmes Dieux m'affurent  
 » de la réussite de toutes mes entre-  
 » prises , soit que je consulte leurs aus-  
 » pices pendant le jour , soit que j'é-  
 » coute les conseils qu'ils me donnent  
 » la nuit pendant mon sommeil. Et mon  
 » courage , sur qui j'ai toujours plus

compté jusqu'ici, que sur tous les pré-  
sages du monde, me promet que nous  
serons bientôt les maîtres de l'Espagne;  
que bientôt les Carthaginois couvriront  
toutes les terres & toutes les mers des  
débris de leur défaite & de leur fuite.  
Et ces pressentiments, qui ne m'ont  
point encore trompé, sont fondés sur  
des raisons très-solides. Leurs alliés,  
maltraités par cette nation cruelle &  
perfide, implorent notre secours par  
des ambassadeurs. Leurs trois géné-  
raux, incapables de s'accorder, & près  
d'en venir aux mains entr'eux, ont par-  
tagé leurs troupes en trois corps, &  
sont à présent campés dans des con-  
trées très-éloignées les unes des au-  
tres. La fortune leur fait sentir à leur  
tour les maux dont elle nous a affli-  
gés. Car ils sont abandonnés de leurs  
alliés, comme nous l'avons été des  
Celtibériens; & ils ont divisé leurs  
forces, ce qui a causé la ruine de mon  
pere & de mon oncle. La discorde qui  
regne entr'eux, ne leur permettra pas  
de se réunir, & ils ne seront pas en  
état de nous résister, tant qu'ils seront  
séparés. Tout ce que je vous deman-  
de, soldats, c'est d'aimer le nom des  
Scipions; c'est de me regarder comme

le successeur de ces grands généraux ;  
 que vous avez servis avec tant de ze-  
 le ; comme un rejetton qui pousse avec  
 vigueur , pour faire revivre , après qu'il  
 a été coupé , l'arbre qui lui a donné  
 la naissance. Allons donc , soldats vé-  
 térans , mes chers compagnons , con-  
 duisez votre nouveau général , & les  
 nouvelles troupes qu'il amene avec  
 lui , au-delà de l'Hébre , dans ces ter-  
 res que vous avez tant de fois par-  
 courues , précédés de la victoire. Je  
 ferai bientôt en sorte que vous recon-  
 noissiez en moi , non-seulement l'image  
 corporelle des Scipions , ou les traits  
 de leur visage , mais encore le même  
 génie , le même attachement pour la  
 patrie , le même amour pour la gloire ,  
 la même exactitude & le même cou-  
 rage ; en sorte que chacun de vous  
 croira voir revivre en ma personne le  
 général qu'il a perdu. α

Ayant par ce discours enflammé d'une  
 nouvelle ardeur le courage de ses sol-  
 dats , il laissa à M. Silanus trois mille  
 piétons & trois cents cavaliers , pour  
 garder ce pays , & passa lui-même l'Hé-  
 bre avec le reste des troupes , qui con-  
 sistoit en vingt-cinq mille hommes d'in-  
 fanterie , & deux mille cinq cents cava-

liers. Là , comme quelques-uns lui conseilloyent, attendu que les ennemis étoient partagés en trois corps , éloignés les uns des autres , d'attaquer celui qui étoit le plus voisin ; il craignit que par cette démarche , il ne les obligéât de se rassembler , auquel cas il ne seroit pas en état de résister tout seul à tant d'armées. C'est pourquoi il résolut, avant toutes choses , d'aller attaquer Carthage la neuve , ville abondante par elle-même en toute sorte de richesses , & qui d'ailleurs étoit comme l'arcenal & le magasin où les ennemis avoient renfermé toutes les armes , toutes les machines , toutes les provisions , & tout l'argent dont ils avoient besoin pour la guerre , & où ils faisoient aussi garder les ôtages de toute l'Espagne. Outre cela elle étoit située très-avantageusement pour passer en Afrique , & avoit un port propre à contenir la plus grande flotte , & , sans contredit , le plus commode qu'il y eût sur cette mer. C. Lélius étoit le seul à qui il eût découvert son dessein. Car Scipion lui avoit ordonné de faire un grand circuit avec sa flotte , & d'en modérer la course de façon qu'elle entrât dans le port au même temps que l'armée paroîtroit du côté de la terre. Ils furent sept jours à se ren-

dre, des bords de l'Hébre, à Carthage. Cette ville se vit assiégée tout à la fois du côté de la terre & de la mer, par le côté où elle est tournée, vers le Septentrion. Scipion se fortifia par derriere, d'un bon retranchement. Car il n'avoit rien à craindre par devant. Au reste, voici comme Carthage est située. Il y a vers le milieu de la côte d'Espagne un golfe opposé sur-tout au vent d'Afrique. Ce golfe s'avance dans la terre de l'espace d'environ deux mille cinq cents pas, & en a un peu plus dans la largeur. A l'entrée de ce golfe, du côté de la haute mer, est une petite isle, qui met ce port à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'Afrique. Du fond du golfe sort une peninsule en forme de colline, sur laquelle on a bâti la ville; en sorte qu'elle est entourée de la mer à l'orient & au midi. Au couchant, est un étang qui s'étend aussi un peu vers le septentrion, plus ou moins profond, selon que la marée est plus forte ou plus foible. Un côteau d'environ deux cent cinquante pas, joint la ville au continent. Scipion se seroit aisément retranché de ce côté-là, n'ayant qu'un fort petit espace à enfermer; mais il ne se mit pas en peine de le faire, soit qu'il voulût

Situa-  
tion de  
Cartha-  
ge la neu-  
ve.

par-là montrer sa confiance à l'ennemi, soit qu'il eût dessein de s'y ménager une retraite plus libre, toutes les fois qu'il attaqueroit les murailles de la ville.

Lorsqu'il eut achevé tous les travaux nécessaires aux endroits qu'il jugea à propos de fortifier, il rangea aussi ses vaisseaux dans le port, pour faire voir aux habitants qu'ils n'avoient pas moins à craindre du côté de la mer, que de celui de la terre. En visitant lui-même sa flotte, il avertit tous les capitaines des galeres de faire exactement sentinelle pendant la nuit, pour éviter les surprises, & se mettre à l'abri des embûches que l'ennemi ne manque jamais d'employer les premiers jours qu'il se voit assiégé. Quand il fut retourné dans son camp, il crut devoir apprendre à ses soldats les raisons qui l'avoient obligé d'ouvrir la campagne par un siege, &, pour animer leur courage, leur communiquer l'espérance qu'il avoit de se rendre maître de cette ville. Les ayant donc assemblés, il leur parla en ces termes. » Soldats, « deux motifs m'ont engagé à entrepren- « dre ce siege. Le premier, & le moin- « dre, est la conquête de Carthage la « neuve : le second, & le plus impor- « tant, est le fruit que nous tirerons de «

» cette conquête , qui , par la prise d'une  
 » seule ville , nous rendra les maîtres de  
 » toute l'Espagne. C'est-là que sont gar-  
 » dés les ôtages de tous les Rois & de  
 » tous les peuples les plus considérables  
 » de la province. Et dès que vous les  
 » aurez sous votre puissance , vous dis-  
 » poserez de tous les pays dont ils ont  
 » été tirés , & qui sont aujourd'hui à la  
 » discrétion des Carthaginois. C'est-là  
 » qu'est tout l'argent des ennemis , qui ,  
 » n'ayant que des soldats mercenaires ,  
 » ne seront pas en état de continuer la  
 » guerre dès qu'ils en auront été privés :  
 » outre qu'il nous fournira un moyen  
 » puissant de gagner l'affection de ces  
 » nations barbares & intéressées. C'est-là  
 » que sont leurs armes , tant offensives  
 » que défensives , leurs machines , tant  
 » maritimes que terrestres ; en un mot ,  
 » toutes les provisions qui sont nécessai-  
 » res pour la guerre , & dont ils seront  
 » privés , tandis que vous en ferez usage  
 » contre eux. Ce n'est pas que la pos-  
 » session de cette ville ne soit aussi très-  
 » importante en elle-même , tant par sa  
 » beauté & son opulence , que par l'ex-  
 » cellence de son port , qui procure à  
 » ceux qui en sont les maîtres , pour  
 » faire la guerre , tous les secours de la

terre & de la mer, secours dont l'ac-  
 quifition vous fera très-utile, & dont  
 la perte fera encore plus funefte aux  
 Carthaginois. Car c'est ici leur fort &  
 leur citadelle, c'est leur grenier, c'est  
 leur trefor, c'est leur arcenal ; en un  
 mot, c'est l'afyle où ils retirent &  
 gardent tout ce qu'ils ont de plus pré-  
 cieux & de plus néceffaire. De ce  
 port, un coup de vent nous conduit  
 en Afrique. C'est le feul où on puiſſe  
 relâcher en fûreté, depuis les pyrénées  
 jufqu'à Cadis. C'est delà que l'Afri-  
 que menace toutes les parties de l'Eſ-  
 pagne. Ainſi, comme nous ne man-  
 quons ni de courage ni de force pour  
 attaquer cette ville, commençons-en  
 le ſiege, avec autant d'ardeur que de  
 confiance. » Tous s'étant écriés, d'une  
 commune voix, qu'ils étoient prêts à  
 le fuivre, il les mena vers la ville, qu'il  
 aſſiégea auffi-tôt par mer & par terre.

Scipion  
 aſſiége la  
 nouvelle  
 Cartha-  
 ge.

Magon, de ſon côté, voyant que les  
 Romains ſe préparoient à cette double  
 attaque, diſpoſa ſes troupes en cette ma-  
 niere. Il plaça deux mille habitants vis-  
 à-vis le camp des Romains, mit cinq  
 cents hommes dans la citadelle, & cinq  
 cents ſur une éminence de la ville qui  
 étoit tournée vers l'orient. Il ordonna à

ce qui lui restoit de soldats de se tenir prêts pour courir par-tout où les cris qu'ils entendraient leur feroient juger qu'on avoit besoin de secours. Ensuite ayant ouvert les portes de la ville, il fit sortir ceux qu'il avoit rangés en bataille, dans la rue qui conduisoit au camp des ennemis. Les Romains, par ordre de leur chef, lâcherent un peu pied, pour être plus près de ceux des leurs qui devoient venir à leur secours pendant le combat. Et d'abord ils se défendirent avec assez d'égalité. Mais bientôt ceux qu'on envoya à diverses reprises pour les soutenir, ne mirent pas seulement les ennemis en fuite, mais les poursuivirent avec tant de chaleur & de si près, que si le général n'eût fait sonner la retraite, ils seroient entrés dans la ville pêle-mêle avec les fuyards. L'alarme ne fut pas moins grande dans la ville, qu'elle avoit été dans le combat. Plusieurs quitterent le poste qu'ils devoient garder, & les murailles furent abandonnées; ceux qui les défendoient s'étant sauvés en fuyant chacun par le chemin le plus court. Scipion s'étant apperçu de dessus le mont de Mercure, qu'il n'étoit presque resté personne sur les murs, fit sortir tous ses gens de son camp, & leur commanda

de prendre des échelles , pour aller donner l'assaut à la ville. Pour lui , à couvert sous les boucliers de trois soldats vigoureux qui marchaient devant lui , ( car on faisoit voler de dessus les murs une grêle de traits de toute espece ), il s'avance à la tête des siens , & leur donne les ordres nécessaires ; & , ce qui contribue le plus à enflammer le courage des soldats , il est lui-même le témoin oculaire de la valeur ou de la lâcheté de chacun d'eux. Ainsi ils se précipitent , comme des furieux , à travers des armes & des blessures , sans que ni la hauteur des murailles , ni la valeur de ceux qui les défendoient , puissent les empêcher de monter , à l'envi les uns des autres. Dans le même temps , la partie de la ville qui est baignée par les flots de la mer , est attaquée avec la même ardeur. Mais il y avoit de ce côté-là plus de tumulte que d'effet , parce que les soldats , en préparant à la hâte leurs échelles , & en sortant en foule de leurs vaisseaux , pour gagner la terre au plus vite , s'embarassoient eux-mêmes par l'empressement qu'ils avoient de se prévenir les uns les autres.

Pendant ce temps-là , les Carthagi-  
nois , qui avoient couvert leurs murail-

les de gens armés, lançoient de dessus une prodigieuse quantité des traits dont ils avoient fait une ample provision, & qu'on leur fournissoit sans relâche. Mais les murailles se défendoient encore mieux par elles-mêmes, que par les armes des soldats dont elles étoient couvertes. Peu d'échelles pouvoient égaler leur hauteur, & celles qui en approchoient le plus, devenoient par-là même les plus foibles. C'est pourquoi les soldats qui étoient les plus élevés ne pouvant cependant toucher l'extrémité du mur, & d'autres ne laissant pas de monter après eux, elles rompoient sous le poids dont elles étoient surchargées. Quelques-uns même étoient renversés de dessus celles qui avoient assez de force pour résister, leurs yeux s'éblouissant dès qu'ils venoient à regarder la terre. Scipion voyant que les hommes & les échelles tomboient de toutes parts, & que ce mauvais succès des siens ne servoit qu'à relever le courage & augmenter l'audace des ennemis, fit sonner la retraite ; ce qui fit espérer aux Carthaginois, non-seulement qu'ils alloient respirer pour le présent, après tant de fatigues & de travaux ; mais qu'ils jouiroient même à l'avenir d'un plein repos, & que la ville ne pouvant être

prise par escalade , ni par assaut , la longueur & la difficulté d'un siege régulier donneroit à leurs généraux le temps de venir à leur secours & de les délivrer. A peine le tumulte de cette premiere attaque étoit-il appaisé , que Scipion ordonna à des gens frais & vigoureux de prendre les échelles des mains de ceux qui étoient las & blessés , & d'attaquer la ville avec encore plus de vigueur qu'auparavant. Et comme il savoit que dans le temps du reflux on pouvoit aisément aller à gué jusqu'au pied des murailles ; ce qu'il avoit appris par des pêcheurs de Tarragone , qui s'étoient avancés jusque-là avec de légères barques , ou même à pied , lorsqu'elles venoient à toucher le fonds ; il ne s'aperçut pas plutôt que la mer se retiroit , qu'il y conduisit lui-même une troupe de gens armés. Il étoit environ midi : & comme le vent du septentrion , qui souffloit du même côté , pouffoit encore avec violence la marée qui se retiroit déjà d'elle-même , l'eau se trouva si basse , que les soldats n'en avoient au plus que jusqu'à la ceinture , & que dans quelques endroits , à peine leur venoit-elle jusqu'aux genoux. Scipion profitant en habile homme d'une découverte qu'il de-

voit à ses soins & à son attention , fit regarder à ses soldats cet accident naturel , comme un effet de la bienveillance & de la protection des Dieux , qui forçoient la mer de se retirer , pour ouvrir aux Romains une route jusques-là inconnue aux mortels : & il les exhortoit à suivre Neptune , qui , lui-même , leur montrait le chemin par où ils pouvoient escalader la muraille.

Ceux qui attaquoient par terre , avoient beaucoup à souffrir , non-seulement à cause de la hauteur des murs , mais parce que leurs flancs étoient encore plus exposés aux coups des assiégés , que leur front : au-lieu que les cinq cents hommes que Scipion fit avancer de l'autre part , arriверent aisément au pied de la muraille , à travers les eaux de la mer qui étoient fort basses ; & delà , avec la même facilité , gagnèrent le haut de la muraille même. Car les habitants la croyant imprenable dans cette partie , n'avoient pris aucun soin de la fortifier , & n'avoient pas même cru devoir employer des troupes pour la garder , portant toute leur attention du côté où les Romains sembloient adresser tous leurs coups. Lorsqu'ils furent entrés dans la ville , sans obstacle , ils coururent avec  
beaucoup

beaucoup de diligence vers la porte où toutes les forces des deux partis en étoient aux mains. Là, le combat occupoit si fort, non-seulement les esprits, mais encore les yeux & les oreilles des soldats ennemis, & de ceux qui, n'étant que témoins de l'action, les exhortoient à bien faire, que personne ne s'apperçut que la ville étoit prise de l'autre côté, que quand ils sentirent les coups dont on les frappoit par derrière, & qu'ils se trouverent entre deux ennemis. Alors les Carthagiinois saisis de crainte, abandonnerent au vainqueur les murailles qu'ils avoient défendues jusqu'à ce moment. Ceux des Romains qui étoient entrés dans la ville commencerent à rompre les portes par dedans, tandis que les autres les ayant renversées par dehors, en écartèrent au plus vite les débris, & se jetterent en foule dans la ville avec leurs armes. Ceux qui étoient montés, en assez grand nombre, par dessus les murailles, se répandirent de toutes parts, pour égorger les habitants. Mais ceux qui étoient entrés par la porte, marchant en corps de bataille, précédés de leurs officiers, & gardant leurs rangs, s'avancerent par le milieu de la ville, jusques dans la place publique. Alors Scipion voyant que les

ennemis se fauvoient par deux endroits différents ; que les uns se retiroient sur l'éminence qui étoit tournée vers le septentrion , & gardée par un corps de cinq cents hommes ; & que les autres se refugioient dans la citadelle , où Magon s'étoit retiré lui-même avec ceux des soldats qui avoient abandonné les murailles : il partagea aussi ses troupes en deux corps , dont il envoya l'un pour s'emparer de la hauteur dont on vient de parler , pendant que lui-même marcha avec l'autre du côté de la citadelle. L'éminence fut emportée dès la première attaque. Magon se mit d'abord en devoir de se défendre ; mais se voyant investi de toutes parts par les ennemis , sans espoir de leur résister , il se rendit au vainqueur , avec la place & les troupes qu'il avoit dedans. Jusqu'à ce moment , on avoit fait main-basse sur tous ceux des habitants qui avoient atteint l'âge de puberté. Mais Scipion fit cesser le carnage , dès qu'il se vit maître de la citadelle. Alors la ville abandonnée au pillage , fournit une ample matière à l'avidité des victorieux.

Car-  
thage  
prise  
d'assaut  
& par  
escalade

Butin immense Car le butin fut très-considérable en tout genre. Dix mille hommes libres devinrent prisonniers des Romains. Mais

Scipion renvoya sans rançon ceux qui étoient citoyens de Carthage, & leur rendit leur ville & tous les biens que la guerre leur avoit laissés. Il y trouva environ deux mille ouvriers qu'il fit esclaves du peuple Romain, avec espérance de recouvrer bientôt leur liberté, s'ils servoient la république avec fidélité & avec ardeur dans cette guerre. Il destina tout le reste des prisonniers, tant libres qu'esclaves, qui avoient de la jeunesse & de la force, à servir en qualité de rameurs sur sa flotte, qu'il avoit renforcée de huit vaisseaux pris sur les ennemis. Outre la multitude dont je viens de parler, il trouva encore parmi les prisonniers les ôtages des Espagnols, dont il prit autant de soin, que s'ils eussent été les enfants des alliés du peuple Romain. Il resta aussi maître de toutes les machines de guerre, qui consistoient en six vingts catapultes d'une grandeur extraordinaire, deux cent quatre-vingt-une de moindre grandeur, vingt-trois grandes arbalètes, cinquante-deux petites, une très-grande quantité de scorpions, grands & petits, un nombre infini d'armes offensives & défensives, & soixante & quatorze étendards militaires. On porta aussi au Général beaucoup d'or & d'ar-

gent ; deux cent soixante-seize coupes d'or , presque toutes d'une livre pesant ; dix-huit mille trois cents livres d'argent , tant en monnoie qu'en vaisselle , & un grand nombre de vases de même métal. On mit ces richesses entre les mains du questeur C. Flaminius , après avoir pesé & compté le tout devant lui. Il restoit encore dans la ville des provisions que les ennemis avoient amassées , quarante mille boisseaux de bled-froment , & deux cent soixante & dix mille boisseaux d'orge. On força & prit dans le port cent treize vaisseaux , quelques-uns avec leur charge , composée de bled , d'armes , de vivres , de fer , de voiles , de cordages , & autres matieres nécessaires pour mettre une flotte en état d'agir : en sorte que de tant de biens que la victoire avoit mis en la possession des Romains , la ville elle-même étoit le moins considérable.

Ce jour-là , Scipion ayant confié la garde de la ville à Lélius & aux soldats de la flotte , ramena lui-même les légions dans le camp , & leur ordonna de prendre de la nourriture & du repos , après avoir effuyé dans un seul jour toutes les diverses peines & fatigues auxquelles on est exposé dans la guerre. En effet les

Romains avoient soutenu un combat dans les formes ; & avant que la ville fût réduite , ils avoient souffert tous les travaux , & bravé tous les périls imaginables ; & après s'en être enfin rendus maîtres , avoient encore été obligés de combattre avec désavantage contre ceux qui s'étoient retirés dans la forteresse. Le lendemain , ayant assemblé les soldats de l'armée de terre & ceux des vaisseaux , il commença par remercier les Dieux immortels , non-seulement de ce qu'ils avoient en un seul jour réduit sous sa puissance la ville la plus opulente de toute la province ; mais de ce qu'ils y avoient auparavant rassemblé toutes les richesses de l'Afrique & de l'Espagne , pour ôter aux ennemis toutes leurs ressources , & les réduire tout d'un coup à la dernière disette , & le mettre , lui & les siens , dans l'abondance de toute sorte de biens. Ensuite il loua les soldats dont la valeur avoit surmonté tant d'obstacles sans pouvoir être arrêtée , ni par la sortie imprévue des Carthaginois , ni par la hauteur extraordinaire des murailles , ni par les flots impétueux d'une mer inconnue , ni par la résistance opiniâtre d'une citadelle bâtie sur une éminence , & défendue par une forte garnison. II

avoua qu'il leur devoit à tous un succès si glorieux & si inespéré ; mais que l'honneur de la couronne murale étoit dû en particulier à celui qui étoit monté le premier sur la muraille ; que celui qui croyoit avoir mérité une récompense si glorieuse , n'avoit qu'à se présenter. Il s'en présenta deux , au-lieu d'un , savoir Q. Trébellius , centurion de la quatrième légion , & Sextus Digitius , soldat de la

Couronne murale disputée. flotte. La dispute s'échauffa beaucoup moins encore entre les deux prétendants , qu'entre l'armée de terre & celle de mer , qui prenoient hautement le parti de celui qui étoit de leur corps. Lélius , amiral de la flotte , parloit fortement pour les troupes maritimes , & M. Sempronius Tuditanus appuyoit les légions de toute son autorité. Scipion voyant que cette contestation étoit près de dégénérer en une sédition ouverte , nomma trois commissaires , à qui il ordonna d'examiner mûrement la cause , & de décider sur la déposition de témoins dignes de foi , lequel des deux compétiteurs étoit monté le premier sur la muraille. Ces commissaires furent C. Lélius , & M. Sempronius , tous deux intéressés dans la cause , auxquels Scipion associa P. Corn. Caudinus , qui étoit neutre. Ils se mirent en

devoir de prendre connoissance de cette affaire. Mais cet expédient qui sembloit devoir calmer les esprits, ne fit que les échauffer davantage. Car Lélius & Sempronius, qui avoient retenu chacun leur parti dans le devoir, dans le temps même qu'ils soutenoient leur bon droit, ne se furent pas plutôt retirés, en changeant la qualité de chefs en celle de juges, que les soldats ne gardèrent plus aucune mesure. Alors C. Lélius sortant du conseil, s'approcha du tribunal de Scipion, & lui fit connoître qu'on étoit prêt de part & d'autre à se porter aux dernières violences, & de faire d'une dispute d'honneur une véritable guerre civile. Que quand même il n'y auroit point de sang répandu, les conséquences de ce démêlé ne laisseroient pas d'être pernicieuses, puisqu'on vouloit obtenir par la fraude & le parjure une récompense qui n'étoit dûe qu'à la valeur. Que les légions d'un côté & les soldats de l'autre, étoient rangés comme en bataille, prêts à jurer par tout ce qu'il y a de Dieux, & à faire un serment plus conforme à leur passion qu'à la vérité, exposant aux suites funestes de leur parjure, non-seulement leurs personnes, mais les étendards militaires, les aigles du peuple Romain, & la ma-

jesté de la religion. Que c'étoit un avis qu'il lui venoit donner , de concert avec P. Cornélius & M. Sempronius. Scipion ayant loué la sage attention de Lélius , convoqua l'assemblée ; & pour réunir tout d'un coup les esprits , déclara qu'il avoit reconnu que Q. Trebellius & Sex. Digitius étoient montés dans le même temps sur la muraille , & que pour récompenser leur valeur , il leur accordoit à tous deux la couronne murale. Ensuite , il donna des louanges & fit des présents aux autres à proportion du courage que chacun avoit fait paroître , & des services qu'il avoit rendus pendant le siège. Lélius , amiral de la flotte , fut celui sur le mérite duquel il s'étendit davantage. Après lui avoir donné les plus grands éloges , & avoué que par sa prudence & sa valeur , il avoit contribué autant que lui-même à un succès si glorieux , il lui fit présent d'une couronne d'or , & de trente bœufs.

Alors il fit appeller les ôtages des Espagnols , dont j'ai peine à déterminer le nombre , les uns le fixant à trois cent , d'autres en comptant jusqu'à sept cent vingt-cinq. Les auteurs ne sont pas plus d'accord sur les autres circonstances. La garnison Carthaginoise étoit , selon quel-

ques-uns , de dix mille foldats ; selon d'autres , de sept mille. Il y en a qui assurent qu'elle ne passoit pas deux mille hommes. Vous en trouvez qui bornent les prisonniers à dix mille : quelques-uns les font monter jusqu'à vingt-cinq mille. Il en est de même de tout le reste. Si je m'en rapporte à Silénus, auteur Grec, je dirai qu'on prit environ soixante scorpions, tant grands que petits : mais si je suis le sentiment de Valérius Antias, j'en porterai le nombre jusqu'à six mille grands & treize mille petits. Tel est le discernement, telle est la sincérité de la plupart des écrivains. Ils ne conviennent pas même au sujet des généraux. La plupart donnent le commandement de la flotte à C. Lélius, quelques-uns nomment M. Junius Silanus au-lieu de lui. Valérius d'Antias a écrit que la garnison Carthaginoise étoit commandée par Armès, & que ce fut lui qui se rendit aux Romains. Les autres assurent que c'étoit Magon. Ils sont encore de différents sentiments sur le nombre des vaisseaux qui tombèrent sous la puissance du vainqueur, sur la quantité d'or & d'argent qui se trouva dans la ville, & sur les sommes qu'on tira de la vente du butin. Dans la nécessité où je suis de prendre quelque parti,

je crois que le milieu entre toutes ces extrémités, est ce qu'il y a de plus vraisemblable. Pour revenir aux ôtages, Scipion les ayant fait appeler, commença par les consoler. Il leur représenta, qu'ils

» étoient sous la puissance d'un peuple  
 » qui aimoit mieux gagner les hommes  
 » par des bienfaits, que de les assujet-  
 » tir par la crainte ; & s'unir les peu-  
 » ples étrangers sous le nom honorable  
 » d'amis & d'alliés, que de leur impo-  
 » ser le joug honteux de la servitude «.

Puis leur ayant demandé leur pays, & ayant su combien il y en avoit de chaque nation, il envoya des courriers à leurs parents, & les fit avertir de venir retirer leurs enfants. Comme quelques villes lui avoient déjà envoyé des députés, pour redemander ceux qui leur appartenoient, il les leur remit sur le champ entre les mains, & ordonna au

questeur C. Flaminius d'avoir grand soin des autres, & de les traiter avec beaucoup de douceur & d'humanité. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, une dame fort âgée, femme de Mandonius, frere d'Indibilis, roi des Illergetes, sortit de la foule des ôtages ; & s'étant jettée à ses pieds, elle le conjura, les larmes aux yeux, de recommander

Géné-  
rosité de  
Scipion  
envers  
les ôta-  
ges & les  
prison-  
niers, sur  
tout en-  
vers les  
dames.

à ceux qui gardoient les dames, d'avoir un peu plus d'égard pour leur sexe & pour leur naissance. Scipion, qui n'entendit pas d'abord sa pensée, l'assura qu'il avoit donné ordre qu'on ne les laissât manquer de rien. Mais cette dame reprenant la parole : » Nous ne faisons pas « grand cas, lui dit-elle, des commo- « dités que vous nous offrez. En effet, « dans l'état où la fortune nous a rédui- « tes, de quoi ne devons-nous pas nous « contenter ? J'ai bien d'autres inquié- « tudes, lorsque je considère l'âge encore « tendre des princesses que vous voyez : » car pour moi, mon âge avancé me « met à couvert des insultes qu'on peut « faire à notre sexe ». Elle avoit avec elle les filles d'Indibilis, & plusieurs autres de même rang, toutes recommandables par leur jeunesse & leur beauté, qui la respectoient comme leur mere. Scipion comprenant alors quel étoit le sujet de sa crainte : « Mon honneur, dit-il, « & celui du peuple Romain, m'enga- « gent déjà assez à empêcher que la « vertu, en quoi que ce soit qu'elle se « trouve, ne reçoive aucun outrage dans « un camp où je commande. Mais je « m'y sens encore porté davantage par « votre modestie & votre pudeur, lors- «

» que je confidere que votre difgrace  
 » n'a pas été capable de vous faire ou-  
 » blier ce que les autres doivent à votre  
 » fexe , & ce que vous vous devez à  
 » vous-mêmes. « Après cet entretien , il  
 les confia à des officiers d'une vertu re-  
 connue , & leur ordonna d'avoir pour  
 elles tout le refpect qu'ils pourroient ren-  
 dre aux meres & aux femmes de leurs  
 alliés & de leurs hôtes.

Ce fut en cette occafion que fes fol-  
 dats lui amenerent une jeune perfonne  
 d'une beauté fi accomplie , qu'elle atti-  
 roit fur elle les regards de tout le mon-  
 de. Il voulut favoir d'où elle étoit , &  
 à qui elle appartenoit : & ayant appris ,  
 entr'autres chofes , qu'elle étoit fur le  
 point d'être mariée à Allucius , prince  
 des Celtibériens , il ordonna fur le champ  
 qu'on le fît venir , avec les parents de  
 cette jeune prifonnere. Et comme on lui  
 dit qu'Allucius l'aimoit éperduement , ce  
 Seigneur Efpagnol ne parut pas plutôt  
 en fa préfence , qu'avant même de parler

Scipion au pere & à la mere , il le prit en par-  
 rendfans ticulier ; & pour calmer les inquiétudes  
 rançon qu'il pouvoit avoir au fujet de fa maî-  
 une jeu- treffe , il lui parla en ces termes. » Nous  
 ne prin- » fommes jeunes , vous & moi ; ce qui  
 cefse à » fait que je puis vous parler avec plus  
 fon a-  
 mant.

de liberté sur une matiere qui deman- α  
 de beaucoup de retenue & de modēs- α  
 tie. Ceux des miens qui m'ont amené α  
 votre épouse future, m'ont en même α  
 temps assuré que vous l'aimiez avec α  
 une extrême tendresse ; sa beauté ne α  
 m'a laissé aucun lieu d'en douter. Là- α  
 dessus, faisant réflexion que si, com- α  
 me vous, j'étois dans le dessein de α  
 me marier, & que je ne fusse pas α  
 uniquement dévoué au service de ma α  
 patrie, je serois ravi qu'on me servît α  
 dans une passion également forte & α  
 honnête ; j'ai cru que je devois favo- α  
 riser votre amour, puisque la fortune α  
 m'en fournit l'occasion. Celle que vous α  
 devez épouser a reçu parmi nous tous α  
 les respects dont elle est digne ; elle α  
 a été dans mon camp aussi en sûreté α  
 qu'elle auroit été dans la maison de α  
 son pere & de sa mere. Je l'ai reser- α  
 vée pour vous en faire un présent qui α  
 fût digne de vous & de moi. Pour un α  
 si grand service, la seule reconnoissan- α  
 ce que j'exige de vous, c'est que vous α  
 soyez ami du peuple Romain. Et si vous α  
 me croyez homme de bien, si vous α  
 jugez que je ressemble à mon pere & α  
 à mon oncle, dont les peuples de cette α  
 province ont estimé la justice & la α

» probité, sachez qu'il y en a dans Ro-  
 » me une infinité qui nous ressemblent ;  
 » & qu'il n'y a point de nation dans  
 » l'univers, dont vous deviez rechercher  
 » l'amitié avec plus d'empressement, &  
 » redouter davantage la haine ». Ce jeu-  
 ne Prince pénétré de reconnoissance ,  
 & pleurant de joie , baisoit les mains  
 de Scipion , & prioit les Dieux de le  
 récompenser en sa place pour un si grand  
 bienfait , puisque lui-même il n'étoit pas  
 en état de le faire autant qu'il l'auroit  
 souhaité & que Scipion le méritoit. Il fit  
 ensuite venir les pere & mere , & les  
 autres parents de la jeune fille. Ils avoient  
 apporté une grande somme d'argent pour  
 la racheter. Mais quand ils virent qu'il  
 la leur rendoit sans rançon , ils le con-  
 jurèrent avec de grandes instances , de  
 recevoir d'eux cette somme , au-moins  
 comme un présent. Qu'ils ne lui auroient  
 pas moins d'obligation pour cette com-  
 plaisance , que pour la bonté qu'il avoit  
 de leur rendre leur fille dans le même  
 état où elle lui avoit été présentée. Sci-  
 pion ne pouvant résister à leurs empref-  
 sements , leur dit qu'il acceptoit ce don ,  
 & le fit mettre à ses pieds. Alors s'a-  
 dressant à Allucius : « J'ajoute , dit-il ,  
 » à la dot que vous devez recevoir de

votre beau-pere , cette somme , que «  
 je vous prie d'accepter comme un pré- «  
 sent de noces ». Et en même temps il  
 lui ordonna de faire enlever cet or &  
 cet argent , & d'en disposer comme de  
 son bien. Ce jeune Prince charmé de la  
 libéralité & de la politesse de Scipion ,  
 alla publier dans son pays les louanges  
 d'un si généreux vainqueur. Il s'écrioit  
 dans les transports de sa reconnoissance ,  
 » qu'il étoit venu dans l'Espagne un «  
 jeune héros semblable aux Dieux , qui «  
 se soumettoit tout , moins encore par «  
 la force de ses armes , que par les «  
 charmes de ses vertus & la grandeur «  
 de ses bienfaits ». C'est pourquoi ayant  
 fait des levées dans le pays qui lui étoit  
 soumis , il revint quelques jours après  
 trouver Scipion , avec un corps de qua-  
 torze cents cavaliers.

Scipion retint Lélius avec lui , jusqu'à  
 ce que , par son conseil , il eût disposé du  
 fort des ôtages & des prisonniers , &  
 partagé le butin. Lorsqu'il eut réglé tou-  
 tes choses de concert avec lui , il lui  
 donna une galere à cinq rangs ; & y  
 ayant embarqué Magon , & environ quin-  
 ze sénateurs qui avoient été pris avec lui ,  
 il l'envoya à Rome , pour y porter la  
 nouvelle de sa victoire. Pour lui , il em-

ploya le peu de jours qu'il avoit résolu de passer à Carthage la neuve , à faire faire l'exercice aux troupes de terre & de mer. Le premier jour , les légions défilèrent devant lui , sous les armes , l'espace de quatre mille pas. Le second jour , il leur ordonna de nettoyer & polir leurs armes devant leurs tentes. Le troisieme , elles présenterent aux yeux l'image d'une véritable bataille , les soldats se battant avec des bâtons faits exprès , & lançant les uns contre les autres des javelots dont la pointe ne pouvoit nuire. Le quatrieme fut destiné au repos. Le cinquieme , on recommença l'exercice. Tant que les troupes resterent à Carthage , elles observerent cette alternative de travail & de repos. Les soldats de la flotte s'avancant en pleine mer pendant qu'elle étoit calme , éprouvoient la vitesse de leurs vaisseaux par la représentation d'une bataille navale. Ces exercices continués hors de la ville , par mer & par terre , dispoisoient les corps & les esprits tout à la fois à des combats réels & véritables. Pendant ce même temps la ville elle-même retentissoit du bruit que faisoient des ouvriers de toute espece , en travaillant dans les ateliers publics aux préparatifs de la guerre. Le

général se trouvoit par-tout, étant témoin oculaire de ce qui se passoit sur la flotte, assistant aux combats simulés des légions, & passant chaque jour un temps considérable à examiner les ouvrages de toute espèce, auxquels un nombre infini d'ouvriers travailloient, à l'envi les uns des autres, dans les magasins & dans les arcenaux. Ayant mis tous ces travaux en mouvement, & rétabli les brèches des murailles, il laissa dans la ville une bonne garnison pour la défendre, & partit pour se rendre à Tarragone. Ayant rencontré en chemin les ambassadeurs de plusieurs nations, il en expédia quelques-uns sur le champ, & ordonna aux autres de venir à Tarragone, où il avoit ordonné à tous les alliés, tant anciens que nouveaux, de se rendre. Presque tous les peuples qui habitent en-deçà de l'Hébre, & plusieurs même de ceux qui sont au-delà, s'y trouverent par leurs députés. D'abord les généraux Carthaginois supprimerent à dessein la nouvelle de la prise de Carthage : dans la suite, ne pouvant plus la cacher ni la dissimuler, ils affectoient de diminuer autant qu'ils pouvoient le mérite de cette victoire. « Ils disoient, « que c'étoit la seule des villes d'Espe- »

» gne que les ennemis , arrivant dans  
 » un temps où on ne les attendoit pas ,  
 » avoient surpris à la faveur de la nuit  
 » Que le jeune Scipion , enivré de sa  
 » bonne fortune , & transporté d'une joie  
 » excessive , donnoit à un si foible avan-  
 » tage les apparences d'une importante  
 » conquête , & d'une victoire complé-  
 » te. Mais qu'il ne verroit pas plutôt les  
 » trois généraux Carthaginois à ses trouf-  
 » fes avec leurs trois armées , que les ca-  
 » lamités de sa maison se présenteroient  
 » à sa mémoire , & rabattroient son or-  
 » gueil & sa fierté α. Voilà ce qu'ils pu-  
 » blioient , en parlant aux peuples & aux  
 » soldats : mais dans le fond , ils sentoient  
 » parfaitement combien la perte de Car-  
 » thage leur étoit préjudiciable , & com-  
 » bien elle donnoit d'avantage à leurs en-  
 » nemis pour l'avenir.

*Fin du sixieme Livre.*



## LIVRE VII.

## S O M M A I R E.

Le proconsul Cn. Fulvius est défait avec son armée par Annibal, près d'Herdonnée. Le consul Marcellus défait Annibal à son tour, auprès de Numistron. Il le poursuit dans sa retraite, & l'oblige d'en venir aux mains une seconde & une troisième fois. Marcellus est vaincu d'abord : mais il est vainqueur dans la dernière action. Fab. Maximus étant consul, reprend Tarente par intelligence. Dans l'Espagne, Scipion combat Asdrubal, fils d'Amilcar, & le défait auprès de Becula. Il renvoie un jeune enfant de race royale, demeuré prisonnier dans cette action, à Massinissa son oncle maternel, après lui avoir fait des présents considérables. Les deux consuls M. Marcellus & T. Quintius Crispinus, étant sortis assez témérairement de leur camp, pour aller à la découverte, tombent dans une embuscade d'Annibal, où le premier est tué, & l'autre blessé à mort. Le préteur P. Sulpicius fait la guerre contre Philippe & les Achéens. Les censeurs font la clôture du dénombrement des citoyens, qui se monte à cent trente-sept mille cent huit chefs de famille ; par où on juge combien tant de combats avoient enlevé de sujets à la république. Asdrubal, après avoir passé les Alpes avec une nouvelle armée, qu'il amenoit au

*secours de son frere , est défait & tué avec cinquante-six mille hommes par les consuls M. Livius & C. Claudius Néron. L'affaire se passe dans la province & sous la conduite de Livius ; mais Néron , qui avoit traversé toute l'Italie pour le venir joindre , n'eut pas moins de part que lui à la gloire de cette journée.*

**T**ELLE étoit la situation des affaires d'Espagne. Mais en Italie , Marcellus étant rentré dans Salapie par composition , prit de force Maronée & Melès sur les Samnites. Il y défit environ trois mille hommes qu'Annibal avoit laissés en garnison , & abandonna à ses soldats tout le butin , qui fut assez considérable. Il y trouva aussi deux cent quarante mille boisseaux de bled , & cent dix mille boisseaux d'orge : mais ces avantages ne lui causerent pas tant de joie , qu'il ressentit de douleur pour la perte que fit quelques jours après la république , auprès de la ville d'Herdonnée. Le proconsul Cn. Fulvius étoit campé de ce côté-là , dans l'espérance de reprendre cette ville , qui , après la bataille de Cannes , avoit quitté le parti des Romains , mais qui n'étoit ni située avantageusement , ni défendue par une garnison suffisante. La négligence naturelle de ce général étoit augmentée par la

confiance qu'il avoit, que les habitants n'étoient pas éloignés d'abandonner les Carthaginois, depuis qu'ils avoient su qu'Annibal, après la perte de Salapie, s'étoit retiré de cette contrée dans l'Abruzze. Annibal informé de cette disposition des Romains par des courriers secrets, conçut en même temps l'espérance de conserver une ville alliée, & de surprendre un ennemi qui se tenoit si peu sur ses gardes. Pour cet effet il marcha vers Herdonnée en corps de bataille, avec des troupes libres de tout embarras, & avec tant de promptitude, que les ennemis le virent arriver avant qu'ils eussent appris qu'il étoit parti : & pour leur causer plus de terreur, il étoit tout prêt à combattre dès qu'il parut en leur présence. Le Romain, qui n'avoit pas moins d'audace, mais qui étoit bien inférieur en prudence & en force, accepta la bataille sans balancer. La cinquième légion & l'aîle gauche commencerent le combat avec beaucoup de chaleur. Mais Annibal ordonna à ses cavaliers, que quand le combat de l'infanterie auroit attiré les yeux & les esprits de tout le monde, ils se partageassent en deux bandes, & qu'en faisant un grand circuit, l'une alât fondre sur le camp des ennemis, tandis

que l'autre iroit attaquer par derriere ceux qui étoient aux mains avec les siens : & les faisant souvenir de la victoire qu'ils avoient remportée deux ans auparavant dans le même lieu sur un autre Fulvius. il les affuroit qu'ils ne feroient pas moins heureux dans cette occasion. Son espérance ne fut pas trompée. Il avoit déjà tué un grand nombre de Romains dans le combat d'infanterie , sans que ceux qui restoit eussent encore quitté leurs rangs & leurs étendards. Mais lorsqu'ils virent que les cavaliers-ennemis venoient fondre sur eux par derriere , & qu'ils entendirent les cris de leurs compagnons, qu'on étoit venu attaquer dans leur camp, la sixieme légion , qui combattoit à la seconde ligne , fut la premiere mise en défordre par les Numides ; & aussi-tôt après, la cinquieme avec ceux qui étoient aux premiers rangs, fut aussi obligée de lâcher pied. Les uns prirent la fuite ouvertement : les autres , enfermés entre deux ennemis , furent taillés en pieces. Cn. Fulvius lui-même demeura sur la place , avec onze tribuns militaires. Il seroit difficile de dire au juste le nombre des Romains & des alliés qui périrent dans cette action. Les uns le font monter jusqu'à treize mille , pendant que

Cn. Fulvius dé-  
fait &  
tué avec  
son ar-  
mée.

d'autres le bornent à sept mille. Le vainqueur demeura maître du camp & de tout le butin. A l'égard de la ville d'Herdonnée, Annibal ayant su qu'elle avoit dessein de se révolter contre lui, dès qu'il auroit quitté ce pays, il y mit le feu, après en avoir transporté le peuple à Métapont & à Thurium. Car pour les premiers de la ville, comme il avoit découvert qu'ils avoient eu des entretiens secrets avec Fulvius, il les fit tous mourir. Ceux des Romains qui purent échapper à une si grande défaite, se retirèrent la plupart sans armes auprès de Marcellus dans le Samnium, en prenant différentes routes, pour être moins reconnus des ennemis.

Annibal  
brûle  
Herdon-  
née.

Marcellus, sans être trop effrayé de cette perte, écrivit au sénat, pour lui apprendre le malheur du chef & de l'armée qui avoient péri auprès d'Herdonnée. « Mais il ajouta, qu'il marchoit « contre Annibal ; & que celui qui, « après la bataille de Cannes, avoit bien « su rabattre l'orgueil que lui donnoit « une victoire si complète, fauroit bien « encore lui arracher la joie que lui inspiroit ce dernier avantage ». Mais à Rome, les citoyens étoient affligés des défaites passées, & n'avoient pas de meil-

leures espérances pour l'avenir. Le consul étant passé du Samnium dans la Lucanie, se campa dans une plaine, auprès de Numistron, sous les yeux d'Annibal, qui étoit campé sur une colline. Pour marquer encore mieux sa confiance, il rangea le premier ses troupes en bataille. Dès qu'Annibal vit qu'il sortoit de ses retranchements pour venir à sa rencontre, il accepta le combat sans hésiter. Le Carthaginois avoit placé son aîle droite sur le penchant de la colline.

**Combat de Marcellus contre Annibal.** Marcellus appuya son aîle gauche contre les murailles de la ville. Ils continuerent l'action depuis neuf heures jusqu'à la nuit. Mais ceux qui étoient à l'avant-garde de part & d'autre, étant las de combattre, la première légion, & l'aîle droite du côté des Romains, & du côté d'Annibal la cavalerie Espagnole, & les frondeurs Baleares avec les éléphants, s'avancèrent pour prendre leur place. La victoire balança long-temps sans se déclarer pour aucun parti. La troisième légion releva la première, & l'aîle gauche succéda à la droite. De la même façon, Annibal envoya ceux des siens qui étoient frais, pour combattre en la place de ceux qui étoient las & harassés. Le combat, qui s'étoit rallenti, recommen-

ça alors avec plus de furie qu'auparavant, entre des troupes qui avoient encore toute la force de leurs corps, & toute la vigueur de leur courage. Mais enfin la nuit survint, qui les obligea de se séparer sans avoir rien décidé. Le lendemain, les Romains se mirent en bataille, & demeurèrent sous les armes depuis le lever du soleil jusque bien avant dans la journée. Mais voyant que les ennemis se tenoient en repos dans leurs retranchements, ils ramassèrent tout à loisir les dépouilles, & ayant mis leurs corps morts en un monceau, ils y mirent le feu & les brûlèrent. La nuit suivante, Annibal décampa sans faire bruit, & se retira dans l'Apouille. Le jour découvrit sa fuite à Marcellus. Alors ce général ayant laissé ses blessés à Numistron, avec une légère escorte, sous la conduite de L. Furius Purpuréon, tribun des soldats, il commença à le suivre à la piste. Il le joignit auprès de Vénouse. Là, ils passèrent plusieurs jours à se harceler, les plus hardis de la cavalerie & de l'infanterie s'avancant tumultuairement hors de leurs retranchements, & s'entre-choquant dans des actions où les Romains avoient presque toujours l'avantage, mais qui pouvoient plutôt passer pour de légères

Annibal  
fuit, &  
est suivi  
par Mar-  
cellus.

escarmouches, que pour de véritables combats. Delà, les armées parcoururent l'Apouille sans aucune action mémorable, Annibal décampant ordinairement pendant la nuit, & épiant l'occasion de tendre des pièges à son ennemi ; mais Marcellus ne s'attachant à le suivre que de jour, & après avoir envoyé sur ses pas des gens sûrs, pour être informé de toutes ses démarches.

Pendant ce temps-là, Flaccus passoit le temps à Capoue à vendre les biens des principaux citoyens de la ville, & à affermer les terres qui avoient été confisquées au profit de la république. Il exigea que le prix en fût payé en bled, & non en argent. Et comme si la mauvaise destinée de cette ville eût permis qu'il trouvât toujours quelque sujet de la maltraiter, il découvrit une nouvelle conspiration, que ses habitants tramoient en secret contre lui. Pour avoir lieu de louer les maisons de Capoue avec les terres, & craignant d'ailleurs que le séjour trop agréable de cette ville ne corrompît ses soldats, comme il avoit fait ceux d'Annibal, il en avoit fait sortir ses troupes & les avoit obligées de se bâtir des casernes hors des portes & des murailles. Ces casernes étoient la plupart conf-

truites de claies , de planches , ou de roseaux , & couvertes de chaume , toutes matieres combustibles, qu'il sembloit qu'on avoit choisies exprès , pour inviter ceux qui y voudroient mettre le feu.

En effet , cent soixante & dix Campaniens , à la sollicitation de deux freres de la famille des Blofiens, l'une des plus considérables de la ville , avoient conjuré de brûler le tout dans l'espace d'une seule nuit. Le complot ayant été découvert par les esclaves des Blofiens mêmes , le proconsul fit aussi-tôt fermer les portes de la ville ; & ayant mis ses soldats sous les armes, il arrêta tous les complices : & après qu'on leur eut donné la question avec beaucoup de rigueur, ils furent condamnés à la mort , & exécutés sur le champ. On donna la liberté aux dénonciateurs , & à chacun d'eux , \* dix mille sesterces. Comme ceux de Nucerie & d'Acerra se plaignoient qu'ils étoient sans habitation, la dernière de ces villes ayant été brûlée en partie , & l'autre entièrement détruite , Flaccus les envoya à Rome au sénat , qui permit à ceux d'Acerra de rebâtir les maisons de leur ville , que le feu avoit consumées. Pour les Nuceriens , on les transporta,

Conju-  
ration  
des Cam-  
paniens  
contre  
Flaccus.

\* *Æris dena millia.* Environ 500 liv.

comme ils l'avoient demandé, dans la ville d'Atilla, dont les habitants eurent ordre d'aller s'établir à Calatie. Au milieu d'une infinité d'événements considérables, heureux ou malheureux, qui attiroient l'attention des Romains, on n'oublioit pas la citadelle de Tarente. On envoya M. Ogulnius & P. Aquilius en Etrurie, pour acheter des bleds & les faire voiturer à Tarente. Ces provisions étoient escortées par mille soldats, tant Romains qu'alliés, tirés de l'armée qu'on avoit levée dans la ville, & qui devoient renforcer la garnison de la citadelle.

On étoit sur la fin de la campagne, & le temps des assemblées consulaires approchoit. Mais Marcellus ayant écrit au sénat, qu'il étoit actuellement occupé à poursuivre Annibal, qui fuyoit devant lui, n'osant pas combattre les Romains; & qu'il étoit de la dernière importance de ne le pas perdre de vue, les sénateurs se trouverent dans un grand embarras. Car d'un côté ils ne jugeoient pas qu'il fût à propos d'arrêter les progrès du consul, en le faisant revenir à Rome, dans le temps qu'il étoit le plus nécessaire à l'armée; & de l'autre, ils craignoient que la république ne se trouvât sans consuls cette année. Ils crurent

que le meilleur parti étoit de rappeler le consul Valerius , quoiqu'il fût en Sicile , & qu'il lui fallût repasser la mer. Ainsi le préteur L. Manlius lui écrivit par ordre du sénat , & lui envoya les lettres de Marcellus , afin qu'il connût par la lecture qu'il en feroit , les raisons que les sénateurs avoient de le faire revenir plutôt que son collegue. Ce fut à - peu - près dans ce temps qu'il vint à Rome des ambassadeurs de la part du roi Syphax , pour y apporter la nouvelle des avantages que ce Prince avoit remportés dans la guerre qu'il avoit contre les Carthaginois. Ils affuroient que Carthage n'avoit pas de plus grand ennemi que Syphax , ni les Romains un meilleur ami. Qu'il avoit déjà envoyé des ambassadeurs en Espagne aux deux Scipions , Cn. & Pub. leurs généraux. Que pour eux , ils venoient par son ordre jusque dans la capitale de leur empire , pour puiser l'amitié des Romains dans sa source même. Le sénat ne se contenta pas de faire à Syphax une réponse très-obligante : mais il nomma lui-même pour ambassadeurs auprès de lui , L. Genucius , P. Petelius , & P. Popilius , qui furent chargés en accompagnant les siens à leur retour , de lui porter pour présent une

Ambas-  
sadeurs  
de Sy-  
phax à  
Rome.

Ambas-  
sade vers  
Syphax.

Une att-  
tre au  
roi d'E-  
gypte.

robe à la Romaine, une tunique de pourpre, une chaire curule, & une coupe d'or pesant cinq livres. Ils avoient ordre, par la même occasion, de rendre visite aux autres petits rois d'Afrique, & de leur offrir de la part du sénat, des robes prétextes & des coupes d'or du poids de trois livres. On fit aussi partir M. Attilius & Manius Acilius, pour se rendre à Alexandrie, auprès de Ptolémée & de Cléopâtre, qui regnoient alors. Ils devoient leur demander le renouvellement de l'alliance & de l'amitié qui avoit été contractée entre la république & les rois d'Egypte, & leur donner pour présents, au Roi, une robe & une tunique de pourpre, avec une chaire d'ivoire ; & à la Reine, un manteau de diverses couleurs, avec un voile de pourpre. Pendant la campagne où se passèrent les choses que je viens de raconter, on annonça à Rome plusieurs prodiges des villes & des campagnes voisines.

Prodi-  
ges.

On contoit qu'à Tusculum, il étoit né une brebis avec une mammelle remplie de lait : que le sommet du temple de Jupiter avoit été frappé de la foudre, & presque entièrement abattu. Que pendant les mêmes jours, auprès de la porte d'Anagnia, la terre, frappée du tonner-

re, avoit brûlé pendant un jour & une nuit, sans aucune matiere propre à nourrir le feu. Et qu'au bourg d'Anagni, des oiseaux avoient abandonné leur nid, après l'avoir bâti sur des arbres dans le bocage de Diane. Qu'à Terracine, on avoit vu au bord de la mer, assez près du port, des serpents d'une grandeur monstrueuse, s'égayer & sauter comme des poissons. Qu'à Tarquinie, il étoit né un porc qui avoit le visage & la tête d'un homme. Que dans le territoire de Capene, dans le bois de Féronie, quatre statues avoient jetté beaucoup de sang pendant l'espace d'un jour & d'une nuit. Les pontifes ordonnerent par un décret, que pour expier ces prodiges, on immoleroit aux Dieux de grandes victimes ; & on marqua un jour pour faire à Rome des processions publiques dans tous les temples, & un autre pour faire la même cérémonie, au pays de Capene, dans le bocage de la déesse Féronie.

Le consul Valé-  
rius re-  
vient à  
Rome ,  
& rend  
compte  
des affai-  
res de Si-  
cile.

Marcus Valérius, suivant les lettres du consul, partit de Sicile avec dix galères, pour se rendre à Rome, après avoir remis le commandement de la province & de l'armée au préteur Cincius, & envoyé M. Valérius Messala, général de

la flotte, avec ce qui lui restoit de vaisseaux, en Afrique, tant pour ravager le pays ennemi, que pour examiner les mouvements & les desseins des Carthaginois. Pour lui, étant arrivé à Rome, il assembla aussi-tôt le sénat, & lui rendit compte de ce qu'il avoit fait en Sicile :

» Qu'après une guerre de près de soixante ans, pendant laquelle on avoit souvent essuyé des pertes très-considérables, il avoit enfin remis cette province sous la puissance du peuple Romain : qu'il n'y restoit pas un seul Carthaginois ; & que tous les Siciliens que la crainte avoit chassés de leur patrie, étoient revenus dans leurs villes & dans leurs campagnes, où ils s'occupoient à labourer la terre & à l'ensemencer. Que cette isle, si longtemps déserte, se voyoit heureusement repeuplée, & en état, par la fertilité qu'on lui rendoit, non-seulement de nourrir ses habitants, mais encore de fournir au peuple Romain, tant en paix qu'en guerre, une ressource fidelle & sûre contre la disette & la cherté des vivres ». Ensuite on fit entrer dans le sénat Mutines, & ceux qui, comme lui, avoient rendu service au peuple Romain. On leur accorda à tous des hon-

neurs & des récompenses proportionnées à leurs mérites, selon la parole que leur en avoit donnée le consul. On donna même à Mutines la qualité de citoyen Romain, en vertu d'une loi qui fut proposée par un tribun du peuple, autorisé par un arrêt du sénat. Pendant que ces choses se passoient à Rome, M. Valerius Messala étant arrivé en Afrique avant le jour, avec cinquante vaisseaux, fit une descente sur les terres d'Utique, dont les habitants ne s'attendoient point à une pareille hostilité : & après avoir ravagé tout le pays, il rentra dans ses vaisseaux avec un grand nombre de prisonniers & un riche butin, & retourna aussitôt en Sicile, où il aborda au port de Lilybée, n'ayant employé que treize jours à cette expédition. Alors il interrogea ses prisonniers sur la situation des affaires de l'Afrique, afin d'en rendre compte au consul. « Il fut par leur rapport, qu'il y avoit à Carthage cinq mille Numides commandés par Massinissa, fils de Gala, jeune Prince d'une valeur extraordinaire : & qu'on levait dans toute l'Afrique d'autres soldats mercenaires, pour les envoyer à Asdrubal en Espagne ; & que ce dernier avoit ordre de passer au plutôt en Ita-

La flotte  
de Rome  
ravage  
l'Afri-  
que.

» lie , avec le plus de troupes qu'il pour-  
» roit pour se joindre à son frere Annibal.  
» Que les Carthaginois fondonnent toutes  
» leurs esperances sur cette jonction.  
» Qu'outre cela ils équipoiennent une grande  
» flotte pour rentrer en Sicile ; & qu'on  
» croyoit qu'elle y passeroit incessam-  
» ment ». Quand le consul eut lu les  
lettres de Messala , qui l'instruisoient de  
toutes ces particularités , les sénateurs fu-  
rent si effrayés de ces préparatifs des  
ennemis , qu'ils crurent que le consul  
ne devoit pas attendre le temps des as-  
semblées , mais nommer un dictateur  
pour y présider , & retourner sur le  
champ dans sa province. Une difficulté  
les arrêtoit. C'est que le consul disoit ,  
que quand il feroit de retour en Sicile ,  
il créeroit dictateur M. Valerius Messa-  
la , qui y commandoit actuellement la  
flotte ; & que les sénateurs prétendoient  
que le dictateur ne pouvoit être nom-  
mé que sur les terres appellées Romaines ;  
& que ces terres étoient renfer-  
mées dans les bornes de l'Italie. M. Lu-  
cretius , tribun du peuple , ayant con-  
sulté le sénat là - dessus , les sénateurs dé-  
cernerent , que le consul , avant de for-  
tir de Rome , demanderoit au peuple  
qui il souhaitoit qu'on fît dictateur , &

qu'il nommeroit celui que le peuple lui auroit désigné. Que si le consul ne vouloit pas prendre ce parti, le préteur de la ville feroit au peuple cette proposition : & que si le préteur le refusoit aussi, alors ce seroient les tribuns qui la feroient. Le consul soutenant qu'il ne feroit point dépendre de la volonté du peuple une élection qui lui appartenoit de droit, & ayant défendu au préteur de se mêler de cette affaire, les tribuns la proposerent au peuple, qui ordonna qu'on créât dictateur Q. Fulvius Flaccus, qui étoit pour lors à Capoue. Mais le consul prévint le jour de cette assemblée du peuple, en partant secrètement la nuit qui le précéda, pour retourner en Sicile. Les sénateurs déconcertés par cette retraite, écrivirent au consul Marcellus, pour le prier de secourir la république, abandonnée par son collègue, & de nommer dictateur celui que le peuple avoit indiqué. Ainsi Marcellus créa dictateur Q. Fulvius, qui, en vertu du même décret du peuple, créa maître de la cavalerie, P. Licinius Crassus, grand pontife.

Q. Fulvius dictateur.

Le dictateur étant venu à Rome, envoya dans l'Etrurie Cn. Sempronius Blefus, qui avoit été son Lieutenant à Capoue, pour y commander l'armée du

préteur C. Calpurnius ; & il écrivit à ce dernier de se rendre à Capoue , pour tenir dans cette ville , & dans l'armée qui étoit campée à ses portes , la place que la dictature l'avoit obligé de quitter. Pour lui , il indiqua les assemblées consulaires pour le premier jour où elles purent se tenir. Mais la dispute qui s'éleva entre le dictateur & les tribuns , empêcha qu'elles ne se terminassent si promptement. Car les jeunes gens de la tribu Galeria , à qui , par hasard , il appartenoit de donner les premiers leurs suffrages , ayant nommé consuls Q. Fulvius & Q. Fabius , & les autres tribus ayant confirmé ce choix , les deux tribuns , C. & L. Arrennius , s'y opposèrent , » soutenant qu'il étoit dangereux » pour la liberté de continuer à un ci- » toyen \* l'autorité dont il étoit actuel- » lement revêtu ; & encore plus dan- » gereux d'élever au consulat , celui-là » même qui présidoit aux assemblées. » Qu'ainsi ils s'opposoient à la conclu- » sion de l'assemblée , si le dictateur con- » sentoient à son élection ; mais qu'ils » étoient prêts à confirmer la nomina- » tion qu'on feroit de tout autre que de

\* Flaccus étoit alors dictateur , & cette dignité est  
231 moins la même que celle d'un consul.

lui ». Le dictateur de son côté appuyoit le choix qu'on avoit fait, de l'autorité du sénat, d'un décret du peuple, & de plus d'un exemple. « Il rapportoit que « Cn. Servilius étant resté seul consul, « après que C. Flaminius eût été tué à « Trasimene, le peuple consulté, par « l'autorité du sénat, avoit ordonné que « pendant tout le temps que la guerre « dureroit en Italie, il seroit libre au « peuple de choisir, parmi ceux qui « avoient déjà été consuls, ceux qu'il « voudroit, & autant de fois qu'il le « voudroit, pour les élever tout de nou- « veau à cette dignité : ce qu'il fortifioit « de deux exemples, dont l'un, qui « étoit fort ancien, étoit celui de Pos- « tumus Gemellus, qui avoit été nom- « mé consul avec C. Junius Bubulcus, « dans l'assemblée où il présidoit en qua- « lité d'interroi. L'autre étoit tout récent. « C'étoit celui de Q. Fabius, qui assu- « rément n'auroit jamais souffert qu'on « lui continuât le consulat, s'il n'avoit « été convaincu que le bien de la ré- « publique le demandoit ». Cette dispute ayant duré assez long-temps, enfin le dictateur & les tribuns convinrent de s'en rapporter au sénat. Les sénateurs juge-  
rent, que les conjonctures présentes de-

mandoient qu'on mît à la tête des armées les généraux les plus habiles & les plus expérimentés dans le métier de la guerre. Que pour cette raison, ils étoient d'avis qu'on ne devoit point apporter d'obstacles aux assemblées. Les tribuns s'étant rendus à ces raisons, l'assemblée recommença, & Q. Fabius Maximus fut créé consul pour la cinquième fois, & Q. Fulvius Flaccus pour la quatrième. Ensuite on créa pour préteurs L. Véturius Philon, Q. Crispinus, C. Hostilius Tubulus, & C. Aurunculéius. Tous les magistrats de l'année suivante ayant été nommés, Q. Fulvius quitta la dictature. Sur la fin de cette campagne, une flotte Carthaginoise, composée de quarante vaisseaux, sous la conduite d'Amilcar, passa en Sardaigne, & fit une descente sur les terres des Olbiens. Mais le préteur P. Manlius Vulson étant venu à la rencontre des ennemis, ils se rembarquerent ; & ayant tourné autour de l'isle, ils allerent ravager le territoire de Caralis, dans la partie opposée, & s'en retournerent en Afrique, avec un butin considérable de toute espece. Cette année, on remplaça à Rome quelques prêtres qui étoient morts. On substitua C. Servilius au pontife T. Otacilius Crassus,

& T. Sempronius Longus, fils de Caius, fut fait augure au lieu du même T. Otacilius, qui étoit aussi revêtu de cette dignité. M. Marcius, roi des sacrifices, & Marcus Emilius Papus, moururent aussi ; mais on ne leur donna point de successeurs. Cette même année avoit pour censeurs L. Véturius Philon & P. Licinius Crassus, grand pontife. Ce dernier n'avoit été auparavant ni consul ni préteur, & étoit passé immédiatement de l'édilité à la censure. Mais ces deux magistrats ne choisirent point de sénateurs, selon la coutume, en la place des morts, & ne firent aucune fonction publique. La mort de L. Véturius fut cause de cette inaction, & engagea même Licinius, son collègue, à abdiquer la censure. Les édiles curules L. Véturius & P. Licinius Varus, firent représenter les jeux Romains pendant un jour. Les édiles plébéiens Q. Catius & L. Porcius Licinius, employèrent l'argent qui provenoit des amendes, pour faire faire des statues d'airain, qu'ils placèrent dans le temple de Cérès, & donnerent des jeux avec toute la magnificence qu'on pouvoit étaler dans ce temps-là.

Sur la fin de l'année, C. Lélius arriva à Rome, où Scipion l'avoit dépê-  
C. Lélius arriva à Rome.

ché, trente-quatre jours après être parti de Tarragone. Il entra dans cette ville avec une grande multitude de prisonniers, qui attira le peuple de toutes parts sur son passage. Dès le lendemain, ayant été introduit dans le sénat, il raconta ce qu'avoit fait Scipion en Espagne. « Qu'il avoit pris en un jour Carthage, » la capitale de toute la province : qu'il » avoit repris plusieurs des villes qui s'é- » toient soulevées, & en avoit attiré » de nouvelles dans le parti de la ré- » publique ». Le rapport des prisonniers se trouva conforme aux lettres qu'avoit écrites M. Valérius Messala. Ce qui alarma davantage les sénateurs, fut le passage d'Asdrubal dans l'Italie, dans un temps où elle avoit bien de la peine à résister aux seules forces d'Annibal. Lélius fut ensuite présenté au peuple, à qui il rendit le même compte qu'au sénat. Le sénat ordonna des prières pour un jour, en considération des heureux succès que P. Scipion avoit eus ; & ordonna à C. Lélius de partir incessamment, avec les mêmes vaisseaux qui l'avoient amené, pour aller rejoindre Scipion en Espagne. J'ai placé la prise de Carthage dans cette année, suivant l'autorité du plus grand nombre d'écrivains

n'ignorant pas qu'il y en a quelques-uns qui la rejettent à l'année suivante. Mais il ne me paroît pas vraisemblable qu'un général, comme Scipion, ait passé une année entière en Espagne sans rien faire.

Q. Fabius Maximus & Q. F. Flaccus Q. Fab. Maxi-  
mus &  
Q. Ful.  
Flaccus,  
consuls.  
An de  
Rome  
543. ayant pris possession du consulat aux ides de Mars, le premier pour la cinquième fois, & le second pour la quatrième, on leur donna à l'un & à l'autre l'Italie pour département, de façon cependant que Fabius agiroit du côté de Tarente, & Flaccus dans la Lucanie & dans l'Abruzze. On continua le commandement à M. Claudius pour une année. Les préteurs ayant tiré au sort, Caius Hostilius Tubulus fut chargé de rendre à Rome la justice aux citoyens, tandis que L. Véturius Philon, préteur de Gaule, la rendroit aux étrangers. T. Q. Crispinus eut en partage Capoue, & C. Aurunculéius la Sardaigne. Telle fut la distribution des armées. Fulvius devoit commander les deux légions que M. Valérius Lévinus avoit en Sicile : Q. Fabius celles que C. Calpurnius avoit commandées dans l'Etrurie, où l'armée de la ville iroit prendre leur place. Que C. Calpurnius resteroit dans le même département, & que T. Quintius auroit sous lui Capoue

& l'armée de Q. Fulvius Flaccus. Que C. Hostilius recevroit de C. Létorius, propréteur, la province & l'armée qui étoit actuellement à Rimini. On décerna à M. Marcellus les mêmes légions avec lesquelles il avoit si bien réuſſi pendant ſon conſulat. On donna les troupes de Cannes à M. Valérius & à L. Cincius, à qui on avoit auſſi continué le commandement dans la Sicile ; & ils eurent ordre de les recruter avec les ſoldats qui étoient reſtés des légions de Cn. Fulvius. Les conſuls les ayant ramaffés, les firent paſſer en Sicile, pour y ſervir avec la même ignominie qu'on avoit impoſée aux ſoldats de Cannes, & à ceux qui avoient été défaits ſous la conduite du préteur C. Fulvius, qu'on y avoit auſſi relégués pour punir une fuite & une lâcheté ſemblable. On laiffa à C. Aurunculéius les mêmes légions qui avoient ſervi en Sardaigne ſous P. Manlius Vulſon. On laiffa la même légion & la même flotte à Pub. Sulpicius, à qui on continua pour un an la province de Macédoine. M. Valérius Levinus eut ordre d'envoyer à Tarente trente galeres à cinq rangs au conſul Q. Fabius, & d'aller ravager lui-même l'Afrique avec le reſte de la flotte, ſi mieux il n'ai-

moit envoyer à cette expédition L. Cincius , ou M. Valérius Messala. On ne fit aucun changement dans les généraux , ni dans les armées d'Espagne , sinon qu'on continua le commandement à Scipion & à Silanus , non pour un an , mais pour autant de temps que le sénat le jugeroit à propos. Ce fut ainsi qu'on disposa des provinces & des armées pour l'année suivante.

Les affaires importantes qui occupoient le sénat , n'empêchèrent pas qu'il ne s'élevât entre les patriciens & le peuple une vieille querelle , dans les assemblées qui se tenoient pour créer un grand curion en la place de M. Emilius. Car C. Mamilius Vitulus , plébéien , s'étant présenté pour demander cette place , les patriciens soutinrent qu'il devoit être rejeté , n'y ayant eu jusqu'à ce temps que des sujets de leur corps qui eussent possédé ce sacerdoce. Les tribuns à qui on en appella , renvoyèrent la décision de cette affaire au sénat , qui , lui-même , la remit au peuple. Par ce moyen , C. Mamilius Vitulus , le premier d'entre les plébéiens , fut élevé à la dignité de chef des curions. Dans le même temps P. Licinius , grand pontife , obligea C. Valerius Flaccus , malgré lui , de se faire

C. Ma.  
milius  
Vitulus.

le pre-  
mier des  
Plébé-  
iens, est  
créé  
grand  
curion.

facrer prêtre de Jupiter. Et C. Létorius fut créé décemvir, pour faire les sacrifices en la place de Q. Mucius Scevola, qui étoit mort. J'aurois volontiers passé sous silence les raisons qui obligèrent C. Flaccus de se faire consacrer prêtre de Jupiter, si, après avoir eu d'abord une mauvaise réputation, il n'avoit depuis acquis l'estime de tout le monde par une meilleure conduite. Le grand pontife P. Licinius l'avoit nommé prêtre de Jupiter, à cause de l'indolence & du luxe auquel il le trouvoit porté dans sa jeunesse. Ces deux défauts l'avoient rendu odieux à L. Flaccus son frere, & à tous ses autres parents. Mais il n'eut pas plutôt pris goût aux cérémonies de la religion, que s'appliquant uniquement au culte des Dieux & aux sacrifices, il renonça si bien à ses anciennes habitudes, que parmi les jeunes Romains, il n'y en avoit aucun qui fût plus généralement estimé par les premiers des patriciens, & plus considéré dans sa famille, & parmi les autres citoyens. Une approbation si universelle lui inspira assez de confiance en son propre mérite, pour croire qu'on lui permettroit d'entrer dans le sénat, quoique ses prédécesseurs dans le même sacerdoce en eussent été exclus depuis un grand

nombre d'années , à cause de leurs vices & de leurs dérèglements. Pour faire revivre cette coutume , il y vint en effet. Et le préteur L. Licinius lui ayant ordonné de sortir , il en appella aux tribuns. Il soutenoit que c'étoit un privilege autrefois attaché au sacerdoce dont il étoit revêtu , privilege qui avoit été accordé aux prêtres de Jupiter , avec la robe prétexte , la chaire curule , & la \* thiare. Le préteur , au-contraire , prétendoit qu'un pareil droit devoit être fondé non sur des exemples surannés , qu'on tiroit des ténèbres d'une antiquité imperceptible , mais sur des faits certains & sur un usage récent ; & il affuroit qu'aucun prêtre de Jupiter n'avoit eu cette liberté du temps de leurs peres ou de leurs ayeux. Les tribuns repliquerent , que l'indignité des derniers prêtres avoit dû faire tort à leurs personnes , & non à leur sacerdoce : & comme le préteur ne persista pas dans son opposition , Flaccus fut admis dans l'assemblée , avec un consentement général des sénateurs & du peuple : & tout le monde jugea qu'il avoit mérité cette faveur , plutôt par la pureté de ses mœurs , que par le droit de sa charge.

\* J'ai ainsi traduit le mot de *Flaminium* , par un terme plus noble que celui de bonnet.

Les consuls, avant de partir pour leurs provinces, leverent deux légions dans la ville, pour recruter les autres armées. Le consul Fulvius chargea son frere C. Fulvius Flaccus, de conduire en Etrurie la vieille armée de la ville, & de ramener à Rome les légions qui étoient dans l'Etrurie. Le consul Fabius, de son côté, commanda à son fils Q. Fabius Maximus, de mener en Sicile, au proconsul Valérius, environ trois mille trois cent trente-fix soldats qu'il avoit ramassés des débris de l'armée de Fulvius, & de recevoir de lui deux légions & trente galeeres à cinq rangs. Ces troupes tirées de la province ne diminuerent ni les forces ni la beauté de celles qui restoient pour la garder. Car outre que les deux anciennes légions avoient été renforcées de bons soldats, Valérius avoit encore avec lui un grand nombre de transfuges Numides, tant piétons que cavaliers; & avoit enrôlé tous les Siciliens qui avoient servi dans l'armée d'Epicyde, ou dans celle des Carthaginois, gens de service, & très-expérimentés dans la guerre. Ayant incorporé ces secours étrangers dans les légions Romaines, il en forma deux corps d'armée, dont il en donna une à L. Cincius, pour garder la

partie de la Sicile qui avoit composé le royaume d'Hiéron : il se mit lui-même à la tête de l'autre , pour défendre le reste de la province , divisée autrefois entre les Romains & les Carthaginois. Il partagea de même les soixante & dix galeres dont sa flotte étoit composée , & les distribua de façon autour de l'isle , que toutes ses côtes fussent couvertes. Pour lui , il se mit à parcourir la province avec la cavalerie de Mutines , examinant avec soin les campagnes , distinguant celles qui étoient cultivées d'avec celles qui restoient en friche , & louant ou blâmant les possesseurs à proportion de leur application ou de leur négligence. Par ces soins , il ramassa assez de bleds pour en fournir la ville de Rome , & en faire voiturer à Catane , d'où on le transporta à Tarente , pour la subsistance des troupes qui y devoient passer l'été.

Au-reste , les soldats qu'on avoit transportés en Sicile , dont la plupart étoient alliés du nom Latin , furent presque la cause d'un soulèvement dangereux ; tant il est vrai que les plus grands événements naissent quelquefois des causes les plus légères. Car les Latins & les alliés murmuroient ouvertement dans leurs assemblées. « Que par les levées d'hommes » *Plaintes*

& mur-  
mures  
des al-  
liés, &  
des peu-  
ples du  
nom La-  
tin.

» & d'argent qu'on faisoit depuis dix  
 » ans sur eux, on avoit épuisé leurs fa-  
 » milles & leurs bourses. Qu'il n'y avoit  
 » point de campagne qui ne fût signa-  
 » lée par quelque horrible défaite. Que  
 » ceux de leurs citoyens qui échapoient  
 » à la fureur des armes, étoient em-  
 » portés par les maladies. Qu'ils regar-  
 » doient comme perdus pour leur pa-  
 » trie beaucoup plus ceux qui avoient  
 » été enrôlés par les Romains, que ceux  
 » qui avoient été pris par les ennemis :  
 » puisqu'Annibal les renvoyoit sans ran-  
 » çon dans leur pays; au-lieu que les Ro-  
 » mains les reléguoient loin de l'Italie,  
 » dans des contrées où ils vivoient en  
 » exilés, bien plus qu'en soldats. Que  
 » ceux de Cannes souffroient depuis huit  
 » ans en Sicile, un opprobre qui ne  
 » finiroit qu'avec leur vie; puisque les  
 » Carthaginois, dont la retraite seule de-  
 » voit les délivrer, étoient plus forts &  
 » plus redoutables que jamais. Que si  
 » on ne leur renvoyoit point les anciens  
 » soldats, & qu'on les obligeât toujours  
 » d'en fournir de nouveaux, il ne leur  
 » resteroit bientôt plus personne. Qu'ain-  
 » si, avant de se voir réduits à la der-  
 » niere disette de biens & de sujets,  
 » ils étoient résolus de refuser au peu-

ple

ple Romain des secours , qu'aussi-bien «  
 la nécessité les mettroit au premier «  
 jour hors d'état de lui accorder. Que «  
 si les Romains voyoient tous les alliés «  
 dans la même disposition , ils songe- «  
 roient infailliblement à faire la paix «  
 avec les Carthaginois. Qu'autrement , «  
 l'Italie ne seroit jamais tranquille , tant «  
 que vivroit Annibal ». Voilà ce qui se  
 passa dans les assemblées des alliés. Il y  
 avoit alors en Italie trente colonies Ro-  
 maines , qui avoient toutes envoyé leurs  
 députés à Rome. De ces trente , il y en  
 eut douze qui déclarerent nettement aux  
 consuls , qu'elles n'avoient ni argent ni  
 soldats à leur donner. C'étoient celles  
 d'Ardée , de Népi , d'Albe , d'Arfoli ,  
 de Cora , de Sueffe , de Circello , de  
 Cales , de Narni , & d'Interamne. Les  
 consuls frappés d'une déclaration aussi  
 funeste qu'elle étoit nouvelle , crurent  
 que pour les détourner d'un dessein si  
 pernicieux , il étoit plus à propos d'em-  
 ployer une réprimande sévère , qu'une  
 douceur , qui ne serviroit qu'à les rendre  
 plus hardis. Ils leur répondirent donc ,  
 qu'ils avoient été assez hardis pour «  
 faire aux consuls une proposition , que «  
 les consuls eux-mêmes n'osoient répé- «  
 ter dans le sénat. Que ce qu'ils avoient «

Douze  
colonies  
Romaines  
refu-  
sant leur  
contin-  
gent aux  
consuls.

» avancé ne devoit pas être regardé com-  
» me un simple refus de contribuer à  
» l'entretien de la guerre , mais com-  
» me une véritable révolte contre le peu-  
» ple Romain. Qu'ils retournassent donc  
» au plutôt dans leurs colonies , & qu'ils  
» délibérassent tout de nouveau avec  
» leurs concitoyens sur un projet si dé-  
» testable , comme l'ayant avancé témé-  
» rairement , sans avoir encore pris leur  
» dernier parti. Qu'ils eussent soin de  
» leur représenter qu'ils n'étoient ni des  
» Campaniens , ni des Tarentins , mais  
» des Romains. Que leurs peres , nés à  
» Rome , en avoient été détachés pour  
» aller habiter les terres qu'on avoit pri-  
» ses sur les ennemis , afin d'augmenter  
» & d'étendre le nom Romain. Que ce  
» que des enfants devoient à leurs pe-  
» res , ils le devoient aux Romains , pour  
» peu qu'ils se souvinssent de leur an-  
» cienne patrie , à moins qu'ils n'euf-  
» sent étouffé tous les sentimens d'une  
» juste reconnoissance. Qu'encore un  
» coup , ils remissent l'affaire en déli-  
» bération. Car ce qu'ils avoient fait jus-  
» qu'alors , n'alloit pas à moins qu'à dé-  
» truire l'Empire Romain , & à mettre  
» la victoire entre les mains d'Annibal ».  
Les consuls , tour-à-tour , employèrent

inutilement bien des discours pour faire entendre raison aux députés. Insensibles à toutes leurs remontrances, ils repliquèrent : « Qu'ils n'avoient aucunes « représentations à faire de la part des « Romains à ceux qui les avoient en- « voyés ; & qu'il n'étoit pas besoin que « leurs sénats retouchassent une affaire « qui étoit toute décidée, puisqu'ils n'a- « voient ni argent ni soldats à fournir. « Les consuls voyant qu'ils étoient inflexibles, rapporterent la chose dans le sénat. Cette nouvelle jeta dans tous les esprits une telle consternation, que la plupart s'écrierent : « Que c'en étoit « fait de l'empire : que les autres colo- « nies imiteroient un si pernicieux exem- « ple , & que tous les alliés avoient « conspiré de livrer la ville de Rome « à Annibal ».

Les consuls exhorterent les sénateurs à prendre courage, & les consolèrent par l'espérance de trouver plus de fidélité & de soumission dans les autres colonies. Que celles-là même qui étoient sorties « de leur devoir, pourroient y rentrer ; & « que si on leur envoyoit des ambassa- « deurs qui usassent d'autorité & de me- « naces, plutôt que de douceur & de prie- « res, ils leur feroient reprendre la crainte «

» & le respect dont ils sembloient s'écarter ». Comme les sénateurs leur eurent permis de faire tout ce qu'ils jugeroient être plus convenable au bien de la république, après avoir fondé la disposition des autres colonies, ils demanderent à leurs députés s'ils étoient prêts à fournir à la république le contingent qu'ils devoient ? M. Sextilius, député de Frégelles, répondit au nom des dix-

Les dix-huit autres colonies demeurèrent fidèles.

huit autres : » Que les soldats qu'ils étoient obligés de fournir étoient tout prêts ; qu'ils en donneroient même un plus grand nombre, s'il le falloit, & qu'ils feroient d'ailleurs avec zèle & avec empressement, tout ce que le peuple Romain jugeroit à propos de leur ordonner. Qu'ils ne manquoient pas de moyens, & que leur bonne volonté étoit encore au-dessus de leur fortune ». Les consuls leur ayant donné les louanges qu'ils méritoient, ajoutèrent : » Que des offres si généreuses méritoient des remerciements de la part de tout le sénat ; & ils les introduisirent dans l'assemblée. Là, après qu'on eut fait en leur faveur le décret le plus honorable qu'il fût possible, on chargea encore les consuls de les présenter dans l'assemblée du peuple.

d'y faire valoir tous les services que la république avoit reçus d'eux en différentes occasions , & sur-tout ce dernier , par lequel ils mettoient le comble à tous les autres. Et pour leur rendre encore aujourd'hui , après tant de siècles , la justice qui leur est due , j'ai cru devoir sauver leurs noms de l'oubli , & apprendre à la postérité que ces colonies étoient ; Signia , Norba , Saticule , Brindes , Fré-gelles , Lucerie , Venouse , Adria , Firmium , Rimini ; & le long de l'autre mer , Pouza , Pestum , Cosa ; & plus avant dans les terres , Benevent , Isernia , Spolète , Plaisance & Crémone. Ce fut dans ces colonies que l'empire Romain trouva une ressource qui l'empêcha de succomber , & dont le sénat & le peuple leur rendit de grandes actions de grâces. Pour les douze autres , qui refuserent d'obéir , le sénat ordonna aux consuls de les tenir dans un parfait oubli , sans congédier leurs députés , ni les retenir à Rome , ni leur parler en aucune façon. Ce silence par où on affectoit de punir leur refus , parut plus convenable à la dignité du peuple Romain , que tout l'éclat qu'on auroit pu faire. Entre les autres moyens que les consuls mirent en usage , pour être en état de continuer la guerre , ils

tirerent du trésor secret l'or qu'on y gardoit avec soin pour les besoins pressants de la république, & qui provenoit du \* vingtième des revenus de l'empire, qu'on mettoit chaque année en réserve. On en tira environ quatre mille livres, dont on en donna aux deux consuls, & aux proconsuls M. Marcellus & P. Sulpicius, & au préteur T. Véturius, à qui la Gaule étoit échue, chacun cinq cents livres. Le consul Fabius en reçut de plus cent livres, qui devoient être portées dans la citadelle de Tarente. Le reste fut employé à payer comptant les vêtements qu'on faisoit faire pour l'armée, dont le chef & les soldats acquéroient tant de gloire en Espagne.

Les consuls ne voulurent point sortir de la ville avant d'avoir offert aux Dieux des sacrifices, pour expier plusieurs prodiges qui avoient été annoncés. Le tonnerre étoit tombé sur la statue de Jupiter, & sur un arbre voisin du temple, au mont Albain, sur le lac d'Ostie, sur la muraille de Capoue, sur la chapelle de la Fortune, & sur le mur & la porte de Sinuesse. Quelques-uns rapportent aussi que les eaux du lac d'Albe avoient

\* On donne encore un autre sens à ces mots, *aurum vicesimarium*.

paru de couleur de sang : & qu'à Rome , dans la chapelle de la Fortune , la \* figure qui posoit une couronne sur la tête de cette Déesse , étoit descendue d'elle-même jusque dans ses bras. On publioit , comme un fait indubitable , qu'à Priverne un bœuf avoit parlé , & qu'un vautour étoit venu s'abattre dans une boutique de la place publique , en présence d'un grand nombre de gens : qu'à Sinuesse , il étoit né un enfant mâle & femelle , de ceux qu'on appelle ordinairement Hermaphrodites , nom emprunté de la langue Grecque , beaucoup plus propre que la nôtre à joindre deux termes ensemble , pour n'en faire qu'un : qu'il avoit plu du lait , & qu'un enfant étoit né avec la tête d'un éléphant. Ces prodiges furent expiés par l'immolation des grandes victimes : de plus , on ordonna des processions dans tous les temples & des prières pour un jour ; & le préteur C. Hostilius fut chargé de représenter les jeux d'Apollon avec les mêmes préparatifs qu'on avoit fait depuis quelques années. Pendant ces mêmes jours , le consul Fulvius tint les assemblées pour la nomination des censeurs. On éleva à cette charge M. Corn. Cé-

\* J'ai traduit ainsi , selon la vraisemblance.

thégus, & P. Semp. Tuditanus, qui n'avoient point encore été consuls. Le peuple, avec l'autorité du sénat, porta une loi, qui donnoit à ces censeurs la commission de louer les terres de Capoue au profit de la république. La nomination des nouveaux sénateurs fut un peu différée, par la contestation des deux censeurs, au sujet de celui qu'on devoit créer prince du sénat. C'étoit à Sempronius à faire ce choix. Mais Cornélius prétendoit qu'on devoit à cet égard observer la coutume des anciens, qui avoient toujours élevé à cette dignité le plus ancien des censeurs qui vivoient encore. C'étoit alors T. Manlius Torquatus. Sempronius repliquoit, que les Dieux qui lui avoient déferé ce choix, lui donnoient aussi là-dessus une liberté entière. Qu'il useroit de cette liberté, & nommeroit Q. Fabius Maximus, qui étoit incontestablement le citoyen le plus considérable de la république, comme il étoit prêt à le prouver par le jugement d'Annibal même. Cornélius, après avoir encore disputé quelque temps, se rendit enfin; & Sempronius donna pour prince & pour chef au sénat Q. Fabius Maximus, alors consul. On fit ensuite le choix des autres sénateurs. Et parmi ceux qui

se presentoient pour remplir la place des morts, on en rejeta huit, du nombre desquels étoit L. Cécilius Metellus, qui, après la bataille de Cannes, avoit donné aux autres officiers l'infâme conseil d'abandonner l'Italie. On en usa de même à l'égard des chevaliers qui se trouvoient dans le même cas ; mais il y en avoit très-peu. On priva de leurs chevaux tous les cavaliers qui s'étoient trouvés à Cannes parmi les légions, & qui étoient alors en Sicile. Ceux-là étoient en grand nombre. A cette rigueur, on en ajouta une autre : On ne leur tint aucun compte des années qu'il avoient servi jusque-là avec les chevaux de la république, & on ordonna qu'ils feroient dix campagnes, montés à leurs dépens. Outre cela, dans la revue de ceux qui sont obligés de servir à cheval, on rechercha tous ceux qui ayant dix-sept ans au commencement de la guerre, auroient dû monter à cheval, & ne l'avoient pas fait. Les censeurs les notèrent tous d'infamie, & ne leur laisserent de citoyen Romain, que la nécessité de payer tribut avec les autres. Ils firent ensuite marché avec des entrepreneurs, pour rétablir les édifices que le feu avoit consumés autour de la place publique ; savoir, sept boutiques,

346 HIST. DE LA II GUERRE  
les boucheries , & le palais \* royal.

Les consuls ayant terminé à Rome toutes les affaires qui les y retenoient , partirent pour la guerre. Fulvius , le premier , se rendit à Capoue. Fabius le suivit peu de jours après , ayant conjuré son collègue , en parlant à lui-même , & Marcellus , par les lettres qu'il lui écrivit , de faire une vigoureuse guerre à Annibal pour occuper toutes ses forces , tandis que lui-même attaqueroit Tarente avec la même chaleur. Qu'on ne lui auroit pas plutôt enlevé cette ville , que ne sachant plus où donner de la tête , n'ayant plus d'amis ou d'alliés de qui il pût espérer aucun secours , il seroit infailliblement obligé d'abandonner l'Italie. Il envoya en même temps un courrier au gouverneur qui commandoit à Rhege la garnison que le consul Levinus y avoit placée , pour l'opposer aux brigandages des Brutiens. Cette garnison étoit composée de huit mille hommes , la plupart tirés , comme on l'a dit plus haut , d'Agathyrne en Sicile , & accoutumés à vivre de rapines. On leur avoit associé les déserteurs de l'Abruzze , qui leur ressembloient parfaitement , par l'audace & la misère qui leur faisoient tout entreprendre. Il or-

\* C'étoit le palais de Numa.

donna à ce commandant , premièrement d'aller avec ses troupes ravager les terres des Brutiens, & ensuite d'attaquer la ville de Caulonia. Ils exécuterent cet ordre, non-seulement avec promptitude, mais encore avec avidité. Ils pillerent toutes les campagnes, en chasserent les laboureurs ; & delà, étant tombés sur Caulonia, ils lui donnoient l'affaut avec une vigueur extraordinaire. Marcellus, pour obéir aux lettres du consul, & parce que d'ailleurs il étoit persuadé qu'aucun général Romain n'étoit plus capable que lui de tenir tête à Annibal, se mit en campagne dès que la terre put fournir des fourrages, & alla se présenter à Annibal auprès de Canouse. Annibal tâchoit alors d'engager les habitants de cette ville à la révolte. Mais dès qu'il fut que Marcellus approchoit, il décampa. Le pays étoit tout découvert, & peu propre à des embûches. C'est ce qui l'obligea de chercher ailleurs des lieux remplis de bois, de défilés & de côteaux. Marcellus lui marchoit, pour ainsi dire, sur les talons, campoit toujours à sa vue, & n'avoit pas plutôt achevé ses travaux, qu'il lui présentoit la bataille. Annibal, content d'escarmoucher avec quelques petits détachements de cavalerie & de frondeurs,

ne croyoit pas qu'il fût de son intérêt de hazarder une bataille générale. Il fut cependant forcé d'en venir là, quelque précaution qu'il prît pour l'éviter. Car ayant décampé pendant la nuit, Marcellus, qui le suivoit de près, le joignit dans un terrain plat & étendu; & en attaquant de toutes parts ses travailleurs, l'empêcha de se retrancher. Ainsi ils en vinrent aux mains, & combattirent avec toutes leurs forces, jusqu'à ce que la nuit étant sur le point d'arriver, les sépara avant que la victoire se fût déclarée. Ils passèrent la nuit assez près les uns des autres, s'étant retranchés fort à la hâte, à cause du peu de jour qui leur restoit. Le lendemain, dès la pointe du jour, Marcellus rangea son armée en bataille. Annibal accepta le défi; & avant de commencer la charge, exhorta ses soldats à bien faire. » Qu'ils se souvins-

» sent de Trafimene & de Cannes, &

» rabattissent la fierté d'un ennemi in-

» commode, qui ne leur donnoit pas

» un moment de repos, qui les harce-

» loit sans relâche dans leurs marches

» & dans leurs campements, & ne leur

» laissoit pas le temps de respirer. Qu'il

» leur falloit voir tous les jours à la mê-

» me heure, & le lever du soleil, &

Combat  
indécis  
entre  
Marcel-  
lus &  
Annibal.

l'armée des Romains en bataille. Que pour l'obliger à faire la guerre avec plus de modestie , il falloit lui faire éprouver encore une fois la valeur des Carthaginois . Animés par ces remontrances , & irrités d'ailleurs par l'acharnement d'un ennemi qui les tourmentoit sans cesse , ils commencerent le combat avec une animosité extraordinaire. Après que l'action eut duré plus de deux heures , l'aîle droite & les soldats choisis commencerent à plier du côté des Romains. Marcellus , qui s'en aperçut , fit aussi-tôt avancer la douzieme légion à l'avant-garde. Mais tandis que les uns lâchent pied sans se reconnoître , & que les autres prennent leur place avec beaucoup de lenteur , tout le corps de bataille fut ébranlé & mis en désordre : & la crainte l'emportant sur la honte , tous prirent ouvertement la fuite. Il fut tué dans le combat environ deux mille sept cents , tant citoyens qu'alliés , & parmi eux quatre centurions Romains , & deux tribuns militaires , M. Licinius & M. Fulvius. On perdit quatre étendards de l'aîle droite qui avoit pris la fuite , & deux de la légion qui avoit été envoyée pour prendre sa place.

Deuxième combat , où Marcellus est battu.

Quand les soldats furent rentrés dans

le camp, Marcellus leur parla de leur peu de courage, avec tant de sévérité & d'aigreur, qu'ils furent beaucoup plus sensibles aux reproches de leur général irrité, qu'au mauvais succès qu'ils avoient effuyé tout le jour dans le combat. « Je

Marcel-  
lus fait  
une vive  
répri-  
mande à  
ses sol-  
dats.

» rends graces aux Dieux immortels,  
» dit-il, autant qu'on le peut faire après  
» une telle disgrâce, de ce que l'enne-  
» mi vainqueur n'est pas venu attaquer  
» notre camp, dans le temps que vous  
» vous précipitez pour y rentrer avec  
» tant de frayeur & de consternation.  
» Car assurément vous l'auriez abandon-  
» né, emportés par la même crainte  
» qui vous a fait quitter le champ de  
» bataille. D'où peut venir cette frayeur  
» & cette consternation ? Qui peut vous  
» avoir fait oublier en si peu de temps  
» qui vous êtes, & quels sont vos en-  
» nemis ? Ne sont-ce pas les mêmes  
» que vous avez harcelés jour & nuit  
» tout récemment ? que vous avez fa-  
» tigués par des escarmouches continuel-  
» les, & qu'hier vous troublâtes perpé-  
» tuellement, & dans leur marche &  
» pendant leur campement ? Je ne parle  
» plus des avantages qui peuvent vous  
» donner de la vanité. Je me borne aux  
» faits qui doivent vous couvrir de hon-

te. Vous savez bien qu'hier vous for- α  
 tites du combat avec un avantage égal : α  
 quel changement peut-il être arrivé α  
 dans l'espace d'une nuit & d'un jour ? α  
 Vos troupes ont-elles diminué ? celles α  
 des ennemis ont-elles augmenté ? Pour α  
 moi , il ne me semble pas que je parle α  
 à mes foldats , ou à des Romains. Je α  
 vois bien les mêmes corps & les mêmes α  
 armes. Mais si vous aviez eu les mêmes α  
 courages , les Carthaginois vous au- α  
 roient-ils vu tourner le dos ? Auroient- α  
 ils enlevé les étendards d'une seule α  
 compagnie , ou d'une seule cohorte ? α  
 Ils pouvoient bien se vanter , jusqu'à α  
 présent d'avoir taillé en pieces les lé- α  
 gions Romaines : mais ils n'avoient α  
 point encore eu la gloire de leur voir α  
 tourner le dos : c'est vous qui leur α  
 avez aujourd'hui accordé cet avanta- α  
 ge , auffi honorable pour eux , que α  
 honteux pour vous ». Quand il eut cessé  
 de parler , tous s'écrierent , qu'ils le  
 prioient d'oublier ce qui s'étoit passé ce  
 jour-là : que dans la fuite il mît leur  
 courage à telle épreuve qu'il voudroit.  
 Oui , dit-il , dès demain je vous me- α  
 nerai au combat , afin que vous obte- α  
 niez la grace que vous demandez , α  
 victorieux plutôt que vaincus α. En at-

tendant, il ordonna qu'on donnât du pain d'orge aux cohortes qui avoient perdu leurs drapeaux, & que les centurions des compagnies qui avoient laissé prendre leurs étendards, tinssent à la main leurs épées nues, sans avoir la liberté de les mettre dans le fourreau. Qu'au surplus, ils fussent tous sous les armes dès le lendemain matin, tant la cavalerie que l'infanterie. Alors il les congédia bien mortifiés, mais avouant qu'ils avoient bien mérité la réprimande qu'on leur venoit de faire; que ce jour-là il n'y avoit eu dans toute l'armée que leur général qui fût homme & Romain; & que pour lui faire oublier leur faute, ils étoient résolus de vaincre ou de mourir. Le lendemain, ils se trouverent tous sous les armes, suivant l'ordre de Marcellus. Ce général loua la contenance & la disposition où il les voyoit, & déclara qu'il placeroit aux premiers rangs ceux qui avoient commencé à fuir, & les cohortes qui avoient perdu leurs étendards. Il les avertit au reste qu'il falloit combattre & vaincre, & que tous, tant en général qu'en particulier, devoient faire en sorte que la nouvelle de leur victoire arrivât à Rome aussi-tôt que celle de leur défaite & de leur fuite. Il leur ordonna ensuite de

prendre de la nourriture , afin d'avoir assez de vigueur pour soutenir le combat pendant long-temps, s'il en étoit besoin. Après avoir dit & fait tout ce qui est capable d'animer le courage des soldats, il les mena au combat.

Quand Annibal vit qu'ils venoient le chercher : Vous voyez , dit-il aux siens , que nous avons affaire à un ennemi « qui ne peut supporter ni la bonne ni « la mauvaise fortune. S'il est vainqueur , « il nous pousse l'épée dans les reins : « s'il est vaincu , il revient au combat « avec plus de fierté qu'auparavant ». Après avoir dit ces paroles , il fit sonner la charge , & vint à la rencontre des Romains. Le combat fut beaucoup plus opiniâtre que la veille ; les Carthaginois faisant tous leurs efforts pour conserver l'avantage du jour précédent, & les Romains voulant à toute force effacer la honte de leur défaite. Marcellus avoit mis aux premiers rangs l'aîle gauche & les cohortes qui avoient perdu leurs étendards , & la vingtième légion à l'aîle droite. L. Corn. Lentulus & C. Claudius Néron , commandoient les deux aîles. Marcellus étoit au corps de bataille , exhortant les siens à bien faire , & étant lui-même le témoin de toutes leurs ac-

tions. Annibal avoit mis à la première ligne les Espagnols, qui étoient l'élite de ses troupes. Mais voyant que le combat demeurait trop long-temps douteux, il fit conduire les éléphants vers le front de la bataille, espérant qu'ils pourroient causer quelque désordre parmi les ennemis. En effet, ils mirent de la confusion parmi les enseignes des premiers rangs & ayant écrasé ou dispersé tous ceux qui s'y rencontrèrent, ils avoient ouvert de ce côté le corps de bataille des Romains. Et la fuite auroit été plus générale, si C. Décimius Flaccus, tribun des soldats, ayant saisi l'étendard de la première compagnie des piquiers, n'eût ordonné aux soldats de cette compagnie de le suivre: il les mena dans l'endroit où ces bêtes ferrées caufoient le plus de ravage, & leur commanda de lancer contre elles leurs javelots. Il n'y en eut pas un qui ne portât, étant jettés de si près contre des animaux d'une grandeur énorme, & pressés les uns contre les autres. Ils ne furent cependant pas tous blessés: mais ceux qui sentirent la pointe de ces traits enfoncés dans leurs corps prenant la fuite, & dans cet état n'étant pas moins redoutables aux leurs qu'aux ennemis, entraînent aussi ceux qui étoient

sans blessures. Alors tous les soldats des autres compagnies, à l'exemple des premiers, coururent après cette troupe fugitive, & accablèrent de traits tous les éléphants qu'ils purent joindre. Ces animaux se jetterent donc sur les Carthaginois avec beaucoup de furie, & firent parmi eux plus de carnage qu'ils n'avoient fait parmi les Romains, d'autant qu'ils sont emportés par la crainte avec plus de violence, qu'ils ne sont conduits par la voix ou la main de ceux qui les gouvernent. L'infanterie Romaine s'avança aussi-tôt contre les Carthaginois dont les éléphants avoient rompu les rangs, & n'eut pas de peine à mettre en fuite des gens qui avoient perdu leurs drapeaux de vue, & qui ne pouvoient plus se rallier. Alors Marcellus lâcha après eux sa cavalerie, qui les poursuivit jusqu'aux portes de leur camp, où ils rentrèrent avec peine, pleins de frayeur & de consternation. Car pour surcroît de malheur, deux éléphants étoient tombés morts au milieu de la porte même; & comme ils en fermoient l'entrée, les soldats étoient obligés de se jeter dans le fossé, & de sauter par-dessus la palissade pour se sauver. Aussi ce fut là qu'il s'en fit un plus grand carnage. Car il y eut

Troisième  
me ba-  
taille,  
gagnée  
par Mar-  
cellus  
sur An-  
nibal.

356 HIST. DE LA II GUERRE  
environ huit mille soldats & cinq élé-  
phants de tués. Les Romains ne gagne-  
rent pas cette victoire sans répandre du  
sang. Les deux légions perdirent environ  
dix-sept cents hommes, & les alliés plus  
de treize cents, sans parler d'un grand  
nombre de blessés, tant des citoyens que  
des alliés. Annibal décampa dès la nuit  
suivante. Marcellus auroit bien voulu le  
poursuivre, mais la multitude de ses ble-  
sés l'en empêcha.

Les espions qu'on avoit envoyés pour  
observer la marche des ennemis, rap-  
porterent le lendemain qu'Annibal se re-  
tiroit dans l'Abruzze. Pendant ces même  
jours, les Hirpiniens, les Lucaniens &  
ceux de Clocento \* se rendirent au con-  
sul Q. Fulvius, & lui livrerent les gar-  
nisons Carthaginoises qu'ils avoient dans  
leurs villes. Ce général les reçut avec  
beaucoup de douceur, louant leur dis-  
position présente, & leur reprochant lé-  
gèrement leur faute passée. Les Brutiens  
lui envoyèrent Vibius & Pactius, tous  
deux freres, & les plus illustres de la  
nation, pour lui demander qu'il leur fût  
permis de rentrer dans le parti des Ro-  
mains, aux mêmes conditions que les Lu-

\* J'ai mis le nom qu'ont aujourd'hui ces peuples,  
de peur qu'on ne les prît pour les Volsques.

aniens y avoient été reçus ; ce qu'il leur promit. Q. Fabius, de son côté, prit de force la ville de Manduria, dans le pays des Salentins. Il y fit quatre mille prisonniers, & un butin fort considérable. Delà, étant allé à Tarente, il campa à l'embouchure même du port. Il chargea ses vaisseaux dont Livius s'étoit servi pour escorter ses convois, en partie des machines qui sont nécessaires pour attaquer des murailles, & en partie d'arbustes, de pierres, & de tous les traits qu'on lance de loin. Il fit le même usage de tous les vaisseaux de charge : en sorte que les uns étoient destinés à porter les machines & les échelles jusqu'au pied des murs, tandis que de dessus les autres on accableroit de traits ceux qui les défendoient. Ces bâtimens furent équipés & préparés, pour venir de la hauteur fondre sur la ville & l'attaquer. Au reste, la mer étoit libre pour les Romains, la flotte Carthaginoise ayant été envoyée à Corfou, pour seconder le dessein qu'avoit le roi Philippe d'attaquer les Etoliens. Mais ceux qui assiégeoient Caulonia dans l'Abruzze, pour éviter d'être opprimés par les troupes d'Annibal, se retirèrent à son arrivée sur une éminence, où il ne pouvoit pas à la vé-

rité les forcer sur le champ, mais où ils ne pouvoient pas subsister long-temps. Pendant que Fabius assiégeoit Tarente, le hazard lui fournit l'occasion de terminer une affaire d'une si grande importance. Annibal avoit mis dans cette ville un corps de Brutiens pour aider à la défendre. Celui qui la commandoit aimoit éperduement une femme, dont le frere servoit dans l'armée du consul Fabius. Elle s'avisa d'écrire à son frere, pour lui faire connoître le commerce qu'elle avoit avec cet étranger, qui étoit fort riche & fort considéré parmi les siens. Celui-ci, après avoir lu la lettre de sa sœur, fit réflexion qu'elle pourroit aisément engager son amant à faire tout ce qu'elle exigeroit de lui. Le consul, à qui il communiqua sa pensée, trouva qu'elle n'étoit pas sans fondement. Pour profiter de cette découverte, Fabius ordonna à son soldat de se jeter dans Tarente comme déserteur, & de se faire connoître au commandant par le moyen de sa sœur. Quand il eut acquis quelque confiance sur l'esprit de cet officier, il le fonda d'abord indirectement ; puis, voyant qu'il n'étoit pas trop fidele à son parti, aidé des caresses artificieuses de sa sœur, en lui parlant de son dessein

ſans détour, il l'engagea à livrer aux Romains la porte & le quartier de la ville, dont la garde lui avoit été confiée. Lorfqu'ils eurent concerté les moyens d'exécuter un pareil deſſein, & qu'ils furent convenus des lieux & des temps propres, le ſoldat fortit ſecrètement de la ville pendant la nuit; & s'étant échappé incognito par les intervalles des corps de garde, il alla trouver Fabius, & l'inſtruiſit des meſures qu'il avoit priſes avec ſon complice. Là-deſſus, ce général, après avoir donné le ſignal dès la première veille de la nuit, à ceux qui défendoient la citadelle, & qui avoient la garde du port, fit lui-même un grand circuit, & alla ſe poſter, ſans être aperçu, vis-à-vis la partie de la ville qui eſt tournée vers l'orient. Alors les trompettes commencerent à ſe faire entendre tout à la fois de la citadelle, du port, & des vaiſſeaux qui venoient de la haute mer vers la ville; & on affecta de pouſſer de grands cris, & de faire un extrême fracas dans tous ces endroits dont la ville n'avoit rien à craindre. Fabius cependant dans la partie oppoſée, tenoit les ſiens bien cachés, & leur faiſoit obſerver un grand ſilence. C'eſt pourquoi Démochares, qui avoit autrefois com-

mandé la flotte ennemie, mais qui pour lors étoit chargé de garder le canton de la ville, vis-à-vis duquel Fabius s'étoit mis en embuscade, voyant que tout étoit tranquille de ce côté-là, au lieu qu'il entendoit dans les autres parties un fracas qui quelquefois ressembloit assez aux cris & au tumulte d'une ville prise d'assaut; il appréhenda que tandis qu'il demeureroit les bras croisés dans son poste, Fabius ne donnât quelque assaut d'un autre côté : ainsi il marcha avec ce qu'il avoit de monde vers la citadelle, où il entendoit qu'il y avoit le plus de mouvement & de tumulte. Fabius ayant jugé par l'espace du temps qui s'étoit passé sans bruit, & par le silence même qui regnoit dans un lieu où il entendoit auparavant des gens qui, parlant assez haut, s'excitoient les uns les autres à prendre les armes, que les troupes en avoient été retirées, il fit porter des échelles à la partie du mur où étoit postée la cohorte des Brutiens, comme il l'avoit appris du soldat qui ménageoit cette trahison. Ce fut par-là qu'on commença à gagner la muraille, & à passer ensuite dans la ville, avec le secours des Brutiens, qui en ouvrirent la première porte aux Romains. On enfonça ensuite une  
seconde

seconde porte, qui donna lieu aux soldats de Fabius d'entrer en plus grand nombre. Alors poussant de grands cris vers le lever du soleil, ils s'avancèrent jusque dans la place publique, sans trouver aucune résistance, & attirèrent sur eux tous ceux qui combattoient du côté de la citadelle & du port.

Fabius reprend Tarente par le moyen d'une intelligence qu'il a dans cette ville.

Le combat commença à l'entrée de la place avec assez de chaleur, mais ne fut pas soutenu de même de la part des Tarentins, bien inférieurs aux Romains en courage, en armes, en expérience, & en force. Ainsi s'étant contentés de lancer leurs javelots, presqu'avant d'en venir aux mains, ils tournerent le dos : & s'étant dispersés par les détours de la ville qui leur étoient plus connus qu'aux Romains, se sauverent dans leurs maisons, ou dans celles de leurs amis. Cependant deux de leurs chefs, Nikon & Démocrates furent tués sur la place, en combattant avec beaucoup de valeur. Pour Philomenes, qui avoit été l'auteur de la révolte, son cheval l'ayant emporté hors du combat avec une extrême vitesse, fut rencontré peu de temps après errant par la ville, sans cavalier. Mais on ne sut ce qu'étoit devenu le corps de Philomenes, à qui on reconnoissoit

qu'il avoit appartenu. On crut communément qu'il s'étoit précipité de dessus son cheval dans un puits qu'il avoit trouvé ouvert en son chemin. A l'égard de Carthalon, commandant de la garnison Carthaginoise, il fut tué par un soldat, dans le temps qu'il s'avançoit sans armes vers le consul, & qu'il lui rappelloit le souvenir de l'hospitalité qui avoit uni son pere avec lui. Les Romains firent main-basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, sans distinction de soldats ou de bourgeois, de Carthaginois ou de Tarentins. Ils n'épargnerent pas beaucoup plus les Brutiens, soit qu'ils les méconussent, soit pour assouvir leur ancienne haine, soit enfin pour insinuer que Tarente avoit été prise par la force des armes, & non par trahison. Après avoir versé bien du sang, ils se disperferent par la ville pour la piller. On dit qu'on y prit trente mille esclaves. On y trouva une grande quantité d'argent, tant en monnoie qu'en vaisselle : quatre-vingt-sept mille livres d'or ; presque autant de statues & de tableaux, qu'on en avoit trouvé à Syracuse. Mais Fabius fit paroître beaucoup plus de générosité & de désintéressement que Marcellus dans la disposition de cette sorte de dépouilles. Car le scribe lui de-

mandant ce qu'il vouloit qu'on fît de plusieurs figures colossales, qui représentoient des Dieux, distingués par leurs habillemens & par leurs armes, avec l'air & la posture de combattans : Laissons, lui dit-il, aux Tarentins des « Dieux qui les ont si mal défendus contre nous ». Ensuite il fit démolir le mur qui séparoit la citadelle d'avec la ville, & en fit porter loin delà les débris. Pendant que ces choses se passaient à Tarente, Annibal reçut à composition ceux qui avoient assiégé Caulonia : & ayant appris que Tarente étoit aussi attaquée, il se mit en devoir de l'aller secourir, marchant jour & nuit, sans donner de repos à ses troupes : mais ayant su en chemin que la ville étoit prise : « Les « Romains ont aussi leur Annibal, dit-il : « Nous avons pris Tarente par ruse, ils « l'ont reprise par la même voie ». Cependant, pour ne pas paroître avoir fui, il ne retourna pas d'abord sur ses pas ; mais campa dans le même endroit où il avoit appris cette mauvaise nouvelle, environ à trois milles de la ville. Après y être resté un petit nombre de jours, il se retira à Métapont ; dont il envoya deux habitants à Fabius, qui étoit encore à Tarente, avec des lettres supposées

Annibal  
tâche de

tromper  
Fabius  
par des  
lettres  
suppo-  
sées.

des premiers de la ville , qui promettoient à ce consul de lui livrer Métapont , avec la garnison Carthaginoise , à condition qu'on leur pardonneroit leur révolte. Fabius crut bonnement que les propositions qu'on lui faisoit étoient sinceres. C'est pourquoi il marqua aux députés le jour qu'il devoit s'approcher de Métapont , & les renvoya avec des lettres pour les premiers de cette ville , qui furent portées sur le champ à Annibal. Ce général ravi de voir que sa fraude avoit si bien réussi , & que Fabius avoit donné dans le panneau , plaça une embuscade près de Métapont. Mais Fabius ayant consulté les auspices avant de sortir de Tarente , les trouva contraires deux fois de suite. Pour s'éclaircir davantage de ce qu'il avoit à espérer , il immola une victime : & l'aruspice , après en avoir considéré les entrailles , pour découvrir la volonté des Dieux , l'avertit de se tenir sur ses gardes : que les ennemis travailloient à le surprendre & à le faire tomber dans leurs pieges. Il se tint donc en repos. Les Metapontins qui ne le virent point arriver au jour marqué , renvoyèrent vers lui les mêmes députés , pour le presser de venir. Mais il les fit arrêter ; & la crainte de la question

dont il les menaça, leur fit tout avouer.

Pub. Scipion avoit employé tout l'hiver qui avoit précédé la campagne pendant laquelle ces choses se passèrent en Heureux succès en Espagne.

Italie, à faire rentrer les peuples d'Espagne dans le parti des Romains, en les gagnant tantôt par des présents, tantôt par la restitution gratuite de leurs ôtages & de leurs prisonniers. Dès le commencement du printemps, un des plus illustres d'entre les Espagnols, nommé Edescon, vint le trouver. Sa femme & ses enfants étoient au pouvoir des Romains. Mais outre cette raison qui lui étoit particulière, il étoit comme entraîné par une disposition générale de tous les esprits, à préférer l'empire des Romains à celui des Carthaginois. La même cause engagea Mandonius & Indibilis, qui, sans contredit, étoient les princes les plus considérables de l'Espagne, à se retirer, avec tous leurs vassaux, sur des collines qui commandoient le camp des Carthaginois, & d'où, en continuant de marcher sur les hauteurs, ils pouvoient gagner l'armée Romaine, sans rien appréhender de la part d'Asdrubal, qu'ils abandonnoient. Ce général voyant que les affaires des Romains prenoient insensiblement le dessus, tandis que celles des

Carthaginois dépériffoient de jour en jour ; & qu'à moins de former quelque deffein hardi qui réuſſît , le parti des derniers auroit une fin auffi funeſte que ſes commencemens avoient été heureux , il réſolut de chercher les ennemis , & de les combattre inceſſamment. Scipion fouhaitoit la bataille avec autant d'ardeur que lui , non ſeulement parce que ſes bons ſuccès lui enfloient le courage , mais encore parce qu'il aimoit mieux n'avoir à combattre qu'un ſeul ennemi , que de les avoir tous à la fois ſur les bras , ce qui ne manqueroit pas d'arriver , ſ'il leur donnoit le temps de ſe joindre. Après tout , ſuppoſé qu'il lui fallût en venir aux mains avec plus d'un ennemi , il avoit eu l'adreſſe d'augmenter ſon armée , en ſorte qu'elle étoit en état de ne rien craindre. Car comme il vit que ſa flotte n'avoit plus lieu d'agir , depuis que celle des Carthaginois avoient abandonné toutes les côtes d'Eſpagne , il mit ſes vaiſſeaux à couvert dans le port de Tarragone , & joignit aux troupes de terre , celles qui étoient deſtinées à ſervir ſur mer. Il étoit en état de leur fournir à tous des armes , parce qu'il en avoit trouvé un grand nombre parmi les dépouilles

de Carthagene, & qu'il en avoit encore fait fabriquer une prodigieuse quantité par les ouvriers qu'il avoit enfermés dans les arcenaux & les magasins de cette ville. Ce fut avec ces forces que Scipion, dès le commencement du printemps, sortit de Tarragone, & alla chercher les ennemis, avec Lélius qui étoit déjà revenu de Rome, & sans qui il ne vouloit tenter aucune entreprise importante. Il ne trouva dans son chemin que des amis & des alliés, qui venoient de toutes parts à sa rencontre, chacun sur les confins de son pays, & l'accompagnoient ensuite dans sa marche. Ce fut en cette occasion que Mandonius & Indibilis vinrent le joindre avec leurs troupes. Indibilis parla pour son frere & pour lui, non grossièrement & mal à propos, comme un barbare, mais avec beaucoup de modestie & de dignité; « sans faire va-  
 loir à Scipion le service qu'il lui rendoit en recherchant son amitié dès la première occasion qui s'en étoit offerte; mais s'excusant d'avoir renoncé à celle d'Annibal, sur la nécessité où il avoit été de le faire. Qu'il savoit bien que le nom seul de déserteur étoit aussi suspect aux derniers alliés, qu'il paroïssoit détestable aux anciens. Qu'il

Mando-  
 nius &  
 Indibilis  
 se ren-  
 dent à  
 Scipion.

» étoit bien éloigné de blâmer ces sen-  
» timents qui se trouvoient dans tous les  
» hommes ; pourvu cependant qu'on ne  
» condamnât pas , sans entendre , ceux  
» qui passioient d'un parti dans un autre ,  
» & qu'on considérât non pas le nom  
» de transfuge , mais les raisons qu'on  
» avoit de le devenir. Il lui exposa en-  
» suite les services importants qu'ils  
» avoient rendus à Annibal , auxquels  
» il opposa l'avarice insatiable & l'arro-  
» gance insupportable dont toute la na-  
» tion Carthaginoise les avoit payés , &  
» enfin les injures de toute espece qu'elle  
» leur avoit fait souffrir à eux & à leurs  
» sujets. Qu'ainsi il y avoit déjà long-  
» temps que lui & son frere n'étoient  
» plus unis que de corps avec Annibal ,  
» mais que leur cœur & leur affection  
» étoient du côté de ceux par qui ils fa-  
» voient que la justice & les loix étoient  
» religieusement observées. Qu'on adref-  
» soit ordinairement ses prieres aux  
» Dieux , pour obtenir leur protection  
» contre la violence & la tyrannie des  
» hommes. Que pour eux , tout ce qu'ils  
» demandoient à Scipion , c'étoit de ne  
» leur faire ni un mérite ni un crime de  
» leur changement ; mais de juger d'eux  
» par la conduite qu'il leur verroit garder

à l'avenir. Le Romain leur répondit, « que c'étoit-là sa disposition ; & qu'il ne « regarderoit point comme transfuges, « ceux qui n'avoient pas cru être obli- « gés de demeurer fideles à un peuple « qui fouloit également aux pieds toutes « les loix divines & humaines ». Alors on leur rendit leurs femmes & leurs enfants, qu'ils reçurent en pleurant de joie ; & ce jour-là-même, Scipion les logea & les régala comme ses amis & ses hôtes. Le lendemain il fit un traité avec eux, & les renvoya dans leur pays, pour en tirer les secours qu'ils s'engageoient de lui fournir. Depuis ce temps-là, ils camperent toujours avec les Romains, & leur apprirent la route qu'il falloit suivre, pour aller chercher les Carthaginois.

L'armée d'Asdrubal, la plus voisine de toutes, étoit près de la ville de Béc-  
 cula. Ce général avoit posé devant son  
 camp quelques corps de garde de cava-  
 lerie, sur lesquels l'avant-garde de Sci-  
 pion se jeta tout en arrivant, & avant  
 d'avoir choisi le lieu où on devoit cam-  
 per, avec tant de furie, que ce premier  
 choc fit aisément juger ce que les deux  
 partis avoient à espérer ou à craindre  
 pour la suite. Car ces cavaliers rentre-  
 rent dans leur camp avec tant d'effroi

Scipion  
 marche  
 contre  
 Asdru-  
 bal.

& de désordre, que peu s'en fallût que les Romains n'y entraissent pêle-mêle avec eux. Les Romains ayant seulement essayé leurs courages, s'en tinrent pour le présent à ce premier avantage, & se camperent. Pendant la nuit, Asdrubal retira ses troupes sur un côteau, au haut duquel étoit une plaine assez étendue, où il se campa. Tout autour couloit un fleuve dont les rives escarpées lui servoient comme de rempart. Un peu au-dessous de cette plaine, après une descente assez douce, il y en avoit une seconde, défendue, comme la première, par des bords qui n'étoient pas plus aisés à franchir. Le lendemain, Asdrubal voyant que les Romains se tenoient en bataille devant leurs retranchements, fit descendre dans cette seconde plaine la cavalerie des Numides & les soldats armés à la légère, Baleares & Africains. Scipion parcourant à cheval les différents quartiers de son armée, montrait l'ennemi à ses soldats, & leur faisoit remarquer, » que désespérant de leur résister en rase campagne, il s'emparoit » des collines, d'où il se montrait à eux, » croyant avoir trouvé dans l'avantage » du lieu une sûreté, que ni son courage, ni ses armes, ne pouvoient lui

donner. Mais que les soldats Romains α  
 avoient bien e'caladé les murailles de α  
 Carthage , encore plus hautes que le α  
 poste qu'ils occupoient. Que ni les α  
 collines , ni les citadelles , ni la mer α  
 même , n'avoient pas été capables de α  
 les arrêter. Que tout le fruit qu'il tire- α  
 roit des hauteurs où il s'étoit réfugié, α  
 ce seroit de se jeter delà dans les pré- α  
 cipices qu'il avoit derriere lui pour α  
 s'enfuir. Mais qu'il lui ôteroit encore α  
 cette foible ressource ». En effet , il dé-  
 tacha deux cohortes , ordonnant à l'une  
 de garder l'entrée du vallon dans lequel  
 couloit la riviere , & à l'autre de s'em-  
 parer du chemin qui conduisoit de la  
 ville dans la campagne , par les routes  
 obliques du côleau. Pour lui , avec les  
 coureurs , qui la veille avoient chassé les  
 corps de garde des Carthaginois , il mar-  
 cha contre les Numides & les frondeurs  
 qu'Asdrubal avoit postés sur le sommet  
 de la seconde plaine. Le chemin qui étoit  
 rude & escarpé , fut le seul obstacle qu'ils  
 trouverent d'abord. Mais dès qu'ils furent  
 arrivés à la portée des coups , on fit pleu-  
 voir sur eux une grêle de toute sorte de  
 traits. De leur côté , ils jettoient contre  
 les ennemis les pierres qu'ils ramassoient  
 par terre , où ils en trouvoient une gran-

de quantité. Les goujats de l'armée se mêloient avec les soldats, & les secon-  
doient. En sorte que, malgré la diffi-  
culté du lieu, & la quantité de traits  
& de pierres dont on les accabloit, l'ha-  
bitude où ils étoient de monter à l'esca-  
lade, & leur fermeté, leur firent surmon-  
ter tous ces obstacles. Lors donc que les  
premiers furent arrivés dans un terrain  
plus uni, & où ils étoient plus fermes  
sur leurs pieds, ils repoussèrent facile-  
ment un ennemi qui n'étoit propre qu'à  
courir çà & là, & à lancer de loin ses  
traits d'un poste avantageux ; mais qui  
lâchoit pied dès qu'on l'avoit joint &  
qu'on le ferroit de près. Ils en firent un  
grand carnage, & forcèrent bientôt ceux  
qui restoient à aller rejoindre le gros de  
l'armée sur la plus haute éminence. Sci-  
pion ayant ordonné ensuite aux victo-  
rieux de suivre le chemin qui les menoit  
directement au milieu des ennemis, il  
partagea ce qui lui restoit de troupes  
avec Lélius, & lui commanda, en pre-  
nant sur la droite, de chercher autour  
de la colline, une route par où il pût  
plus facilement aller aux ennemis. Pour  
lui, tournant à gauche, après un circuit  
assez court, il alla les attaquer par les  
flancs. Le désordre se met d'abord par-

mi les Carthaginois, tandis qu'ils veulent faire face aux ennemis qui s'avancent par différents endroits, en poussant de tous côtés de grands cris. Pendant qu'ils étoient dans cet embarras, Lélius arriva. Aussi-tôt ils reculerent en arrière, pour empêcher qu'on ne les prît à dos : & la première ligne ayant aussi plié pour suivre ce mouvement, ceux des Romains qui montoient par le milieu, gagnèrent le haut ; ce qu'ils n'auroient jamais pu faire par un chemin si rude & si raboteux, tant que les Carthaginois auroient gardé leurs rangs, & que les éléphants auroient couvert le front de leur bataille. On les tailloit en pièces de tous côtés ; mais Scipion sur-tout, ayant, avec l'aîle gauche, attaqué l'aîle droite des ennemis par les flancs, ne trouvoit presque aucune résistance. Ils n'avoient pas même la ressource de se pouvoir sauver par la fuite. Car Scipion avoit disposé des troupes pour s'emparer des chemins à droit & à gauche ; & d'ailleurs la fuite d'Asdrubal & des principaux officiers avoit fermé la porte du camp au reste de l'armée, sans parler des éléphants, que la frayeur avoit rendus furieux, & qui, dans cet état, n'étoient pas moins à craindre pour les Cartha-

Scipion  
défait  
Asdru-  
bal, &  
le met en  
fuite.

ginois, que les vainqueurs mêmes. Ainsi on leur tua dans cette action environ huit mille hommes.

Il fait un grand nombre de prisonniers Asdrubal, avant la bataille, avoit pris la précaution de sauver son argent ; & alors ayant fait partir les éléphants les premiers, & ramassé autant de fuyards qu'il put, il marcha vers les Pyrénées, en suivant les bords du Tage. Scipion étant demeuré maître du camp des ennemis, en accorda tout le butin à ses soldats, à l'exception des personnes libres, dont le nombre montoit à dix mille piétons & deux mille cavaliers, qu'il retint prisonniers ; avec cette différence, qu'il ordonna à son questeur de vendre les Afriquains, comme esclaves, & qu'il renvoya les Espagnols sans rançon. Ils furent si sensibles à cette générosité, que s'étant rassemblés autour de lui, tant ceux qu'il avoit pris la veille, que ceux qui s'étoient rendus à lui auparavant, ils

Il refuse le nom de Roi, qui lui est offert par les Espagnols. le saluerent du nom de Roi, avec une acclamation & un consentement général. Scipion leur répondit, après avoir fait faire silence par un héraut : » Qu'il ne connoissoit point de titre plus glorieux que celui de \* Général, qu'il

\* J'ai traduit par le terme de Général, celui d'*Imperator*, qui signifie beaucoup plus en Latin, & que les

avoit reçu de ses soldats. Que le nom « de Roi étoit grand & respectable par- « tout ailleurs ; mais qu'il étoit infup- « portable à Rome. Qu'il étoit ravi d'être « estimé d'eux , à cause des inclina- « tions dignes d'un Roi qu'ils croyoient « remarquer en lui , & dont il se fai- « soit honneur ; mais qu'il les prioit de « ne lui en point donner le nom. » Ces peuples , tout barbares qu'ils étoient , jugerent combien devoit être élevée au-dessus du commun , une ame qui rejettoit avec mépris une qualité qui obligeoit tous les autres mortels de fléchir les genoux. Il fit ensuite des présents à tous les Seigneurs Espagnols : & parmi une grande multitude de chevaux qu'il avoit pris , il pria Indibilis d'en choisir trois cents , tels qu'il les voudroit. Pendant que le questeur étoit occupé à vendre les prisonniers , selon l'ordre qu'il en avoit reçu , on lui présenta un jeune enfant , d'une beauté & d'une physionomie qui le faisoient distinguer de tous les autres. Ayant appris qu'il étoit de race royale , il l'envoya à Scipion. Ce général lui demanda à qui il appartenoit , & pourquoi , si jeune encore , il soldats donnoient sur le champ de bataille à leur commandant , dans les transports de la victoire.

*Massi-  
va, jeu-  
ne prin-  
ce Numi-  
de, ren-  
voyé par  
Scipion  
sans ran-  
çon , &  
avec des  
présents.*

s'étoit trouvé dans la bataille. » Il lui  
 » répondit, qu'il étoit Numide, & s'ap-  
 » pelloit Massiva. Qu'ayant eu le mal-  
 » heur de perdre son pere, il avoit été  
 » élevé dans le palais de Gala, roi des  
 » Numides, qui étoit son ayeul ma-  
 » ternel. Qu'il étoit passé tout récem-  
 » ment en Espagne avec Massinissa son  
 » oncle, lorsqu'il y étoit venu avec sa  
 » cavalerie pour secourir les Carthagi-  
 » nois. Que Massinissa jusque-là ne lui  
 » avoit pas voulu permettre, à cause  
 » de sa jeunesse, de se trouver à au-  
 » cun combat. Que le jour que la ba-  
 » taille s'étoit donnée entre les Car-  
 » thaginois & les Romains, il avoit pris  
 » secrètement un cheval & des armes,  
 » & s'étoit jetté dans la mêlée, à l'insu  
 » de son oncle. Mais que son cheval s'é-  
 » tant abattu sous lui, il avoit été renver-  
 » sé par terre, & pris par les Romains.  
 Scipon chargea quelqu'un de la garde  
 de ce jeune Prince : & ayant termi-  
 né les affaires qui l'obligeoient à rester  
 sur son tribunal, il entra dans sa ten-  
 te ; & l'ayant fait venir, il lui deman-  
 da s'il ne seroit pas bien aise de retour-  
 ner auprès de Massinissa. Seigneur, lui  
 répondit Massiva, en pleurant de joie,  
 » c'est la plus grande grace que je puisse

recevoir de votre bonté ». Alors Scipion lui donna un anneau d'or , une robe appelée *Laticlave* , une casaque à l'Espagnole , une agraffe d'or , & un cheval richement équipé : après quoi il le congédia , en lui donnant une escorte de cavaliers , qui avoient ordre de l'accompagner aussi loin qu'il voudroit.

Scipion ayant assemblé son conseil , pour délibérer sur le parti qui restoit à prendre contre les ennemis , quelques-uns lui conseilloient de poursuivre Asdrubal sans perdre de temps. Mais il ne jugea pas à propos de le faire , craignant que Magon & l'autre Asdrubal ne vinssent à son secours. C'est pourquoi se contentant d'envoyer quelques troupes pour garder le passage des Pyrénées , il employa le reste de la campagne à recevoir les peuples d'Espagne qui revenoient dans l'alliance des Romains. Son appréhension étoit bien fondée. Car quelques jours après le combat de Bécula , il étoit à peine sorti des défilés de Castulon , en retournant à Tarragone , qu'il apprit que Magon & Asdrubal fils de Gisgon , étoient venus de l'autre partie de l'Espagne , joindre Asdrubal fils d'Amilcar , trop tard pour lui sauver une défaite qu'il avoit déjà

Jonction  
des trois  
géné-  
raux Car-  
thagé-  
nois.

Leurs  
résolu-  
tions.

effuyée, mais assez tôt pour lui donner de bons conseils, & d'utiles secours pour l'avenir. Là, comme ils examinoient quelle étoit la disposition des différents peuples de l'Espagne, le seul Asdrubal, fils de Gisgon, se flattoit que ceux qui habitoient aux extrémités de la province, du côté de l'océan & de Cadix, connoissant peu les Romains, étoient encore dans les intérêts des Carthaginois, & qu'on pouvoit compter sur leur fidélité. Mais l'autre Asdrubal & Magon étoient bien persuadés, » que Scipion, » par ses bienfaits, avoit gagné tous les » esprits, tant en public qu'en particulier : & que les troupes des Carthaginois seroient exposées à des défections continuelles, jusqu'à ce qu'on eût fait passer tous les soldats Espagnols, ou aux extrémités de la province, ou même dans la Gaule. Que » pour ces raisons, quand même le sénat de Carthage ne l'auroit pas ordonné, Asdrubal auroit dû cependant » passer en Italie, où étoit le fort de la » guerre, & où la querelle des deux » empires se devoit décider ; quand ce » ne seroit que pour tirer les Espagnols » d'un pays où le nom de Scipion étoit » en si grande vénération, sans compter

que par la jonction des soldats Espa-  
gnols, il renforceroit son armée, af-  
foiblie par la perte du combat & par  
les défections. Qu'ils étoient encore  
d'avis que Magon laissât le comman-  
dement de son armée à Asdrubal, fils  
de Gisgon, & passât, avec une gran-  
de somme d'argent, dans les isles Ba-  
leares, pour y lever des troupes mer-  
cenaires; & que ce même Asdrubal,  
avec ses troupes, se retirât au fond  
de la Lusitanie, & évitât de combat-  
tre les Romains. Qu'on tirât de toute  
la cavalerie ce qu'il y avoit de meil-  
leur, pour former un corps de trois  
mille cavaliers, avec lequel Massinissa  
parcourût l'Espagne citérieure, pour  
secourir les alliés des Carthaginois,  
& ravager les campagnes des ennemis.  
Après avoir formé ces projets, ils se sé-  
parèrent pour aller les exécuter. C'est-là  
tout ce qui se passa en Espagne cette an-  
née. Et voici quelle étoit à Rome la dis-  
position des esprits. La réputation de  
Scipion y augmentoit de jour en jour. Et  
quoique Fabius, pour reprendre Taren-  
te, eût employé la ruse plutôt que la  
valeur, on ne laissoit pas de lui en faire  
un mérite. Mais la gloire de Fulvius di-  
minuoit beaucoup; & l'on y parloit

assez mal de Marcellus, depuis qu'il avoit été battu par les Carthaginois, outre qu'on lui savoit mauvais gré de ce qu'il avoit mis ses troupes à couvert dans Venouse, sans attendre la fin de la campagne, pendant qu'Annibal marchoit la tête levée au milieu de l'Italie. C. Publicius Bibulus, tribun du peuple, étoit son ennemi déclaré. Et en criant continuellement contre lui dans toutes les assemblées, immédiatement après la journée où il avoit été maltraité par Annibal, il l'avoit déjà décrié dans l'esprit de la populace : & on ne parloit pas moins que de le dépouiller de son autorité, lorsque ses amis obtinrent qu'il laissât un de ses lieutenants à Venouse pour y commander à sa place, pendant qu'il viendrait à Rome pour se justifier, & arrêter les entreprises que ses ennemis faisoient contre lui pendant son absence. Par hazard, Marcellus & Fulvius arriverent à Rome le même jour ; le premier, pour repousser l'affront qu'on lui préparoit ; & l'autre, pour présider aux assemblées qui alloient se tenir. L'affaire de Marcellus se traita dans le Cirque Flaminius, avec un grand concours du peuple & de tous les ordres de la république. Le tribun du peuple reprochoit, non-seulement à lui,

Marcellus accusé par ses ennemis se justifia avec beaucoup d'honneur & d'éclat.

mais à tout le corps des nobles, & que  
 c'étoit par leur mauvaise foi, & par  
 les délais qu'ils affectoient, qu'Anni-  
 bal, depuis dix ans, demuroit dans  
 l'Italie, & la regardoit comme sa pro-  
 vince. Qu'il y avoit vécu plus long-  
 temps que dans sa patrie. Que Mar-  
 cellus, par reconnoissance pour le peu-  
 ple Romain, qui lui avoit continué  
 le commandement, s'étoit laissé bat-  
 tre deux fois par Annibal, & qu'il étoit  
 actuellement renfermé dans les murail-  
 les de Venouse. Marcellus, par le sim-  
 ple récit de ses actions, confondit si bien  
 le tribun du peuple qui lui faisoit ces  
 reproches, que non-seulement on rejet-  
 ta la loi qu'il proposoit pour lui ôter  
 son autorité, mais que dès le lende-  
 main toutes les centuries le créèrent con-  
 sul, d'un commun consentement. On lui  
 donna pour collègue T. Q. Crispinus,  
 qui étoit actuellement préteur. Le len-  
 demain on nomma préteurs P. Licinius  
 Crassus le Riche, qui étoit grand pon-  
 tife : P. Licinius Varus, S. Julius Cé-  
 sar, & Q. Claudius Flamen. Pendant  
 les jours mêmes que se tinrent les as-  
 semblées, les citoyens furent dans une  
 grande inquiétude au sujet de l'Etrurie,  
 dont on craignoit le soulèvement. C. Cal-

purnius, qui avoit ce département en qualité de préteur, avoit écrit à Rome, que ceux d'Arretium s'étoient déclarés les premiers. C'est pourquoi on y envoya sur le champ Marcellus, qui venoit d'être désigné consul, avec ordre d'examiner la chose sur les lieux ; & en cas que la nouvelle parût véritable, de faire passer son armée de l'Apouille dans l'Etrurie. Les Etruriens, intimidés par ces démarches des Romains, se tinrent en repos. Les ambassadeurs des Tarentins ayant demandé dans le sénat la paix, la liberté, & la permission de se gouverner par leurs propres loix, on leur répondit, qu'ils revinssent quand le consul Fabius feroit de retour à Rome. Cette année on célébra à Rome les jeux Romains & les jeux plébéiens, & on employa un jour à chacune de ces cérémonies. Les édiles curules étoient L. Cornélius Caudinus, & Ser. Sulpicius Galba. Les plébéiens, C. Servilius & Q. Cécilius Metellus. On soutenoit que Servilius n'avoit été légitimement ni tribun, ni édile, parce qu'on avoit appris que son pere vivoit encore, & étoit au pouvoir des ennemis, après avoir passé pendant dix ans pour avoir été tué par les Boïens auprès de Modene, où il avoit

été envoyé en qualité de triumvir , pour mesurer & distribuer des terres.

La onzieme année de la guerre de Carthage , M. Marcellus & T. Quintius Crispinus , prirent possession du consulat , le premier pour la cinquieme fois , en comptant celle où , ayant été nommé contre les auspices , il fut obligé de se démettre. On leur décerna à tous deux l'Italie pour province , & les deux armées qui avoient servi sous les consuls de l'année précédente. Il y en avoit encore une troisieme à Venouse , dont Marcellus venoit de quitter le commandement. Ils avoient la liberté de choisir entre ces trois les deux qui leur conviendroient ; l'autre devoit obéir à celui à qui seroit échu le pays des Salentins avec Tarente. Les autres départements furent partagés entre les préteurs de la façon suivante. P. Licinius Varus devoit rendre la justice à Rome aux citoyens : & Pub. Licinius Crassus , aux étrangers ; & ce dernier iroit où le sénat jugeroit à propos de l'envoyer. Sex. Julius César iroit en Sicile , & P. Claudius \* Flamen à Tarente. On continua le commandement pour une année à Q. Fulvius Flac-

M. Marcellus & T. Quintius Crispinus , consuls. An de Rome 544.

\* Ce mot , qui signifie Prêtre dans son origine , étoit devenu surnom dans cette famille.

cus, à qui on ordonna d'aller avec une légion prendre à Capoue la place de T. Quintius, préteur de l'année précédente. C. Hostilius Tubulus fut aussi continué, & chargé d'aller en Etrurie, comme propréteur, se mettre à la tête des deux légions de C. Calpurnius. L. Véturius Philon resta propréteur dans le gouvernement de Gaule, avec les deux mêmes légions qu'il y avoit commandées pendant sa préture. C. Arunculéius, qui avoit été préteur en Sardaigne, y resta tout de même, par ordre du sénat, en qualité de propréteur, & avec les deux mêmes légions. On y ajouta, pour le mettre en état de défendre sa province, cinquante vaisseaux longs, que P. Scipion lui enverroit d'Espagne. P. Scipion & M. Silanus furent aussi continués dans le gouvernement d'Espagne, qu'ils méritoient à si bon titre, & dans le commandement des mêmes armées. Le premier eut ordre d'envoyer en Sardaigne, comme on vient de dire, cinquante vaisseaux, des quatre-vingts qu'il avoit amenés d'Italie, ou qu'il avoit pris à Carthagene. Comme on publioit que cette année les Carthaginois feroient de grands efforts par mer, on augmenta aussi les flottes de la république, jusqu'au nombre

nombre de deux cents bâtimens, qui devoient être employés pour défendre les côtes d'Italie, de Sicile, & de Sardaigne. Voici les mesures qu'on prit aussi pour la Sicile. S. César eut le commandement des légions de Cannes; & M. Valérius Lévinus, qu'on avoit aussi continué dans sa charge, celui de la flotte qu'on avoit destinée pour cette province, composée de soixante-dix galeres, auxquelles il joindroit les trente qui avoient été à Tarente l'année précédente. On lui laissoit la liberté d'aller ravager l'Afrique avec ces cent vaisseaux, s'il le jugeoit à propos. On laissa aussi pour une année à P. Sulpicius la même flotte, & les provinces de Grece & de Macédoine, comme auparavant. On ne changea rien à l'égard des deux légions, qui avoient été employées près de Rome. On permit aux consuls de faire, pour recruter les armées, les levées qui seroient nécessaires. Toutes les forces de la république consistèrent cette année en vingt-une légions. P. Licinius Varus, préteur de la ville, fut chargé du soin de faire radoubier trente vieilles galeres qui étoient dans le port d'Ostie, & de fournir de rameurs & de soldats, les vingt qu'on avoit construites tout récemment,

afin qu'il pût en avoir en tout cinquante , pour défendre les côtes voisines de Rome. On ordonna à C. Calpurnius de rester , avec son armée , près d'Arretium , jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé un successeur : & à C. Tubulus , de demeurer en Etrurie , & de prendre garde , sur-tout , qu'il ne s'excitât aucun mouvement dans cette province.

Alors les préteurs partirent pour se rendre dans leurs provinces. Mais les consuls se faisoient un scrupule de sortir de Rome , avant d'avoir apaisé la colere des dieux , dénoncée par un grand nombre de prodiges , dont l'expiation leur paroissoit difficile. On publioit , que dans la Campanie , les deux temples de la Fortune & de Mars , & plusieurs tombeaux , avoient été frappés de la foudre ; & qu'à Cumès les rats avoient rongé l'or de Jupiter ; tant il est vrai que la superstition , quand une fois elle s'est emparée des esprits , fait entrer les Dieux dans les moindres bagatelles. Qu'à Capri , un essaim d'abeilles s'étoit abattu dans la place publique. Qu'à Ostie , le tonnerre étoit tombé sur la muraille & sur la porte de la ville. Qu'à Cere , un vautour avoit volé dans le temple de Jupiter. Qu'à Vulstinie , les eaux d'un lac

avoient paru ensanglantées. On fit des prières publiques pendant un jour, pour expier ces prodiges. Mais on immola plusieurs jours de suite de grandes victimes, sans qu'il parût que les Dieux fussent apaisés. Cependant ils épargnerent la république ; & , par l'événement , ils firent tomber toute leur indignation sur la tête des consuls. Pub. Cornélius Sylla , préteur de la ville , étoit le premier qui eût fait représenter les jeux Apollinaires , sous le consulat de Q. Fulvius & d'Appius Claudius. Tous les préteurs de la ville qui l'avoient suivi , les avoient donnés au peuple , à son exemple. Mais ils les annonçoient seulement pour l'année où chacun d'eux étoit en charge ; & il n'y avoit point de jour marqué pour leur célébration. Comme cette année la ville & la campagne furent attaquées d'une horrible contagion , qui fut cependant plus longue que mortelle , on fit , pour en obtenir la guérison , des processions dans toutes les places publiques de Rome ; & Varus , préteur de la ville , eut ordre de proposer au peuple une loi , par laquelle ces jeux seroient déclarés perpétuels , & célébrés tous les ans à un certain jour qui ne pourroit plus varier. En conséquence de cette

Jeux  
Apollin-  
naires  
rendus  
annuels.

Malad-  
ies con-  
tagieu-  
ses.

loi, Varus les voua à perpétuité, & le premier les fit représenter le cinquième jour de Juillet, ce qui fut toujours observé depuis.

Ceux  
d'Arre-  
tium sus-  
pectés ,  
sont for-  
cés de  
donner  
des ôta-  
ges.

Ceux d'Arrétium donnoient de jour en jour des soupçons plus violents de leur infidélité. C'est pourquoi les sénateurs, dont l'inquiétude augmentoit aussi à proportion, écrivirent à Tubulus, qu'il eût à leur demander sur le champ des ôtages ; & ils lui envoyèrent C. Terentius Varron, avec pouvoir de les prendre & de les amener à Rome. Dès qu'il fut arrivé, Hostilius fit entrer dans la ville, sous les armes, une légion qui étoit campée à ses portes, mit des corps de garde dans tous les quartiers convenables ; & ayant fait venir les sénateurs dans la place publique, il les somma de donner des ôtages. Et sur ce qu'ils lui demandèrent deux jours pour en délibérer, il leur déclara que s'ils n'obéissent pas sur le champ, il enleveroit dès le lendemain tous les enfants des sénateurs. Aussi-tôt il commanda aux tribuns, aux préfets des alliés & aux centurions, de faire si bonne garde aux portes, que personne ne pût sortir de la ville. La négligence dont on usa dans l'exécution de cet ordre, donna lieu à

Sept des principaux sénateurs d'en sortir avant la nuit avec leurs enfants. Le lendemain, dès le matin, Hostilius ayant ordonné au sénat de s'assembler, il s'aperçut de leur évasion, confisqua leurs biens & les fit vendre. Il tira des autres sénateurs cent vingt ôtages, tous leurs enfants, & les mit entre les mains de Térentius, qui les conduisit à Rome. Celui-ci, en rendant compte aux sénateurs de sa commission, augmenta encore l'alarme qu'ils avoient prise au sujet des Etruriens. C'est pourquoi, croyant qu'ils alloient avoir sur les bras tous les peuples de cette province, ils ordonnèrent au même C. Térentius de prendre une des deux légions de la ville, & de la mener à Arrétium, pour garder cette ville : & à Hostilius, de parcourir toute la province avec le reste de l'armée, & de contenir dans le devoir les habitants, qui ne cherchoient que l'occasion de remuer. C. Térentius ne fut pas plutôt arrivé à Arrétium, qu'il demanda qu'on lui mît les clefs de la ville entre les mains. On lui répondit qu'elles ne se trouvoient point. Mais persuadé qu'on les avoit soustraites par fraude, & non perdues par négligence, il en fit sur le champ faire de nouvelles

Les Etruriens soupçonnés, sont contenus par la vigilance des préteurs

pour toutes les portes, & prit toutes les précautions que la prudence demandoit, pour être absolument maître de la place : & il avertit Hostilius, qu'il ne devoit compter sur la tranquillité des Etruriens, qu'autant qu'il auroit soin lui-même de les rendre tranquilles, en veillant exactement sur leur conduite.

On traite l'affaire des Tarentins dans le sénat.

L'affaire des Tarentins fut ensuite agitée dans le sénat avec beaucoup de chaleur, en présence de Fabius. Ce général, qui avoit employé la force des armes pour les réduire, employoit alors celle de son éloquence pour les défendre. Tous les autres étoient déclarés contre eux, & soutenoient qu'étant aussi coupables que les Campaniens, ils devoient être punis avec autant de sévérité. Après bien des contestations, on fit un arrêt du sénat, conforme au sentiment de Manius Acilius. Il portoit, qu'on tiendrait une forte garnison dans la ville ; que tous les habitants seroient contenus dans l'enceinte de leurs murailles ; & que dans la suite, quand l'Italie seroit devenue plus tranquille, on examineroit tout de nouveau leur affaire. On ne fut pas moins partagé sur la manière dont on devoit traiter M. Livius, gouverneur de la citadelle de Tarente. Les uns vouloient

que l'arrêt du sénat le notât, pour avoir lâchement livré la ville aux ennemis. Les autres lui décernoient des récompenses, pour avoir défendu la citadelle pendant cinq ans, & par-là, avoir donné occasion aux Romains de reprendre aussi la ville. Quelques-uns prenant un milieu entre ces deux avis, prétendoient que c'étoit aux censeurs, & non aux sénateurs, que la connoissance de cette affaire appartenoit. « Fabius fut aussi de « cet avis, ajoutant cependant, qu'il « avouoit que, si on avoit repris Ta- « rente, c'étoit à Livius qu'on en étoit « redevable, comme ses amis le pu- « blicient souvent dans le sénat : car on « n'auroit jamais repris cette ville, si « elle n'avoit été prise auparavant ». T. Quintius Crispinus, l'un des consuls, partit avec des recrues, pour aller dans la Lucanie, prendre le commandement de l'armée qui avoit servi sous les ordres de Q. Ful. Flaccus. Pour Marcellus, il étoit encore retenu dans la ville par différents scrupules qui lui donnoient de l'inquiétude. Entr'autres le dessein qu'il avoit de faire la dédicace de la chapelle qu'il avoit vouée à l'Honneur & à la Vertu, pendant la guerre de Gaule, lorsqu'il étoit sur le point de combattre les enne-

mis auprès de Clastidium , étoit arrêté par les pontifes , qui soutenoient qu'une seule chapelle ne pouvoit être dédiée à deux Dieux tout à la fois : parce que si elle venoit à être frappée du tonnerre , ou qu'il y arrivât quelque autre prodige , il ne seroit pas aisé d'en faire l'expiation , tant qu'on ignoreroit à quel Dieu le sacrifice devoit s'adresser , l'usage n'étant pas d'offrir une même victime à deux divinités , à moins qu'on ne fût certain qu'elles y avoient un égal droit. Ainsi on bâtit à la hâte une nouvelle chapelle à la Vertu. Et cependant ce ne fut pas Marcellus qui en fit la dédicace. Car il fut enfin obligé d'aller à Venouse , avec des recrues , se mettre à la tête de l'armée qu'il y avoit laissée l'année précédente. Crispinus considérant que la prise de Tarente avoit acquis beaucoup de réputation à Fabius , entreprit d'assiéger Locres , dans le pays des Brutiens. Pour cet effet , il avoit fait venir de Sicile toutes les especes de machines dont on se sert dans les sieges. Il avoit aussi fait avancer de ce côté-là plusieurs galeres , pour attaquer la partie de la ville qui donnoit sur la mer. Mais il fut obligé d'abandonner cette entreprise , quand il apprit qu'Annibal marchoit

avec ses troupes vers Lacinium, & que son collègue, à qui il vouloit se joindre, avoit tiré son armée de Venouse pour se mettre en campagne. Ainsi il passa de l'Abruzze dans l'Apouille ; & les deux consuls camperent séparément entre Venouse & Bantia, ne laissant entre eux qu'environ une lieue d'intervalle. Annibal revint aussi dans le même canton, en quittant le pays des Locriens. Là, les deux consuls, d'un caractère également fier & bouillant, mettoient presque tous les jours les troupes en bataille, ne doutant point qu'ils ne pussent terminer heureusement la guerre, si Annibal osoit hasarder le combat contre les deux armées consulaires jointes ensemble.

Comme Annibal, l'année précédente, avoit été vainqueur & vaincu, dans les deux combats qu'il avoit successivement livrés à Marcellus, il avoit autant à espérer qu'à craindre, s'il avoit encore occasion d'en venir aux mains avec ce général seul. Mais il désespéroit d'avoir un succès favorable, supposé qu'il fût obligé de combattre les deux consuls en même temps. C'est pourquoi se renfermant uniquement dans les ruses qui avoient coutume de lui réussir, il ne songea qu'à dresser des embûches à ses en-

nemis. Il y avoit cependant de temps à autre entre les deux camps , de légers combats , où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Il paroissoit aux consuls que la campagne pourroit se borner à ces petites attaques. Mais jugeant qu'il n'étoit pas impossible de prendre Locres , ils manderent à Cincius de partir de Sicile avec sa flotte , & de s'approcher de cette ville. Et afin qu'elle fût attaquée en même temps par terre , ils firent venir de Tarente une partie des troupes qui y étoient en garnison. Annibal averti de ce dessein par quelques habitants de Thurium , détacha trois mille fantassins & deux mille cavaliers , à qui il ordonna d'aller se mettre en embuscade sur le chemin de Tarente à Locres , dans un vallon au-dessous de Pételia. Les Romains , qui n'avoient point envoyé à la découverte , donnerent dans ce piège. Les ennemis leur tuerent sur la place environ deux mille hommes , & en firent deux cents prisonniers. Le reste ayant pris la fuite , se dispersa dans la campagne & dans les bois , & regagna Tarente. Il y avoit entre le camp des Carthaginois & celui des Romains , une éminence couverte de brossailles , dont aucun des deux partis n'avoit voulu s'em-

Les Romains  
donnent  
dans une  
embusca-  
de d'An-  
nibal , &  
y font  
quelque  
perte.

parer d'abord ; les Romains , parce qu'ils ignoroient de quelle nature étoit la partie de cette hauteur qui regardoit le camp des Carthaginois ; & Annibal , parce qu'il avoit mieux aimé la réserver pour des embûches auxquelles il la jugeoit propre , que de s'y camper avec son armée. Dans ce dessein , y ayant envoyé pendant la nuit quelques escadrons Numides , il leur avoit expressement ordonné de se tenir cachés le jour dans le milieu du bois , sans remuer en aucune façon , de peur que les Romains ne les apperçussent , ou que la lueur de leurs armes ne les trahît. Les soldats de Marcellus murmuroient dans leur camp de la prétendue négligence de leur général , & disoient hautement qu'il falloit se saisir de cette colline & s'y fortifier , parce que si Annibal les prévenoit , ils auroient l'ennemi au-dessus de leurs têtes. Le consul fut frappé de ces bruits ; & s'adressant à son collègue : « En effet , dit-il , que ne marchons-nous de ce côté-là nous-mêmes , avec un petit nombre de cavaliers ? Quand nous aurons examiné ce poste de nos propres yeux , nous serons plus sûrs du parti qu'il nous faudra prendre ». Crispinus y consentit ; & sur le champ ils partirent avec deux

cent vingt cavaliers, tous Etruriens, excepté quarante qui étoient de Frégelles. M. Marcellus, fils du consul, & M. Manlius, tous deux tribuns des soldats, les accompagnerent, aussi-bien que deux préfets des alliés, L. Arennius & M. Aulus. Quelques-uns rapportent que Marcellus avoit fait ce jour-là un sacrifice : que le foie de la première victime se trouva sans tête : que les entrailles de la seconde étoient sans défaut, & que le foie étoit même plus gros qu'à l'ordinaire, mais que ce passage d'une extrémité à l'autre avoit paru d'un mauvais présage à l'aruspice.

Mais Marcellus avoit une si grande ardeur d'en venir aux mains avec Annibal, qu'il ne croyoit jamais être campé assez près de lui. Alors même, en partant pour aller reconnoître l'éminence dont nous avons parlé, il ordonna aux soldats de se tenir prêts, de plier bagage & de le suivre, s'il trouvoit qu'ils y pussent camper commodément. Il y avoit devant son camp une plaine d'une fort petite étendue, au sortir de laquelle on trouvoit un chemin tout-à-fait découvert, qui conduisoit sur la colline. Les Numides ne s'attendoient guere à faire une capture si importante : ils comptoient seulement

qu'ils pourroient surprendre quelques Romains qui s'écarteroient du camp , pour aller de leur côté chercher du bois ou du fourrage. Dans cette vue , ils avoient posté une sentinelle , qui devoit leur donner le signal , auquel ils sortiroient pour se jeter sur eux. Mais ce soldat voyant avancer les consuls avec le gros de cavalerie qui les accompagnoit , fit signe à ses camarades de sortir tous ensemble du lieu où ils se tenoient cachés. Ceux des Numides que les Romains devoient avoir en face , en marchant directement vers le milieu de la hauteur , ne quitterent point leur poste , que leurs camarades n'eussent fait un circuit , les uns à droite , les autres à gauche , pour enfermer les ennemis par derriere. Alors ils se leverent ; & tous ensemble , en poussant de grands cris , vinrent fondre sur le détachement des Romains. Les consuls voyant qu'il leur étoit également impossible de gagner la hauteur dont les ennemis étoient maîtres , & de retourner en arriere , attendu qu'ils étoient enveloppés , prirent le parti de se défendre courageusement. Et ils auroient plus longtemps disputé la victoire , si la fuite des Etruriens n'eût jetté la frayeur parmi les autres. Cependant les Frégellans , aban-

Les deux  
consuls  
tombent  
dans une  
nouvelle  
embusca  
de.

Marcel-  
lus tué  
d'un  
coup de  
lance.

Crispi-  
nus dan-  
gereuse-  
ment  
bleffé ,  
s'enfuit.

donnés de leurs compagnons, ne ceferent point de combattre, tant que les confuls, à leur tête, les animèrent par leurs discours & par leur exemple. Mais lorsqu'ils virent qu'ils étoient bleffés l'un & l'autre, & que Marcellus même, après avoir été percé d'un coup de lance, étoit tombé mourant de deflus fon cheval ; alors le peu qui reftoit prit la fuite avec Crispinus, percé de deux javelots, & le jeune Marcellus, qui étoit auffi bleffé. Aulus Manlius, tribun des foldats, & M. Aulus, préfet de alliés, furent tués dans l'action. L. Arennius fut fait prifonnier. Des licteurs des confuls, il y en eut cinq qui tomberent vivants entre les mains des ennemis. Le refte fut tué, ou s'enfuit avec le conful. Quarante-trois cavaliers périrent, ou dans le combat, ou dans la fuite. Dix-huit demeurèrent prifonniers. On commençoit à faire quelque mouvement dans le camp pour aller au fecours des confuls, lorsqu'on y vit revenir Crispinus & le fils de fon collegue, tous deux bleffés, avec les triftes reftes d'une fi malheureufe expédition. La mort de Marcellus, déplorable d'ailleurs, l'eft fur-tout en ce qu'on peut lui reprocher d'avoir, à plus de foixante ans, expofé au danger de pé-

rir, sa personne, celle de son collègue, & toute la république avec eux, par une vivacité qui ne convenoit ni à son âge, ni à la prudence qu'il devoit avoir acquise depuis tant d'années qu'il faisoit la guerre. Je reviendrois trop souvent au récit du même fait, si je voulois exposer les divers sentimens des auteurs sur la mort de Marcellus. Pour ne point parler des autres, L. Célius raconte cette aventure de trois façons différentes : il a pris la première dans la tradition ; la seconde, dans l'oraison funebre que le jeune Marcellus, qui s'étoit trouvé dans l'action, composa à l'honneur de son pere : la troisième est de lui, & il la donne pour véritable, assurant qu'il s'en est informé avec la dernière exactitude. Mais après tout, malgré cette diversité, la plupart rapportent, qu'il périt étant sorti de son camp, pour aller lui-même reconnoître un poste, & tous conviennent que ce fut dans une embuscade.

Annibal, pour profiter de la terreur qu'il savoit bien que la mort de Marcellus, & la blessure de son collègue, avoient répandue parmi les ennemis, alla aussi-tôt camper avec son armée sur l'éminence, au bas de laquelle le combat s'étoit donné. Il y trouva le corps de

Marcellus, & lui fit donner la sépulture. Pour Crispinus, effrayé de la mort de son collègue & de sa blessure, il se retira, à la faveur de la nuit suivante, sur les premières & les plus hautes montagnes qu'il rencontra, & y fortifia son camp de manière à ne pouvoir être attaqué par aucun côté. Ce fut alors que ces deux généraux mirent toute leur application, l'un à tendre des pièges à son ennemi, & l'autre à les éviter. L'anneau de Marcellus étoit tombé au pouvoir d'Annibal avec son corps. Crispinus craignant qu'il ne s'en servît pour tromper les alliés de la république, écrivit à toutes les villes voisines, » que son collègue » avoit été tué, & qu'Annibal avoit son » cachet entre ses mains » ; les exhortant à se défier des lettres qu'il pourroit leur envoyer au nom de Marcellus. A peine le courrier de Crispinus étoit-il arrivé à Salapie, qu'on y reçut les lettres qu'Annibal écrivoit aux habitants, & dans lesquelles, parlant au nom de Marcellus, il leur mandoit, » qu'il viendrait » à Salapie la nuit suivante. Que les soldats de la garnison se trouvassent prêts à exécuter ses ordres, supposé qu'il eût besoin d'eux ». Ceux de Salapie s'aperçurent aussi-tôt de la fraude : &

Annibal  
pris lui-même  
dans ses  
pièges à  
Salapie.

bien persuadés qu'Annibal irrité , cherchoit l'occasion de se venger de leur trahison & du meurtre de ses cavaliers , ils renvoyerent le messager d'Annibal , qui étoit un déserteur Romain , afin de pouvoir , sans témoin , prendre de justes mesures contre la tromperie de leur ennemi. Les officiers disposerent les habitants sur les murailles de la ville , & dans tous les lieux qui avoient besoin d'être gardés ; ordonnerent aux sentinelles & aux corps de garde , de veiller cette nuit avec plus d'attention que jamais ; & placèrent les plus braves soldats de la garnison auprès de la porte par où ils jugeoient qu'Annibal devoit arriver. Il s'en approcha en effet environ à la quatrième veille de la nuit. Les déserteurs Romains étoient à l'avant-garde , armés à la maniere de leur pays : alors parlant tous Latin , ils appellent les sentinelles , & leur ordonnent d'ouvrir la porte au consul qui étoit près d'arriver. Les sentinelles feignant de s'éveiller à leur voix , s'agitent , se trémoussent , se donnent de grands mouvements pour ouvrir la porte. Comme la herse étoit abattue , ils se servent en partie de leviers , en partie de cordes pour la relever. Les déserteurs ne la virent pas plutôt assez haute pour y

pouvoir passer debout, qu'ils se présenterent en foule pour entrer. Mais lorsqu'il en eut passé environ fix cents, les gardes lâchant la corde qui tenoit la herse suspendue, la laisserent retomber avec un grand fracas. Les habitants préparés se jetterent aussi-tôt sur les transfuges qui étoient entrés, & qui portoient leurs armes négligemment attachées derriere leur dos, comme des gens qui marchent sans rien craindre parmi des amis & des alliés: d'autres assomment à coups de pierres, de bâtons & de traits, ceux des ennemis qui sont restés hors des portes. Ainsi Annibal, après avoir été pris lui-même dans les filets qu'il avoit tendus, se retira bien confus, & s'en alla pour faire lever le siege de Locres, que Cincius attaquoit vigoureusement avec les machines de tout genre, qu'il avoit amenées de Sicile. Magon ne comptoit presque plus de pouvoir sauver cette ville, lorsque la nouvelle de la mort de Marcellus lui donna quelque espérance. Elle fut bientôt augmentée par le courrier qui lui apprit qu'Annibal, après avoir envoyé devant la cavalerie Numide, venoit lui-même à son secours avec son infanterie qu'il faisoit marcher avec toute la diligence possible. C'est pourquoi

dès qu'il fut que les Numides étoient sur le point d'arriver, par le signal qu'on lui en donna de dessus une hauteur, il fit aussi-tôt ouvrir les portes de la ville, & vint fondre lui-même sur les ennemis, avec une fierté & une vigueur incroyable. Et d'abord il disputa la victoire plutôt par l'étonnement qu'il causa aux ennemis, que par l'égalité de ses forces. Mais les Numides ne furent pas plutôt arrivés, que les Romains effrayés regagnerent la mer & leurs vaisseaux, laissant, au pouvoir des Carthaginois, les machines dont ils s'étoient servis pour battre les murailles de Locres. Ce fut ainsi qu'Annibal fit lever le siege de cette ville dès son arrivée.

Annibal  
fait le-  
ver le  
siege de  
Locres.

Quand Crispinus apprit qu'Annibal étoit parti pour l'Abruzze, il ordonna à M. Marcellus, tribun des soldats, de conduire à Venouse l'armée que son collègue avoit commandée. Pour lui, il partit avec ses légions pour se rendre à Capoue, porté dans une litiere dont le mouvement augmentoit encore la douleur insupportable que lui causoient ses blessures. C'est pourquoi il écrivit au sénat, pour lui apprendre la nouvelle de la mort de son collègue, & le danger où il étoit lui-même. » Qu'il ne pou- «

» voit se rendre à Rome pour y tenir  
 » les assemblées, parce qu'il n'étoit pas  
 » en état de supporter l'agitation du che-  
 » min ; outre qu'il craignoit pour Ta-  
 » rente , où Annibal paroissoit avoir des-  
 » sein d'aller au sortir de l'Abruzze. Qu'il  
 » étoit d'avis qu'on lui envoyât des lie-  
 » tenants choisis parmi les plus sages  
 » des sénateurs , avec qui il pût confé-  
 » rer des affaires de la république ». La  
 lecture de ces lettres causa autant de dou-  
 leur pour la mort d'un des consuls , que  
 de crainte pour la vie de l'autre. C'est  
 pourquoi ils envoyèrent Q. Fabius le  
 fils à l'armée de Venouse , & au con-  
 sul trois lieutenants , qui furent Sex. Ju-  
 lius César , L. Licinius Pollio , & L.  
 Cincius Alimentus , qui étoit revenu de  
 Sicile depuis quelques jours. Ils eurent  
 ordre de lui dire , » que s'il ne pouvoit  
 » pas venir lui-même à Rome , pour  
 » présider aux assemblées , il créât un  
 » dictateur , sur les terres des Romains ,  
 » pour les tenir en sa place. Que si le  
 » consul étoit parti pour Tarente , on  
 » étoit d'avis que le préteur Q. Clau-  
 » dius en retirât ses légions , pour pas-  
 » ser dans un pays où il pût défendre  
 » le plus grand nombre qu'il se pour-  
 » roit des villes des alliés ». Pendant

cette même campagne, M. Valérius passa de Sicile en Afrique, avec une flotte de cent vaisseaux ; & ayant fait une descente auprès de Clupée, il ravageoit tout le pays d'alentour, sans trouver aucune résistance. Mais il fut obligé de rentrer promptement dans ses vaisseaux, parce qu'il apprit que la flotte des Carthaginois, composée de quatre-vingt-trois bâtimens, étoit près d'arriver. Il lui donna bataille assez près de Clupée, & la battit ; & ayant pris dix-huit vaisseaux, & mis tout le reste en fuite, il revint à Lilybée, avec le butin considérable qu'il avoit fait, tant sur mer que sur terre. Cette même campagne, Philippe accorda aux Achéens le secours qu'ils lui avoient demandé contre Machanidas, tyran de Lacédémone, qui mettoit tout à feu & à sang dans leur pays dont il étoit voisin ; & contre les Éoliens, qui, ayant passé le détroit appelé Rhion, qui sépare Naupacte & Patra, y avoient débarqué des troupes qui ne causoient pas de moindres ravages. On faisoit en même temps courir le bruit qu'Attalus, roi d'Asie, à qui les Éoliens, dans leur dernière assemblée, avoient déferé la première magistrature de leur nation, alloit aussi passer en Europe.

La flotte  
Romaine  
bat celle  
des Car-  
thagi-  
nois,  
près de  
Clupée.

Affaires  
de la  
Grece.

Etoliens  
vaincus  
par Phi-  
lippe.

Philippe étant donc passé dans la Grece pour les raisons que je viens de dire, les Etoliens, sous la conduite de Pyrrhia, qu'ils avoient créé préteur pour cette année, conjointement avec Attalus qui étoit absent, vinrent à sa rencontre auprès de la ville de Lamia. Ils avoient avec eux quelques troupes auxiliaires d'Attalus, & environ mille soldats que P. Sulpicius avoit tirés de sa flotte & leur avoit envoyés. Philippe combattit deux fois contre Pyrrhia & son armée, & lui tua dans ces deux actions, où la fortune se déclara pour lui, environ mille hommes. Les Etoliens, abattus par ces deux défaites consécutives, se renfermerent dans les murailles de Lamia; ce qui obligea Philippe de remener son armée à Phalara. Cette ville, située sur le golfe de Malia, étoit autrefois très-peuplée, à cause de l'excellence de son port, des rades sûres & commodés qu'on trouve aux environs, & des autres avantages que lui procurent la terre & la mer. Ce fut-là que se rendirent les ambassadeurs de Ptolomée, roi d'Egypte, ceux de Rhodes, d'Athenes & de Chio, qui, tous ensemble, conspiroient pour ménager la paix entre Philippe & les Etoliens. Les Etoliens eux-mêmes em-

ployoient aussi la médiation d'Aminander, roi des Athamanes, leur voisin. Mais ce qui les faisoit tous agir de concert, n'étoit pas tant l'affection qu'ils portoient aux Etoliens, dont la fierté étoit à charge à la Grece même, que la crainte où ils étoient que Philippe, en se mêlant des affaires des Grecs, n'attentât un jour à leur liberté. On différa à traiter de la paix jusqu'à l'assemblée des Achéens, dont le temps & le lieu furent indiqués. En attendant, on convint d'une treve de trente jours. Philippe étant donc parti delà, passa par la Thessalie & la Béotie, & vint à Chalcis, ville de l'Eubée, dans le dessein de chasser des ports & des côtes de cette isle, Attalus, qui, selon le rapport qu'on lui en avoit fait, étoit sur le point d'y arriver avec sa flotte. Ensuite y ayant laissé un corps de troupes pour faire tête à Attalus, en cas qu'il voulût aborder pendant son absence, il en partit lui-même avec un petit nombre de cavaliers & de soldats légèrement armés, & vint à Argos. Et là, le peuple l'ayant prié de présider à la célébration des jeux Héréens & Néméens, parce que les Rois de Macédoine se disent originaires de ce pays, il assista aux jeux Héréens; & au sortir

de ce spectacle, il partit à la hâte pour se rendre à Rhion, où se devoit tenir l'assemblée des alliés, qu'on avoit indiquée long-temps auparavant. Ce fut-là qu'on songea sérieusement à terminer la guerre d'Étolie, pour ôter aux Romains, & à Attalus tout prétexte d'entrer dans la Grece. Mais avant même que la treve fût expirée, les Etoliens rompirent la conférence, sur la nouvelle qu'ils apprirent qu'Attalus étoit entré dans l'isle d'Egine, & que la flotte des Romains étoit dans le port de Naupacte. Car étant venus à l'assemblée des Achéens, où on les avoit appelés, & dans laquelle se trouvoient les mêmes députés qui avoient traité de la paix à Phalara, ils commencerent par se plaindre de quelques légères injures qu'ils prétendoient avoir reçues pendant le temps de la treve; & enfin soutinrent que la paix ne pouvoit être conclue, à moins que les Achéens ne rendissent Pyle aux Messéniens, que les Romains ne fussent remis en possession de l'Atintanie, & les Rois Scerdildus & Pleuratus du pays des Vardes. Mais Philippe, indigné de voir que les vaincus voulussent lui faire la loi, à lui qui étoit vainqueur, dit: » Que s'il avoit » d'abord écouté des propositions de  
» paix,

paix, & consenti depuis à une treve, « ce n'avoit pas été dans l'espérance que « les Etoliens se tiendroient en repos ; « mais uniquement pour faire connoître « à tous les alliés qu'il recherchoit aussi « sincèrement la paix, que les Etoliens « étoient avides d'entretenir la guerre ». Ainsi n'ayant pu conclure aucun accommodement, il congédia l'assemblée & se retira, laissant quatre mille hommes aux Achéens pour leur sûreté ; & ayant reçu d'eux cinq galeres, il crut qu'en les joignant à la flotte que les Carthaginois lui avoient envoyée depuis peu, & aux vaisseaux qui lui venoient de la part de Prusias, Roi de Bithynie, il seroit en état de combattre les Romains, qui, depuis long-temps, étoient maîtres de cette mer. En attendant, il retourna à Argos, pour assister aux jeux Néméens, qu'on alloit célébrer, & qu'il vouloit honorer de sa présence.

Pendant que le Roi étoit occupé aux préparatifs de ces jeux, & qu'à l'occasion de ces fêtes, il se livroit au plaisir avec plus de licence qu'il ne convenoit dans un temps de guerre, P. Sulpicius partit de Naupacte : & ayant abordé avec sa flotte entre Sicione & Corinthe, il fit un dégât effroyable dans

cette contrée, la plus fertile de toute la Grece. Le bruit de cette descente obligea Philippe de quitter les jeux ; en sorte qu'étant parti à la hâte avec sa cavalerie, après avoir ordonné à son infanterie de le suivre, il vint fondre sur les Romains, chargés de butin, & épars çà & là dans la campagne, comme des gens qui ne s'attendoient à rien moins que de se voir attaqués. Sulpicius n'étant pas en état de lui résister, remonta promptement sur sa flotte, & la remena à Naupaëte, peu content du succès d'une pareille expédition. Philippe retourna aux jeux, qu'il acheva de célébrer ; & la victoire qu'il venoit de remporter sur les Romains, quelque peu considérable qu'elle fût en elle-même, augmenta de beaucoup l'éclat & la joie de cette cérémonie : d'autant plus qu'ayant quitté le diadème, la pourpre, & toutes les autres marques de la majesté royale, il affecta de s'égalier aux simples particuliers, spectacle charmant pour des peuples ennemis de la servitude. Et une telle conduite leur eût fait concevoir une espérance certaine de leur liberté, si tout ce bel extérieur n'eût été démenti par les passions infâmes auxquelles il s'abandonnoit sans aucun ménagement. Car il couroit jour & nuit

Sulpi-  
cius fuit  
devant  
Philippe

Philip-  
pe livré  
à toute  
sorte de  
licence  
& de dé-  
bauche.

par les villes maritimes, suivi d'un ou deux de ses gens : & ne paroissant que comme un particulier, moins il étoit remarquable, plus il se permettoit de licence : si-bien que ne laissant aux autres qu'une vaine ombre de liberté, il usurpoit une autorité réellement despotique. Car ce n'étoit pas seulement à ses libéralités ou à ses caresses qu'il devoit les faveurs des dames, mais il employoit la violence & les outrages contre celles qui lui résistoient. Et les peres, les meres & les maris s'exposoit à un danger inévitable, lorsque, par une sévérité incommode, ils apportoit quelque obstacle à la passion de ce Prince. Il ôta même à Aratus, l'un des principaux des Achéens, sa femme, nommée Polycratia, & l'obligea de le suivre en Macédoine, en lui faisant espérer qu'il l'épouserait. Ayant passé en de semblables débauches tout le temps des jeux Néméens, il partit après quelques jours pour aller à Dymes, afin d'en chasser la garnison que les Eléens avoient demandée aux Eoliens, & qu'ils avoient introduite dans cette ville. Les Achéens ayant à leur tête Cycliadas, leur premier magistrat, vinrent trouver le Roi à Dymes. Ils étoient également irrités & contre les Eléens,

qui s'étoient séparés du reste des Achéens, & contre les Etoliens, à qui ils reprochoient de leur avoir attiré la guerre des Romains. Ils joignirent leurs forces à celles du Roi ; & étant partis ensemble de Dymes, ils allerent passer la riviere de Larisse, qui sépare les terres des Eléens d'avec celles des Dymiens.

Lorsqu'ils furent entrés dans le pays ennemi, ils passerent le premier jour tout entier à y faire le dégât. Dès le lendemain, ils s'approcherent de la ville en ordre de bataille, ayant ordonné à des cavaliers qu'ils avoient envoyés devant, de caracoler jusqu'aux portes, pour attirer hors de leurs murailles les Etoliens, portés par leur caractère fier & bouillant, à faire des sorties & des incursions. Ils ne savoient pas que Sulpicius étoit passé de Naupacte à Cyflene avec quinze vaisseaux ; & qu'avec quatre mille hommes qu'il avoit mis à terre, il étoit entré dans Elis pendant le silence & les ténèbres de la nuit. Ainsi ils furent saisis d'une grande frayeur, dès qu'ils apperçurent parmi les Etoliens & les Eléens, les armes & les étendards des Romains. Le premier mouvement de Philippe fut de faire retirer ses gens. Mais voyant que le combat étoit déjà engagé entre

les Etoliens & les Tralles, nation d'Illyrie, & que les siens commençoient à plier, il vint lui-même fondre avec sa cavalerie sur une cohorte de Romains. Mais son cheval, percé d'un dard, s'étant cabré, il fut renversé par terre, la tête la première. Ce fut alors que le combat se ralluma avec plus de chaleur encore qu'auparavant, les Romains faisant tous leurs efforts pour se rendre maîtres de la personne du Roi, & les Macédoniens les repoussant avec beaucoup de courage. Philippe lui-même combattit à pied, au milieu de ses cavaliers, avec une valeur extraordinaire. Mais comme la partie n'étoit pas égale, & qu'on tuoit ou bleffoit un grand nombre de ceux qu'il avoit autour de lui, il monta, avec le secours de ses gens, sur un autre cheval, & s'enfuit. Il campa ce jour-là à cinq milles de la ville des Eléens. Le lendemain il marcha avec toutes ses troupes, contre un château qu'on appelle Pyrgum, où il avoit appris qu'un grand nombre de payfans s'étoient réfugiés avec leurs troupeaux, pour se dérober aux ennemis qui pilloient la campagne. Dès qu'il parut, il se rendit maître de cette multitude, qui n'avoit ni chef, ni armes, ni discipline : & cette capture le consola en

Philippe, à son tour, fuit devant Sulpicus.

quelque façon de la perte & de l'affront qu'il avoit reçu auprès d'Elis. Pendant qu'il partageoit ce butin, qui consistoit en quatre mille hommes prisonniers, & vingt mille bêtes de toute espece, il arriva un courrier de Macédoine qui lui apprit, qu'un certain Eropus s'étoit emparé de la ville de Lychnide, par la trahison du commandant de la citadelle & de la garnison, qu'il avoit corrompu. Qu'il s'étoit aussi rendu maître de plusieurs bourgs & villages de la Daffaretie, & qu'il tâchoit de soulever les Dardaniens. Cette nouvelle l'obligea d'abandonner la guerre d'Achaïe & d'Etolie, pour songer à la conservation de son propre pays. Cependant il laissa deux mille cinq cents hommes de différentes troupes, sous la conduite de Menippus & de Polyphante ses lieutenants, pour secourir ses alliés : & étant parti de Dymes avec le reste de son armée, il traversa l'Achaïe, la Béotie, & la Beboïde ; & en dix journées, arriva à Démétriade, dans la Thessalie. Il y apprit des nouvelles encore plus fâcheuses, & qui lui donnerent beaucoup plus d'inquiétude : » Que les Darda-  
 » niens s'étoient répandus dans la Ma-  
 » cédoine ; qu'ils étoient déjà maîtres  
 » de l'Orestide ; qu'ils étoient passés dans

la plaine d'Egeſte : & que le bruit s'é- «  
 toit répandu parmi ces barbares , que «  
 Philippe avoit été tué ». Ce qui avoit  
 donné lieu à cette nouvelle , c'eſt que  
 dans l'expédition où il combattit , près  
 de Sicyone , contre les Romains qui ra-  
 vageoient le pays , ſon cheval l'ayant em-  
 porté ſous un arbre avec beaucoup de  
 violence , il avoit rompu & laiffé tomber  
 un des coins de ſon caſque contre une  
 branche qui s'avançoit par-delà les au-  
 tres : qu'un Etolien ayant ramaffé cette  
 piece , l'avoit portée en Etolie à Scerdi-  
 ledus , qui la reconnut pour être un mor-  
 ceau du caſque de Philippe , dont en con-  
 ſéquence il avoit cru & publié la mort.  
 Quand le Roi fut parti de l'Achaïe , Sul-  
 picius étant venu avec ſa flotte dans l'île  
 d'Egine , ſe joignit au Roi Attalus. Les  
 Achéens combattirent avec avantage con-  
 tre les Etoliens & les Eléens , auprès de  
 Meſſene. Le Roi Attalus & P. Sulpicius  
 paſſerent l'hiver à Egine.

Sur la fin de cette année , le conſul <sup>Mort</sup>  
 T. Quintius Crispinus , après avoir créé <sup>de Crif-</sup>  
 un dictateur , pour tenir les aſſemblées , <sup>pinus.</sup>  
 & préſider à la célébration des jeux , <sup>Dicta-</sup>  
 mourut de ſes bleſſures , ou à Tarente , <sup>teur créé</sup>  
 ou dans la Campanie , comme l'ont écrit <sup>pour re-</sup>  
 différens hiftoriens. La mort des deux <sup>nir les</sup>  
<sup>aſſem-</sup>  
<sup>blées</sup>

consu-  
lares.

consuls, tués à une expédition peu considérable, (malheur qui n'étoit jamais arrivé, même dans les guerres où s'étoient données les batailles les plus sanglantes), avoit laissé les Romains à-peu-près dans l'état où se trouvent des enfants à qui un seul coup a enlevé leur pere & leur mere. Le dictateur Manlius créa maître de la cavalerie Cn. Servilius, alors édile curule. Le sénat ordonna au dictateur, le premier jour qu'il fut assemblé, de célébrer les grands jeux, que Marcus Emilius, préteur de la ville, avoit fait représenter sous le consulat de C. Flaminius & de Cn. Servilius, & qu'il avoit voués pour cinq ans. Le dictateur les célébra alors, & à son exemple, les voua encore pour cinq autres années. Mais comme les deux armées consulaires se trouvoient sans généraux si près des ennemis, le premier soin des sénateurs, tout autre chose cessante, fut de créer au premier jour des consuls, dont la prudence, jointe à la valeur, pût les mettre à couvert des ruses d'Annibal. » Ils faisoient » réflexion, que toutes les pertes qu'on » avoit faites dans cette guerre, ne de- » voient être imputées qu'au caractère » impétueux & bouillant des généraux » qui avoient commandé : mais que ,

fur-tout dans cette dernière année, les «  
 consuls, pour s'être trop abandonnés «  
 à l'ardeur qui les portoit à combattre «  
 Annibal, s'étoient jettés eux-mêmes «  
 dans un précipice, qu'il eût été de «  
 leur sagesse d'éviter. Qu'après tout, les «  
 Dieux, par un effet de leur bonté & de «  
 leur miséricorde, avoient épargné les «  
 armées innocentes; & que les consuls «  
 avoient assez expié leur témérité par «  
 la perte de leur vie ». Les sénateurs,  
 en examinant ceux à qui on pouvoit con-  
 fier le consulat, jugeoient que C. Clau-  
 dius Néron méritoit cet honneur préfé-  
 rablement à tout autre. Mais comme en  
 convenant de ses excellentes qualités,  
 il leur paroissoit d'un caractère un peu  
 trop vif & trop impétueux, pour être  
 opposé à Annibal dans les conjonctures  
 présentes, ils croyoient qu'il lui falloit  
 donner un collègue, dont la sagesse &  
 la retenue fussent capables de modérer  
 son ardeur.

Marcus Livius, plusieurs années au-  
 paravant, avoit été condamné par un  
 jugement du peuple, au sortir de son  
 consulat. Il avoit été si sensible à cet af-  
 front, qu'il s'étoit retiré à la campagne,  
 où il étoit resté pendant plusieurs an-  
 nées, sans vouloir revenir dans la ville,

M. Li-  
 vius trop  
 sensible  
 à sa con-  
 damna-  
 tion,

ni avoir aucun commerce avec des citoyens ingrats. Huit ans après sa condamnation, les consuls M. Marcellus & M. Valérius l'avoient enfin engagé à revenir à Rome. Mais il demouroit dans sa maison, couvert d'habits mal-propres, laissant croître sa barbe & ses cheveux, & portant sur son visage, & dans tout son extérieur, le souvenir éclatant de l'outrage qu'il avoit reçu. Les censeurs L. Véturius & P. Licinius obtinrent de lui, avec bien de la peine, qu'il se fît raser, & que quittant l'extérieur triste & mal-propre dans lequel il languissoit, il vînt au sénat, pour y faire les fonctions de sénateur. Mais alors même, ou il donnoit son avis en un seul mot, ou il passoit, sans ouvrir la bouche, du côté de ceux dont il suivoit le sentiment. Il garda toujours la même conduite, jusqu'à ce que la réputation de Livius Macatus, son parent, ayant été attaquée dans le sénat, il se leva de sa place & prit la parole pour le défendre. La surprise où l'on fut de l'entendre, après un si long silence, attira sur lui les yeux & l'attention de toute l'assemblée, & donna lieu aux reproches qu'on fit au peuple de l'avoir condamné mal-à-propos. » Que cette injustice avoit été préjudi-

ciable à la république, qui, pendant « une guerre si dangereuse, avoit été « privée du secours & des conseils d'un « tel personnage. Qu'on ne pouvoit don- « ner pour collègue à Néron ni Q. Fa- « bius, ni M. Valérius, parce qu'il n'é- « toit pas permis de créer deux patri- « ciens ensemble. Que le même obsta- « cle se trouvoit dans la personne de « T. Manlius, outre qu'il avoit déjà re- « fusé le consulat, & qu'il étoit encore « dans la disposition de le refuser. Que « les deux places vacantes seroient ex- « cellamment remplies, si on donnoit « Livius pour collègue à Néron ». Le peu-  
ple ne rejetta point cette proposition que  
faisoit le sénat. Il ne se trouva dans toute  
la république qu'un seul homme qui s'op-  
posât à cet honneur qu'on vouloit faire  
à Livius. Ce fut Livius lui-même. « Il « se plaignoit de l'inconstance de ses ci- « toyens, qui n'ayant point eu pitié de « lui lorsqu'il étoit dans l'affliction, vou- « loient alors l'élever aux dignités mal- « gré lui. Qu'ils chargeoient la même « personne d'honneurs & d'ignominies. « S'ils le croyoient homme de bien, « pourquoi l'avoient-ils condamné com- « me un méchant ? S'il leur avoit paru « coupable, pourquoi lui confioient-ils «

» une seconde fois une autorité dont il  
 » avoit abusé « ? Les sénateurs , à leur  
 tour , » lui reprochoient son opiniâtreté ,  
 » & lui rapportoient l'exemple de Ca-  
 » mille , qui ayant au moins autant de  
 » raison que lui de se plaindre des Ro-  
 » mains , étoit cependant , à leurs prie-  
 » res , revenu de son exil , & les avoit  
 » rétablis dans leur patrie , dont les Gau-  
 » lois les avoient chassés. Qu'on ne de-  
 » voit opposer à la colere de la patrie ,  
 » non plus qu'à celle des peres & me-  
 » res , que la douceur & la patience « .  
 Ils lui firent tant d'instances , qu'ils l'obli-  
 gerent enfin d'accepter le consulat avec  
 Néron.

M. Li-  
 vius &  
 C. Né-  
 ron dé-  
 signés  
 consuls.

Trois jours après , on tint les assem-  
 blées prétoriennes , dans lesquelles on  
 nomma L. Porcius Licinius , C. Mami-  
 lius , & les deux Hostilius , Aulus &  
 Caius , qui portoient le surnom de Caton.  
 Dès que les assemblées eurent été termi-  
 nées , & les jeux célébrés , le dictateur  
 & le maître de la cavalerie sortirent de  
 charge. C. Térentius Varron fut envoyé  
 propréteur en Etrurie ; & C. Hostilius  
 eut ordre de quitter cette province , pour  
 aller se mettre à la tête de l'armée que  
 Crispinus avoit commandée ; & L. Man-  
 lius de passer la mer , en qualité de lieu-

tenant, pour examiner ce qui se passoit dans la Grece : & comme on devoit célébrer pendant cette campagne les jeux Olympiques, où l'on voyoit ordinairement un grand concours de tous les peuples de Grece, il étoit chargé, s'il pouvoit passer en sûreté à travers les quartiers des ennemis, de se trouver à cette assemblée ; & là, de déclarer aux Siciens que la guerre avoit obligés de quitter leur pays, & aux citoyens de Tarente, qu'Annibal avoit exilés, que le peuple Romain leur permettoit de retourner dans leur patrie, & de rentrer en possession des biens qui leur avoient appartenu avant la guerre. Comme l'année où l'on alloit entrer menaçoit la république des plus grands dangers, & qu'il n'y avoit point de consuls actuellement en charge, tous les yeux étoient tournés sur ceux qu'on venoit de désigner ; & on souhaitoit ardemment qu'ils tirassent au plutôt au fort, afin que chacun d'eux fût de bonne heure quel seroit son département, & connût l'ennemi auquel il devoit avoir affaire. On parla aussi de les remettre bien ensemble, avant qu'ils partissent pour la guerre, & ce fut Fabius qui en fit la proposition : car leur inimitié avoit éclaté, & Livius

s'étoit toujours montré le plus irréconciliable, parce qu'il avoit été le plus malheureux, & qu'il croyoit qu'on l'avoit méprisé dans le temps de sa disgrâce. Ainsi il rejettoit toutes les propositions d'accommodement qu'on lui pouvoit faire, ajoutant que leur haine seroit utile à la république, en ce que chacun d'eux rempliroit ses devoirs avec plus de zele & d'application, dans la crainte qu'il auroit de donner quelque avantage sur lui à un collègue odieux. Cependant il céda à l'autorité du sénat, & promit que pour le bien de la république, il vivroit en bonne intelligence avec Néron, & qu'il agiroit de concert avec lui dans la conduite de cette guerre. On ne leur assigna pas, comme on avoit fait les années précédentes, des provinces voisines, & où ils pussent également agir l'un & l'autre, sans distinction ; mais on les envoya aux deux extrémités de l'Italie : en sorte que l'un avoit pour son partage l'Abruzze & la Lucanie, où il devoit faire tête à Annibal ; tandis que l'autre, dans la Gaule Cisalpine, s'opposeroit aux efforts que feroit Asdrubal pour entrer en Italie. Car on apprenoit qu'il étoit près de passer les Alpes. On laissa à celui à qui la Gaule seroit échue, la liberté de prendre celle,

Néron  
& Livius  
font ré-  
conciliés

qu'il aimeroit mieux , des deux armées , dont l'une étoit dans la Gaule , & l'autre dans l'Etrurie , avec pouvoir de joindre encore l'armée de la ville à celle qu'il auroit choisie. Celui qui avoit l'Abruzze en partage , prendroit celle des deux armées consulaires de l'année précédente , qui lui conviendrait davantage , avec les nouvelles légions qu'on auroit levées dans la ville. Que le proconsul Q. Fulvius , à qui on continuoit l'autorité pour un an , commanderoit celle que le consul auroit laissée. C. Hostilius , qu'on avoit fait passer d'Etrurie à Tarente , étoit encore renvoyé de Tarente à Capoue , avec la légion qui avoit servi l'année de devant sous Fulvius.

Le passage d'Asdrubal en Italie , don- Asdrubal  
noit de jour à autre de plus grandes in- arrivé  
quiétudes. On avoit d'abord appris par dans la  
des députés venus de Marseille , qu'il étoit Gaule.  
passé dans la Gaule , & que son arrivée avoit excité l'avidité des habitants , à qui on faisoit entendre qu'il avoit apporté avec lui des sommes immenses , pour y lever des troupes auxiliaires. Ensuite Sextus Antistius , & M. Rétius , qu'on avoit dépêchés de Rome avec les Marseillois , pour examiner la chose sur les lieux , avoient écrit , qu'ayant envoyé de leurs

gens mêlés avec des habitants de Marseille, qui leur servoient de guides, dans les maisons des principaux Gaulois chez qui ces Africains étoient logés, ils avoient appris, à n'en pouvoir douter, qu'Afdribal, à la tête d'une armée qu'il avoit considérablement augmentée dans la Gaule, se disposoit à passer les Alpes au printemps prochain : & qu'il n'étoit plus arrêté que par l'hiver, qui rendoit ces montagnes impraticables. P. Elius Pétus fut créé & consacré augure en la place de M. Marcellus ; & Cn. Cornélius Dolabella fut nommé roi des sacrifices, au lieu de M. Marcius, mort deux ans auparavant. Cette même année, les censeurs P. Semp. Tuditanus & M. Corn. Céthégus fermerent le lustre, ce qui n'étoit point arrivé depuis qu'Annibal étoit venu en Italie. Ils avoient trouvé dans ce dénombrement cent trente sept mille cent huit citoyens, c'est-à-dire, un peu moins qu'il n'y en avoit avant la guerre. On dit que ce fut cette année qu'on couvrit, pour la première fois, le lieu où se tenoient les assemblées, qui avoit toujours été découvert jusqu'à ce temps-là. Les édiles curules Q. Métellus & C. Servilius célébrerent les jeux Romains deux jours de suite ; & les édiles plé-

béiens Q. Mamilius & M. Cécilius Métellus célébrèrent pendant trois jours les jeux populaires, & placèrent trois statues dans le temple de Cérès : & à l'occasion des jeux, on fit à Jupiter un sacrifice & un festin solennel. Après toutes ces cérémonies, les consuls P. Claud. Néron & M. Livius entrèrent en charge, le dernier pour la deuxième fois. Comme ils favoient déjà le lieu où ils devoient agir, ils ordonnerent aux préteurs de tirer au fort pour apprendre quelles seroient leurs provinces. Le soin de rendre la justice aux citoyens dans Rome, échut à C. Hostilius : on le chargea encore des affaires des étrangers, afin qu'il restât trois préteurs qu'on pût employer au-dehors. La Sardaigne tomba à A. Hostilius, la Sicile à C. Mamilius, & la Gaule à L. Porcius. Les forces de la république consistoient en vingt-trois légions, dont les consuls en avoient chacun deux. Quatre devoient servir en Espagne. Les trois préteurs en commanderoient chacun deux dans la Sardaigne, la Sicile & la Gaule. On en destina deux à C. Térentius dans l'Etrurie, deux à Q. Fulvius dans l'Abruzze, deux à Q. Claudius aux environs de Tarente & du pays des Salentins, & une à C. Hostilius dans Ca-

C. Clau-  
dius Né-  
ron & M.  
Livius,  
consuls.  
An de  
Rome

poue. Il restoit les deux légions de la ville qu'on alloit lever. Le peuple créa des tribuns militaires pour les quatre premières légions : mais ce furent les consuls qui en envoyèrent à toutes les autres.

Avant que les consuls partissent de Rome , on fit une neuvaine , parce qu'il avoit plu des pierres à Véies. Le bruit de ce prodige s'étant répandu , en fit publier beaucoup d'autres , comme il arrive ordinairement. On contoit que le tonnerre étoit tombé à Minturnes , sur le temple de Jupiter , & sur le bois sacré de Marica ; & à Atelle , sur le mur & sur la porte de la ville. Et ce qui effrayoit davantage , c'est qu'on débitoit que dans la même ville de Minturnes , on avoit apperçu un ruisseau de sang près de la porte ; & qu'un loup étant entré de nuit dans Capoue , avoit déchiré un des gardes à belles dents. Pour expier ces prodiges , on immola les grandes victimes ; & en vertu d'un décret des pontifes , on fit des processions & des prières publiques pendant un jour. Après quoi on commença une seconde neuvaine , parce qu'on s'étoit imaginé voir tomber une pluie de pierres , dans le temps qu'on faisoit la cérémonie de \* l'Armilustre.

\* Fête dans laquelle ceux qui sacrifioient étoient armés.

On commençoit à croire que les Dieux devoient être contents de tant de prieres & d'offrandes, lorsqu'un nouveau prodige jetta une nouvelle crainte dans les esprits. On apprit qu'il étoit né à Frusino un enfant qui paroïssoit avoir quatre ans; & ce n'étoit pas encore tant sa grandeur qui faisoit peine que l'incertitude où on étoit de son sexe : car il étoit hermaphrodite, comme il en avoit paru un à Sinuessæ deux ans auparavant. On ne crut pas que les prêtres de Rome fussent assez habiles pour expliquer ce phénomène. On fit venir de Toscane des aruspices, qui déclarèrent que ce prodige étoit d'un présage affreux ; que pour détourner les malheurs qu'il pronostiquoit, il falloit porter loin des terres des Romains cette production funeste, & la jeter dans le fond de la mer. En effet, ils l'enfermerent tout vivant dans une boëte, & le porterent bien avant dans la pleine mer, & le submergerent. Les pontifes ordonnerent encore que vingt-sept jeunes filles rangées en trois bandes, neuf à neuf, marchassent par la ville, & chantassent une hymne, que le poëte Livius, qui en étoit l'auteur, avoit ferrée dans le temple de Jupiter Stator. Mais dans le temps que ces jeunes vierges

Herma-  
phrodi-  
te sub-  
mergé  
par l'or-  
dre des  
augures.

étoient occupées dans le temple de ce Dieu à apprendre cette piece par cœur, le tonnerre vint à tomber sur celui de Junon *Reine*, au mont Aventin. Les aruspices ayant répondu que ce prodige regardoit les dames, & qu'il falloit appaiser la colere de cette Déesse par une offrande, les édiles curules firent assembler dans le capitolé toutes celles qui avoient leur domicile dans Rome, ou hors de la ville à quatre lieues à la ronde. Là, elles en choisirent vingt-cinq d'entr'elles, entre les mains desquelles chacune déposeroit une somme provenant des deniers de sa dot. Et de cet argent on fit faire un bassin d'or, qu'on porta au mont Aventin, où les dames offrirent un sacrifice à la Déesse, avec beaucoup de décence & de respect. Aussi-tôt après, les décemvirs fixerent un jour, auquel on devoit faire à la même Déesse un nouveau sacrifice, dont voici les préparatifs, l'ordre & la cérémonie. Deux genisses blanches, parties du temple d'Apollon, entrèrent dans la ville par la porte Carmentale. Après elles étoient portées deux statues de Junon *Reine*, faites de bois de cypres. Ensuite marchaient vingt-sept jeunes filles, vêtues de longues robes traînantes, & chantoient à l'honneur de

Sacrifice pompeux offert à Junon *Reine*.

Junon une hymne, qui pouvoit passer pour bonne dans ce temps-là, à cause de l'ignorance & de la grossièreté des esprits ; mais dont le style dur & barbare seroit insupportable aujourd'hui. Les décemvirs suivoient la troupe des jeunes filles, couronnés de laurier & vêtus de leurs robes prétextes. Toute la pompe alla de la porte, en passant par la rue aux Jouis, dans la place publique, où elle s'arrêta. Alors les vierges commencerent à danser en rond, accommodant le mouvement de leurs pieds au son de leurs voix. Delà, traversant la rue Toscane, le Velabre & le marché aux bœufs, elles vinrent, avec toute la procession, dans la rue Publicienne, & enfin dans le temple de Junon. Alors les décemvirs immolèrent deux victimes à la Déesse, & placèrent les statues de cyprès dans son temple.

Comme les Dieux avoient lieu d'être satisfaits de la dévotion & de la libéralité des Romains, les consuls ne songerent plus qu'à lever des soldats ; ce qu'ils firent avec une rigueur & une sévérité, dont on ne se souvenoit pas qu'on eût jamais usé les années précédentes. L'arrivée d'un nouvel ennemi dans l'Italie avoit redoublé la crainte & l'inquiétude.

Levées  
faites avec  
rigueur.

tude de ces généraux ; & le nombre des jeunes gens considérablement diminué , rendoit les nouvelles recrues beaucoup plus difficiles. C'est pourquoi ils étendirent les levées jusqu'aux colonies maritimes , sans s'arrêter aux privilèges par lesquels elles prétendoient en être exemptes , quelque authentiques qu'ils pussent être. Mais comme elles refusoient d'obéir , on leur marqua un certain jour auquel elles devoient communiquer leurs titres au sénat. Les députés des colonies d'Ostie , d'Alfia , d'Antium , d'Anxur , & de Minturnes , & ceux de Séna , le long de la mer supérieure , ne manquèrent pas de comparoître dans le sénat au jour marqué , & de produire les actes qui prouvoient leurs exemptions. Mais ceux d'Antium & d'Ostie furent les seuls dont on jugea les prétentions valables. Encore fit-on faire serment aux jeunes gens de ces deux villes , qu'ils ne coucheroient point hors des murailles de leurs colonies plus de trente jours , tant que l'ennemi seroit en Italie , & qu'ils auroient grand soin de les défendre contre ses attaques. Tout le monde étoit d'avis que les consuls partissent incessamment pour la guerre. Car on jugeoit qu'il étoit nécessaire que l'un allât à la rencontre

d'Asdrubal, lorsqu'il descendroit des Alpes, pour empêcher qu'il ne soulevât les habitants de la Gaule Cisalpine, & ceux de l'Etrurie, qui n'attendoient que l'occasion pour se déclarer contre les Romains; & que l'autre donnât tant d'occupation à Annibal dans sa province, qu'il ne pût sortir de l'Abruzze, pour aller au-devant de son frere. Mais Livius différoit toujours de sortir de Rome, comptant peu sur la valeur des troupes qu'on lui avoit destinées, & se plaignant qu'on avoit donné à son collègue le choix des deux armées consulaires, composées des troupes les plus aguerries; & d'une troisieme, qui avoit servi à Tarente, sous Q. Claudius. Et en même temps il proposoit de remettre sur pied les soldats volontaires qu'on avoit licenciés. Là-dessus, le sénat donna aux consuls une pleine & entiere liberté, de tirer des suppléments d'où ils voudroient, de choisir entre toutes les armées celles qu'ils aimeroient mieux, de faire telles échanges qu'il leur conviendrait, & de faire passer les officiers & les soldats d'une province dans une autre, selon qu'ils le jugeroient le plus à propos pour le bien de la république. Les consuls usèrent de cette permission qu'on leur laissoit, avec beaucoup

d'union & de concert. Les volontaires furent incorporés partie dans la dix-neuvième légion, & partie dans la vingtième. Quelques-uns même rapportent que P. Scipion envoya d'Espagne à M. Livius des secours très-considérables ; savoir huit mille, tant Espagnols que Gaulois ; deux mille Romains, qu'il avoit détachés d'une légion ; & environ dix-huit cents cavaliers, moitié Espagnols, moitié Numides. Que M. Lucrétius fut chargé de conduire ce renfort en Italie par mer ; & qu'enfin, C. Mamilius lui envoya aussi de Sicile des frondeurs & des archers, autour de quatre mille.

Asdrubal passe les Alpes.

Les lettres qu'on reçut alors à Rome de la part de Porcius, préteur de Gaule, augmentèrent l'inquiétude qu'y causoit le passage d'Asdrubal. Elles portoient qu'il étoit sorti de ses quartiers d'hiver, & qu'actuellement il passoit les Alpes. Qu'on avoit enrôlé & armé en sa faveur huit mille Liguriens, qui ne manqueroient pas de se joindre à son armée dès qu'elle seroit arrivée en Italie ; à moins qu'on n'envoyât des troupes pour occuper cette nation dans son pays. Que pour lui, il s'avanceroit autant qu'il le pourroit, sans exposer une armée aussi foible que la sienne. Ces lettres obligèrent les consuls de

de hâter leurs levées, & de se rendre dans leurs départements plutôt qu'ils n'avoient résolu ; étant convenus , avant de se séparer, que chacun d'eux contiendrait son ennemi dans sa province, & feroit tous ses efforts pour empêcher leur jonction. Ce qui contribua le plus au succès de ce dessein, ce fut l'opinion d'Annibal même. Car quoiqu'il espérât bien que son frere arriveroit pendant cette campagne en Italie ; cependant lorsqu'il faisoit réflexion à tout ce qu'il avoit souffert lui-même, en passant le Rhône & les Alpes, pendant cinq mois entiers qu'il avoit eu à lutter contre les lieux, autant que contre les hommes, il ne comptoit pas qu'il passât avec autant de facilité & aussi promptement qu'il fit. C'est ce qui le retint plus long-temps dans ses quartiers d'hiver. Mais en effet, Asdrubal trouva beaucoup moins de difficultés & d'obstacles à passer ces montagnes, que les autres ne l'avoient cru, & qu'il ne l'avoit appréhendé lui-même. Car non-seulement les Auvergnats, & tout de suite les autres nations de la Gaule & des Alpes le reçurent, mais encore elles le suivirent à la guerre. Et outre que son frere avoit frayé ces routes, qui auparavant étoient aussi impraticables, qu'elles étoient in-

Il trouve bien moins de difficulté que son frere dans ce passage.

connues, les habitants du pays eux-mêmes, à force de voir passer du monde au milieu d'eux depuis douze ans, étoient devenus plus traitables & moins farouches. Car avant ce temps-là, n'ayant jamais vu d'étrangers sur ces hauteurs, couvertes d'épaisses forêts, ou de rochers escarpés, & n'en étant point sortis eux-mêmes, pour aller visiter d'autres contrées, ils n'avoient aucun commerce avec tout le reste des humains. Et d'abord ne pénétrant pas le dessein d'Annibal, ils s'étoient imaginés qu'il en vouloit à leurs cabanes & à leurs forts, & qu'il venoit pour leur enlever leurs troupeaux, & les emmener eux-mêmes prisonniers. Mais depuis douze ans que l'Italie étoit le théâtre de la guerre, ils avoient eu le temps de comprendre que les Alpes n'étoient qu'un passage. Que deux nations puissantes, séparées l'une de l'autre par un espace immense de terres & de mers, disputoient ensemble de l'empire & de la gloire. Doit-on s'étonner qu'Asdrubal ait passé les Alpes beaucoup plus aisément que son frere ? Mais en assiégeant inutilement la ville de Plaisance, il perdit tout l'avantage qu'il auroit pu tirer de sa diligence. Il avoit cru qu'il se rendroit aisément maître de cette ville, située au

Asdrubal arrive en Italie.

Assiége inutilement Plaisance.

milieu d'une plaine , & que par la ruine d'une colonie si illustre , il jetteroit la terreur parmi toutes les autres. Et ce ne fut pas seulement à lui que cette vaine tentative fut préjudiciable , mais encore à Annibal. Car voyant qu'Asdrubal, après être arrivé en Italie beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit attendu , s'amusoit autour de Plaifance ; il n'avoit pas cru devoir sortir si promptement de ses quartiers d'hiver , sachant en général combien le siege d'une ville est long , & se souvenant du peu de succès qu'il avoit eu lui-même , lorsqu'après avoir battu les Romains à Trébie , il avoit attaqué cette même colonie avec son armée victorieuse.

Les deux consuls, en partant de Rome pour s'en aller chacun de leur côté , aux deux extrémités de l'Italie , tenoient les esprits partagés comme entre deux guerres différentes. Ils se souvenoient des maux que le seul Annibal avoit causés à l'Italie. Pouvoient-ils espérer que les Dieux leur seroient assez favorables pour leur accorder la victoire sur deux ennemis tout à la fois ? Que jusqu'alors ils s'étoient soutenus entre la bonne & la mauvaise fortune , & s'étoient consolés des pertes qu'ils avoient faites d'un côté , par les avantages qu'ils avoient

Inquiétude des Romains au départ des consuls , accompagnée des réflexions les plus tristes.

» remportés de l'autre. Dans le temps  
» que la république avoit été abattue  
» par les défaites de Trafimene & de  
» Cannes, elle avoit été comme rele-  
« vée de sa chute par les heureux suc-  
« cès qu'elle avoit eus dans l'Espagne  
» Que depuis, étant près de succom-  
» ber tout de nouveau à la perte des  
» Scipions, deux des plus grands géné-  
» raux de l'empire, tués & défaits coup  
» sur coup, avec leurs armées, dans  
» l'Espagne ; plusieurs avantages qu'elle  
» avoit eus dans la Sicile & dans l'I-  
» talie, avoient encore empêché sa rui-  
» ne, qui paroïssoit inévitable : outre  
» que la distance qu'il y a de l'Italie en  
» Espagne, où ce malheur étoit arrivé,  
» avoit donné aux Romains le temps  
» de respirer. Mais qu'actuellement ils  
» avoient deux guerres à soutenir en mê-  
» me temps dans le sein de l'Italie ; qu'ils  
» avoient sur les bras deux armées formi-  
» dables, commandées par les deux plus  
» illustres des Carthaginois ; & que les  
» périls, qui étoient auparavant partagés,  
» s'étoient, pour ainsi dire, réunis, pour  
» venir fondre tous ensemble sur la ville  
» de Rome. Que le premier des deux en-  
» nemis qui seroit resté vainqueur, iroit  
» se joindre à l'autre en très-peu de jours.

Le meurtre tout récent des deux derniers consuls augmentoit encore leur consternation, & ne présentoit à leurs esprits que de tristes présages pour l'avenir. Ce fût avec ces idées affligeantes qu'ils conduisirent les consuls, lorsqu'ils sortirent de Rome pour aller dans leurs provinces. Fabius, comme quelques-uns le rapportent, voyant que le consul Livius partoît encore plein de ressentiment contre ses citoyens, l'exhorta à ne point donner bataille aux ennemis, qu'il n'eût bien reconnu leur caractère : mais le consul leur répondit, qu'il combattroit dès qu'il seroit arrivé à la vue des Carthaginois. Et l'autre lui demandant quelle raison il avoit de se tant presser : « Ou je me rendrai céle- « bre, dit-il, par la défaite de mes enne- « mis, ou par celle de mes citoyens ; je « goûterai le plaisir d'une vengeance, « odieuse à la vérité, mais qui m'est légitimement due. » Avant que Néron arrivât dans sa province, C. Hostilius Tubulus ayant su qu'Annibal passoit avec son armée sur les confins du pays des Larinates, pour aller dans celui des Salentins, vint fondre sur lui avec des cohortes armées à la légère, mit ses troupes, qui marchaient sans précaution, dans un désordre épouvantable, tua près de quatre

Colère  
opiniâ-  
tre de  
Livius  
contre  
les Ro-  
mains.

mille hommes , & lui enleva neuf étendards. Sur le bruit de la marche d'Annibal , Q. Claudius , qui tenoit ses troupes prêtes à agir dans les villes des Salentins , étoit aussi sorti de ses quartiers. Mais Annibal , qui craignit d'avoir à combattre ces deux généraux Romains en même temps , décampa pendant la nuit du territoire de Tarente , & retourna dans l'Abruzze. Claudius entra chez les Salentins avec ses troupes. Hostilius , en allant vers Capoue , rencontra le consul Néron auprès de Venouse. Là , ce général forma de l'élite des deux armées , un corps de quarante mille piétons , & de deux mille cinq cents cavaliers , pour s'en servir à faire la guerre contre Annibal. Hostilius eut ordre de conduire à Capoue ce qui lui resta de troupes , & de les remettre au proconsul Q. Fulvius.

Annibal ayant tiré toutes ses troupes des quartiers d'hiver , & des villes de l'Abruzze , où elles étoient en garnison , vint à Grumente , en Lucanie , dans l'espérance de reprendre celles que la crainte avoit obligées de rentrer dans le parti des Romains. Le consul s'y rendit aussi de Venouse , ayant fait reconnoître les lieux par où il passoit , & campa à quinze cents pas des ennemis. Les

retranchements des Carthaginois paroissent appuyés contre les murailles de Grumente, quoiqu'ils en fussent éloignés de cinq cents pas. Entre le camp des Romains & celui des Carthaginois, il y avoit une plaine, dominée par une colline, toute découverte, que les ennemis avoient à leur gauche, & les Romains à leur droite. Cette hauteur ne donna point d'ombrage ni aux uns ni aux autres, parce que n'y ayant ni bois ni enfoncement, elle n'étoit aucunement propre à des embûches. Mais quelques soldats se détachant du gros des armées, livroient quelquefois au milieu de la plaine des combats peu mémorables. Néron paroissoit n'avoir d'autre but, que de retenir Annibal, & d'empêcher qu'il ne lui échappât. Annibal, au contraire, dans le dessein de s'évader, faisoit tous ses efforts pour attirer Néron au combat. Alors le consul usant contre Annibal des ruses qu'il avoit tant de fois employées contre les Romains, détacha de son armée cinq cohortes & cinq compagnies d'infanterie, & leur ordonna de monter pendant la nuit sur le coteau, de descendre dans le vallon qui étoit derrière, & de s'y tenir cachés; stratagème qu'il crut devoir réussir avec d'autant

plus de facilité , qu'une colline si nue & si découverte laissoit moins craindre de surprise. Il convint avec T. Claudius Asellus , tribun des soldats , & P. Claudius , préfet des alliés , qu'il envoyoit à la tête de ce détachement , du temps où ils sortiroient de leur embuscade , & viendroient attaquer les ennemis. Pour lui , dès la pointe du jour il rangea en bataille toutes ses troupes , tant infanterie que cavalerie. Dans le même moment , Annibal donna aussi aux siens le signal du combat. Sur le champ on entendit dans son camp les cris des soldats qui couroient de côté & d'autre prendre leurs armes : & , à l'envi les uns des autres , les cavaliers & les fantassins se précipitoient hors de leurs retranchements , & traversoient la plaine pour marcher aux ennemis. Néron voyant qu'ils s'avançoient avec plus d'ardeur que de discipline & d'ordre , commanda à C. Aurunculéius , de lâcher les cavaliers de la troisième légion , dont il étoit tribun , avec le plus d'impétuosité qu'il pourroit contre les Carthaginois :  
» que , comme des bêtes , ils s'étoient  
» répandus pêle-mêle dans la plaine ,  
» avec si peu de précaution , qu'il étoit  
» aisé de les rompre & de les écraser ,  
» avant qu'ils se missent en bataille. «

Annibal n'étoit pas encore sorti de son camp , qu'il entendit les cris des combattants. Aussi-tôt il mena toutes ses troupes contre l'ennemi. Les cavaliers que Néron avoit fait marcher les premiers , avoient déjà répandu la terreur dans les premiers rangs des Carthaginois. L'infanterie de la premiere légion & l'aile droite commençoient aussi à combattre. Les Carthaginois en désordre en venoient aux mains avec l'infanterie ou la cavalerie Romaine , selon que le hazard les portoit d'un ou d'autre côté. Les renforts qu'on envoie coup sur coup pour soutenir les plus avancés , augmentent insensiblement la mêlée : & malgré le tumulte & l'effroi des Carthaginois , Annibal , en vieux & expérimenté capitaine , auroit mis en bataille tous ses gens , capables eux-mêmes de seconder son habileté , par le grand usage qu'ils avoient de la guerre , si les cris des cohortes & des compagnies Romaines , qui fondonnoient du haut de la colline sur eux , & qui les attaquoient par derriere , ne lui eussent fait appréhender qu'on ne lui fermât le chemin de son camp. Voilà ce qui acheva de déconcerter les ennemis , & les obligea de prendre ouvertement la fuite. Le carnage fut moins grand , parce que la proximité de leur

Annibal  
battu &  
mis en  
fuite par  
Néron.

camp leur offrit bientôt un asyle contre la cavalerie des Romains, qui les poursuivoit avec beaucoup de chaleur, & leur marchoit sur les talons, pendant que les cohortes, qui descendoient de la colline par un chemin découvert & d'une pente aisée, les avoient pris en flanc. On leur tua cependant plus de huit mille hommes, on fit plus de sept cents prisonniers, on enleva neuf étendards militaires : & quoique les éléphants n'eussent été d'aucun usage dans un combat tumultuaire comme celui-là, il y en eut pourtant quatre de tués & deux de pris. Les vainqueurs ne perdirent pas plus de cinq cents hommes, tant citoyens qu'alliés. Le lendemain, Annibal se tint en repos dans son camp. Néron rangea les siens en bataille ; mais voyant que personne ne paroissoit, il ordonna aux siens de ramasser les dépouilles des ennemis, & de réunir les corps de leurs camarades en un tas, & de leur donner la sépulture. Pendant plusieurs jours consécutifs, il se présenta aux portes des Carthaginois avec tant de fierté, qu'il sembloit vouloir y donner l'affaut : jusqu'à ce qu'enfin Annibal, ayant fait allumer un grand nombre de feux, & dresser plusieurs tentes, dans la partie de son camp qui donnoit sur celui des ennemis, en partit

à la troisieme veille de la nuit, laissant un petit nombre de Numides, qui devoient se montrer aux portes & sur les retranchements, tandis qu'avec le reste de l'armée, il marchoit du côté de l'Apouille. Dès le matin, l'armée Romaine, à son ordinaire, vint se présenter; mais les Numides ayant paru pendant quelque temps sur leurs retranchements, comme on le leur avoit ordonné, pour amuser les Romains, partirent à toute bride, & allerent rejoindre le gros de leur armée. Le consul voyant qu'il régnoit un grand silence dans le camp des Carthaginois, & que ceux-mêmes qu'il avoit vus le matin aller & venir aux portes, étoient aussi disparus, y fit entrer deux cavaliers, qui en ayant examiné toutes les parties avec soin, lui apportèrent qu'Annibal l'avoit absolument abandonné. Alors ayant laissé ses gens assez de temps pour le parcourir & le piller, il les fit rentrer dans le sien avant la nuit. Le lendemain dès le matin, il se mit en marche; & suivant à grandes journées les traces de l'armée ennemie, il la joignit assez près de Venouse, où il la combattit encore & tua deux mille Carthaginois. Annibal décampa delà; & marchant toujours pendant la nuit & sur les hauteurs, pour

Néron  
a un se-  
cond a-  
vantage  
contre  
Annibal,  
& conti-  
nue de le  
poursui-  
vre.

éviter d'en venir aux mains avec les ennemis , il gagna la ville de Métapont. Aussi-tôt il fit partir Hannon , qui commandoit dans cette contrée , avec un petit nombre de gens , pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Brutiens : & ayant joint à son armée le reste des troupes de cet officier , il retourna sur ses pas à Venouse , & s'avança de-là jusqu'à Canouse. Néron n'avoit point cessé de le poursuivre ; & lorsqu'il avoit marché vers Métapont , il avoit fait venir Q. Fulvius dans la Lucanie , pour ne point laisser ce pays sans défense.

Cependant Asdrubal ayant été obligé de lever le siege de Plaifance , avoit fait partir quatre cavaliers Gaulois & deux Numides , pour porter à Annibal les lettres qu'il lui écrivoit. Ces cavaliers ayant traversé toute la longueur de l'Italie , en passant toujours à travers des ennemis , dans le dessein de joindre Annibal , qui se retiroit alors vers Métapont , furent portés par des chemins qu'ils ne connoissoient pas , jusqu'à Tarente , où ayant été pris par des fourrageurs de l'armée Romaine , qui couroient la campagne , ils furent menés au propréteur Q. Claudius. Ils tâcherent d'abord de l'embarrasser par des réponses vagues. Mais la crainte des

tourments, dont il étala l'appareil à leurs yeux, les ayant bientôt forcés de dire la vérité, ils lui avouèrent qu'ils portoient des lettres à Annibal de la part d'Asdrubal son frere. Sur le champ, le propreteur les mit entre les mains de L. Virginius, tribun des soldats, avec les lettres cachetées comme elles l'étoient, & lui ordonna de les conduire au consul Claude Néron, lui donnant pour escorte deux escadrons de Samnites. Néron ayant reçu le paquet, apprit ce que portoient les lettres, par la lecture qu'il en fit, & interrogea de plus les prisonniers qui en avoient été chargés, pour être instruit plus à fond des desseins d'Asdrubal. Alors il se persuada que dans les conjonctures présentes, les consuls ne devoient pas se contenter de faire la guerre suivant la méthode accoutumée, en se tenant renfermés chacun dans les bornes de leur département, pour faire tête à l'ennemi que le sénat leur avoit destiné : qu'il falloit former quelque dessein grand, hardi, nouveau & imprévu, dont le seul projet répandît également la terreur parmi les citoyens & parmi les ennemis ; mais dont l'exécution changeât les alarmes des premiers, en une joie aussi grande qu'inespérée. Pour cet effet, il envoya les lettres d'Asdrubal

Lettres  
d'Asdrubal à son  
frere interceptées.

Dessein  
hardi de  
Néron.

aux sénateurs , & les instruisit de ce qu'il avoit resolu de faire. Et comme Asdrubal mandoit à son frere qu'il iroit le joindre dans l'Ombrie , il les exhorta à faire venir la légion qui étoit à Capoue , à lever des soldats dans Rome , & à faire marcher l'armée de la ville du côté de Narnia , pour l'opposer aux ennemis. Après avoir pris ces précautions , il envoya des cavaliers sur les terres de Larine , de Marrucium , de Férente , & de Prétuce , par où il devoit conduire son armée , pour ordonner de sa part à tous les habitants des villes & des campagnes de tenir sur les chemins des vivres tout prêts pour la nourriture des soldats , d'y faire conduire des chevaux , & d'autres bêtes de somme , pour porter ceux qui se trouveroient fatigués. Pour lui , il choisit dans toute son armée ce qu'il y avoit de meilleur , dont il forma un corps de six mille fantassins , & de mille cavaliers , à qui il fit entendre qu'il vouloit s'emparer de la ville de la Lucanie la plus voisine , & de la garnison Carthaginoise qui la défendoit. Qu'ils fussent tous prêts à marcher quand il l'ordonneroit. Mais étant parti delà , il prit sa route du côté de Picene , & fit le plus de diligence qu'il lui fût possible , pour aller joindre son collègue , après

avoir laissé Q. Célius, l'un de ses lieutenants, pour garder son camp.

Son départ étant fu à Rome, renouvel- Alar-  
 vella dans l'esprit des habitants les alar- mes des  
 mes & les inquiétudes qu'ils avoient Romains  
 éprouvées deux ans auparavant, lorsqu'Annibal étoit venu camper aux portes de cette capitale. Ils ne savoient s'ils devoient louer ou blâmer le consul qui avoit conçu une entreprise si hardie : & , ce qui est tout-à-fait injuste, ils attendoient l'événement pour en juger. Cependant ils faisoient de tristes réflexions sur le présent & sur l'avenir. Ils disoient, que le consul avoit laissé son camp dans le voisinage d'un ennemi tel qu'Annibal, sans chef & sans armée, au moins après en avoir tiré les meilleures troupes, feignant de passer dans la Lucanie, tandis que son véritable dessein étoit d'aller dans la Gaule. Que le salut de l'armée qu'il avoit abandonnée, dépendoit uniquement de l'ignorance d'Annibal, qui ne savoit pas que le consul en étoit parti avec les plus braves soldats. Qu'arriveroit-il s'il venoit à apprendre sa sortie, & qu'il entreprît, ou de poursuivre avec toute son armée, Néron qui n'avoit que six mille hommes avec lui, ou de fondre sur son

» camp, laissé en proie à ses ennemis,  
» sans forces, sans chef & sans auspi-  
» ces ? Ils augmentoient eux-mêmes leur  
» frayeur, en rappelant dans leur mé-  
» moire les défaites précédentes, & le  
» meurtre encore tout récent de Mar-  
» cellus & de son collègue : malheurs  
» qui leur étoient arrivés, disoient-ils,  
» dans un temps, où ils n'avoient sur  
» les bras qu'un général & qu'une armée  
» ennemie ; au lieu que l'Italie étoit  
» alors attaquée tout à la fois par deux  
» puissantes armées, dont chacune étoit  
» commandée par son Annibal. Qu'en  
» effet Asdrubal étoit fils d'Amilcar,  
» comme son frere, & ne s'étoit pas  
» rendu moins célèbre que lui, par la  
» guerre qu'il avoit faite pendant tant  
» d'années contre les Romains dans l'Es-  
» pagne, où il leur avoit taillé en pieces  
» deux nombreuses armées, & tué deux  
» des plus grands généraux de la répu-  
» blique qui les commandoient. Qu'on  
» pouvoit même dire qu'il l'emportoit  
» sur Annibal, par la diligence avec la-  
» quelle il étoit passé d'Espagne en Italie,  
» & par l'adresse qu'il avoit eue de soule-  
» ver les Gaulois contre les Romains,  
» & d'augmenter le nombre de ses soldats  
» dans la même route où son frere avoit

vu périr la plus grande partie des siens «  
 par la faim & par le froid, qui sont «  
 les deux genres de mort les plus tristes «  
 & les moins glorieux. Ceux qui sa- «  
 voient l'histoire de la guerre d'Espa- «  
 gne, ajoutoient, qu'il auroit affaire en «  
 Italie à un général qui ne lui étoit pas «  
 inconnu, avec ce même C. Néron, «  
 qu'il avoit déjà dupé en Espagne, en «  
 l'amusant, comme un enfant, par de «  
 feintes conditions de paix, pour se «  
 donner par-là le temps de sortir d'un «  
 mauvais pas, où il n'auroit tenu qu'à «  
 ce Romain de le faire périr ». Outre cela  
 ils exagéroient autant les forces des en-  
 nemis, qu'ils diminuoient celles de la ré-  
 publique, par un effet de la crainte, qui  
 présente toujours les choses du mauvais  
 côté à ceux qui en sont une fois atteints.

Quand Néron se fut assez éloigné d'An- Neron  
 nibal, pour pouvoir découvrir son secret décou-  
 fans danger, il en instruisit ses soldats, vre son  
 & leur dit pour les encourager, » que » dessein  
 jamais général n'avoit conçu un dessein « aux sol-  
 plus hardi en apparence, mais plus sûr » dats,  
 en effet. Qu'il les menoit à une victoi- «  
 re indubitable. Que son collègue n'a- «  
 voit point voulu partir pour cette guer- «  
 re, que le sénat ne lui eût donné des «  
 troupes d'infanterie & de cavalerie, »

» autant & plus même qu'il n'en avoit  
» souhaité, plus nombreuses & mieux  
» équipées que celles qu'on avoit desti-  
» nées à servir contre Annibal même.  
» Que pour peu qu'ils ajoutassent de ren-  
» fort à une armée si considérable, ils  
» feroient infailliblement pencher la ba-  
» lance de son côté. Que le seul bruit de  
» leur arrivée, qu'il auroit soin de faire  
» répandre précisément dans le temps de  
» la mêlée, & non devant, suffiroit pour  
» assurer la défaite des Carthaginois. Que  
» dans la guerre tout dépendoit de l'opi-  
» nion, & que les incidents les plus lé-  
» gers étoient capables de relever ou  
» d'abattre le courage des combattants.  
» Qu'au reste, ils auroient tout l'honneur  
» d'un si grand succès, parce qu'on ne  
» manquoit jamais d'attribuer la victoire  
» à ceux qui étoient venus les derniers  
» au secours des autres. Qu'ils voyoient  
» eux-mêmes avec quel empressement  
» les peuples venoient au-devant d'eux ;  
» qu'ils entendoient les éloges qu'on don-  
» noit à leur valeur, & les vœux qu'on  
» faisoit pour leur prospérité. En effet,  
ils passaient entre deux haies d'hommes  
& de femmes, sortis des villes & de  
la campagne, & rangés sur les chemins,  
» qui les appelloient les défenseurs de

la république , & les protecteurs de «  
Rome & de l'empire , & publioient «  
hautement , que c'étoit de leurs bras «  
& de leurs armes que dépendoient leur «  
vie & leur liberté , aussi-bien que «  
celle de leurs femmes & de leurs en- «  
fants. « Ils invoquoient tous les Dieux  
& toutes les Déeses , & les conjuroient  
d'accorder à de si braves guerriers un  
voyage heureux , & une prompte vic-  
toire sur leurs ennemis , s'engageant pour  
les soldats , à toute la reconnoissance que  
méritoit la protection du ciel , si l'in-  
quiétude avec laquelle ils les accompa-  
gnoient alors , étoit changée quelques  
jours après en joie & en applaudisse-  
ments , lorsqu'ils les verroient revenir  
victorieux & triomphants. Ils joignoient  
les effets aux paroles , & chacun d'eux  
offroit aux soldats des vivres & des ra-  
fraîchissements , & les pressoit , jusqu'à  
les fatiguer , de recevoir de lui , plu-  
tôt que des autres , tous les secours dont  
ils avoient besoin pour eux & pour leurs  
chevaux. Les soldats , de leur côté , oppo-  
soient à une si grande générosité beau-  
coup de modestie & de retenue , n'ac-  
ceptant précisément que le nécessaire ,  
buvant & mangeant sans interrompre leur  
marche , ni s'éloigner de leurs drapeaux ,

& prenant à peine pendant la nuit le repos qu'on ne peut refuser à la nature. Néron avoit envoyé des courriers devant, pour avertir Livius de son arrivée, & lui demander s'il vouloit que leur jonction se fît le jour ou la nuit, & s'ils camperoient ensemble ou séparément. Son collègue trouva plus à propos qu'il arrivât de nuit.

Livius, pour ne point donner de soupçon à Asdrubal, avoit ordonné aux tribuns, aux centurions, aux cavaliers & aux fantassins de son armée, de recevoir dans leurs tentes les tribuns, les centurions, les cavaliers & les fantassins de l'armée de Néron : en sorte que chacun logeant avec lui ceux de son espèce, il n'étoit pas besoin de donner au camp une plus grande étendue ; ce qui étoit d'autant plus aisé, que les soldats de Néron n'avoient apporté avec eux que leurs armes. Mais son armée s'étoit augmentée dans la route d'un bon nombre de soldats émerites, qui s'étoient présentés volontairement pour servir dans cette expédition ; & même de jeunes gens, qui avoient demandé, à l'envi, qu'on les enrôlât, & dont il avoit choisi les plus robustes & les mieux faits. Livius étoit campé auprès de Sienne, en-

viron à cinq cents pas d'Asdrubal. C'est pourquoi Néron étant près d'arriver, se tint à couvert avec les siens derrière les montagnes, pour ne point entrer dans le camp de son collègue avant la nuit. Ils y entrèrent à la faveur des ténèbres & du silence, & furent reçus avec une joie réciproque, chacun par ceux de son ordre. Dès le lendemain, on tint un conseil de guerre, auquel le préteur L. Porcius assista. Il étoit campé dans le voisinage des consuls ; & avant même qu'ils fussent arrivés, conduisant son armée par des lieux élevés, tantôt il s'étoit présenté aux ennemis dans des défilés étroits, pour leur en disputer le passage ; tantôt il les avoit attaqués en flanc, ou par derrière, & avoit mis en pratique, pour les harceler & les troubler dans leur marche, tous les stratagèmes d'un capitaine consommé dans le métier. Dans le conseil, la plupart étoient d'avis qu'on différât le combat de quelque jour, pour donner le temps à Néron & à ses soldats de se reposer, & de reconnoître l'ennemi. Mais Néron, qui ne goûtoit pas ce parti, commença à employer non-seulement les conseils, mais encore les prières, pour obtenir de son collègue, qu'il ne rendît pas téméraire par le délai, une entreprise

Néron  
se joint  
à Livius  
pendant  
la nuit.

Néron  
est d'avis  
qu'on ne  
diffère  
point la  
bataille.

454 HIST. DE LA II GUERRE  
que la seule promptitude rendoit infail-  
lible. Qu'Annibal , abusé par une erreur  
qui ne pouvoit pas durer long-temps ,  
n'avoit osé ni attaquer son camp resté  
sans chef, ni le poursuivre dans sa marche  
avec toutes les forces des Carthaginois.  
Qu'on pouvoit , avant qu'il eût fait au-  
cun mouvement , défaire son frere dans  
la Gaule , & l'aller retrouver lui-même  
dans l'Apouille. Que Livius , en diffé-  
rant la bataille , livroit le camp de son  
collegue à Annibal , ouvroit à ce gé-  
neral le chemin de la Gaule , & lui don-  
noit le moyen de se joindre à son frere  
quand il le voudroit. Qu'il falloit , sans  
perdre un moment , donner le signal de  
la bataille , & attaquer les ennemis : qu'il  
falloit profiter de l'erreur des Carthagi-  
nois , tant absents que présents , pen-  
dant que les uns ignoroient qu'ils n'a-  
voient affaire qu'à une poignée de gens ;  
& les autres , qu'ils alloient combattre  
contre des troupes beaucoup plus con-  
sidérables qu'ils ne croyoient , tant par  
leur valeur , que par leur nombre. On se  
rendit à ces raisons ; & au sortir du con-  
seil , les Romains se mirent en bataille.

Les Carthaginois étoient déjà rangés  
devant leur camp dans le même dessein.  
Ce qui différa le combat , c'est qu'As-

drubal s'étant avancé aux premiers rangs avec un petit nombre de cavaliers, aperçut entre les mains des ennemis de vieux boucliers qu'il n'avoit point encore vus, & des chevaux plus efflanqués qu'à l'ordinaire. Il lui parut même que le nombre des Romains étoit augmenté. N'ayant donc encore que des soupçons du fait, il donna promptement le signal de la retraite. Et pour s'éclaircir de la vérité, il envoya quelques-uns des siens sur le bord du fleuve où les deux armées venoient puiser de l'eau, avec ordre de faire quelques prisonniers, & de remarquer s'il n'y avoit point parmi les Romains des soldats plus hâlés que les autres, comme il arrive, quand on a fait tout récemment une longue marche. Il commanda à d'autres de faire le tour du camp ennemi, & d'examiner de loin s'il n'étoit point augmenté par quelque endroit, & d'écouter si on ne donneroit point deux fois le signal du combat. Quand on lui eut rendu un compte exact de tout ce qui l'embarassoit, & que le camp du consul n'avoit pas plus de circuit qu'auparavant, non plus que celui du préteur Porcius : mais apprenant qu'on n'avoit entendu qu'une trompette dans le camp de Porcius, au lieu

que deux avoient sonné dans celui du consul ; ce capitaine expérimenté & accoutumé à faire la guerre contre les Romains , ne douta point que les deux consuls ne fussent là. Le seul point qui l'inquiétoit , c'étoit de savoir comment l'un des deux avoit pu s'éloigner d'Annibal. Car il ne pouvoit pas comprendre , quoiqu'il n'y eût rien de plus véritable , qu'un capitaine , comme Annibal , se fût laissé endormir jusqu'au point de ne pas savoir où étoient le général & l'armée à qui il avoit affaire. Qu'assurément il falloit qu'il eût reçu quelque grand échec , puisqu'il n'avoit pas osé les poursuivre. Qu'il craignoit fort d'être venu trop tard à son secours , & que les Romains n'eussent la fortune aussi favorable en Italie qu'en Espagne. Quelquefois il jugeoit que ses lettres avoient été interceptées , & que c'étoit-là la raison qui avoit engagé Néron à accourir pour l'opprimer. Agité de ces inquiétudes , il fit éteindre tous les feux qui étoient allumés dans son camp ; & dès la première veille de la nuit , il ordonna à ses gens de plier bagage & de décamper. Dans le désordre d'une marche nocturne & précipitée , ses guides , sur qui on ne veilloit pas assez , lui échappèrent. L'un demeura derrière , dans

Asdrubal  
se doute  
de la  
jonction  
des con-  
suls.

Il veut  
se reti-  
rer.

dans un lieu où il avoit résolu par avance de se cacher ; l'autre passa le Métaure à la nage ; en sorte que l'armée , qui ne connoissoit pas le pays , erra d'abord à l'aventure au travers des champs ; & bientôt après , la plupart des soldats , accablés de sommeil & de lassitude , abandonnerent leurs drapeaux , & se couchèrent de côté & d'autre le long du chemin. Asdrubal , en attendant qu'on vît plus clair , ordonna à ses gens de continuer leur marche le long du Métaure , & n'avança pas beaucoup , en suivant les bords obliques & tortueux de ce fleuve. Son dessein étoit de le passer , dès qu'il seroit jour ; mais comme à mesure qu'il s'éloigne de la mer , il est renfermé dans des rives plus hautes & plus escarpées , il ne trouva point de gués assez-tôt , ce qui donna le temps aux ennemis de le joindre.

Néron arriva le premier avec toute sa cavalerie. Porcius le suivit de près avec les soldats légèrement armés : & comme tous deux fondoient de tous côtés sur les Carthaginois , fatigués d'une marche qui avoit tout l'air d'une fuite , Asdrubal leur fit faire alte ; & il commençoit à s'emparer d'une éminence assez voisine du fleuve , dans le dessein de s'y retran-

Il est joint par les Romains.

cher , lorsque Livius survint avec son infanterie toute armée & disposée à combattre sans reprendre haleine. Toutes les troupes étant réunies , se rangerent en bataille , Néron commandant à la droite , Livius à la gauche , & le préteur au corps de bataille. Alors Asdrubal vit bien qu'il ne pouvoit éviter le combat ; si bien qu'abandonnant le dessein de se fortifier , il plaça ses éléphants à l'avant-garde , devant les enseignes. Il mit les Gaulois à la gauche , où ils devoient combattre contre Néron ; comptant beaucoup moins sur la valeur de cette nation , que sur la crainte qu'elle avoit coutume d'inspirer aux Romains. Il se chargea lui-même de l'aile droite , où il opposa à M. Livius les Espagnols , vieilles troupes , en qui il avoit le plus de confiance. Il plaça les Liguriens dans le milieu , immédiatement après les éléphants , donnant à son corps de bataille plus de longueur que de largeur. Les Gaulois étoient couverts d'une éminence qui s'avancoit de leur côté. La partie de l'avant-garde , qu'occupoient les Espagnols , en vint aux mains avec l'aile gauche des Romains , dont toute la droite étoit immobile , parce que la colline , dont j'ai parlé , l'empêchoit d'attaquer les enne-

mis, ni de front, ni par les flanes. Mais Livius & Asdrubal combattoient l'un contre l'autre avec beaucoup d'ardeur & d'animosité, & il se faisoit de part & d'autre un horrible carnage. Là étoient les deux généraux en personne : là étoit la plus grande partie de l'infanterie & de la cavalerie des Romains : là étoient les Espagnols, troupes aguerries & accoutumées à combattre contre les Romains : là étoient les Liguriens, nation endurcie dans le métier de la guerre. On tourna aussi du même côté les éléphants, qui d'abord avoient mis le désordre dans les premiers rangs des Romains, & les avoient fait plier. Mais ensuite le combat venant à s'allumer davantage, les cris qu'on pouffoit de part & d'autre les ayant effrayés, il ne fut plus possible de les gouverner ; & ils flottoient entre les deux armées, ne sachant plus à qui ils appartenoient : semblables à des vaisseaux qui n'ont plus de pilote, & qui errent à l'aventure. Alors Néron s'adressant aux siens : » Sommes-  
 » nous donc venus ici, leur dit-il, de si  
 » loin, & avec tant de diligence, pour  
 » demeurer les bras croisés ? En même  
 temps, ayant fait quelque effort pour monter sur la colline qu'il avoit en face ;  
 comme il vit qu'il n'étoit pas possible d'al-

ler aux ennemis par ce chemin, il tira de l'aile droite, qui demeuroid toujours dans l'inaction, quelques cohortes, avec lesquelles il passa derriere la bataille, fit tout le tour de l'armée, & vint fondre obliquement sur l'aile gauche des Carthaginois; sans qu'eux, ni même les Romains, se fussent apperçus de ce mouvement: & il exécuta le tout avec tant de promptitude, qu'après avoir heurté l'ennemi de côté, il l'attaqua sur le champ par derriere. Ainsi les Espagnols & les Liguriens font poussés ou tués en tous sens, de front, de côté & en queue. Le carnage passa enfin jusqu'aux Gaulois, où l'on trouva encore moins de résistance; parce que la plupart avoient abandonné leurs drapeaux la nuit précédente, pour se coucher pêle-mêle dans les campagnes voisines. Ceux mêmes qui étoient restés, vaincus par le sommeil, & accablés par le travail, auquel cette nation succombe facilement, soutenoient à peine le poids de leurs corps & de leurs armes: & comme on étoit sur le midi, brûlés tout à la fois de la chaleur & de la soif, ils se laissoient tuer ou prendre, sans se mettre en peine de défendre leur vie ou leur liberté.

Il y eut plus d'éléphants tués par leurs gouverneurs mêmes, que par les ennemis. Ils étoient munis d'une espece de poignard, & d'un maillet. Et quand ces animaux entroient en fureur, & qu'ils n'en étoient plus les maîtres, ils se servoient de l'un pour leur enfoncer l'autre entre les deux oreilles, à l'endroit où le col se joint avec la tête. C'étoit-là le moyen le plus sûr & le plus prompt qu'on pût employer pour les tuer, quand on ne pouvoit plus les gouverner, & dont l'invention étoit due à Asdrubal. Ce général Défait, mort, & éloge d'Asdrubal, mit ce jour-là le comble à la gloire qu'il avoit acquise en tant d'autres occasions. Il employa les prieres & les menaces pour obliger à combattre des troupes accablées de fatigues, & presque réduites au désespoir : il les anima par ses discours, & les soutint par ses exemples, en s'exposant le premier aux plus grands perils : il ramena les fuyards dans la mêlée, & rétablit le combat à plusieurs reprises différentes. Jusqu'à ce qu'enfin, voyant que la fortune se déclaroit absolument pour les ennemis, afin de ne point survivre à tant de milliers d'hommes, qui avoient quitté leur patrie pour le suivre dans une terre étrangere, il se jeta au milieu d'une cohorte Romaine,

où il reçut, en combattant, une mort digne de son pere Amilcar & de son frere Annibal. Dans toute cette guerre, il ne fut jamais tué tant d'ennemis en une même action : & les Romains pouvoient se vanter d'avoir eu leur revanche de la bataille de Cannes, tant par la mort du général ennemi, que par le carnage de son armée. Ils y tuerent cinquante-six mille hommes, en prirent cinq mille quatre cents prisonniers, & firent un butin considérable, tant en or & en argent, qu'en toute autre espece de biens. Ils tirerent des mains des Carthaginois plus de quatre mille citoyens, qui étoient prisonniers chez eux, ce qui fut une consolation pour la mort de ceux qui avoient été tués dans cette bataille. Car cette victoire leur coûta assez cher, puisqu'ils l'acheterent par la perte de huit mille des leurs, qui furent tués sur la place. Et les vainqueurs eux-mêmes étoient si las de tuer & de répandre du sang, que le lendemain, quelqu'un ayant averti Livius qu'un gros de Gaulois & de Liguriens, qui ne s'étoient pas trouvés à la bataille, ou qui s'étoient échappés du carnage, se retiroient sans chef, sans enseignes & sans ordre, & qu'il suffisoit d'envoyer après eux un escadron de cavaliers pour les

défaire ; « Non, non, répondit ce gé- « Cin-  
néral, il est bon qu'il en reste quel- « quante-  
ques-uns, pour aller publier la défaite « six mille  
des ennemis & notre victoire ». Cartha-  
ginois

Néron, dès la nuit qui suivit le com- tués sur  
bat, partit pour retourner à son quar- la place.  
tier ; & s'en allant encore plus vite Néron  
qu'il n'étoit venu, il rentra, après fix retour-  
jours de marche, dans le camp qu'il avoit le dans  
laissé près d'Annibal. Il trouva moins de son  
monde sur sa route, parce qu'il n'avoit camp,  
point envoyé de courrier devant lui ; près  
d'Anni-  
bal.

mais ceux qui s'y rencontrèrent, étoient transportés d'une joie qu'ils ne pouvoient contenir. Et, ce qu'il est difficile de comprendre par la pensée, & encore plus d'exprimer par le discours, sont les divers mouvements qui agiterent les citoyens à Rome, soit pendant qu'ils furent dans l'incertitude de l'événement, soit quand ils eurent appris la nouvelle de la victoire. Depuis qu'on y avoit su le départ de Néron, les sénateurs entroient dès le matin dans le sénat, avec les magistrats, & le peuple remplissoit la place publique, & personne ne retournoit dans sa maison que la nuit ne fût venue. Les Dames qui ne pouvoient aider la république ni de leur tête ni de leurs bras, se répandoient dans tous les temples, &

fatiguoient les Dieux à force de vœux & de prières. Pendant que toute la ville étoit ainsi partagée entre la crainte & l'espérance, un bruit assez confus & assez incertain se répandit d'abord à Rome, que deux cavaliers de Narnie étoient venus dans le camp qu'on avoit placé à l'entrée de l'Ombrie, & qu'ils y avoient annoncé la défaite des ennemis. Mais les citoyens écoutoient premièrement cette nouvelle, sans en être que foiblement touchés. Elle leur paroissoit trop importante, pour être crue légèrement, & avant qu'elle eût été confirmée. Ce qui les obligeoit encore à s'en défier, c'étoit le peu de temps que ces courriers avoient eu pour l'apporter : car, selon eux, il n'y avoit que deux jours que la bataille s'étoit donnée. Ensuite on reçut les lettres que L. Manlius Acidinus écrivoit du camp d'Ombrie, & qui confirmoient l'arrivée des cavaliers Narniens & leur rapport. Ces lettres furent portées à travers de la place publique, jusqu'au tribunal du préteur : & tout le monde courut avec tant d'empressement & d'ardeur aux portes de la salle où se tenoit le sénat, que le courrier ne pouvoit en approcher ; chacun l'arrêtant pour lui faire des ques-

tions , & demandant avec de grands cris , que les lettres fussent lues dans la tribune aux harangues , avant qu'on les portât dans le sénat. Les magistrats ayant avec bien de la peine fait écarter la foule , on eut enfin la liberté de publier cette heureuse nouvelle , & d'en répandre la joie dans tous les esprits , impatientes de l'apprendre. La lecture de ces lettres , qu'on fit successivement dans le sénat & dans l'assemblée du peuple , fit différentes impressions sur les citoyens , selon le caractère de chacun d'eux. Car les uns , sans en demander davantage , se livrerent sur le champ à tous les transports d'une joie excessive : les autres refusoient d'y ajouter foi , jusqu'à ce qu'ils eussent vu les députés des consuls , ou entendu la lecture de leurs lettres.

Enfin on apprit que ces députés ar-  
voient. Alors tous les citoyens , sans dis-  
tinction d'âge , coururent au devant d'eux  
avec un égal empressement , chacun brû-  
lant d'envie de voir le premier les cour-  
riers , & d'entendre la charmante nou-  
velle dont ils étoient les porteurs. Le  
peuple remplissoit tout l'espace qu'il y a  
depuis la ville jusqu'au pont Milvius. L  
Véturius Philon , P. Licinius Varus , &  
Q. Cécilius Metellus , envoyés par les

La nou-  
velle de  
la vic-  
toire ar-  
rive à  
Rome ,  
& y cau-  
se une  
joie ex-  
cessive.

consuls , arriverent dans la place publique , entourés d'une multitude infinie de toute sorte de gens , qui s'adrescoient ou à eux , ou à ceux de leur suite , pour savoir ce qui s'étoit passé : & à mesure qu'ils apprenoient que le général des ennemis avoit été tué & toute son armée taillée en pieces , & que les consuls & leurs légions étoient en bon état , ils alloient au plus vite faire part aux autres de la joie dont ils étoient remplis. Les députés arriverent assez difficilement dans le sénat ; & on eut encore plus de peine à empêcher que le peuple n'y entrât avec eux , & ne se confondît avec les sénateurs. Les lettres ayant été lues devant eux , furent portées dans l'assemblée du peuple , à qui on en fit aussi la lecture. L. Véturius ensuite exposa plus en détail ce qui s'étoit passé ; & son récit fut suivi de cris de joie , & d'applaudissemens de tout le peuple , qu'il seroit difficile de bien représenter. Les citoyens sortirent aussi-tôt de la place publique , les uns pour aller dans les temples remercier les Dieux d'une si grande faveur ; les autres dans leurs maisons , pour apprendre à leurs femmes & à leurs enfans un succès si grand & si inespéré. Le sénat ordonna des prieres publiques pour

trois jours , en reconnoissance de la victoire signalée que M. Livius & C. Cl. Néron avoient remportée sur les Carthaginois , dont ils avoient tué le chef & taillé les soldats en pieces , en conservant eux-mêmes leurs légions. Le Préteur Caius Hostilius indiqua dans l'assemblée du peuple ces processions , où se trouverent les hommes & les femmes en très-grand nombre. Tous les temples furent pleins pendant ces trois jours d'une multitude toujours égale ; les Dames revêtues de leurs plus beaux habits & accompagnées de leurs enfants , rendant aux Dieux les mêmes actions de grâces , que si la guerre eût été absolument terminée , & qu'elles eussent été délivrées de toute inquiétude pour l'avenir. Cette victoire causa dans la république une révolution salutaire ; & depuis ce jour , les citoyens recommencerent à contracter ensemble , à vendre , acheter , faire des emprunts & des payements comme on a coutume de faire , lorsqu'on jouit d'une paix tranquille. Le consul Néron ne fut pas plutôt de retour dans son camp , qu'il fit jeter devant les retranchements des ennemis la tête d'Asdrubal , qu'il avoit fait conserver avec soin : & il exposa à leurs yeux

La tête  
d'Asdrubal  
jetée dans  
le camp  
de son  
frere.

les prisonniers Africains, chargés de chaînes, comme ils étoient : il en détacha même deux, à qui il ordonna d'aller raconter à Annibal ce qui s'étoit passé à la journée du Métaure. Ce général frappé tout à la fois des deux blessures mortelles que sa patrie & sa famille avoient reçues, se contenta de dire, qu'il reconnoissoit la fortune de Carthage : & décampant dans le moment, il se retira dans un petit coin de l'Abruzze, où il ramassa tout ce qui lui restoit de troupes, n'étant plus en état de les conserver séparées les unes des

Annibal autres, comme auparavant. Il ordonna conster- en même temps à tous les Métapontins né, se de quitter leur ville, & à tous ceux de retire à l'extré- la Lucanie, qui étoient dans son parti, mité de d'abandonner leur pays, & de le venir l'Italie. joindre chez les Brutiens.

*Fin du Livre VII, & du Tome II.*

